W. u Tetrap. 9550
III p. 57b nr. 87
125
de Erfurt
14 rs.
Ex
Supellectile
libraria
Bened: Guil:
Zahnü.

(873) 300-€
63

El Bachiller
Trapaza.

G-E

Castillo
Solorzano,
Alonso de,

S. Schout. F.

HISTOIRE
ET
AVANTURES
DE
DONA RUFINE,

Fameuſe Courtiſane de Seville.

Traduite de l'Eſpagnol.

TOME I.

A LA HAYE,
Chez A. VAN DOLE.

M. DCC. XLIII.

HISTOIRE

ET

AVANTURES

DE

DONA RUFINE,

Femme Courtisane de Seville.

Traduite de l'Espagnol.

TOME I.

A 196151

AVIS AU LECTEUR.

VOici l'Ecole des ruses & des subtilitez, dont l'esprit d'une femme coquette & friponne peut être capable. On ne sauroit trop connoître les

femmes de cette eſpece, pour ſe mettre à couvert du danger où l'on s'expoſe en les fréquentant.

Dom Alonço de Caſtillo Sovorçano, celebre Auteur Eſpagnol, a compoſé cet agréable Ouvrage en ſa Langue; & il fut autrefois traduit en François par feu Monſieur Douville, qui étoit certainement l'homme de toute la France, qui parloit le mieux l'Eſpagnol, & qui en connoiſſoit le mieux toutes les graces. Mais comme Mr. Douville n'écrivoit pas

pas fort purement en notre Langue, ſa Traduction ne vit pas le jour. Un homme d'eſprit l'ayant trouvée parmi ſes papiers, après ſa mort, prit ſoin d'en corriger le ſtyle, & de la mettre en état de faire plaiſir au Public.

L'Auteur a voulu, ſous le nom ſuppoſé de Rufine, faire ici le Portrait, & étaler tous les artifices & toutes les ſubtilitez d'une jolie femme de Seville, qui fut aſſez habile pour voler les Voleurs mêmes les plus ſubtils; qui

fit autant de duppes, qu'elle fit d'Amans ; & qui viſa toûjours plus à la bourſe, qu'au cœur de ceux qui eurent le malheur de la trouver belle.

On n'a encore traduit en François que la prémiere Partie de cet Ouvrage. Si elle eſt auſſi bien reçûe du Public, qu'elle le mérite, & que j'ai lieu de l'eſperer ; j'aurai ſoin de faire traduire la ſeconde Partie, qui n'eſt ni moins curieuſe, ni moins intereſſante que la prémiere, dont on va faire la lecture.

HISTOI-

G. S. Fec.

HISTOIRE
ET
AVANTURES
DE
DONA RUFINE,
Fameuſe Courtiſane de Seville.

LIVRE PREMIER.

DOna Rufine, dont on va lire l'Hiſtoire dans ce Livre, poſſedoit dans un dégré éminent toutes les qualitez néceſſaires pour devenir la plus fameuſe Courtiſanne de ſon tems. C'étoit une perſonne ſubtile & adroite, qui

qui joignoit à beaucoup d'impudence, de hardieſſe & de beauté, toute la malice & la méchanceté dont une femme de ſa profeſſion puiſſe être capable. Elle avoit ſur tout un talent admirable pour couper les bourſes, & les tréſors les mieux gardés ne pouvoient échaper aux artifices & aux ruſes, qu'elle ſavoit ſi bien employer pour réuſſir dans ſes deſſeins. Dès ſon enfance elle avoit été nourrie dans un grand libertinage; ſes parens qui auroient dû corriger ſes mauvaiſes inclinations, étoient eux-mêmes adonnez à toute ſorte de Vices, & lui donnoient des exemples qu'elle n'avoit que trop de penchant à ſuivre.

Comme le ſiècle où nous vivons ne fournit que trop de Perſonnes du caractère de notre Heroïne, les Lecteurs trouveront dans cet Ouvrage de quoi ſe munir contre les dangers où l'on eſt tous les jours expoſé dans le monde; & je me flatte que les jeunes gens ne ſeront pas les ſeuls qui y trouveront de ſalutaires leçons. Au reſte, je dois les avertir que les Avantures que j'écris ne ſont point ſuppoſées, & qu'elles ſont effectivement arriveés en Eſpagne. Mais quand elles ne ſeroient

pas

pas véritables, on en voit arriver tous les jours de ſi extraordinaires, qu'un chacun pourra faire ſon profit de cette Hiſtoire.

Le Seigneur Trapaſſa, pere de l'illuſtre Rufine, fut condamné aux Galeres, pour s'être donné lui-même l'Ordre de Chevalier de Chriſt, ſans avoir fait les preuves ſur leſquelles Sa Majeſté confere cet honneur. Trapaſſa eut recours à cette métamorphoſe, pour voler plus facilement à la ſuite de la Cour, où il paſſoit pour Chevalier; & pour mieux jouër les tours de ſoupleſſe de ſon mêtier. C'étoit un fripon très-délié; & qui par une longue experience étoit capable de donner des leçons aux plus habiles. Il entretenoit une femme, qu'on nommoit Dame Eſtefanie, à laquelle, par malheur pour lui, il donna de juſtes ſujets de jalouſie. Pour ſe venger de ſon infidelle, elle l'accuſa de ſa fourberie, & procura au Chevelier l'emploi de forçat ſur les Galeres du Roi. Il fut envoyé ſur l'Eſcadre qu'on appelle d'Eſpagne, & conduit de Toléde au Port Ste. Marie avec tous ſes Compagnons.

Trapaſſa, qui n'étoit pas accoûtumé

à ce nouveau genre de vie, mit tout en œuvre pour recouvrer ſa liberté. Il eut recours à une lime ſourde, & il étoit ſur le point de s'échaper lorsqu'il fut découvert. Cette tentative lui coûta cher, on redoubla les mauvais traitemens qu'il étoit accoûtumé de reçevoir, & on prolongea le tems pour lequel il avoit été condamné.

Cependant Dame Eſtefanie aprés avoir ſatisfait ſa vengeance, ſentit dans ſon cœur des mouvemens de pitié, dont elle n'étoit pourtant pas naturellement fort ſuſceptible. Elle ſe répentit du mauvais tour qu'elle avoit joué au Seigneur Trapaſſa; & reſolut pour réparer cet affront, de ſe marier avec lui lorſqu'il auroit achevé la rigoureuſe pénitence que la Juſtice lui avoit impoſée. Elle ſe détermina encore à executer ce deſſein par un autre motif, car elle avoit une fille de ſon Amant, & c'eſt celle dont j'écris l'Hiſtoire. Ayant pris cette reſolution elle quitta la Cour pour aller à Seville, eſperant que dans cette grande Ville elle pourroit avoir plus facilement des nouvelles de celui qu'elle avoit rendu ſi miſerable, & à qui elle eût bien voulu procurer la liberté.

Eſte-

Eſtefanie, qui avoit hérité d'un riche Genois dont elle étoit veuve, poſſedoit des biens aſſez conſiderables pour vivre à ſon aiſe. La magnificence qui paroiſſoit également dans ſes habits, & dans les ameublemens de ſa maiſon, la faiſoit paſſer dans Madrid pour une femme de condition ; mais elle perdit bientôt la réputation qu'elle s'étoit acquiſe, lorsque le public fut informé de ſes amours, & de l'excez où ſa jalouſie l'avoit portée à l'égard du Seigneur Trapaſſa. Ses meilleures amies furent les premières à éclatter contre elle, & ne purent lui pardonner les faveurs qu'elle avoit prodiguées à un fripon de cet ordre.

Eſtefanie ſe vit donc obligeé de quitter Madrid, & de ſe retirer ailleurs. Elle vendit ſes meubles, dont elle fit une ſomme d'argent conſiderable, qu'elle emporta avec ce qui lui reſtoit de plus précieux, & ſe retira à Seville, ſi fameuſe par les richeſſes du nouveau Monde. Cette Dame s'y établit, attendant avec impatience que Trapaſſa eût achevé le tems de ſon eſclavage. Lorsque ce terme fut expiré, ayant été informée que les Galeres d'Eſpagne étoient

arrivées au Port Sainte Marie, Eſtefanie s'y rendit à petit bruit, & prit grand ſoin de cacher le ſujet de ſon voyage aux perſonnes de Seville, avec leſquelles elle avoit formé des liaiſons.

A ſon arrivée elle apprit que ſon Amant étoit ſur la Capitane en bonne ſanté, qu'il avoit gagné les bonnes graces du Général, & qu'il y avoit obtenu un emploi qui le diſpenſoit de ramer comme les autres forçats. Cette faveur l'avoit ſi bien accoûtumé à la vie qu'on mene ſur les Galeres, qu'il ne ſe mettoit pas fort en peine d'en ſortir. Eſtefanie ne perdit point de tems pour le retirer de cet état; elle ſollicita fortement ſa liberté, & n'épargna pas l'argent pour l'obtenir. Trapaſſa qui ignoroit ce qu'on faiſoit pour lui, fut ſurpris lorſqu'il apprit qu'on agiſſoit en ſa faveur, ne croyant pas que perſone dût s'intereſſer à ſes malheurs. Toutes choſes étant reglées pour ſa liberté, on le déchargea de ſes chaines, & on lui permit d'aller où bon lui ſembleroit, ſans qu'il pût ſavoir à qui il étoit redevable d'un ſi grand bienfait. Trapaſſa y fut d'autant plus ſenſible, qu'il n'ignoroit pas que quoique

que les forçats ayent achevé le tems marqué dans leur ſentence, on trouve toûjours des raiſons pour les retenir dans les fers ; car tel malheureux qui n'y eſt condamné que pour quatre ans, eſt ſouvent obligé de porter la chaîne pendant cinq ou ſix ans.

On ne peut exprimer quelle fut la ſurpriſe de Trapaſſa, quand il ſe vit en la préſence de ſon Eſtefanie, & qu'il ſut que c'étoit uniquement à ſes ſollicitations qu'il devoit ſa liberté. Cette Dame le reçut à bras ouverts ; il n'épargna pas les careſſes pour lui marquer ſa vive reconnoiſſance, & pour la convaincre que le bien qu'elle venoit de lui procurer, lui faiſoit entièrement oublier la diſgrace qu'elle lui avoit attirée. Il fut mortifié de la voir dans un équipage ſi different de celui où il l'avoit laiſſée dans Madrid. Il ignoroit les raiſons qui l'avoient obligée de ſe déguiſer, & elle ne pouvoit les lui faire connoître alors, à cauſe du Comite & des autres Officiers qui l'avoient amené & qui étoient préſens ; car elle avoit été obligée de les retenir à dîner. Après leur avoir fait la meilleure chere qu'elle pût, chacun ſe re-

tira chez ſoi, & Trapaſſa demeura dans l'Hoſtellerie avec ſa Maîtreſſe. Quand ils ſe virent ſeuls, ils recommencerent leurs careſſes, renouvellerent leur ancienne connoiſſance, & ſe témoignerent l'un à l'autre le plaiſir qu'ils avoient de ſe revoir. Trapaſſa la remercia de bon cœur des peines qu'elle avoit priſes, pour le délivrer du cruel état où il étoit reduit: Eſtefanie de ſon côté lui demanda pardon du mal qu'elle lui avoit cauſé pour ſatisfaire ſa vengeance, lui diſant qu'elle ne croyoit pouvoir autrement réparer ſon crime, qu'en ſe mariant avec lui, s'il l'agréoit ainſi, puis qu'elle avoit de lui une fille, & un bien aſſez conſiderable pour fournir à leur entretien.

Il eſt aiſé de juger du plaiſir que cette propoſition cauſa au Seigneur Trapaſſa, qui ſe trouvoit dépourvu de tout & ſans aucune reſſource. Il accepta une offre auſſi avantageuſe avec toutes les démonſtrations de joye dont il étoit capable; & embraſſant tendrement ſa chere Eſtefanie, il lui témoigna le deſir qu'il avoit de revoir ſa fille. Sa Maitreſſe ravie de trouver en lui de bons ſentimens, lui fit préſent d'un habit

de

de campagne fort propre, qu'elle lui avoit préparé; & dès le lendemain ils partirent pour Seville. Trapaſſa charmé de voir ſa fille, qui avoit atteint l'âge de cinq ans, accomplit la promeſſe qu'il avoit faite à la mere, & l'épouſa en face d'Egliſe.

Lorsque la cérémonie fut faite les nouveaux mariez changerent de maiſon & de quartier, reſolus de vivre autrement qu'ils n'avoient fait juſqu'alors. Eſtefanie ſe perſuadoit que Trapaſſa ſeroit devenu plus ſage, après de ſi longues ſouffrances, & qu'il n'auroit plus le même penchant pour les débauches qui lui avoient attiré une ſi rude pénitence; elle tâcha de lui procurer un Emploi honnête pour l'occuper, & afin que par ſon travail il pût contribuer à la dépenſe du ménage. Mais un naturel auſſi mauvais ſe corrige difficilement. Trapaſſa eut d'abord des égards pour les avis de ſa femme, & fit paroître quelque retenuë; mais il ſe laſſa bientôt d'un genre de vie ſi oppoſé à ſes inclinations. Il perdit ſon Emploi par ſa négligence, & n'eut enſuite d'autre occupation que celle de ſe trouver tous les jours dans les Académies de

Jeu, aux ſpectacles & dans les autres lieux qui ſont la reſſource ordinaire des fainéants & des débauchés. Cette conduite déplaiſoit fort à ſa femme : cependant comme elle ne ſongeoit qu'à vivre tranquillement, elle fermoit les yeux à ſes débauches, & tâchoit de ſe conſoler avec ſa fille, qui ſurpaſſoit déja en beauté toutes celles de la Ville.

L'oiſiveté, qui eſt d'ordinaire la ſource de toutes ſortes de vices, fut fatale à Trapaſſa ; il reprit le Jeu avec la même paſſion qu'autrefois. Ce n'étoit d'abord pour lui qu'un amuſement & un plaiſir ; mais il ne peut long-tems ſe contenir dans des juſtes bornes ; il hazarda bientôt tout ce qu'il avoit, & il en vint juſqu'à engager tout ce qu'il pouvoit attraper des hardes de ſa femme. Elle s'apercevoit bien qu'il lui manquoit quantité de ſes meilleures nippes, ne doutant pas que ſon mari n'en fût le voleur. Tout ce qu'elle pouvoit faire dans cette ſituation, c'étoit de gémir & de pleurer ; elle n'accuſoit qu'elle-même de ſon malheur. Trapaſſa la voyant ainſi affligée lui promettoit de ſe corriger ; mais ſa fureur pour le Jeu augmentant de plus en

plus

plus, il fit ſi bien qu'il vendit en quatre ans, & engagea tout ce qu'il y avoit de bon dans la maiſon. Se voyant enfin reduit dans une extrême néceſſité, il ſe ſervoit de toute ſorte de moyens pour trouver quelque reſſource. Il auroit bien ſouhaitté que ſa femme, qui étoit encore jeune, eût voulu mettre à profit les reſtes de ſa beauté, & ſe reſoudre à des lâchetez indignes de ſa nouvelle réputation. Il n'oſa pourtant lui en faire la propoſition, tant il la voyoit remplie de ſentimens d'honneur & de vertu, & differente de ce qu'elle étoit autrefois. Cette pauvre femme étoit ſi affligée de la mauvaiſe conduite de ſon mari, qu'elle fut bientôt hors d'état de prendre ſoin de ſon ménage, & de veiller ſur la jeune Rufine, dans un tems où elle lui étoit ſi néceſſaire. Cette fille qui étoit parvenuë à l'âge de douze ans, avoit un penchant extrême au libertinage, & vivoit ſans éducation parmi les deſordres de ſa maiſon. Elle n'étoit occupée que du ſoin de ſe faire voir aux paſſans, avec une affectation qui ne marquoit que trop ce qu'elle ſeroit un jour.

Eſtefanie reduite à la dernière néceſ-

ſité, & accablée de ſon infortune, ſuccomba enfin à ſes déplaiſirs. Elle tomba malade, & mourut après une année de ſouffrances, dans de grands ſentimens de repentance & de pieté. Elle fut enterrée fort ſimplement, Trapaſſa n'ayant pas de quoi ſatisfaire ſa bonne volonté dans cette occaſion. Cette mort lui fut très-ſenſible, & il reconnut trop tard la perte qu'il avoit faite, s'accuſant avec raiſon d'y avoir contribué par ſes déſordres. La triſte ſituation où il ſe trouva, augmenta ſa douleur; il ne vit que trop, que s'il eût ſuivi les bons avis que ſa femme lui donnoit, il eût pû vivre honorablement le reſte de ſes jours, du revenu de ſon bien. Mais il avoit tout diſſipé. La beauté de ſa fille étoit la ſeule conſolation qui lui reſtoit, & l'eſperance ſur laquelle il fondoit tout ſon bonheur. Il la croyoit aſſez charmante pour lui procurer un Gendre qui le mettroit à couvert de la miſere, ſans conſiderer que la vertu du ſiécle conſiſte ſurtout dans les richeſſes, & que les perfections & les graces n'ont presque aucune force ſi elles n'en ſont accompagnées. Le malheureux Trapaſſa, tout accablé qu'il étoit de miſere,

ne

ne laiſſoit pas de ſe trouver tous les jours dans les Académies de Jeu, non pas à la vérité pour joüer n'ayant rien à riſquer, mais pour recevoir les *Barates* qu'il avoit autrefois données. C'eſt ce que les Eſpognols ont accoûtumé de donner à ceux qui les regardent jouer, quand ils ont fait un gain conſiderable; & c'eſt d'ordinaire le revenu le plus aſſuré de ceux qui ſe ſont ruinez au Jeu.

Le peu de reſidence que Trapaſſa faiſoit dans ſa maiſon, donnoit la liberté à ſa fille de ſuivre ſes mauvaiſes inclinations. Elle étoit perpetuellement à la fenêtre, ce qui attiroit les Galants dans ſa ruë. Le pere n'ignoroit pas ce qui ſe paſſoit; & quoi qu'il pût l'empêcher, il le ſouffroit cependant, dans l'eſperance de pourvoir avantageuſement ſa fille & de ſe procurer par là une reſſource aſſurée, tant il avoit bonne opinion de ſes charmes. Il crut que c'étoit le moyen le plus honnête pour y réuſſir; & il laiſſa Rufine dans une entière liberté, comptant que par ſes attraits elle ſauroit bien gagner les cœurs de ceux qui lui faiſoient la cour. Trapaſſa rencontra mieux qu'il ne ſe l'étoit imaginé. Parmi les ſoupirans de

Rufine, il s'en trouva un qui paroiſſoit être fort riche, & qui fut épris de ſa beauté. Comme Eſtefanie avoit porté le titre de *Dona*, qui n'apartient qu'aux femmes nobles, ſa fille jugea à propos de le prendre auſſi. Celui qui la recherchoit étoit un Agent des affaires du Perou, qui avoit plus de credit & de réputation que de biens. Il étoit âgé d'environ cinquante ans. Quoiqu'il eût appris que ſa Maîtreſſe n'avoit d'autres richeſſes que ſa beauté, & qu'il vît bien qu'il ſeroit encore chargé d'entretenir ſon pere, il ne laiſſa pas de l'aimer & de la prendre dans cet état: car quand l'amour ſe rend maître d'un homme âgé, il eſt très-difficile de l'en guérir.

Laurens de Saravia, cet amoureux s'appelloit ainſi, devint ſi paſſionné pour Rufine, que dans l'eſpace de huit jour le mariage fut conclu & conſommé. Comme il étoit homme d'honneur, il ſe charga volontiers du pere de ſa femme, qu'il logea dans ſa maiſon, quoi qu'il fût parfaitement inſtruit de ſa mauvaiſe conduite. Les premiers jours ſe paſſerent en feſtins & en réjouiſſances: Saravia donna à ſon Epouſe

des

des habits & des Joyaux conſiderables, & ſortables à ſa condition. Comme il étoit ſage & moderé, il n'aimoit point l'excez dans la dépenſe. Rufine ne pouvoit s'accommoder d'une telle humeur, elle vouloit donner dans le faſte & aller de pair avec les femmes du premier rang ; ainſi elle mépriſa bientôt ſon mari, qu'elle regardoit comme un Indien avare, trop ſoigneux de conſerver ſon bien.

Saravia ſachant que ſon beaupere étoit un grand joueur, n'oſoit confier ſon argent à ſa femme, ni ſe repoſer ſur elle de la dépenſe de ſa maiſon. Trapaſſa, que rien ne pouvoit guérir de la paſſion du Jeu qui lui avoit été ſi funeſte, vit bien qu'il s'étoit mécompté ; car il avoit eſperé que par le mariage de ſa fille il auroit abondament de quoi jouer comme autrefois. Rufine, qui voyoit ſon mari tout occupé de ſes affaires, ne manquoit pas de ſortir tous les matins, ſous prétexte d'une neuvaine pour demander à Dieu des enfans. C'étoit l'excuſe dont elle ſe ſervoit auprès de ſon mari ; mais le véritable ſujet de ſes ſorties étoit de faire quelque conquête, en ſe montrant dans les ruës & dans les Egliſes.

Le

Le fils d'un Bourgeois de Seville, nommé Robert, fut le premier qui en devint amoureux. Ce jeune homme étoit un des plus débauchez de ſon tems; & pour tout dire en peu de mots, il ne valoit pas mieux que Trapaſſa. Il apartenoit à des parens gens d'honneur & de vertu, mais il n'en étoit pas moins fripon & ſcelerat. Robert étant bienfait & ſachant ſe donner les airs d'un homme de conſéquence, réuſſit ſans peine à ſe faire aimer de Rufine, qui eſperoit d'en tirer des préſens conſiderables pour ſatisfaire ſa vanité & fournir aux folles dépenſes, qui n'étoient point du goût de ſon mari. La premiere demande qu'elle lui fit, fut un habit pareil à celui d'une Dame de ſon voiſinage; lui promettant que s'il lui accordoit cette ſatisfaction, il obtiendroit d'elle toutes les faveurs qu'il pouvoit deſirer. Robert, qui ſe vantoit d'être un des plus riches de la Ville, lui promit de bonne grace ce qu'elle ſouhaittoit; l'aſſurant qu'il y feroit travailler d'abord; mais n'ayant pas de quoi effectuer ſa promeſſe, il s'aviſa d'une ruſe pour la tromper Il alla chez la Dame qui avoit ce bel habit, & qu'il connoiſ-

noiſſoit depuis long-tems, il la pria de le lui prêter, diſant que c'étoit pour une Comédie qu'on devoit repréſenter dans un Couvent de Religieuſes. On ne put le lui refuſer, & au bout de trois jours il envoya, par un valet, cet habit envelopé d'une toile verte ornée de franges. Rufine charmée de l'exactitude de ſon Amant, ne manqua pas de lui en témoigner ſa reconnoiſſance; & à la première occaſion, elle lui accorda tout ce qu'il voulut, & paya aux dépens du pauvre Saravia le riche habit qu'elle avoit reçû. Après s'être donnez des marques de leur tendreſſe, les deux Amans ſe ſéparerent, occupez du ſoin de ſe tirer de l'embaras où ils ſe trouvoient l'un & l'autre. La belle devoit faire entendre raiſon à ſon mari ſur l'habit qu'elle vouloit étaler; le Galant devoit auſſi le rendre à la perſonne dont il l'avoit emprunté. Rufine, qui étoit adroite, perſuada à ſon mari qu'elle avoit reçû ce préſent d'un de ſes parens qui faiſoit ſa reſidence à Madrid. Le bon homme qui avoit une haute idée de la vertu de ſa femme, & qui ne penſoit qu'à ſes affaires, l'en crut ſur ſa parole. Voici comment Robert

s'y

s'y prit pour retirer l'habit des mains de la Belle.

Saravia ne le connoiſſant point, il alla chez lui quatre jours après, en habit de livrée, à l'heure du dîner, diſant qu'il étoit le valet de la Dame du voiſinage à qui on avoit emprunté un habit. Saravia le fait monter; & Robert ſe voyant en ſa préſence, demande de la part de ſa Maîtreſſe l'habit qu'elle avoit prêté à Madame Rufine. Saravia ſurpris & ſe tournant vers ſa femme, lui dit, quel habit eſt-ce que cet homme-là demande? Elle, qui connoiſſoit bien Robert, fut d'abord dans quelque trouble; mais s'étant raſſurée elle dit au prétendu valet: mon Ami, revenez ici demain matin, & l'on vous le donnera. A quoi Robert répondit, que ſa Maîtreſſe lui avoit commandé de ne point revenir ſans le porter avec lui; par ce qu'elle étoit priée le même jour à un Batême, & qu'elle ne pouvoit ſe trouver à cette Cérémonie ſans ſon habit. Comment ſaurai-je, réprit Rufine, ſi vous étes valet de cette Dame, & ſi vous venez de ſa part chercher cet habit? Je n'oſerois vous le livrer ſur votre parole. Le ruſé valet, qui voyoit bien

bien à qui il avoit à faire, & que la Belle ne vouloit pas le rendre, repartit d'un ton reſolu : Madame, l'habit que je demande eſt de telle couleur, garni de telle & telle façon, & ma Maîtreſſe vous l'a envoyé il y a quatre jours, envelopé d'une toile verte d'Italie, qui eſt garnie de franges de ſoye. Saravia le voyant ſi bien inſtruit, ma mie, dit-il à ſa femme, vous n'avez rien à repliquer ; car puiſque ce Garçon demande cet habit avec tant d'inſtance, il faut que ſa Maîtreſſe en ait beſoin comme il l'aſſure ; & ſi vous ne voulez pas quitter votre place, donnez moi la clef du Coffre où il eſt enfermé & je l'irai chercher. Rufine n'eût pas le mot à dire, elle ſe leve de table crévant de dépit ; tire l'habit du Coffre où il étoit renfermé, & le donnant à Robert, faites, lui dit-elle, mes baiſemains très humles à Madame Leonor. Je la prie de m'excuſer ſi je ne le lui ai pas renvoyé plutôt, n'ayant pu voir la perſonne qui m'avoit priée de l'emprunter pour en faire faire un ſemblable. Le Galant déguiſé fit une profonde révérence en prenant le paquet, & laiſſa Rufine toute furieuſe d'avoir été ſi inſolemment affrontée.

Sara-

Saravia ne manqua pas de demander à ſa femme, pourquoi elle avoit emprunté cet habit ; elle répondit qu'elle l'avoit fait à la prière d'une Amie qui ſouhaitoit d'en avoir un ſemblable, par ce que la façon qui étoit d'une nouvelle mode, lui plaiſoit extrêmement. Joignant à cela quelques careſſes elle dérouta le bon homme, & lui perſuada tout ce qu'elle voulut.

Cependant Rufine étoit enragée contre Robert du mauvais tour qu'il lui avoit joüé, en lui arrachant le magnifique habit dont elle avoit compté de ſe parer, & auquel elle avoit ſacrifié ſon honneur. Elle reſolut de s'en vanger à quelque prix que ce fût. Elle communiqua ſon deſſein à une Servante en qui elle ſe confioit entièrement, ſans prendre aſſez de précaution pour n'être point entenduë de tout autre. Son pere qui ſe trouva dans la Chambre voiſine, ayant entendu parler Rufine avec beaucoup d'émotion, prêta l'oreille & apprit toute l'Hiſtoire. Comme il connoiſſoit le Galant, qui fréquentoit comme lui les Académies de Jeu, il ſe crut obligé de vanger l'affront fait à ſa fille. L'ayant rencontré un jour dans

la ruë, il l'accoſta bruſquement, & lui déclara qu'il vouloit le voir l'épée à la main pour un ſujet dont il lui parleroit lorsqu'ils ſeroient en lieu convenable. Robert ne ſe fit pas prier, il le ſuivit hors la Ville dans un lieu écarté, où Trapaſſa lui communiqua en peu de mots les raiſons qui l'avoient obligé de lui faire l'appel. Ils mirent auſſi-tôt l'épée à la main, & ſe battirent en Gens de cœur qui ne veulent pas ſe faire quartier. Mais enfin après un aſſez long combat, Trapaſſa qui avoit trop compté ſur ſon habileté & ſon experience, eut le malheur de ſuccomber. Il recût un coup qui lui perça le cœur, & il mourut ſur le champ ſans avoir un ſeul moment pour penſer à ſon ſalut. Tel eſt d'ordinaire le ſort de ceux qui ne vivent pas mieux que lui. Robert ſe mit en lieu de ſûreté, & le corps de Trapaſſa fut porté dans la maiſon de ſon Gendre, où il fut reçû avec joye & avec douleur tout enſemble. Ce n'étoit pas un petit ſujet de joye pour Saravia, que d'être déchargé du plus fâcheux & du plus dangereux de tous les hommes ; mais auſſi quelle douleur pour cet avare, de ſe voir obligé de fournir aux fraix de l'enterrement ! Ru-

Rufine de ſon côté témoignoit par ſes cris & ſes larmes l'affliction que cette mort lui cauſoit. Elle ſe déſeſperoit & paroiſſoit inconſolable, n'ayant plus dans le monde qu'un mari qu'elle n'aimoit point. Saravia au contraire ſe regardoit comme le plus heureux des mortels, de poſſeder une jeune & belle femme ; mais elle étoit trop jeune & trop belle pour lui. La proportion de l'âge, que les parens devroient principalement obſerver dans les mariages de leurs enfans, n'avoit guére été ménagée dans celui-ci ; un homme chargé d'années n'eſt point le fait d'une jeune fille.

Quoique Rufine eût toûjours été entretenuë chez ſes parens avec beaucoup de ſimplicité & de modeſtie, le mépris qu'elle faiſoit de ſon mari, joint à ſa paſſion pour le luxe & à ſa haine pour Robert, lui fit faire banqueroute à toute retenue, & aux liens ſacrez du mariage. Elle avoit déja fait brêche à la fidelité conjugale en ſe livrant à ſon premier Amant ; & elle ſe reſolut ſans peine d'accommoder ſon pauvre mari de toutes piéces, en mettant ſes faveurs à prix. Elle avoit ſurtout en tête le

ſanglant affront & la perfidie de Robert, & elle ne pouvoit vivre ſans en tirer vengeance. Mais comme elle avoit beſoin d'un bras étranger pour y réuſſir, elle chercha avec empreſſement l'occaſion de ſe procurer un Galant, qui eût aſſez de vigueur pour immoler cette Victime à ſa fureur. Voici comment elle ſe préſenta.

Un des Vendredis qui ſe ſolemniſent avec un grand concours de peuple depuis Pâques juſqu'à la Pentecôte, dans Triane Fauxbourg de Seville, par où paſſe le Guadalquivir fleuve célebre de l'Andalouſie, Rufine ſe mit dans un batteau couvert de verdure pour aller voir cette fête. Son mari avoit confié le ſoin de la garder à une Voiſine, qu'il regardoit comme une des plus vertueuſes femmes du monde; & c'eſt en quoi le bon homme ſe trompoit fort, car elle ne méritoit guére la bonne opinion qu'il s'en étoit formé. Elle prit une Barque pour elle, pour Rufine & deux autres Amies qui devoient être de la partie; mais le Batelier pour gagner d'avantage prit d'autres perſonnes dans ſa Barque, entr'autres un jeune homme qui faiſoit guetter une pareille occa-

occaſion, & qui en fut auſſi-tôt averti par ſes eſpions. Dès qu'il fut dans la Barque, Rufine découvrit ſon viſage, qui ne manqua pas d'être remarqué par le Galant, qui s'appelloit Felicien. Celui-ci fut frapé de la beauté de Rufine; & pour augmenter la Compagnie, il obliga quelques amis qui étoient au bord de la riviere, de s'embarquer avec lui, & il paya liberalement le Batelier. Quand ils furent tous entrez, Felicien ſe plaça auprès de Rufine, pour tâcher de s'inſinuer dans ſes bonnes graces. *Il* étoit fils unique d'un riche Cavalier, qui avoit fait fortune aux Indes, & qui lui laiſſoit la diſpoſition de ſon bien. Felicien abuſant de la facilité de ſon pere, s'engageoit dans des dépenſes exceſſives, & ne pouvoit manquer de diſſiper en peu de tems ſes richeſſes quoique très conſiderables. Il étoit grand Joueur, il courtiſoit les Dames, & fréquentoit les plus débauchez de la Ville, qui trouvoient en lui une reſſource aſſurée dans tous leurs beſoins. Outre ces belles qualitez, Felicien ſe piquoit de bravoure, vice ordinaire des jeunes Gens de Seville.

Notre Cavalier s'étant aſſis auprès de Rufi-

Rufine, ſes Camarades ſe diſperſerent auprès des autres belles qui l'accompagnoient; chacun étant occupé à mettre le tems à profit. Le batteau quitta le bord, & s'éloigna jusqu'à plus d'une demi-lieue de là ſans qu'on s'en apercût, le Battelier qu'on avoit bien payé, ſachant ce qu'il avoit à faire. Felicien ne perdit pas un moment; il témoigna ſon amour à Rufine d'une maniere ſi gracieuſe & ſi engageante, qu'elle en fut toute perſuadée, & lui fit connoître qu'elle n'y étoit pas inſenſible. Le Galant étoit homme d'eſprit, & d'une humeur agréable en pareille occaſion. Il débitoit ſa marchandiſe de ſi bonne grace, que les Dames en étoient toûjours ſatisfaites; Rufine ſur tout ne peut reſiſter aux charmes de ſa converſation. Elle lui dit ſon nom, lui indiqua ſa maiſon & lui parla au long de ſon Mari & de toutes ſes affaires. Felicien s'ouvrit à elle avec la même franchiſe, & lui fit mille proteſtations de fidelité & de ſervice.

Toute l'apreſdinée ſe paſſa en galanteries, dont Rufine fut très ſatisfaite. Elle avoit en vue de ſe ſervir de Felicien pour ſe vanger du traître Robert, elle eſperoit auſſi de tirer de lui de quoi

ſatisfaire ſa vanité & fournir à ſes folles dépenſes. Nous allons voir comment elle réuſſit dans l'un & dans l'autre de ces Deſſeins.

Depuis ce jour-là Felicien fréquenta avec aſſiduité la ruë de Rufine, aux heures où il ſavoit bien que le mari étoit occupé ailleurs. Cette Dame n'eut garde de ſe rendre aux vœux de ſon Amant avec toute la facilité qu'il s'étoit promis; elle ſe ſouvenoit de la perfidie de Robert, craignant d'éprouver encore quelque avanture ſemblable. Elle ne voulut lui donner entrée chez elle, qu'après avoir reçû de marques de ſa liberalité. Il lui fut d'autant plus aiſé d'y réuſſir, que Felicien qui avoit été prodigue toute ſa vie, voulut ſe ſurpaſſer dans cette occaſion. Il lui fit de riches préſens, ſoit en habits, ſoit en joyaux, ſoit en autres nipes qui peuvent flatter la vanité d'une femme, ſans compter la dépenſe qu'il faiſoit en feſtins & en collations; de ſorte que Rufine convaincuë de ſa généroſité, ne crut pas devoir le laiſſer languir plus long-tems, & ſe remit à ſa diſcretion. L'on ſe dégoute d'ordinaire dans la jouïſſance, mais il n'en arriva pas de mê-

même dans cette occaſion ; la Belle ſçut ſi bien jouër ſon rolle, que l'amour de Felicien augmenta tous les jours & parvint à un tel excès, qu'on n'en a jamais vû de pareil.

Cependant Robert ayant gagné une ſomme conſiderable au Jeu, s'équipa en Grand Seigneur, aimant à ſe diſtinguer par la magnificence de ſes habits. Quoiqu'il fût fort adonné au Jeu, il étoit aſſez retenu pour mettre à profit ſes bonnes fortunes: bien different en cela des autres Joueurs, qui d'ordinaire négligent leur ajuſtement, & ne penſent qu'à ſatisfaire leur paſſion favorite. Robert s'étant aperçû que Felicien étoit ſouvent dans le quartier de Rufine, ſe douta bien qu'il lui faiſoit la Cour. La jalouſie ne manqua pas de reveiller auſſitôt l'amour qu'il avoit eu autrefois pour cette Belle ; il ſe piqua d'avoir un Rival, & reſolut de ſe remettre dans les bonnes graces de Rufine, en réparant l'affront qu'il lui avoit fait. Dans ce deſſein il paſſoit & repaſſoit pluſieurs fois chaque jour devant ſa maiſon, ce qui ne plaiſoit guére à Felicien.

Rufine s'offença de voir que cet infidelle eût la hardieſſe de prétendre en-

core à ſes bonnes graces, après l'injure ſanglante qu'elle en avoit reçue. Sa colere augmenta par cette recherche; elle crut que c'étoit une occaſion favorable de ſe vanger de lui par le moyen de Felicien qu'elle intereſſa dans ſa quérelle, en lui faiſant croire que Robert vouloit le mettre mal auprès d'elle pour prendre ſa place. C'eſt ainſi que les femmes ont accoûtumé de ſe ſervir de leurs Galants pour ſatisfaire leurs reſſentimens; & l'on ne voit que trop d'exemples funeſtes des excès où la fureur eſt capable de les porter.

Rufine n'eut garde de parler à ſon Amant des faveurs qu'elle avoit accordées à Robert, ni de la piéce qu'il lui avoit jouée. Elle ſe contenta de lui dire que Robert la preſſoit continuellement en lui faiſant des offres avantageuſes, qu'elle mépriſoit pour l'amour de lui. Felicien fût bientôt perſuadé, voyant ſurtout que Robert faiſoit jour & nuit la ronde autour de la Maiſon; & pour l'irriter encore plus, Rufine l'aſſura que les recherches de cet importun étoient cauſe, qu'elle ne pouvoit le recevoir chez elle auſſi ſouvent qu'elle le ſouhaiteroit.

Felicien fut piqué au vif, & comme il

il étoit un des plus déterminez de la Ville, il eut bientôt pris ſon parti. Il trouva Robert la nuit ſuivante dans la ruë de ſa Maîtreſſe, à l'heure qu'elle étoit couchée, & que ſon mari étoit occupé à revoir certains comptes qui regardoient ſon Agence du Perou. Auſſi-tôt qu'il eut aperçû Robert, il l'appella par ſon nom, & pour éviter le bruit, il le mena dans un Cul de Sac qui répondoit à la ruë, & ſous la fenêtre d'une Chambre où Saravia enfermoit ſes papiers, & où il étoit alors occupé. Les deux Rivaux étant arrivez en ce lieu, Felicien prit la parole en ces termes: „ Seigneur „ Robert, j'ai remarqué depuis quel- „ ques jours que vous frequentez cette „ ruë avec trop d'aſſiduité. J'étois en „ peine de ſavoir le ſujet qui vous y „ amene, parce qu'il y a quantité de „ Dames de mérite qui pourroient „ bien vous y attirer; mais enfin j'ai „ découvert que vous en voulez à Ma- „ dame Rufine. J'ai vérifié ce ſoup- „ çon, tant par mes yeux, que par „ le témoignage des Domeſtiques à „ qui vous parlez, & à qui vous fai- „ tes des préſens pour vous inſinuer „ dans les bonnes graces de la Dame.

„ Il y a long-tems que je la fréquente;
„ j'ai gagné ſon amitié par mes ſervi-
„ ces, & j'ai mérité qu'elle m'accor-
„ dât, comme elle a fait, les faveurs
„ les plus particulieres. Je ne ſuis pas
„ homme à me vanter de mes bonnes
„ fortunes; mais pour vous empêcher
„ de paſſer outre, je ſuis obligé de vous
„ apprendre cette particularité, que
„ vous ne manquerez pas de tenir ſe-
„ crete, comme un homme d'honneur
„ y eſt obligé. Je vous ai déclaré mon
„ amour & les avantages que j'en ai re-
„ tirez, pour vous engager à mettre fin
„ à vos recherches. Si vous le faites,
„ vous vous épargnerez de grands cha-
„ grins, & vous ne m'obligerez pas à
„ faire éclater mon juſte reſſentiment.

Robert écouta fort attentivement le diſcours de Felicien. Le Mari de Ruſine qui avoit tout entendu, étoit encore plus attentif & plus inquiet; & ayant apris des choſes qui intereſſoient ſi ſenſiblement ſon honneur, il s'étoit mis à la fenêtre ſans bruit. Les nouvelles qui frapoient ſes oreilles ne pouvoient que lui cauſer un chagrin mortel; ſon inquiétude augmenta ſa curioſité, & il ne manqua pas d'écouter la répon-

réponſe de Robert, qui ne lui donna guére plus de ſatisfaction.

„ Seigneur Felicien, dit Robert, je „ ne m'étonne pas que vous ayez pris „ garde au ſoin que j'ai de faire la cour „ à Madame Rufine, la cauſe vous „ important au point que vous venez „ de me l'apprendre. Je crois que vous „ vous étonnerez auſſi peu, que j'aie „ les mêmes deſſeins, ignorant com- „ me vous faites, quels ſont les fonde- „ mens de mon amour. Je ne ſuis „ pas plus accoûtumé que vous à pu- „ blier les faveurs que je reçois des Da- „ mes; mais puiſque vous vous décla- „ rez à moi ſi franchement, je me ſens „ obligé d'en faire de même, afin que „ vous ne trouviez rien d'étrange dans „ mon procedé. J'ai été favoriſé de „ cette Dame avant qu'elle vous fût „ connuë, & j'ai obtenu d'elle la mê- „ me choſe dont vous vous vantez. Il „ eſt vrai que, par un certain malheur, „ j'ai perdu ſes bonnes graces; mais je „ prétens les récouvrer avec le tems, „ & ne doutez pas que je n'employe „ pour cela tous les moyens que l'a- „ mour pourra me fournir. Si j'ai le „ bonheur d'y réuſſir, & qu'elle con-

„ tinuë à agréer mes ſervices, comme
„ je l'eſpere, il faudra vous reſoudre
„ à prendre patience; car bien loin de
„ me déſiſter jamais de mes préten-
„ tions, je ferai tous mes efforts pour
„ empêcher qu'elle ne donne lieu aux
„ votres, & pour lui faire oublier que
„ vous ayez jamais ſongé à l'aimer."

Là-deſſus ils mirent tous deux l'épée à la main, chacun ſoutenant vivement ſes droits ſur la belle Rufine. L'Amant qui étoit alors en poſſeſſion fut le plus heureux, & Robert fut étendu mort d'un ſeul coup. Le bruit des épées ne fut pas grand, Felicien ayant promtement expedié ſon Concurrent. Ainſi tout étoit tranquille dans le quartier. Saravia fut le ſeul qui entendit la querelle, & ſon honneur y étoit trop intereſſé pour qu'il la publiât. De peur que le corps ne fût trouvé dans cet endroit, Felicien le chargea ſur ſes épaules & le porta devant un Monaſtere, où il le laiſſa, & ſe retira dans un autre pour être en ſûreté, juſqu'à ce qu'il vît les ſuites de cette affaire.

Saravia confus de ce qu'il avoit vû & entendu, & irrité au dernier point contre ſa femme, s'abandonnoit au deſeſpoir

eſpoir dans ſa chambre, & méditoit une terrible vengeance. Il ne pouvoit digerer la perfidie de Rufine, qui avoit ſacrifié ſon honneur d'une maniere ſi indigne, & que tant de raiſons obligeoient à lui garder une fidelité inviolable. La prémiere penſée qui lui vint dans l'eſprit fut de ſe vanger ſur le champ, de monter tout droit à la chambre où dormoit ſon infidèle épouſe, & de la tuer dans ſon lit à coups de poignard. Mais il conſidera que l'homicide ayant emporté le corps, on l'accuſeroit de l'avoir tuée ſans cauſe, & qu'il manqueroit de preuves, n'ayant pour témoins que deux Servantes qui dépoſeroient contre lui. Il reſolut pour plus grande ſûreté de s'en défaire ſecretement, en ſe ſervant d'un poiſon dont l'effet ne fût pas ſi promt; mais il ne crut pas ſatisfaire à ſon juſte reſſentiment, s'il diferoit une vengeance que ſon honneur demandoit ſur l'heure. Il ſe propoſa un autre expedient, qui étoit d'abandonner ſa femme & de ſe retirer ailleurs; il changea pourtant de deſſein, ayant encore beaucoup d'affaires à regler, & craignant les jugemens qu'on pourroit faire dans le monde à la honte

& à la confuſion d'un homme de ſon âge & de ſa réputation. Cette penſée lui fit reprendre ſon prémier deſſein de la poignarder.

Mais avant que de l'executer il fut d'avis, pour ſa juſtification, de laiſſer par écrit les raiſons qui l'obligeoient de commettre ce meurtre. Il commença à décrire l'affront ſanglant qu'il avoit reçû de ſa femme, & la vengeance qu'il en vouloit tirer; & comme il lui ſembloit qu'il n'exprimoit pas aſſez fortement la grandeur de l'offenſe qui lui avoit été faite, il déchira ce qu'il avoit écrit, ce qu'il fit juſqu'à trois fois, tant ſon double cocuage lui avoit troublé la cervelle. Il voulut ſe remettre à écrire pour la quatrième fois; mais comme il ſavoit qu'il devoit commencer ſa vengeance par les adulteres, & qu'il ne pouvoit le faire puiſqu'il ignoroit leurs noms qu'il n'avoit pas entendus aſſez diſtinctement, il crut enfin qu'il ſuffiroit de tuer ſa femme. Une bonne partie de la nuit ſe paſſa dans ces cruelles agitations, le pauvre Cocu écrivant, effaçant, raturant, & déchirant ce qu'il avoit écrit. Enfin s'étant fortifié dans la cruelle reſolution de donner

ner la mort à ſon infidèle, il compoſa un autre Ecrit ſans rature, ayant auparavant bien penſé à ce qu'il devoit écrire; & après qu'il eut exprimé de ſon mieux l'injure faite à ſon honneur, il fut ſaiſi d'un douleur ſi violente qu'il en mourut ſur le champ.

Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient, Ruſine dormoit profondément dans ſon lit. Comme en s'éveillant elle ne trouva pas ſon mari auprès d'elle, elle l'appella pluſieurs fois; & voyant qu'il ne répondoit point, elle prit ſes jupes & deſcendit dans le Cabinet, où elle trouva la chandelle encore allumée & Saravia étendu mort ſur le carreau. On ne peut exprimer la ſurpriſe de Refine à un tel ſpectacle; tout ce qu'elle put faire fut d'appeller ſes Servantes qui accoururent à ſes cris, & qui ne furent pas moins effrayées que leur Maitreſſe d'un accident ſi imprévû. Cependant comme elles voulurent prendre le corps, pour le tranſporter dans le principal apartement de la maiſon, avant que les voiſins fuſſent avertis d'une avanture ſi étrange, Rufine aperçût un papier à demi écrit qui contenoit ce qui ſuit.

Afin que ma juſtification ſoit connuë à

tous ceux qui liront ce papier, je déclare que tout mon malheur procede de la legereté de mon infame épouſe, qui profanant le ſaint Sacrement de mariage, par le moyen duquel nous avons été unis enſemble en face d'Egliſe, ſans conſiderer l'amour extrême que je lui portois, s'eſt abandonnée à deux Galants en même tems. Ceux-ci ayant eu querelle enſemble ſur la préférence que chacun d'eux prétendoit avoir ſur ſon Rival, le plus malheureux des deux a été tué par l'autre. Comme j'ai été le témoin de ma diſgrace, & que j'ai ouï moi-même le recit de mon deshonneur, j'ai voulu vanger mon infamie; ainſi.... Là finit cet Ecrit, la mort qui ſurprit Saravia l'ayant empêché d'achever.

Rufine ne fut pas moins étonnée de ce qu'elle liſoit, que de l'objet qui étoit devant ſes yeux. Elle en fut interdite pendant plus de demi-heure, conſidérant en elle-même que les plus grands ſécrets ſe découvrent tôt ou tard, & que le Ciel permet qu'ils ſoient revelez, ou pour notre amandement, ou pour notre punition. La mort ſubite de ſon mari, qu'elle avoit cauſée par ſon infidelité, la pénétra de crainte & de douleur, ne ſachant ſurtout de

quelle

quelle maniere on pourroit déguiſer un accident auſſi triſte. Elle ſe ſentit agitée de violens remords, ſa conſcience lui reprochant d'avoir trahi un homme qui avoit eu tant d'amour pour elle, & qui en l'épouſant l'avoit miſe à ſon aiſe pour le reſte de ſa vie, ſi elle eût été aſſez ſage pour bien ménager ſa fortune & mettre des bornes à ſon ambition.

Comme les Voiſins connoiſſoient l'affection extraordinaire que Saravia portoit à ſa femme, celle-ci prit courage; & pour ſe tirer d'embarras elle ſuivit le conſeil d'une de ſes ſervantes, en qui elle avoit une entiere confiance. C'etoit de porter le mort dans ſon lit, & de crier ſi haut le matin que les voiſins accouruſſent au bruit; & qu'elle leur feroit croire, en feignant une douleur extrême, qu'à ſon reveil elle l'avoit trouvé mort à ſon côté; & que les Servantes publieroient, que leur Maître étoit mort infailliblement pour avoir ſoupé trop tard, & pour avoir mangé plus qu'à l'ordinaire.

Après qu'elles ſe furent préparées toutes trois à bien jouër leur rolle, le jour vint; Rufine ſe met à pouſſer des cris lamentables qui jettent l'allarme

dans tout le quartier. Les Voiſins viennent en foule & trouvent la pauvre femme dans un pitoyable état, verſant des torrens de larmes, & s'arrachant les cheveux de douleur d'avoir perdu un ſi bon Mari. Les deux Servantes de leur côté font merveilleuſement bien leur perſonnage, en contant à tout le monde la cauſe de la mort de leur cher Maître & en diſant qu'elles l'avoient bien averti de ne pas tant manger, ou qu'il ſe trouveroit mal d'un excés ſi contraire à un homme de ſon âge Un chacun fut content de ces raiſons; & les amies de Rufine jugerent qu'on devoit la ſecourir dans le déſeſpoir où elle paroiſſoit être, tant elle étoit habile à ſe contrefaire. Elles firent de leur mieux pour la conſoler, & la ruſée n'avoit pas oublié de brûler l'Ecrit de ſon Mari, de peur qu'il ne découvrît ſon crime.

La Juſtice, qui ne manque pas de paroître dans de pareilles occaſions, avertie de ce qui ſe paſſoit, arriva bientôt; & ſur les témoignages que les Voiſins donnerent de l'union & de la bonne intelligence, avec laquelle le défunt avoit toûjours vêcu avec ſa femme,

elle

elle ſe retira ſans aucun ſoupçon ſur une mort ſi ſubite. On enterra l'infortuné Saravia; & Rufine toute occupée à tromper le Public par une affliction apparente, ne ſongea pas à ſuivre l'exemple de la plûpart des Veuves, qui en pareil cas ont ſoin de mettre à couvert tout ce qu'elles peuvent détourner de meilleur. Ainſi un Neveu de Saravia, après l'avoir fait enterrer, ſe ſaiſit de tout de qu'il trouva dans la maiſon de ſon Oncle; & la Veuve fut obligée de plaider, pour avoir ce qui lui appartenoit légitimement.

Cependant le Corps de Robert ayant été trouvé le matin auprès du Monaſtere, les Religieux qui ne le reconnurent pas, vouloient l'enterrer d'abord; mais un Bourgeois les avertit qu'il étoit plus convenable de le faire expoſer en public, parce que s'il étoit reconnu les parens fourniroient aux frais de l'enterrement, & payeroient un bon nombre de Meſſes & de prieres pour le repos de l'ame du défunt, qui peut-être en avoit grand beſoin. Cet avis parut ſage au Superieur du Couvent, qui n'aimoit pas à chanter *gratis*; on fit ſavoir à la Juſtice qu'on avoit trouvé le

matin

matin ce jeune homme mort à la porte de l'Egliſe. On expoſa le Corps dans une place voiſine du Couvent, avec deux cierges allumez. Peu de tems après il fut reconnu par un homme qui paſſa par hazard, & qui en porta la nouvelle à ſes parens. Ils en furent dans une affliction extrême, quoique la vie déreglée que menoit Robert leur eût fait craindre un pareil ſort, & que ſon pere lui eût prédit ſouvent qu'il feroit une fin tragique. Robert fut enterré dans le Monaſtére, & les Moines qu'on paya liberalement, chanterent de bon cœur pour le ſalut de ſon ame. La Juſtice fit de grandes perquiſitions pour découvrir celui qui avoit fait le coup, mais tous ſes ſoins furent inutiles, & le meurtrier fut inconnu & ſe tint facilement caché dans une Ville auſſi grande & auſſi peuplée que Seville. Rufine, qui avoit apris la mort de Robert & qui ne voioit plus ſon Galant, étoit la ſeule qui fût inſtruite de toute l'affaire. Elle goûtoit une joye ſenſible de ſe voir vangée d'un homme, qui l'avoit ſi cruellement trompée. Cependant elle n'étoit pas exempte de crainte, car ſi on eût pris garde au ſang que Robert

avoit

avoit perdu lors qu'il fut tué dans le cul de Sac, elle ſe ſeroit trouvée fort en peine. On pouvoit en tirer des indices fâcheux, & les Voiſins auroient pu témoigner qu'il avoient ſouvent vû les deux Rivaux dans cette petite ruë. Son bonheur la ſauva d'un ſi grand danger.

Voilà donc Rufine Veuve, & ce qu'il y a de pis, elle ſe trouve pauvre & denuée de toutes les commoditez de la vie. Comme elle étoit d'humeur de paroître dans le monde, elle reſolut de faire valoir ſa beauté pour paſſer ſon tems agréablement.

Le funerailles de Saravia étant finies, & ſon Neveu ayant pris poſſeſſion de ſon bien, la Juſtice le condamna à payer à la Veuve ce qui lui apartenoit pour ſa Dot. Mais c'étoit trop peu de choſe pour fournir à la dépenſe de cette Dame, qui fut contrainte de quitter ſa maiſon pour ſe loger dans une plus petite, qui étoit à meilleur marché. Le Neveu ne trouva pas tout ce qu'il avoit eſperé de la Succeſſion ; ſon Oncle, qui s'engageoit dans toute ſorte de négoce, laiſſa ſes affaires ſi embrouillées, que l'héritage fut peu conſiderable,

après

après qu'on eut compté avec les créanciers.

Rufine jeune, galante & parfaitement belle, ne manqua pas de s'attirer les regards de tout le monde, dans le nouveau quartier où elle ſe logea. Elle crut que pour mieux réuſſir, il faloit ménager les apparences, & tenir une conduite oppoſée à celle de beaucoup de Veuves, qui par leurs ajuſtemens & leurs manieres témoignent aſſez clairement le beſoin qu'elles ont d'un nouveau mari, pour ſe conſoler de celui qu'elles ont perdu. Cette voye étoit ſûre, mais elle étoit trop longue pour une perſonne auſſi vive & auſſi impatiente que Rufine. Elle voulut mettre à profit une occaſion qui ſe préſenta.

La Flotte de la nouvelle Eſpagne avoit ramené un Marchand qui faiſoit du bruit par ſes richeſſes. C'étoit un Païſan des Montagnes de Leon, qui avoit commencé ſa fortune au ſervice d'un Négociant de Seville, & qui aux dépens de ſon Maître ou par le commerce des Indes étoit devenu très-puiſſant. Après avoir fait pluſieurs voyages au Perou avec un bonheur ſurprenant, il s'étoit enfin retiré avec des biens conſiderables.

Le

Le nom de ce perſonage étoit Marquina. Il avoit environ cinquante cinq ans, & l'on n'a jamais vû d'homme plus avare & plus indigne des richeſſes qu'il poſſedoit. Incapable de jouïr de ſa proſperité & d'en faire un bon uſage, il ſe plaignoit même les choſes néceſſaires à la vie, & s'il jeûnoit ſouvent, c'étoit moins par dévotion que par avarice. Il eût bien voulu ſe paſſer de valets, mais il lui en falloit abſolument. Tout ſon Domeſtique conſiſtoit en un homme d'affaires, un petit Laquais, un Eſclave More pour ſa Mule, & une Servante pour avoir ſoin du Ménage. Il traitoit ſes gens avec tant de dureté, qu'à peine avoient-ils de quoi manger, & qu'on s'étonnoit qu'il y eût quelqu'un aſſez miſerable pour ſervir un tel homme. On faiſoit tous les jours mille plaiſans contes ſur les taquineries de Marquina, dont tout autre que lui auroit rougi de honte; mais il en rioit le prémier, n'ayant d'autre paſſion que celle d'amaſſer de l'argent, auſſi en avoit-il en abondance.

C'eſt à un homme de cette eſpéce que Rufine crut pouvoir s'adreſſer, ne doutant pas qu'elle ne réuſſit à en tirer

un

un bon parti. Marquina demeuroit hors la Ville dans une maiſon de Campagne, qu'il avoit pris d'un homme qui lui devoit de l'argent, & dont il craignoit de n'être jamais payé. Il contraignit le débiteur à la lui ceder à vil prix, & il s'y retiroit tous les jours pour éviter la dépenſe que le ſéjour d'une grande Ville exige malgré qu'on en ait. Cette maiſon étoit ſituée dans une plaine aſſez agréable, auprès du Monaſtere de St. Bernard. Marquina n'avoit rien négligé pour la rendre inacceſſible aux voleurs. Des murailles bonnes & fort hautes, des portes renforcées, des fenêtres barrées & grillées, ſembloient leur en interdire l'approche. D'ailleurs Marquina, outre ces défenſes exterieures, s'étoit muni en dedans de fuſils & de piſtolets bien chargez, & de toute ſorte d'autres armes pour ſoutenir un aſſaut nocturne. Comme ſes valets ne manquoient pas d'occ pation, il fut obligé de prendre encore chez lui un Jardinier marié pour cultiver ſon Jardin, & pour aller vendre au marché les legumes & les fruits qu'il recueuilloit. Son tréſor étoit placé derriere ſon lit, dans de

bons

bon coffres de fer : & il ne manquoit jamais avant que de ſe coucher de faire une revuë exacte de toutes les chambres de ſa maiſon. Telle étoit à peu près la maniere dont ce malheureux vivoit, quoi qu'il n'eût point d'enfans, n'ayant jamais été marié, & refuſant même les partis avantageux que ſes amis lui offroient.

Il falloit beaucoup d'adreſſe pour attraper un avare de cette eſpece. Rufine que les difficultez ne rebutoient point, en forma le deſſein; & pour l'executer elle s'aſſocia avec un ancien ami de ſon pere Trapaſſa, qui étoit fort propre à la bien ſeconder. Ce maître fripon, qui s'apelloit Garay, avoit fait quelques tours de ſon métier à Madrid, d'où il fut contraint de s'enfuir à Cadix & de là à Seville, où il ſe tenoit caché, ſubſiſtant de quelque argent qu'il avoit gagné en bonne guerre. C'étoit ſans contrédit un des hommes de ſon tems le plus ſubtil, quand il s'agiſſoit de voler; quoiqu'il eût une peur extrême de tomber entre les mains de la Juſtice, avec laquelle il ne vouloit avoir aucun démêlé. Il craignoit ſurtout pour ſa vie paſſée, qui n'avoit pas été

été des mieux reglées. Il avoit été quelque tems ſur les Galéres de Sa Majeſté, où il avoit fait connoiſſance avec le Seigneur Trapaſſa, & leur amitié s'étoit fortifiée à Seville.

Garay fut donc l'homme que Rufine choiſit pour faire ſon coup. Elle l'inſtruiſit de tout ce qu'il y avoit à faire; & après avoir mis ordre à tout, ils partirent pour aller vers la maiſon de Campagne de Marquina, qui ne devoit y retourner que ſur le ſoir, ſuivant ſa coûtume. Garay étoit ſur une Mule, & Rufine montoit un beau Cheval. Elle avoit quitté ſon habit de deuil, & en avoit pris un fort propre & des plus galans, avec un petit chapeau orné de plumes, tel que les Dames de Seville en portent à la Campagne. Après avoir fait quelques tours ils s'avancerent devant le Jardin; & comme le Jardinier en ouvroit la porte; Garay lui dit en s'aprochant: mon ami, cette Dame ſouhaitteroit bien de ne point entrer aujourd'hui dans la Ville, ſi vous vouliez la retirer chez vous pour cette nuit, je vous donnerai tout ce qu'il vous plaira pour ſa couchée. Vous nous obligerez ſenſiblement en nous accor-

accordant cette grace, & vous empêcherez un grand malheur qui ne marqueroit pas d'arriver à cette Dame.

Le Jardinier, qui craignoit la mauvaiſe humeur de ſon maître, répondit qu'il n'oſeroit prendre la hardieſſe de recevoir perſonne chez lui à ſon inſçû; & que de plus il lui en avoit fait des défenſes expreſſes. Garay, connoiſſant la force & la vertu de l'argent, en tira de ſa poche; & le donnant au Jardinier il lui dit: tenez, cher ami, prenez toûjours ceci, en attendant que je vous en donne d'avantage. La femme du Jardinier, curieuſe de ce qu'on vouloit à ſon mari, ſurvint là-deſſus; & voyant les offres qu'on lui faiſoit, elle ne fit point difficulté de recevoir cette étrangere chez elle, aſſurant à ſon mari que leur maître n'en auroit aucune connoiſſance, leurs maiſons étant aſſez éloignées l'une de l'autre; & qu'ils ne ſeroient pas aſſez malheureux pour qu'il viſitât ce ſoir-là tous les recoins de leur logement, comme il lui en prenoit quelquefois envie. Enfin la Jardiniere l'emporta ſur ſon mari, qui conſentit que cette femme paſſât ſecretement la nuit chez lui, moyenant ſix

Re-

Reales que Garay lui donna, en attendant une ſomme plus conſiderable qu'il lui promettoit.

La négociation ayant ſi bien réuſſi, Garay prend Rufine entre ſes bras, la deſcend de Cheval, & la conduit dans le Jardin, où il prend congé d'elle pour ſe diſpoſer à executer les ordres qu'il avoit reçûs, & dont nous parlerons dans la ſuite. Rufine étant entrée dans la chambre du Jardinier, ôta le maſque & laiſſa voir à ſes hôtes un viſage dont la beauté les charma. Elle affectoit pourtant une grande triſteſſe, comme s'il lui étoit véritablement arrivé quelque malheur extraordinaire; & elle méditoit une Hiſtoire qu'elle prétendoit raconter à Marquina, au cas qu'elle pût l'aborder.

Le Soleil étoit à peine couché, que notre avare arriva ſur ſa Mule au Jardin. Le Negre avoit pris les devans pour lui en faire ouvrir la porte, qu'il ferma lui-même & la barricada avec grand ſoin. Il revint ce ſoir-là plus fatigué qu'à l'ordinaire, ce qui l'obligea de s'aller coucher de bonne heure, après avoir mangé quelques fruits de ſon Jardin avec un peu de pain, & bû un verre

verre d'eau. Il ſe contenta de viſiter ſa maiſon, ſans aller à celle du Jardinier qu'il viſitoit auſſi quelquefois. Ses gens, qui jeûnoient ſouvent malgré eux, ſouperent auſſi ſobrement que leur Maître.

Le lendemain Marquina ſe leva de grand matin; il donna de l'argent à ſon Eſclave pour aller achetter des proviſions, tandis qu'il ſeroit occupé en Ville à ſes affaires, avec ordre qu'on tint le dîner prêt à ſon retour.

Rufine étoit aſſez embaraſſée pour venir à bout de ſon deſſein, voyant que les choſes ne ſe préparoient pas bien. Mais en attendant une occaſion favorable, elle fit entendre à ſes hôtes qu'elle étoit en peine & fort affligée du retardement de ſon Oncle; car c'eſt ainſi qu'elle appelloit Garay. La Jardiniere, femme de bonne humeur, n'oublioit rien pour la conſoler & pour la divertir. Cependant Marquina arriva vers le midi pour dîner; & avant que de ſe mettre à table il lui prit envie de voir la pompe de ſon Jardin, & d'examiner ſi elle étoit en bon état. Il remarqua qu'il y manquoit quelques piéces de bois, pour arroſer plus facilement tous les quarrez du Jardin. Il

alla chez le Jardinier, pour voir s'il y en trouveroit de propres à cet uſage. La Jardiniere qui l'aperçut fut toute troublée, & fit cacher Rufine dans une petite chambre ſur le derrière, où elle avoit accoutumé de coucher. Mais tout cela ne put ſe faire ſi promtement, que Marquina en entrant n'ouît le bruit des habits, & ne vît l'ombre de Rufine. Il entre tout étonné dans la chambre où elle s'étoit retirée, il la prend par la main, & l'emmenant au grand jour, il la trouve ſi belle qu'il en eſt ravi d'admiration.

Au lieu des reprimandes auxquelles la Jardiniere s'attendoit, pour avoir introduit cette perſonne malgré ſes défenſes, il ſe contenta de lui demander qui étoit cette Dame-là. La Jardiniere, agréablement ſurpriſe de cette modération, répondit que le jour précédent cette Dame paſſoit devant la porte avec un homme âgé, qui paroiſſoit auſſi triſte qu'elle, & qui l'avoit priée de donner le couvert à cette Dame pour une nuit ſeulement, afin d'éviter un grand malheur qui leur ſeroit arrivé, s'ils euſſent paſſé outre. Elle ajouta qu'elle avoit cru devoir rendre ce ſervice à cette perſon-

G. S. F.

ſonne, qui ſe trouvoit expoſée à un grand danger, & qu'elle eſperoit qu'il ne blâmeroit pas ſa charité.

Pendant que la Jardiniere parloit ainſi, Marquina examinoit fort curieuſement la Dame étrangere, dont la triſteſſe apparente ne ſervoit qu'à relever la beauté. Il en fut tellement épris, que banniſſant ſon humeur ſévére, il dit à la Jardiniere: Vous avez bien fait mamie de recevoir cette Dame, malgré les ordres que je vous avois donnez; vous auriez eu tort de les obſerver dans un cas pareil, où la pitié & la charité obligent de ſecourir les affligez. Cette belle Dame mérite une meilleure reception que celle que vous lui avez faite, dans un appartement auſſi pauvre que le vôtre. Je lui offre de très bon cœur ma maiſon, ſi elle veut me faire l'honneur de l'accepter. Rufine le remercia très-civilement de ſes obligantes offres, & le pria de la diſpenſer de prendre un autre appartement pour le peu de tems qu'elle avoit à y reſter, parce qu'elle attendoit ſon Oncle qui devoit venir la chercher le même jour.

Marquina, que l'amour commen-

çoit à piquer au vif, fut bien fâché d'apprendre que la Belle feroit ſi peu de ſéjour chez lui; car il ſouhaittoit de pouvoir la retenir long-tems. Après tout, lui dit-il, quand ce ne ſeroit que pour une heure, vous m'obligerez infiniment, Madame, d'accepter les offres que je vous fais de bon cœur. Rufine, qui ne demandoit pas mieux, lui répondit, que pour ne paroître pas ingrate après tant de civilitez, elle lui obéïroit. Elle alla donc vers la maiſon de Marquina, qui la conduiſoit par la main, au grand contentement de la Jardiniere, qui ne pouvoit aſſez s'étonner de voir ſon Maître devenu ſi poli & ſi galant. Dès que la Belle fut arrivée dans le prémier appartement, elle jetta curieuſement les yeux ſur tout ce qu'il y avoit de plus beau; car quoique Marquina fût très-avare pour tout le reſte, il ne l'étoit point pour les meubles de ſa maiſon, ſur-tout lorsqu'il pouvoit en achetter de beaux à vil prix. Il avoit de fort belles Tapiſſeries de ſoye, avec des Fauteuils & des Siéges de même, des Tables & des Buffets d'Yvoire & d'Ebene d'un travail exquis, & les plus beaux Miroirs qu'il y eût à Seville.

ville. Tandis que Rufine examinoi tout cela, notre Amoureux donna d'l'argent à ſon Eſclave pour ajouter au dîner tout ce qu'on trouveroit de meilleur. Les ordres furent promtement executez, chaque Domeſtique ſachant qu'il profiteroit de la liberalité du Maître. Rufine dîna avec ſon Amant, qui n'oublia aucune des attentions que l'amour ne manque pas d'inſpirer en ſemblable occaſion. Il avoit ſoin de lui ſervir tout ce qu'il y avoit de meilleur, ſans preſque manger lui-même, tant il étoit occupé & tranſporté du plaiſir de voir une ſi belle perſonne.

Après le repas Marquina conduiſit Rufine dans une autre chambre, ornée d'excellentes peintures & d'un magnifique lit d'un ouvrage de la Chine. Il l'invita à s'y coucher pour faire la Sieſte; c'eſt un coutume que les Eſpagnols obſervent en été à cauſe de la grande chaleur du Païs. Il la pria de bannir toute inquiétude qui pourroit troubler ſon repos; l'aſſurant qu'elle n'avoit rien à craindre chez lui, & qu'il avoit pour elle une paſſion ſi forte, qu'elle ſeroit toujours la maîtreſſe de tout ce qui étoit en ſon pouvoir. La

Belle le remercia d'une maniére à l'enflamer davantage, & lui obéït. Elle reſta ſeule dans la chambre, qui étoit celle où Marquina repoſoit tous les jours. Il ſe retira dans une autre, où il paſſa la Sieſte avec toute l'inquiétude que la violence de l'Amour peut cauſer. Il cherchoit dans ſon eſprit quelque moyen pour engager ſa belle hôteſſe à lui accorder ſes faveurs, perſuadé que s'il pouvoit y réuſſir, il ſeroit le plus heureux de tous les hommes. Avant que de lui découvrir ſon amour, il voulut apprendre d'elle la cauſe de ſon déplaiſir, & le ſujet qui l'avoit obligée de s'arrêter à ſon Jardin, bien reſolu de lui rendre tous les ſervices qui dépendroient de lui. Pour ſe ſatisfaire donc ſur ce point, il attendit qu'elle s'éveillât; mais Ruſine ne dormoit point. Elle étoit uniquement occupée à fabriquer une Hiſtoire propre à en impoſer à l'avare qu'elle vouloit dupper.

Dès que Marquina crut qu'il étoit tems de parler à la Dame & de ſatisfaire ſa curioſité, il entra dans ſa chambre, lui diſant que le Ciel étoit fort couvert, & qu'il craignoit qu'un trop long ſom-

meil

meil ne l'incommodât. Il la pria en même tems d'excuſer la hardieſſe qu'il prenoit d'entrer dans ſa chambre, pour lui donner cet avis. Elle le remercia du ſoin obligeant qu'il témoignoit prendre de ſa ſanté; & l'aſſura que depuis qu'elle s'étoit jettée ſur le lit, elle n'avoit presque point repoſé, tant elle étoit accablée des inquiétudes que lui cauſoient ſes malheurs. Marquina la pria très-inſtamment de ne point lui cacher le ſujet de ſon affliction, lui proteſtant qu'elle pouvoit diſpoſer de tout ce qu'il avoit, s'il étoit en ſon pouvoir d'y aporter du remede. L'Amour lui ſuggeroit les expreſſions les plus vives pour la perſuader; & Rufine étoit trop habile pour ne pas s'apercevoir des mouvemens dont il étoit agité. Elle réïtera ſes remercimens d'une manière qui pénétroit le cœur de ſon Amant, & qui le diſpoſoit à lui prêter l'attention la plus favorable. Comme elle vit qu'il étoit tems d'exécuter ce qu'elle avoit projetté, elle ſe plaça auprès de lui, & lui fit en ces termes le recit de ſes prétenduës Avantures.

Grenade, fameuſe & illuſtre Ville de notre Eſpagne, eſt ma patrie. Mes pa-

parens, qu'il n'eſt pas néceſſaire de nommer, ſont des familles les plus anciennes & les plus nobles qu'il y ait dans toutes les montagnes de la Vieille Caſtille. Ils n'eurent d'autres fruits de leur mariage, que mon frere & moi. Mon frere paſſa tout le tems de ſa jeuneſſe à courtiſer les Dames, & ſe laiſſant ſéduire par les mauvais exemples des jeunes gens qu'il fréquentoit, il tomba dans des excès qui l'obligerent de s'éloigner de Grenade. Pour moi, je n'avois d'autre ſoin que de plaire aux perſonnes qui m'avoient donné le jour. Je paſſois mes jours dans des occupations innocentes & dans le travail, ſans me laiſſer corrompre par l'exemple des filles de mon âge qui ne reſpiroient que le plaiſir. Je blâmois hautement leurs coquetteries, parce que je ne connoiſſois pas encore l'Amour. Je me moquois de tout ce qu'elles pouvoient m'en dire, & je mépriſois leurs entretiens ſans en connoître le danger. L'Amour ſembla vouloir ſe venger du mépris que je faiſois de lui, & voici comment il en vint à bout.

Un jour que mon Pere & ma Mere étoient allez à la Campagne, rendre viſite

ſite à un Ami affligé de la mort de ſa femme, j'entendis dans la ruë un grand bruit d'épées. Je mis la tête à la fenêtre pour voir ce que c'étoit. Jamais une telle curioſité ne m'avoit priſe, & plût à Dieu que j'euſſe toujours été auſſi retenuë! Vous ne me verriez pas maintenant occupée à vous entretenir de mes disgraces, qui ſeront pour moi une ſource éternelle de larmes. Je vis, pour mon malheur, trois hommes l'épée à la main qui en attaquoient un ſeul. Celui-ci ſe défendoit avec tant de courage, qu'il tint ferme aſſez long-tems, & bleſſa deux de ſes ennemis. Les trois agreſſeurs ſe voyant ſi mal menez par un ſeul homme, firent un dernier effort pour lui ôter la vie. Sa reſiſtance ne fait qu'augmenter leur rage; ils le ſerrent de près, & l'obligent à ſe retirer ſous la porte de notre maiſon, où ils le perçent de pluſieurs coups. Touchée de compaſſion de voir un jeune homme de bonne mine aſſaſſiné avec tant d'indignité, je vole à la porte avec les Domeſtiques qui accourent promtement. Nous fermons la porte, & je fais venir un Chirurgien pour ſecourir ce Cavalier. Ses bleſſures l'obligerent

de ſe coucher, & on lui donna le lit de mon frere. Ce jeune homme me remercia fort civilement de l'azyle que j'avois bien voulu lui donner. Mais helas que ma pitié me couta cher ! l'Amour prit bientôt ſa place. Le Chirurgien après avoir mis l'appareil ſur les bleſſures du Cavalier, me dit à l'oreille qu'il y avoit beaucoup de danger, & qu'il craignoit pour ſa vie. Je me ſentis pénétrée de douleur; car ayant vu ce Cavalier combattre avec tant de valeur, je conçus dès-lors pour lui une inclination très-forte. Les diſcours obligeans qu'il me tint enſuite, pour me marquer ſa reconnoiſſance, changerent mes premiers ſentimens en Amour.

Cependant mes parens revinrent de leur viſite. Avant que d'entrer chez eux ils apprirent d'un voiſin tout ce qui s'étoit paſſé pendant leur abſence, & comment j'avois par compaſſion donné retraite au Cavalier, à qui les aſſaſſins alloient arracher la vie. Comme mon Pere & ma Mere étoient naturellement bienfaiſans & charitables, ils louerent ma conduite. Ils viſiterent le bleſſé, qu'ils encouragerent de leur mieux, l'aſſurant qu'il ne manqueroit de

de rien dans leur maiſon, & qu'ils me ſavoient bon gré de lui avoir ſauvé la vie. De mon côté je ne lui épargnois pas mes ſoins, & l'Amour ne me rendoit que trop induſtrieuſe pour le ſervir.

Au ſecond appareil, le Chirurgien nous aſſura que les playes n'étoient pas mortelles. Cette nouvelle cauſa une grande joye à toute notre maiſon, à moi ſur-tout qui ſentois tous les jours augmenter mon amour. Toutes les fois que je pouvois me dérober à mes parens, j'allois ſeule le voir dans ſa chambre, & j'étois charmée des marques de reconnoiſſance qu'il me donnoit.

Ce Cavalier étoit natif de Pampelune & des plus qualifiez de cette Ville. Un procès conſiderable l'avoit attiré à Grenade, & il étoit ſur le point de le gagner. Il avoit à faire à un homme très-puiſſant, qui connoiſſant bien l'injuſtice de ſa cauſe & le danger où il étoit de la perdre, malgré ſon crédit, prit le parti de faire aſſaſſiner le Cavalier par trois de ſes Domeſtiques, pour n'être plus troublé dans la poſſeſſion du bien qu'il retenoit injuſtement.

Leonard, c'eſt ainſi que ſe nommoit le bleſſé, fut en état de quitter le lit dans un mois; & durant tout ce tems-là il avoit été ſervi & traité avec toute l'affection poſſible. Le ſecond jour qu'il ſe leva, il eut la facilité de me voir à ſon aiſe, ma Mere étant ſortie pour rendre une viſite où je me diſpenſai de l'accompagner, parce que j'aimois mieux m'entretenir avec Leonard. Il profita d'une occaſion auſſi favorable pour me découvrir ſon amour. Je lui répondis modeſtement, en lui faiſant connoître que je n'y étois pas inſenſible; & dès ce jour-là nous nous jurâmes une fidelité reciproque.

Pendant que je diſpoſois de mon cœur & que je me felicitois de mon choix, mon Pere traitoit de mon mariage avec un Cavalier de Grenade, qui vouloit entrer dans notre alliance, & qui ſe hâtoit d'en venir à la concluſion. Leonard apprit cette nouvelle avec beaucoup d'émotion; mais il étoit obligé de prendre patience, ne pouvant faire voir ce qu'il avoit de bien, qu'après le jugement du procès dont il eſperoit une iſſuë favorable. Il étoit reſolu de me demander à mes parens;

& ſur cette eſperance je trouvois des moyens pour empêcher mon Pere de précipiter la concluſion de mon mariage avec le Grenadin, ſans lui en découvrir la véritable raiſon.

Leonard étant parfaitement guéri, ne manqua pas de nous marquer ſa vive reconnoiſſance, & il joignit à ſes remercimens des préſens conſiderables pour nous dédommager de l'embarras & de la dépenſe qu'il nous avoit cauſé. Il retourna à ſon ancien logis, & il ſollicitoit fortement le jugement de ſon procès. J'étois cependant dans des inquiétudes mortelles. Mon Pere, ſans m'en donner avis, & comme ſi je n'y euſſe pas été la plus intereſſée, paſſa le contract avec le Grenadin, à qui il avoit donné ſa parole. Cette triſte nouvelle faillit à me cauſer la mort, tant je fus pénétrée de douleur. Cet Amant, qui prétendoit être bientôt mon maître, vint me rendre viſite. Il eut tout ſujet d'en être mécontent; car au-lieu de la reception qu'il attendoit, il s'aperçut d'abord que je n'avois que de l'indifference & de la froideur pour lui. Comme il n'étoit pas ſot, il connut aiſément que le refus que je faiſois de ſa

perſonne, procedoit d'une autre cauſe que de la pudeur qu'une fille doit avoir en pareille occaſion. Il étoit informé de l'avanture du Cavalier de Pampelune, & du long ſejour qu'il avoit fait chez nous. Il ſoupçonna qu'il pourroit bien être cauſe du mépris que je faiſois de lui, & ne douta pas qu'il ne l'eût prévenu en s'inſinuant dans mes bonnes graces. La jalouſie fortifia ce ſoupçon, & l'obligea à chercher toute ſorte de moyens pour s'en éclaircir, de peur de s'engager témérairement dans une affaire dont il pourroit ſe repentir un jour.

On ne peut exprimer le chagrin que je reſſentis dans une telle ſituation. Je fis part de mon embarras à Leonard, qui vint me voir le même ſoir; & nous conclûmes que la nuit ſuivante je quitterois la maiſon de mon Pere, pour me retirer auprès d'une de ſes parentes, chez qui nous devions nous marier. L'heure fatale que nous attendions étant arrivée, je ſortis avec mon Amant. Nous fûmes reconnus au coin de la ruë par le Jaloux, qui rodoit toutes les nuits dans le voiſinage pour vérifier ſes ſoupçons, qu'il trouva mieux fondez qu'il n'eût

n'eût déſiré. Il ſe jette ſur Leonard avec deux valets qui l'accompagnoient, & ſans lui donner le tems de ſe mettre en défenſe, ils le perçent de pluſieurs coups qui le firent tomber mort à mes pieds. Les voiſins accourent au bruit avec de la lumiere, & les aſſaſſins qui craignoient d'être reconnus, diſparurent dans l'inſtant.

Cependant tout étoit en confuſion chez mon Pere, qui s'étoit aperçu de ma fuite; & comme je craignois avec raiſon ſon reſſentiment, je ne penſai qu'à m'y ſouſtraire. J'ôtai mes patins; & retrouſſant mes jupes, je courus avec une viteſſe incroyable vers la maiſon d'un ancien Ami de mon Pere; je lui contai mon avanture, & je lui perſuadai de me conduire hors de la Ville, dont je redoutois le ſejour. Il me fit monter auſſi-tôt à cheval, & me conduiſit au premier village, où nous prîmes un autre cheval pour lui. Nous avons fui jusqu'ici pour éviter la rencontre de mon Pere, qui me cherche avec des Archers, comme je l'ai appris en chemin. C'eſt ce qui m'empêcha d'entrer hier au ſoir dans Seville, de peur qu'il n'y arrivât aſſez-tôt pour me ſur-

ſurprendre. Je jugeai qu'il ſeroit plus ſûr de me cacher dans cette maiſon, où à force d'importunitez & de prières, j'engageai votre Jardiniere à me donner retraite.

Voilà, Monſieur, l'hiſtoire de cette infortunée fille, qui n'a maintenant d'autre conſolation que le bon accueil que vous daignez lui faire. Veuille le Ciel vous recompenſer de votre charité, qui vous porte à ſecourir une malheureuſe affligée, qui ne verra finir ſes douleurs qu'avec ſa vie.

Rufine accompagna ce fabuleux recit d'un torrent de larmes, pour le rendre plus touchant. Marquina en fut ſi ému de compaſſion, qu'il ne put s'empêcher de pleurer lui-même, quelque inſenſible qu'il eût été toute ſa vie. La ruſée, en eſſuyant ſes larmes, obſervoit du coin de ſon mouchoir tous les mouvemens du bon homme. Elle connut ſans peine qu'il ajoutoit foi à la belle hiſtoire qu'elle venoit de lui débiter, & que l'Amour ſe rendoit le maître de ſon cœur. Rufine prit courage, reſoluë de pouſſer ſa pointe, & ne douta plus du ſuccès de ſon entrepriſe. Elle continua ſes pleurs & ſes lamentations, &

Mar-

Marquina faiſoit de ſon mieux pour la conſoler. Mais ſes conſolations n'alloient pas juſqu'à lui offrir le remede qu'elle eût déſiré, parce qu'il n'avoit pas encore ſurmonté les mouvemens de l'avarice.

Après avoir conſideré avec attention la beauté extraordinaire de Rufine, ſon affliction & ſon étrange avanture, il jugea que le Ciel l'avoit conduite chez lui pour le rendre heureux. C'étoit le premier objet qui eût eu la force de toucher le cœur de Marquina; & l'on ſait aſſez qu'une prémiére paſſion agit toujours avec violence. Marquina eſt amoureux? il ſera donc liberal. Il a reçu Rufine chez lui? cette charité lui coutera cher. O Amour, douce paſſion qui enſorcelles & aveugles les hommes, quelles métamorphoſes n'operes-tu point? quels cœurs n'as-tu pas le ſecret d'amolir? Celui de cet avare, qu'on avoit toujours vu inſenſible envers ſes plus proches, brule de tes feux. La Belle eſt à ſon gré, il en eſt paſſionnément amoureux; elle ſera bientôt maîtreſſe de ſon cœur & de ſon bien.

Rufine n'avoit pas ſi bien fabriqué ſon hiſtoire, qu'il ne lui fût échappé dans

la narration diverſes choſes, qui pouvoient en faire ſoupçonner l'impoſture à tout autre que Marquina. Car ſi Leonard eût communiqué ſon deſſein au Pere de la Belle, il l'auroit ſans doute obtenuë en mariage, puiſqu'il étoit au-deſſus de ſon Rival, & qu'il poſſedoit entièrement le cœur de la fille. Elle n'avoit pas aſſez bien ménagé d'autres circonſtances, qui pouvoient être ſuſpectes; mais il ſuffit de dire, qu'elle parloit à un homme que l'Amour aveugloit, & qui auroit cru des choſes encore moins vraiſemblables.

La triſte narration de Rufine, accompagnée de tant de larmes, produiſit enfin ſon effet. Marquina lui offrit aveuglément tous les ſecours qui dépendoient de lui, ſon bien, ſa vie, ſon cœur & ſon ame, la laiſſant maîtreſſe abſoluë de tout ce qu'il poſſedoit. Il la ſupplia tendrement d'oublier ſon infortune, & d'être perſuadée qu'elle pouvoit commander dans la maiſon où elle ſe trouvoit, où ſes ordres quels qu'ils fuſſent ſeroient ponctuellement executez. Tant d'offres genereuſes firent redoubler les remercimens & les pleurs qui ne coutoient guére à Rufine.

Elle

Elle devint maîtreſſe & du bien & du cœur de Marquina.

Le Galant ne ſe contentoit pas de paroles & de complimens, il vouloit quelque choſe de plus réel. Il mouroit d'envie d'en venir aux priſes avec la Belle, & d'en obtenir la derniere faveur; mais il ne ſavoit comment s'y prendre, tant il étoit perſuadé de ſa vertu. Il reſolut d'eſſayer les préſens & les ſoumiſſions, & au cas que cette voye fût inutile, il ſe détermina à lui promettre de ſe marier avec elle. C'étoit le dernier moyen qu'il vouloit mettre en uſage pour ſe ſatisfaire. L'eſpoir du mariage eſt une amorce propre à attraper les plus ſcrupuleuſes; mais en les attrapant de cette maniere, on court bien ſouvent riſque d'y être trompé ſoi-même.

J'ai déja dit que Rufine n'avoit d'autre intention que de ſaigner les coffres de cet Avare, & qu'elle vouloit être ſaiſie avant que de s'engager à rien. Le mauvais tour que Robert lui avoit joué, ne lui permettoit pas de ſe fier aux belles promeſſes des hommes. Marquina paſſa le reſte du jour dans ſon Jardin, ſans penſer aux affaires qu'il avoit en

Ville.

Ville. Le lendemain matin, laiſſant ſa maitreſſe endormie, il monta ſur ſa mule pour vaquer à ſes occupations ordinaires. Avant ſon départ il ordonna à la Jardiniere de faire bien déjeuner la Dame, lorsqu'elle ſeroit éveillée, & de prendre garde à la maiſon. Il ferma la chambre où étoit ſon argent, & défendit au Jardinier de laiſſer entrer qui que ce fût dans ſon Jardin, à la reſerve du Vieillard qui avoit conduit Theodore car c'eſt ainſi que la Belle ſe faiſoit appeller. Cela fait il part avec le Negre, à qui il donne de l'argent pour un bon dîner.

Rufine ſe leva, & la Jardiniere obéït ponctuellement aux ordres de ſon Maître en la faiſant bien déjeuner. La Belle deſcendit enſuite dans le Jardin, dont elle loua le bon ordre & l'arrangement, car le Jardinier prenoit grand ſoin de le bien entretenir, & il étoit attentif à l'orner des plus belles fleurs & des meilleurs fruits. Le Soleil commençant à devenir trop chaud, Rufine ſe retira dans la maiſon, où le hazard lui fit trouver un Luth, qui apartenoit au Facteur de Marquina. Comme elle étoit habile muſicienne, qu'elle ſavoit

jouer

jouer de divers Inſtrumens, & qu'elle avoit une voix admirable, elle prit le Luth, qu'elle accorda pour ſe divertir. Elle s'amuſa avec quelques chanſonnettes jusqu'au retour de Marquina, qui découvrit avec plaiſir de nouvelles graces dans ſa Maîtreſſe. Comme elle s'aperçut que Marquina l'écoutoit, elle maria ſa voix à ſon Luth, afin de lui donner mieux martel en tête. Elle chanta ſi merveilleuſement, que le Galant en fut ravi, & confeſſa que cette voix n'étoit point celle d'une mortelle, mais d'un Ange deſcendu du Ciel. Il redoubla ſon attention, croyant que la Belle continueroit; mais voyant qu'elle quittoit le Luth, il entra, & s'écria tranſporté de joye : „Qu'heureux fut „ pour moi le jour, l'heure & le mo„ment qui vous conduiſit chez moi, „ adorable Theodore ! Quel bonheur „ pour moi de voir une beauté ſi char„mante, & de remarquer en elle à „ chaque inſtant mille graces cachées „ que je n'avois pu d'abord apercevoir ! „ Cette maiſon eſt pour moi un lieu „ de délices, puiſqu'un tel Ange l'ha„ bite, & qu'une Divinité ſi charmante „ l'honore de ſa préſence. Ce que

„ je

„ je dis, Madame, n'aproche point
„ des ſentimens de mon cœur, & eſt
„ fort au deſſous de la paſſion que j'ai
„ pour vous. S'il falloit vous donner
„ des éloges proportionnez à votre mé-
„ rite, les plus éloquens perſonnages du
„ monde ne ſauroient dignement célé-
„ brer la moindre de vos perfections.

Il alloit continuer ſur le même ton, ſi la feinte Theodore ne l'eût interrompu. „ Tout beau, Monſieur, s'é-
„ cria-t-elle, vos éloges me couvrent
„ de confuſion. Je me connois fort
„ bien; & je ſai qu'il y a de l'excès à
„ louër, comme vous faites, un ſujet
„ qui le mérite ſi peu. Si j'euſſe cru
„ que vous m'écoutiez, j'aurois ren-
„ voyé à un autre tems la petite re-
„ creation que je me ſuis donnée. Je
„ ne doute pas que ma voix ne vous
„ ait paru beaucoup au-deſſous de cel-
„ les que vous entendez ſouvent, dans
„ une auſſi grande Ville que Seville.
„ Mais c'eſt le propre des hommes gé-
„ néreux de favoriſer les perſonnes qui
„ valent peu d'elles-mêmes, en leur
„ donnant plus de louanges qu'elles
„ n'en méritent.

„ Laiſſons les complimens, replique „ Mar-

„ Marquina tranſporté de l'amour le
„ plus violent; je ſuis très-perſuadé de
„ tout ce que je vous ai dit, & je ne
„ ſuis pas homme à déguiſer ce que je
„ penſe. Je vous aſſure, Madame,
„ que quoiqu'il y ait d'excellentes
„ voix dans Seville, je n'en ai entendu
„ aucune qui puiſſe être comparée à la
„ vôtre; elle ſurpaſſe toutes celles de
„ l'univers.

„ Je vous baiſe très-humblement les
„ mains, Monſieur, répondit Theo-
„ dore, je ſai ce qu'il faut rabattre de
„ vos louanges. Vous me faites trop
„ d'honneur. Je ſouhaitterois de bon
„ cœur, que mes malheurs me laiſſaſ-
„ ſent la liberté de vous divertir plus
„ long-tems avec cet Inſtrument, puis-
„ que vous témoignez y prendre quel-
„ que plaiſir. Mais mes inquietudes ſont
„ trop violentes pour me le permettre;
„ & ſi j'ai pris ce Luth que le hazard m'a
„ préſenté, je n'ai voulu qu'eſſayer ſi je
„ pourrois par-là donner du relâche à
„ mes ennuis.

„ Il faut, dit l'Amoureux, que je les
„ voye finir chez moi. Je vous prie
„ de ne plus penſer à vos déplaiſirs, &
„ de donner trêve à vos larmes; ne dou-
„ tez plus du pouvoir abſolu que vos

„ char-

„ charmes vous ont aquis ſur moi.

„ Je vous ſuis infiniment obligée, „ répondit Theodore, de votre bonne „ volonté; vous me la témoignez d'u- „ ne maniere à ne laiſſer aucun doute „ ſur votre ſincerité. Je m'efforcerai „ de vous obéïr autant qu'il me ſera „ poſſible, puisque vous me le com- „ mandez. Je ne ſai pourtant com- „ ment je pourrai le faire. Je ſuis en „ peine de ne plus revoir celui qui m'a „ conduite ici; il y a trois jours que „ j'y ſuis ſans qu'il m'ait donné de ſes „ nouvelles. Je crains qu'il ne ſoit re- „ tourné à Grenade, pour n'être point „ ſoupçonné d'avoir favoriſé mon éva- „ ſion. Il ne me manqueroit plus que „ cette infortune, pour me voir en- „ tierement accablée; car il emporte- „ roit mes pierreries & l'argent que „ j'avois pris chez mon Pere.

„ Que cela ne vous chagrine point, „ dit Marquina, il faut que votre con- „ ducteur ſoit arrêté par quelque juſte „ cauſe. Ne le croyez pas capable de „ vous jouër un mauvais tour. La même „ pitié qui l'a obligé de vous ſouſtraire „ à la colère de vos parens, ne lui per- „ mettra pas de vous abandonner ſeule

„ &

„ & affligée dans ce païs. Mais quand
„ il vous manqueroit, & que vous ſe-
„ riez dénuée de tout ſecours, je ne
„ vous abandonnerai jamais ; car je
„ vous aime avec tant de paſſion, que
„ je ne me reconnois plus moi-même.
Là-deſſus Marquina embraſſe tendrement ſa Théodore, & lui fait une ample déclaration d'amour. Elle y répond avec civilité & modeſtie, le remercie de ſes offres, & lui témoigne qu'elle eſt perſuadée qu'il accomplira fidèlement la promeſſe qu'il a la bonté de lui faire. Il étoit tems de dîner, & le couvert étant mis, nos amoureux ſe mettent à table. On leur ſert un bon repas, que le vieux Galant accompagne de mille démonſtrations de tendreſſe. L'avarice fait place à l'amour, qui s'empare entièrement du cœur de Marquina.

Rufine avoit concerté avec Garay, qu'il viendroit la voir quelquefois pendant que Marquina ſeroit abſent, & qu'il ſe déguiſeroit en Mendiant pour n'être connu de perſonne, & ne donner aucun ſoupçon. Elle avoit ſongé à tous les moyens qu'elle avoit pu s'imaginer, pour enlever le tréſor de ſon A-

mant; mais elle deſeſpéroit d'en venir à bout, la chambre où il le renfermoit étant inacceſſible pour elle. Trois jours ſe paſſérent ſans qu'elle pût voir Garay, & durant ce tems-là elle paroiſſoit ſi affligée, que Marquina en étoit dans une peine extrême, perſuadé que dans une autre ſituation ſa Maîtreſſe ſe rendroit plus facilement à ſes deſirs. Cependant la Belle qui étoit toujours aux aguets, découvrit adroitement le lieu où le Vieillard cachoit les clefs de ſes coffres.

Avant que la nuit fût venuë & que Marquina ſe fût retiré, Rufine étant à la fenêtre vit arriver Garay en équipage de Mendiant & avec deux bequilles, comme ils l'avoient concerté enſemble. En s'aprochant de la fenêtre, il demanda l'aumône à Rufine, qui lui jetta quelque argent, en le queſtionant ſur le lieu de ſa naiſſance. Garay répondit qu'il étoit de Grenade, de quoi elle témoigna être fort contente, diſant à la Jardinière: Ah! mamie, deſcendons là-bas, je vous prie. Je voudrois bien parler à ce pauvre, pour ſavoir s'il y a long-tems qu'il eſt parti de mon païs. La Jardinière y conſentit volontiers.

Ainſi

Ainſi elles deſcendirent enſemble à la porte, & firent entrer le pauvre dans le Jardin. Rufine lui demanda depuis quel tems il étoit ſorti de Grenade; il répondit qu'il en étoit parti depuis neuf à dix jours. Sur quoi elle lui fit de ſi longues queſtions, que la Jardinière ayant affaire ailleurs, les laiſſa ſeuls & alla travailler dans la maiſon. Leur deſſein ayant ſi bien réuſſi, ils règlérent ce qu'ils devoient faire la nuit ſuivante, & convinrent des moyens qu'ils employeroient pour ſe rendre maîtres de l'argent de Marquina, qu'ils lorgnoient depuis ſi long-tems.

Cela fait, Garay s'en retourne, & Rufine monte dans ſon apartement, diſant à la Jardinière qu'elle a appris du Mendiant bien des choſes, qui lui font eſpérer un promt retour dans ſon païs. La Jardinière & les autres Domeſtiques, qui étoient charmez du ſéjour que la Belle faiſoit dans la maiſon, furent mortifiez d'apprendre qu'elle les quitteroit bientôt, ne doutant pas que leur Maître ne reprît ſon humeur ſombre & chagrine, & ne ſe dédommageât à leurs dépens de l'argent qu'il avoit employé pour bien traiter ſa Maîtreſſe.

Marquina arrive vers le ſoir, & trouve ſa Maîtreſſe plus gaye, qu'à l'ordinaire. Il en devient plus hardi, lui parle de ſon amour plus librement qu'il n'avoit encore fait, & lui conte ſes peines d'une manière touchante. Rufine, bien loin de le rebuter, lui donne eſpérance de lui accorder ſes faveurs, en le regardant d'un air qui ne ſembloit reſpirer que l'amour, & lui laiſſe prendre quelques libertez qui ne ſervent qu'à irriter de plus en plus ſes deſirs. Le Vieillard croit que la place va ſe rendre à diſcrétion, & pour en faciliter la conquête, il fait préſent à la Belle d'un diamant qu'il avoit achetté pour elle. La Belle l'en remercie, le paye de quelques careſſes, & en conſidération du beau préſent, elle divertit après le ſouper ſon Amant en jouant ſur ſon Luth quelques airs nouveaux. Marquina s'en contente ne pouvant obtenir mieux, & continue à pouſſer de tendres ſoupirs, qui demandent autre choſe que des chanſons. Enfin les Amans ſe retirent, occupez de penſées bien différentes. Marquina n'aſpira qu'à la poſſeſſion de la Belle, dont il eſpère de venir à bout par ſes préſens & ſes largeſſes. Rufine ne penſe

à

à rien moins qu'à ſatisfaire les deſirs du Barbon, & n'a en vuë que de lui enlever ſon argent.

La nuit ſuivante, Garay, un des plus expérimentez voleurs de ſon tems, choiſit quelques-uns de ſes camarades, & les poſta auprès du Jardin. Il attendit que Marquina fût couché ; & ce ſoir-là il s'amuſa plus qu'à l'ordinaire avec Rufine, qui jouoit bien ſon perſonnage, & il ne ſe retira qu'après minuit. Lorsque Garay crut le bon homme endormi, il s'avança avec ſes compagnons, qui portoient un grand homme de paille couvert d'un manteau. Ils le placérent vis à vis la fenêtre de Marquina, & le ſoutinrent avec un bâton enfoncé dans la terre. L'obſcurité de la nuit leur étoit favorable pour exécutre leur deſſein. Après avoir poſté leur homme de paille, ils ſe retirérent ſous la porte du Jardin, & frappérent avec grand bruit. Marquina s'éveillant en ſurſaut, eſt ſurpris du carrillon qu'il entend à ſa porte, n'ayant pas accoutumé de recevoir viſite à pareille heure. Il appelle ſon valet & lui ordonne d'aller voir ce que c'étoit. Le valet à demi-endormi deſcend, & demande, qui frap-

pe à cette porte? Mais comme on ne lui répond point, & qu'il ne voit perſonne, il retourne dire à ſon Maître que ce n'eſt rien. Marquina ſe tranquilliſe & ſe rendort; mais ſon repos eſt bientôt troublé par le nouveau bruit que Garay fait à la porte. Ce Vieillard eſt encore plus étonné que la prémière fois; il renvoye ſon valet à la porte, lequel n'ayant rien vu, ni entendu, aſſure ſon Maître qu'il peut dormir tranquillement. Marquina peu ſatisfait, ſe lève, & ſe met à crier à la fenêtre. Qui eſt ce qui frappe à ma porte à l'heure qu'il eſt? Comme perſonne ne lui répond, il regarde avec attention de tous côtez, & il découvre l'homme de paille qu'on avoit planté devant ſes fenëtres. Il eſt ſaiſi de crainte à cet aſpect, ne doutant pas que ce perſonnage n'ait de mauvais deſſeins. Il s'arme pourtant de courage, & voulant paroître plus brave qu'il ne l'étoit de ſon naturel, il dit d'un ton réſolu à l'homme de paille: Seigneur Galant, ſi vous prétendez vous moquer de moi, je ne ſuis pas homme à le ſouffrir. Je vous prie de paſſer votre chemin & de ne plus troubler mon repos, ſi vous ne vou-

voulez que je vous chaſſe à grands coups de fuſil. Après cette rodomontade, il ferme ſa fenêtre & ſe couche. A peine eſt-il un moment dans ſon lit, qu'on recommence à heurter plus rudement qu'on n'avoit encore fait. Il prend auſſi-tôt une eſcopette, qu'il tenoit toujours prête pour défendre ſon argent; il ouvre la fenêtre, & voit dans la même poſture l'homme de paille, qui n'avoit garde de branler.

Marquina irrité au dernier point, s'écrie: c'eſt pouſſer trop loin l'impudence, que de vous obſtiner ainſi à troubler mon repos. Cela paſſe la raillerie, & mérite un châtiment exemplaire. Sortez donc, qui que vous ſoyez, & éloignez-vous promtement de ma maiſon, ou je vous en chaſſerai malgré vous. En finiſſant ſon compliment, il baiſſe le chien de l'eſcopette, & couche ſon homme en joue. Cependant l'immobile perſonnage fait peu de cas de ſes menaces, Marquina croit véritablement qu'il ſe moque de lui. Ainſi l'ayant averti pour la troiſième fois de ne point l'obliger d'en venir à de fâcheuſes extrémitez, il prend la réſolution de faire feu ſur lui. Il tire en effet, & ne le man-

que pas. L'homme de paille eſt percé de trois bales, & couché par terre. Garay attentif à tout ce qui ſe paſſe, s'écrie d'une voix plaintive: Ah! mon Dieu, l'on m'a tué, je ſuis mort; & en même tems lui & ſes camarades font un bruit terrible, ſur ce qu'on aſſaſſinoit un pauvre homme avec tant de barbarie.

Marquina ſurpris du coup qu'il vient de faire, commence à en craindre les ſuites. Il ferme ſa fenêtre, & court à la chambre de Rufine qu'il éveille, & lui conte ce qu'il vient de faire. La Belle feint une grande épouvante, & augmente ſa frayeur par les reproches qu'elle lui fait. N'étiez-vous pas en ſureté, lui dit-elle, dans votre maiſon? pourquoi ne pas laiſſer frapper ces gens-là tout leur ſaoul à votre porte? Ne valoit-il pas mieux ſouffrir ce bruit & perdre quelque heure de repos, que de tuer un homme & de s'expoſer aux malheurs dont ce meurtre ne manquera pas d'être accompagné? Elle ajoute tout ce qu'elle peut s'imaginer pour confondre le bon homme, & le jette dans un trouble inexprimable, ne ſachant à quoi ſe réſoudre. Elle lui conſeille de ſe réfugier promtement dans le Couvent

de

de St. Bernard, de peur qu'on ne le menât en priſon, ſi l'on trouvoit le matin un homme mort devant ſa maiſon. Marquina eſt au deſeſpoir, il maudit le jour de ſa naiſſance, & donne à ſa Maîtreſſe une ſcène dont elle riroit de bon cœur, s'il n'étoit de la dernière importance de diſſimuler. L'Avare appelle tous ſes Domeſtiques, les informe de ce qui vient de ſe paſſer, & leur demande conſeil. Chacun s'emporte contre lui, le cenſure aigrement d'avoir commis une telle action, & lui prédit une mort tragique. Tous enſemble concourent à augmenter ſes allarmes, & lui font presque perdre l'eſprit. Il s'imagine déja être entre les mains de la Juſtice, & voir ſon argent à la diſcrétion de ſes avides Miniſtres. Il croit déja qu'on le met à la torture pour lui faire confeſſer ſon crime, & qu'on le mène au ſuplice pour l'expier, ſans faire attention aux bonnes raiſons qu'il pourroit alléguer pour ſa défenſe. Enfin il prend la réſolution de ſe retirer dans le Monaſtère de St. Bernard, pour mettre ſa vie à couvert. Mais que deviendra ſon argent? entre les mains de qui pourra-t-il le mettre? Quel trouble!

quel embarras pour un homme de ce caractère! Il ne trouve point de ſureté à le laiſſer à la merci de ſes gens, dont il n'eſt point aimé : il n'a aucun ami à qui il puiſſe le confier : d'ailleurs il n'a pas aſſez de tems pour le tranſporter & il faut décamper au plutôt.

Dans cette inquiétude extrême, il demande conſeil à Rufine ſur le parti qu'il doit prendre. La ruſée affecte un air déſolé, témoigne avoir autant de peur que lui, & ne ſait à quoi ſe déterminer. Enfin elle lui donne un conſeil, qu'elle avoit bien préparé, & ſon Amant ne manque pas de le ſuivre. Elle lui demande, quel argent il peut avoir chez lui? Il confeſſe franchement, qu'il y a quatre mille écus en or, & plus de deux mille écus en argent blanc. Si j'étois à votre place, lui dit la Belle, voici ce que je ferois. Puiſque le tems preſſe, & que vous ne ſauriez tranſporter ailleurs votre argent, ſans vous expoſer à un grand danger, il faut l'enterrer dans le Jardin en un lieu où vous puiſſiez le retrouver, en y laiſſant quelque marque pour le reconnoître. Vous devez y travailler vous-même, ſans confier ce ſecret à vos Domeſtiques,

tiques, qui pourroient en profiter pendant votre abſence, car vous ſavez qu'en ce tems-ci il faut bien prendre garde à qui l'on ſe fie. Je vous aiderai autant que mes forces le permettront, & je vieillerai fidellement à la garde du tréſor. Cependant il eſt certain, que ſi la Juſtice vient & qu'elle me trouve ici, je ſerai d'abord conduite en priſon, & je ſerai expoſée à un grand péril, après avoir échapé à ceux dont je vous ai parlé.

Dans ſon affliction Marquina fut attendri & conſolé de voir l'inquiétude où Rufine étoit pour lui. Il s'eſtimoit heureux d'en être ſi fortement aimé, mais il ſe voyoit en danger de la perdre, dans un tems où il auroit pu ſe flatter de jouïr de ſon bonheur. Il en pleuroit à chaudes larmes, & ſe ſeroit abandonné au deſeſpoir, ſi la Belle ne l'eût encouragé à exécuter au plutôt ce qu'elle lui avoit conſeillé. Il ordonna à ſes gens de ſe retirer dans leurs chambres, où il les enferma; & il alla travailler avec ſa Maîtreſſe au tranſport de ſon tréſor, qui étoit dans un coffre de fer extraordinairement fort. Ils en tirérent prémièrement tout l'or, qu'ils mirent dans un petit coffre, & allérent

l'enterrer dans le Jardin. Ils creuſérent un autre trou bien profond, où ils cachérent de-même l'argent blanc, qu'ils tranſportérent avec beaucoup de peine, n'étant pas accoutumez l'un & l'autre à des fardeaux ſi peſans. Après que l'or & l'argent furent bien couverts de terre, ils jettérent quelques herbes par deſſus, & laiſſérent une marque pour reconnoître plus facilement les lieux.

Marquina avoit réſervé environ trois cens écus d'or pour ſes beſoins; il en donna cinquante à Rufine, afin qu'elle pût ſe retirer en quelque autre lieu, jusqu'à ce que l'affaire fût aſſoupie. Tout étant règlé entr'eux, ils ouvrirent les chambres des Domeſtiques & montérent au haut de la maiſon, d'où ils aperçurent dans le chemin pluſieurs perſonnes avec une lanterne. C'étoit Garay & ſes compagnons, qui s'étoient déguiſez en gens de Juſtice, comme il l'avoit concerté avec Rufine. Elle ne manqua pas de groſſir les objets à Marquina, qui n'avoit déja que trop de peur, & lui conſeilla de fuïr au plutôt avec elle vers le Monaſtère. Comme la porte paroiſſoit déja aſſiégée par les prétendus gens de Juſtice, Marquina & Rufine, fu-

rent

rent contraints de ſortir par une brêche qui étoit à la muraille du Jardin. Tout le reſte de la famille les ſuivit par la même brêche, chacun craignant de tomber entre les mains des Archers & de payer la faute du Maître; ainſi la maiſon & le jardin furent abandonnez avant que l'aube du jour commençât à paroître, & chacun prit une différente route.

Marquina & ſa Maîtreſſe ſe cachérent aux environs du Monaſtère, & ils s'y réfugiérent dès que la porte en fut ouverte. Garay, qui avoit obſervé avec ſes gens tout ce qui s'étoit paſſé, ne ſongea plus qu'à concerter avec Rufine ce qui reſtoit à faire. Il congédia ſon monde, & s'étant déguiſé en Prêtre, il alla dans le Monaſtère où il parla à la Belle, ſans que le vieux Amoureux s'en aperçût; car la peur l'avoit tellement ſaiſi, qu'il s'étoit retiré dans un ſouterrain ſecret, craignant toujours d'avoir la Juſtice à ſes trouſſes. Rufine rendit compte à Garay de tout ce qui s'étoit paſſé, & de la manière dont elle avoit obligé Marquina de cacher ſon argent. Mais elle n'eut garde de parler de l'or, qu'elle vouloit réſerver pour elle ſeule,

ſans lui en faire aucune part. Elle ſortit du Monaſtère avec Garay, & s'étant déguiſée en homme, ils allérent enſemble à minuit à la maiſon abandonnée, avec un de leurs camarades. Rufine entra par la brêche du Jardin, & fit attendre les autres, ſous prétexte d'aller reconnoître s'il y avoit quelqu'un, leur promettant de les avertir s'ils pouvoient entrer en ſureté. Cette bonne pièce alla promptement creuſer dans l'endroit où étoit la caſſette de Marquina, & la cacha ſous des herbes & des branches d'arbres. Après cette expédition, elle appella les deux compagnes qui attendoient ſes ordres, & leur montra l'endroit où l'argent avoit éte mis. Ils le déterrérent, & ſe retirérent dans un cabaret du Fauxbourg pour ſe délaſſer de leurs fatigues.

Garay & ſon compagnon, après avoir bu quelques coups, ſe jettérent ſur un lit pour prendre quelque repos. Rufine feignit d'en faire de-même; mais lorsqu'elle les vit endormis, elle ſortit ſeule, & alla avec une hardieſſe ſurprenante chercher l'or qu'elle avoit laiſſé dans le Jardin. Cette expédition lui réuſſit, & elle fut de retour à l'auberge

berge avant que ſes gens ſe fuſſent aperçus de ſon abſence. Le jour ſuivant ils entrérent dans Seville, où l'argent blanc fut partagé. Rufine prit la réſolution de quitter cette Ville, & mit en paquets ſes meilleurs effets, ſans oublier la caſſette de Marquina. Garay voyant l'habileté de cette femme, jugea qu'ils pourroient faire de bons coups enſemble, & ne voulut point l'abandonner. Ils prirent tous deux la route de Madrid, où nous les laiſſerons aller pour revenir à l'infortuné Marquina, qui étoit toujours caché dans le Monaſtère.

Le bon homme, qui bruloit d'amour pour ſa Maîtreſſe, étoit au deſeſpoir de ne l'avoir point vuë depuis quatre jours, quoiqu'elle lui eût promis de retourner au plutôt avec lui. Il fit connoiſſance avec un Moine, qui avoit de grandes habitudes à Seville; il le pria de s'informer de ce qui ſe paſſoit, & ſur-tout ſi la Juſtice faiſoit des pourſuites pour punir le meurtre dont il ſe croyoit coupable. Le Moine promit de le ſervir en cela, & ne manqua pas de s'adreſſer à ſes amis pour en apprendre des nouvelles; mais on lui répondit qu'on ignoroit

roit qu'il y eût aucune affaire criminelle ſur le tapis, & qu'on n'avoit fait aucune perquiſition. Il retourna promtement annoncer cette bonne nouvelle à Marquina, l'aſſurant qu'il pouvoit ſortir en toute ſureté. Le bon homme en fut très content, mais il n'oſa pas ſe montrer en public ſur la parole du Moine, craignant extraordinairement la Juſtice. Il ſortit la nuit & alla voir un de ſes amis, à qui il fit confidence de tout ce qui s'étoit paſſé, & de l'inquiétude où il étoit, le priant de s'informer de ce qu'on en diſoit dans le monde. Cet ami n'y manqua pas, & quelques mouvemens qu'il ſe donnât, il ne put rien découvrir. Marquina le pria d'aller dans ſa maiſon, dont il lui remit la clef. Son ami y alla & la trouva abandonnée; il y vit ſeulement la mule qui étoit morte de faim. Il apporta ces nouvelles à Marquina, lui conſeillant de ſortir, d'aller lui-même dans ſa maiſon, & de ſe promener hardiment dans Seville, ſuivant ſa coutume. Le bon homme fut ravi de joye, quoique la mort de ſa mule lui cauſât beaucoup de douleur. L'abſence de ſa chère Théodore lui étoit auſſi très ſenſible,

ſible, ne doutant pas que la crainte de tomber entre les mains de ſon Père, ne l'eût obligée à s'éloigner ; & quoique très avare, il ſe reprochoit de ne lui avoir pas fait un préſent aſſez conſidérable, perſuadé qu'il en étoit tendrement aimé.

Marquina retourne chez lui, & quelques heures après tous les Domeſtiques, que la peur avoir obligez de ſe cacher dans le voiſinage, ſe raſſemblérent auprès de lui. La nuit étant venue, le prémier ſoin de Marquina fut de remettre ſon argent dans le coffre, où il l'avoit toujours gardé. Il prit une chandelle, & ſe faiſant ſuivre par le Jardinier, il fut droit vers le lieu où il avoit laiſſé ſa caſſette remplie d'or, & les ſacs d'argent. Il eut beau creuſer, le tréſor ne paroiſſoit point. Il fouilla aux environs, & donna bien de l'exercice au Jardinier, mais tous ſes ſoins furent inutiles. Comme Rufine étoit la ſeule à qui il eût confié ſon ſecret, il ſoupçonna qu'elle pourroit bien lui avoir joué la pièce. Cependant il ne pouvoit ſe perſuader qu'une perſonne auſſi aimable, & en apparence ſi vertueuſe, eût été capable d'une pareille friponnerie. Il cher-

cha.

cha de nouveau, parcourut tout le Jardin en homme deſeſpéré, & fit mille extravagances. Le Jardinier ignorant le myſtère, ne peſtoit pas moins du rude travail que ſon Maître lui faiſoit faire, & ne pouvoit aſſez s'étonner de le voir dans cet état. Il le pria de lui dire le ſujet de ſon affliction, & quelque effort qu'il fit, il ne put en arracher une ſeule parole. Marquina déſolé réſolut d'attendre au lendemain, eſpérant de retrouver ce qu'il avoit caché. Il s'alla coucher, & paſſa la nuit dans les plus cruelles inquiétudes.

D'abord que le jour parut, l'impatient Marquina appelle le Jardinier & le fait travailler avec lui. Toute la matinée ſe paſſe dans ce fâcheux exercice, & à force de creuſer & de remuer la terre, tout le Jardin eſt renverſé. Marquina ne voit autre choſe que les deux trous qui avoient ſervi de tombeau à ſon tréſor. C'eſt alors que le pauvre Marquina s'abandonne à ſa douleur, & qu'il verſe des torrens de larmes. Tantôt il ſe jette par terre écumant de rage, tantôt il s'arrache les cheveux, tantôt il donne de la tête contre les murailles, ne voulant plus ſurvivre à la per-

perte de ſon argent. Ses Domeſtiques, touchez de compaſſion, le ſaiſiſſent & l'empêchent de pouſſer plus loin ſon déſeſpoir. Enfin il les informe de ſon malheur, & les conjure de courir après la feinte Théodore, qu'il accuſe d'avoir fait le vol. Ils courent à Seville pour la chercher, & ſe donnent bien des mouvemens pour la découvrir. Mais elle n'avoit eu garde de les attendre, & avoit plié bagage à la ſourdine avec l'argent de l'infortuné Marquina. Celui-ci accablé de douleur fut long-tems malade, & traîna une vie languiſſante & miſérable. Son avanture ayant éclaté dans la Ville, tous ceux qui connoiſſoient l'avarice du perſonnage, s'en divertirent à ſes dépens, & perſonne ne le plaignit d'en avoir été ſi bien puni.

Fin du Livre Prémier.

HIS-

HISTOIRE
ET
AVANTURES
DE
DONA RUFINE,

Fameuſe Courtiſane de Seville.

LIVRE SECOND.

AUſſi-tôt que Rufine eut fait ſon coup, elle ne jugea pas à propos de s'amuſer à Seville, de peur de quelque ſiniſtre avanture. Elle étoit trop perſuadée de la tendreſſe que Marquina avoit pour ſon argent, pour douter qu'il ne fît ſes diligences pour le ratraper. Mais le bon homme s'y prit trop tard; & la Belle avoit déja fait bien du chemin, lorsqu'il s'aperçut du vol.

Rufine & Garay après leur expédition

G. F. Fec

tion prirent deux mules de louage, & s'en allérent à Carmone, qui eſt éloignée d'une demi-journée de Seville. Ils avoient retenu & payé à Seville les deux prémières places du Coche qui alloit à Madrid, & qui devoit les joindre à Carmone. Ils s'arrêtérent dans cette Ville pour y attendre le Coche, & ſe tinrent cachez dans une hôtellerie. Rufine ne manqua pas de faire des réflexions ſur ce qu'elle devoit devenir. Elle ſe voyoit maîtreſſe des quatre mille écus d'or & d'une partie de l'argent du pauvre Marquina; & elle réſolut d'en faire bon uſage à Madrid, pour s'y procurer quelque établiſſement avantageux.

Cependant le Coche arriva à Carmone. Il y avoit ſix perſonnes, ſavoir un Gentilhomme avec ſa femme, un Prêtre, deux Ecoliers, & le Valet du Prêtre. Ils ſavoient tous que les deux perſonnes, qui attendoient le Coche à Carmone, avoient payé les deux prémières places; ainſi ils les leur cédérent de bonne grace. Mais Garay qui étoit poli & civil, donna la ſienne à la Dame à côté de Rufine, & ſe plaça ſur le devant auprès du Gentilhomme. Le

Co-

Coche partit avec un beau tems, & tous ceux qui y étoient ſe félicitoient d'avoir trouvé ſi bonne compagnie. Le Gentilhomme & le Prêtre étoient de fort bonne humeur; les deux Ecoliers avoient de l'eſprit; Garay & les deux Dames ne cédoient en rien aux autres pour fournir à une converſation agréable. Après qu'on eut parlé quelque tems de nouvelles publiques & de choſes indifférentes, l'Abbé dit à la compagnie qu'il alloit à la Cour, pour demander la permiſſion de faire imprimer deux Livres qu'il avoit compoſez. Le Seigneur Ordognez, c'eſt ainſi que s'appelloit le Gentilhomme, témoigna quelque curioſité de ſavoir ſur quoi rouloient ces deux Ouvrages. Le Docteur Monſalve, c'eſt le nom de l'Abbé, lui dit que c'étoient des entretiens & des pièces propres à divertir les Lecteurs; & qu'il avoit choiſi ce genre d'écrire, parce qu'il étoit fort en vogue à la Cour. Il ajouta que l'un de ſes Livres étoit intitulé: *Hiſtoires Divertiſſantes*; & l'autre, *les Fleurs d'Hélicon*; que le prémier contenoit douze Nouvelles morales; & que le ſecond étoit un recueuil des poëſies qu'il avoit compoſées pendant qu'il étudioit

dioit à Salamanque. Comme le Docteur eſtimoit aſſez ſes Ouvrages, il offrit à la compagnie de lire quelqu'une de ſes pièces, ſi on le ſouhaittoit. Rufine, qui étoit curieuſe de cette ſorte d'Ouvrages, pria inſtamment Monſalve de lire une de ſes hiſtoires, perſuadée que le ſtyle répondroit à la beauté du génie qu'on remarquoit dans ſa converſation.

„ Madame, lui dit le Docteur, je „ m'étudie, autant qu'il m'eſt poſſible, à „ me conformer au ſtyle de la Cour; ma „ proſe n'eſt point affectée, & n'a rien „ qui puiſſe déplaire à des perſonnes de „ bon goût. Je fais ce que je puis pour „ empêcher que la lecture de mes Ou- „ vrages ſoit ennuyeuſe, évitant la baſ- „ ſeſſe dans mes penſées & la longueur „ dans mes narrations. J'écris comme „ je parle, parce que je me ſuis aper- „ çu qu'on préfere les choſes naturel- „ les, à celles qui ſont étudiées avec „ trop de ſoin. J'avoue qu'il y a de la „ témérité en moi, de me mêler d'é- „ crire dans un tems où tant d'excel- „ lens eſprits mettent au jour des Ou- „ vrages admirables. Je ne parle pas „ ſeulement des hommes qui font „ profeſſion des Belles-Lettres; on ſait

„ que

„ que les Dames ne leur cèdent en rien
„ ſur cet article. Dona Maria de Za-
„ yas, & Soto Mayor qui a mérité le
„ glorieux titre de Sybille de Madrid,
„ brille dans toute l'Eſpagne par ſon
„ eſprit. Elle s'eſt acquiſe une haute
„ réputation par le Livre qu'elle a pu-
„ blié depuis peu, & qui contient dix
„ Nouvelles, que les Maîtres de l'Art
„ regardent comme autant de merveil-
„ les. L'excellence de ſa proſe, l'har-
„ monie & la beauté de ſes vers de-
„ vroient, ce ſemble, décourager les
„ meilleures plumes de l'Eſpagne. Se-
„ ville a produit auſſi Dona Anna Caro
„ de Malien, qui ne mérite pas moins
„ d'éloges que la Dame dont je viens
„ de parler. Sa poëſie ravit les eſprits
„ les plus délicats, & charme tous
„ ceux qui l'écoutent. Elle a reçu des
„ applaudiſſemens ſurprenans au car-
„ naval dernier; & leurs Majeſtez Ca-
„ tholiques l'ont honorée de leurs ſuf-
„ frages, lorsque cette nouvelle Muſe
„ leur a préſenté des pièces de ſa fa-
„ çon."

Le Docteur Monſalve, en achevant ces paroles, tira de ſa valiſe ſon Manuſcrit de Nouvelles. Tous ceux qui étoi-

étoient dans le Coche le priérent de leur en lire quelqu'une, & pour ſatisfaire leur curioſité, il lut l'Hiſtoire ſuivante.

PREMIERE NOUVELLE.

Qui veut tout, perd tout.

VAlence, une des plus renommées Villes de notre Eſpagne, illuſtre par ſa nobleſſe, ſes beaux-eſprits, & par le grand nombre de corps ſaints dont elle eſt dépoſitaire, fut la patrie de Dom Alexandre, jeune Gentilhomme doué de toutes les belles qualitez qui concourent à former un Cavalier accompli. Il ſortit fort jeune de ſon païs, & accompagna en Flandres un de ſes Oncles, qui étoit Capitaine de Cavalerie au ſervice de ſa Majeſté Catholique. Il ſe diſtingua par ſon courage dans toutes les occaſions, & ſervit utilement pendant douze années le Roi Philippe III. contre les Provinces des Païs-Bas, qui s'étoient ſouſtraites à la Domination Eſpagnolle.

Alexandre fut enfin honoré de l'Ordre de St. Jaques avec une penſion, & ob-

tint par ſon mérite divers emplois qui lui en faiſoient eſpérer de plus conſidérables. Après ſa derniére campagne il reçut à Anvers la nouvelle de la mort de ſon Père, qui laiſſoit de grands biens, dont il devoit hériter comme ainé de la famille. Il ſe voyoit en état de paſſer chez lui une vie agréable & délicieuſe, comme la plupart des autres Cavaliers qui n'avoient pas beſoin des bienfaits de la Cour. Mais une vie voluptueuſe lui paroiſſoit indigne d'un homme d'honneur; il aima mieux continuer le métier de la guerre, que de jouïr des douceurs que ſon païs lui offroit. Il regardoit avec mépris tant de jeunes Seigneurs qui préfèrent une paix & une tranquillité honteuſe dont ils jouiſſent dans leurs maiſons, à l'honneur qu'un Gentilhomme eſt obligé de chercher au ſervice de ſon Roi; & il vouloit conſerver la réputation qu'il s'étoit acquiſe parmi tant de fatigues & de périls.

Cependant il étoit néceſſaire qu'Alexandre fît un voyage à Valence, pour mettre ordre à ſes affaires. Il en demanda la permiſſion à l'Archiduc Albert, qui étant informé des raiſons légiti-

gitimes qui l'obligeoient à paſſer en Eſpagne, la lui accorda. Ce Prince le combla à ſon départ de civilitez, & lui fit les offres les plus avantageuſes afin de l'engager à retourner pour ſervir ſon Roi pendant la campagne ſuivante. Alexandre le promit, quoique tout le monde crût qu'il n'avoit ſollicité le congé, que pour ſe retirer chez lui.

Dès qu'il fut arrivé à Valence, où ſes parens & ſes amis le reçurent avec joye, il travailla avec application à règler ſes affaires domeſtiques, renonçant aux amuſemens frivoles qui occupent la jeuneſſe. Quoiqu'il fût guerrier il aimoit fort peu le Jeu, ce qui eſt aſſez extraordinaire dans un homme de ſon âge & de ſa condition. Il connoiſſoit tout le danger de cette paſſion, qui entraîne tant de malheurs après elle, comme on n'en voit que de trop funeſtes exemples, ſur-tout à Valence. Dom Alexandre n'étoit pas plus porté à l'Amour, quoiqu'il eût de fréquentes occaſions de voir les plus belles Dames de Valence, & qu'il pût facilement s'en faire écouter. Il s'occupoit uniquement du ſoin de travailler ſes chevaux au manége. Il en avoit quatre fort beaux & bien dreſ-

ſéz, qu'il avoit achettez dans l'Andalouſie. Ils s'en ſervoit dans les courſes des Taureaux, avec une adreſſe qui le faiſoit admirer dans ces occaſions.

C'eſt une coutume dans Valence, qu'au commencement du Printems la plupart des familles ſortent de la Ville pour aller faire la ſoye dans les métairies qu'elles ont dans le voiſinage. Alexandre ſe promenant un jour à cheval dans la plaine délicieuſe du Monaſtère de Notre-Dame de l'Eſpérance, qui eſt remplie de beaux Jardins, paſſa toute l'après-dînée à admirer ce lieu charmant, rempli d'Orangers qui répandent une odeur merveilleuſe dans tous les environs. Le Soleil étoit prêt de ſe coucher, lorsque notre Cavalier paſſant auprès d'une Maiſon de campagne, ſituée ſur l'agréable rivière de Turia, entendit les doux ſons d'une Harpe qui charmérent ſes oreilles. Il arrêta ſon cheval, dans l'eſpérance que la perſonne qui touchoit cet Inſtrument de ſi bonne grace, pourroit faire entendre ſa voix. Il attendit long-tems avec impatience, la Belle s'amuſoit à jouër quelques petits airs pour ſe délaſſer par cet innocent plaiſir. Cependant la nuit arrive, & Alexandre char-

charmé de l'agréable ſituation du lieu, donne ſon cheval à ſon laquais. Il le fait éloigner, & attend ſeul ſous un balcon de verdure, d'où venoit le ſon de l'Inſtrument, curieux de connoître la perſonne qui le touchoit avec tant d'habileté. A peine fut-il quelques momens aux écoutes, qu'il aperçut à la faveur de la Lune, une Dame dans le balcon qui prenoit le frais. Elle recommença ſon agréable muſique ſur la Harpe, qu'elle accompagna d'une voix admirable, qui acheva de gagner le cœur du Chevalier.

L'excellence de ſa voix & ſon adreſſe à la marier avec l'Inſtrument, charmérent entièrement notre jeune Amoureux, qui auroit ſouhaitté de ne voir jamais la fin de ce mélodieux concert. Il écoutoit avec beaucoup d'attention, & il remarqua que la Dame chantoit des vers où elle ſe plaignoit de l'abſence d'un aimable Cavalier. Elle laiſſa enfin ſa Harpe, & s'appuyant ſur le balcon elle aperçut Alexandre qui l'écoutoit. Celui-ci ſe voyant découvert, voulut profiter d'une occaſion ſi favorable. Il s'aprocha autant qu'il lui fut poſſible, & lui dit: „Bienheureux eſt le Cava„ lier abſent, qui mérite qu'une ſi ex-

„ cellente voix plaigne ſon éloigne-
„ ment ! Je voudrois fort le connoî-
„ tre, pour le féliciter du bonheur
„ qu'il a de faire ſoupirer une perſonne
„ de votre mérite.“ La Dame fut d'abord confuſe d'avoir été ſurpriſe de la ſorte; mais revenant à elle, quoiqu'elle ne ſût point quel étoit celui qui lui parloit, elle répondit : „ Si j'ai
„ chanté les vers que vous avez enten-
„ dus, c'eſt ſans aucun deſſein; & il
„ n'y a perſonne dont l'abſence m'in-
„ téreſſe aſſez pour m'arracher des
„ plaintes. Ainſi, épargnez-vous la
„ peine de chercher celui qui peut en
„ être l'objet, & que vous croyez
„ qu'on favoriſe ici. Quelle aſſurance
„ puis-je en avoir, dit Alexandre ? ce
„ que je viens d'entendre ne me prou-
„ ve-t-il pas que vous avez une paſſion
„ dans le cœur ? Qu'eſt-ce que cela
„ vous importe, répondit-elle ? Beau-
„ coup plus que vous ne penſez, repris-
„ il; car l'enchantement de votre voix
„ a fait de fortes impreſſions ſur celui
„ qui vous écoutoit, & ainſi il a ſujet
„ de chercher les ſuretez qu'il vous
„ demande pour le repos de ſa vie.“
La Belle ſe mit à rire à ce beau diſ-

cours,

cours, & dit au Cavalier, que les femmes ſages ne ſe laiſſent pas tromper par les flatteries des hommes, qui ne leur diſent jamais la vérité. „Comment jugez-vous, Madame, que je ne vous „ dis pas la vérité? C'eſt, répondit-elle, „ parce que vous donnez des louanges „ exceſſives à une perſonne que vous „ connoiſſez ſi peu. Comment voulez-vous que j'ajoute foi à tout ce „ que vous me dites ? puiſque pour „ avoir fort mal chanté, vous voulez „ me faire croire que ma voix vous a „ charmé. C'étoit trop que d'y faire „ aſſez d'attention pour vous arrêter „ dans ce lieu. Ne ſoyez pas ſi modeſte, Madame, reprend Alexandre, „ je n'ai fait que vous exprimer foiblement mes véritables ſentimens, quoique ma ſincérité vous ſoit ſuſpecte. „ Votre voix eſt admirable, & celui „ qui eſt le ſujet des vers que j'ai entendus doit avoir un grand mérite, car „ il n'eſt pas croyable que vous les ayez „ chantez ſans quelque raiſon. Il n'y „ manque, ce me ſemble, qu'à y „ ajouter un peu de jalouſie; à moins „ que l'heureux objet de ces paroles, „ connoiſſant ce que vous valez, ne ſoit

„ incapable de vous en donner.“

La Dame changea de place pour s'entretenir plus commodément avec Alexandre, quoiqu'elle ne le connût pas; perſuadée qu'il ne parloit pas de la ſorte ſans quelque fondement. „Si vous „ comparez, lui dit-elle, cet enchantement prétendu au ſoupçon que vous „ témoignez avoir, je puis aſſurer que „ vous êtes extrêmement flatteur; & „ ainſi je vous ſupplie, pour ma ſatisfaction particulière, de ne pas attribuer ma mélancholie à un regret „ cauſé par l'abſence d'un Amant. Je „ n'ai jamais eu de pareils ſentimens „ pour qui que ce ſoit, & j'eſpère de „ n'en avoir de ma vie.“

„ Je donnerois, s'écria le Cavalier, „ tout ce que j'ai au monde, pour que „ ce que vous dites fût vrai. Mettez-„ vous grand' choſe au hazard, lui dit-„ elle? C'eſt peu, je l'avoue, repliqua-„ t-il, par raport à l'objet à qui j'offre „ ce ſacrifice; mais j'en dirois autant „ ſi j'étois le Mître du Monde entier, „ & je croirois le bien employer. Je „ ſuis fort heureuſe, répondit la Dame, „ d'entendre tant de belles choſes en „ ma faveur; mais n'y auroit-il pas trop

„ de

„ de vanité, ſi je croyois pouvoir in-
„ ſpirer de l'amour avant que d'être
„ vue? Je vous promets bien, que ſi
„ vous voyiez mon viſage, vous ne
„ confirmeriez pas tout ce que vous
„ venez d'avancer.

„ Mes oreilles ne peuvent me trom-
„ per, dit-il, & j'ai lieu de croire qu'u-
„ ne perſonne dont la voix a des char-
„ mes ſi puiſſans, poſſède tous les au-
„ tres avantages que l'obſcurité de la
„ nuit m'empêche de découvrir. Et
„ puiſque vous voyez que je ne vous
„ parle ni des rayons ni du brillant éclat
„ de votre viſage, comme c'eſt l'ordi-
„ naire des flatteurs qui veulent trom-
„ per les Dames par des menſonges af-
„ fectez, vous devez croire que j'ai
„ une véritable paſſion pour vous.

„ Enfin, répondit-elle, je veux com-
„ mencer à vous croire, ſi vous me
„ dites qui vous êtes. J'ai envie, dit-
„ il, de le mériter auparavant par mes
„ ſervices, afin que ceux que je pré-
„ tends vous rendre ſuppléent à la qua-
„ lité qui me manque. Je crois à cette
„ heure, repartit-elle, que vous êtes
„ homme de condition, puiſque vous
„ vous défiez ſi fort de vous-même.

„ Pardonnez-moi, je vous prie, ſi je
„ vous quitte ; parce que j'entends
„ qu'on m'appelle pour recevoir la
„ compagnie qui vient d'arriver chez
„ nous. Si je ne me retirois dans l'inſ-
„ tant, on viendroit aſſurément me
„ querir jusques ici. "

Alexandre lui demanda la faveur de ſe laiſſer voir à lui le lendemain au ſoir dans le même lieu. „ Je ne ſai ſi
„ je le pourrai, dit-elle, à tout hazard
„ ne laiſſez pas de vous y rendre ; &
„ quand même je n'aurois pas la liberté
„ de m'y trouver, je vous en aurai tou-
„ jours obligation. Je ne manquerai
„ pas, répond le Galant déja piqué
„ d'amour, de me trouver ici plus fixe
„ que les Etoiles qui ſont au Firma-
„ ment. Vous me donnez beaucoup
„ à penſer, Monſieur, dit-elle, par
„ vos dernières paroles. Lorsque vous
„ reviendrez, je vous prie de laiſſer vos
„ hyperboles, qni ne ſont pas de mon
„ goût. Je regarde tous ceux qui em-
„ ployent ces ſortes de figures, comme
„ des flatteurs auxquels il eſt dange-
„ reux d'ajouter foi ; & ſoyez perſuadé
„ que je connois parfaitement le peu
„ que je vaux.

En

En finiſſant ces paroles, la Belle fit une profonde révérence, & quitta le balcon. Alexandre fut mortifié de ne pouvoir l'entretenir plus long-tems; car il n'étoit pas moins touché de l'agrément de ſa converſation, que de celui de ſa voix. Il ſouhaittoit avec paſſion de ſavoir qui étoit cette aimable perſonne, & elle avoit à ſon égard la même curioſité. Elle commanda à un valet de le ſuivre, & de ne point revenir ſans en être bien informé. Ce domeſtique exécuta cet ordre ſans beaucoup de peine; car il le vit monter à cheval aſſez près de-là, & reconnut le laquais qui l'attendoit. Il retourna auſſi-tôt porter cette nouvelle à ſa Maîtreſſe, qui eut une grande joye d'apprendre que c'étoit Dom Alexandre, dont elle avoit ouï parler très-avantageuſement, & dont elle avoit admiré le courage & l'adreſſe dans les courſes des Taureaux.

Dom Alexandre en arrivant chez lui, voulut connoître la Dame avec laquelle il venoit de s'entretenir. Il s'en informa avec un de ſes voiſins, en lui indiquant la maiſon où elle demeuroit. Il apprit que cette Dame s'appelloit Dona Iſabelle..... des plus qualifiées du

païs; qu'elle avoit un mérite extraordinaire, & que ſon eſprit égaloit ſa beauté. Dom Bérenguel Antonio ſon Père, & un des plus braves Cavaliers de l'Eſpagne, après avoir ſervi long-tems avec diſtinction, s'étoit marié dans un âge fort avancé, & avoit laiſſé cette belle fille avec peu de bien; parce qu'il n'avoit preſque d'autre revenu que celui d'une riche Commanderie, dont le Roi Philippe II. avoit récompenſé ſes longs ſervices. Dona Iſabelle avoit perdu en même tems ſa Mère, & vivoit avec une vieille Tante, que ſes infirmitez retenoient presque toujours dans un lit, & qui s'étoit retirée dans ſa Maiſon de campagne pour y paſſer une partie du Printems.

Alexandre apprit avec joye tout ce détail touchant ſa Maîtreſſe. Il étoit déja informé des belles qualitez de Dona Iſabelle; car on ne parloit dans Valence que de ſa beauté, de ſon eſprit, & de ſon rare talent pour la Poëſie. Alexandre ne l'avoit jamais vue, quoiqu'il eût ſouhaitté de connoître une perſonne auſſi accomplie, même avant que de lui avoir parlé. D'abord qu'il ſut qu'elle demeuroit dans la métairie où il s'étoit arrê-

arrêté, il eut encore plus d'envie qu'auparavant de la voir, & il ſortoit ſouvent hors la ville pour chercher l'occaſion de ſe ſatisfaire. Mais il ne peut y réuſſir ; la vieille Tante ayant été fort malade, la Nièce fut obligée de reſter auprès d'elle. La malade ſe porta mieux au bout de quinze jours, & Iſabelle obtint la permiſſion d'aller à la Profeſſion d'une Religieuſe dans le Monaſtère Royal de la Zayda, qui étoit fort près de-là. Tout ce qu'il y avoit de plus beau & de plus brillant parmi les Dames & les Cavaliers de Valence, parut à cette cérémonie. Iſabelle s'y trouva auſſi avec une ſuivante ; mais elle ſe cacha ſous une mante, & ſe retira dans une Chapelle aſſez obſcure. Alexandre ne manqua pas de ſe rendre à l'aſſemblée, dans l'eſpérance d'y trouver ſa Maîtreſſe. Il fut ſurpris de ne pas la voir parmi les autres Dames, & ſoupçonna qu'elle pourroit bien être une de celles qui s'étoient retirées dans la Chapelle. Il s'en aprocha avec deux de ſes amis, à qui il dit d'un ton à être entendu par Iſabelle : La Religieuſe n'a pas beaucoup d'obligation à ces Dames, qui ſe ſont retirées dans

un lieu, d'où elles ne ſauroient voir une cérémonie, dont les autres ſont ſi curieuſes. J'attribue leur indifférence au peu d'inclination qu'elles ont pour la vie religieuſe.

Iſabelle fut très contente de voir Alexandre, qu'elle avoit déja remarqué dans l'Egliſe; il lui auroit fait plaiſir de venir moins accompagné. Elle répondit en déguiſant ſa voix: „Comme nous „ ne ſommes pas invitées à cette Fête, nous n'y aſſiſtons pas avec le même appareil que celles qu'on a priées. „ Il eſt vrai que nous étant retirées dans „ cette Chapelle, nous marquons peu „ de curioſité pour la cérémonie; mais „ nous en avons vu ſouvent de pareilles, & nous nous ſoucions fort peu „ de voir celle-ci. Une perſonne qui „ a envie d'être Religieuſe, n'a pas „ beſoin d'y aſſiſter plus d'une fois, „ pour ſavoir ce que c'eſt."

Cela étant, dit un des amis d'Alexandre, j'ai peine à croire que vous ſoyez du nombre de celles qui ſouhaittent de l'être. Je ne répons point là-deſſus, replique-t-elle, parce qu'il faut une vocation particulière pour cela, & Dieu ne m'a point encore fait cette grace. Ce diſ-

diſcours nous fait aſſez comprendre, dit Alexandre, que vous n'êtes pas encore mariée, mais que vous avez bonne envie de l'être. Je ne ſuis pas obligée, répondit la Belle, de vous dire quelle eſt ma volonté ſur cet article, & je ſerois fort imprudente ſi je confiois mon ſecret à un étranger qui m'eſt inconnu. Vous pourriez du moins, reprit-il, nous dire quelle condition vous choiſiriez préférablement à toute autre. Que me conſeilleriez-vous là-deſſus, ajouta-t-elle? Je vous conſeillerois de vous marier, répondit Alexandre. Et ſi je n'ai point les qualitez requiſes pour le mariage, dit-elle, que deviendrai-je? Si tout vous manque, répondit-il, il faut que vous vous oublyiez vous-même; car celle qui n'eſt point née pour être Religieuſe, & qui ne peut ſe marier, doit demeurer neutre, étant incapable de l'un & de l'autre. Je pourrois bien ſuivre ce conſeil, dit-elle. Si vous vouliez, Madame, découvrir ce que votre mante nous cache, je vous donnerois bien un meilleur conſeil.

En parlant ainſi, il s'aprocha dans le tems qu'Iſabelle découvrit un de ſes beaux yeux, que les amis d'Alexandre admi-

admirérent auſſi-bien que lui. Si l'avis que vous voulez me donner, dit-elle, m'eſt desavantageux, je ferai ſagement de me tenir toujours cachée; quoique pour recevoir votre bon conſeil, je pourrois bien me réſoudre à faire ce que vous dites. Vous n'avez rien à craindre, Madame, répondit le Cavalier; ce que nous avons vu nous aſſure que vous devez choiſir l'état du mariage, & que vous comblerez de félicité celui que vous jugerez digne de vous poſſéder. Pour moi, ſans en voir davantage & ſans autre examen, je me croirois le plus fortuné de tous les hommes, ſi ce bonheur m'étoit réſervé. Ses deux amis extraordinairement ſatisfaits de la Belle, aſſurérent la même choſe. Y a-t-il, dit-elle, un bonheur pareil au mien? Le hazard me fait trouver déja trois beaux Cavaliers, qui aſpirent à me poſſéder. Hé bien, puiſque le mariage m'eſt néceſſaire, & que perſonne ne s'empreſſe à me procurer ce remède, je veux le chercher moi-même. Il faut que je connoiſſe les bonnes qualitez de ceux qui s'offrent à moi, afin que je choiſiſſe celui qui me paroîtra le plus accompli. Chacun d'eux

d'eux commença, d'un ton badin, à exagérer ſon mérite, & à détruire celui de ſes rivaux. Ils paſſérent ainſi quelque tems à ſe divertir agréablement, quoique le lieu ne fût guéres propre à une telle converſation. Mais les jeunes gens ne ſe font aujourd'hui aucun ſcrupule, à la honte de la Religion, de profaner les Temples ſacrez, où ils vont comme dans des boutiques de Marchands, attaquer l'innocence du beau ſexe.

Après qu'Iſabelle eut écouté ce que chacun d'eux alléguoit pour ſe faire valoir, elle leur dit, „ Je connois, Meſ„ ſieurs, vos bonnes qualitez & ce que „ vous méritez. Je conſulterai mon „ oreiller, pour ſavoir auquel des trois „ je dois donner la préférence. Je „ vous avoue cependant que mon choix „ eſt presque fait, & que je me ſens „ plus d'inclination pour l'un des trois, „ que pour les deux autres. La déli„ cateſſe de ſon eſprit, jointe à tant „ d'autres qualitez que je lui trouve, „ m'obligeront peut-être à lui donner „ mon cœur. Il n'y a qu'une choſe „ qui m'empêche de me déterminer „ ſur le champ; c'eſt qu'il craint que

„ j'ai

„ j'ai déja pris des engagemens avec
„ quelqu'autre. Je vois par-là qu'il eſt
„ jaloux, & par conſéquent de mau-
„ vaiſe humeur.

Alexandre vit bien que ce diſcours s'adreſſoit à lui, ſe ſouvenant du prémier entretien qu'il avoit eu avec la Belle. La cérémonie étant finie, & l'aſſemblée ſur le point de ſe retirer, les trois Cavaliers prirent congé d'Iſabelle. Alexandre fut le dernier à ſortir de la Chapelle, & dit tout bas à ſa Maîtreſſe:

„ C'eſt aſſez maltraiter un Amant paſ-
„ ſionné pour vous, que d'être ſi long-
„ tems ſans vous laiſſer voir à lui: trai-
„ tez-le mieux à l'avenir, je vous en
„ ſupplie, & que votre rigueur n'aille
„ pas juſqu'à vouloir le faire mourir.
„ La maladie d'une Tante, que je ne
„ puis quitter de vue, répondit-elle, eſt
„ pour moi une excuſe légitime; & ce
„ que je vous dis pour ma juſtification
„ eſt bien plus véritable, que ce que
„ vous me dites de votre amour. Mais
„ je tâcherai de vous ſatisfaire & de
„ faire ceſſer vos plaintes, lorſque
„ vous vous y attendrez le moins."

Alexandre n'eut pas le tems de répondre; il fut obligé de ſe ſéparer d'Iſabelle,

le, & la laiſſa pénétrée d'amour pour lui. Comme elle ſouhaittoit avec paſſion de lui parler plus au long, elle en trouva peu de jours après l'occaſion, en ſe rendant au balcon où ils s'étoient entretenus la prémière fois. Auſſi-tôt qu'elle vit arriver Alexandre, elle deſcendit, & ils eurent enſemble une longue converſation. Cette entrevue rendit Alexandre encore plus amoureux qu'auparavant. Iſabelle ne fut pas moins enflammée que lui; elle eut cependant aſſez de retenue pour ne pas lui accorder la dernière faveur, quoiqu'elle fût vivement ſollicitée & qu'elle y eût aſſez de panchant.

Alexandre ayant connu par lui-même, que ſa Maîtreſſe n'étoit pas moins eſtimable par ſon eſprit que par ſa beauté, il lui écrivit pluſieurs Lettres galantes, & il joignit des vers à la ſeconde pour mieux exprimer ſa paſſion. Iſabelle, qui ne ſavoit pas encore que ſon Amant joignît le talent de la Poëſie à tant d'autres que le public admiroit en lui, fut auſſi ſurpriſe que ſatisfaite en liſant les vers qu'il lui adreſſa. Elle y répondit modeſtement, & à peu près dans ces termes.

LET-

LETTRE.

Les louanges qui ſont au deſſus de la perſonne à qui on les donne, offenſent bien plus qu'elles n'obligent. Elles font tort à celui qui les prodigue indiſcrettement, parce que la perſonne qu'on veut flatter, connoiſſant ce qu'elle vaut, ſe juge indigne de cet honneur, & prend avec raiſon un éloge outré pour une ſatyre. Je ne me connois pas ſi mal, que je ne puiſſe diſcerner la flaterie de la vérité; & je n'ai pas auſſi mauvaiſe opinion de moi, que je ne croie mériter quelqu'une des louanges que vous me donnez. Vous m'obligerez ſenſiblement d'en retrancher la plus grande partie, & de garder un milieu entre la flaterie & le mépris; car vous m'offenſez par cet excès. Avec le peu d'expérience que j'ai de votre humeur, je ne dois pas croire ce que vous me dites, ſoit en proſe, ſoit en vers. Le tems me fera connoître ſi l'amour, ou la politeſſe a dicté vos complimens, & ſi je dois vous remercier de vos civilitez, ou me reſſentir de l'offenſe que vous me faites.

Iſabelle trouva le moyen de faire rendre

dre cette Lettre à ſon nouvel Amant. Celui-ci voulut la ſatisfaire ſur ſes plaintes, & ayant fait attendre le porteur, il fit à ſa Maîtreſſe la réponſe ſuivante.

LETTRE.

Je ne ſaurois, Madame, vous donner auſſi peu de louanges, que vous paroiſſez en deſirer, ſans faire tort à ma réputation, ſi l'excès de mon amour ne ſuppléoit au défaut de ma Poëſie. Pour ne plus commettre un tel crime, je veux m'expliquer en proſe, & faire une partie de ce que vous m'ordonnez par votre Lettre. Vous n'auriez pas de peine à me croire, ſi vous connoiſſiez mes ſentimens; & quand votre modeſtie vous obligeroit à les ignorer, je vous défie de le faire pour peu que vous conſultiez votre miroir. Vous connoîtrez un jour, que de tous les cœurs ſur leſquels vous avez remporté la victoire, le mien eſt peut-être le moindre, mais le plus paſſionné que votre mérite vous ait acquis. Le tems ſera la véritable pierre de touche qui vous convaincra, comme vous le ſouhaittez, de la grandeur de mon amour. Oui ce tems vous fera connoître, que tant que je reſpirerai, vous ſerez l'unique & ſou-

ſouveraine Maîtreſſe de mes volontez ; & je me flatte que vous ne manquerez plus de reconnoiſſance, bien loin de vous reſſentir de l'injure que vous croyez avoir reçue.

Iſabelle fut très-ſatisfaite de la Lettre de ſon Galant ; les viſites devinrent fréquentes, & les Billets doux voloient continuellement de part & d'autre. Ces marques de leur mutuelle tendreſſe augmentérent tellement leur amour, qu'ils ne pouvoient vivre l'un ſans l'autre, & la moindre abſence étoit pour eux un tourment inexprimable. La Belle recommandoit ſur-tout le ſecret, & le Galant lui promettoit un ſilence inviolable ſur leur petit commerce. Elle étoit ſi délicate ſur cet article, que ſi dans l'Egliſe ou dans quelque Aſſemblée, ſon Galant jettoit ſeulement les yeux ſur elle en compagnie de quelque ami, elle s'imaginoit d'abord qu'il lui faiſoit confidence de ſa paſſion ; & comme ſi elle avoit entendu leur entretien, elle ne manquoit pas de s'en plaindre par un Billet, lorſqu'elle ne pouvoit lui en faire des reproches de bouche. Alexandre s'en excuſoit toujours de ſon mieux, aſſurant ſa Maîtreſſe de ſa diſcré-

tion ;

tion ; & également enflammé d'amour & de colère, il s'efforçoit de diſſiper une défiance ſi injurieuſe pour lui. Enfin, comme l'Amour eſt accoutumé aux petites querelles des Amans, il aidoit ſouvent à leur en faire ſurmonter de plus grandes. Le but d'Alexandre étoit de ſe marier avec Iſabelle, quoiqu'elle eût très-peu de bien ; mais il vouloit auparavant terminer une affaire qu'il avoit fort à cœur. Ce Cavalier ſollicitoit à la Cour une Commanderie pour récompenſe des ſervices que ſon Oncle & lui avoient rendus en Flandres, & il avoit lieu d'eſpérer que le Roi la lui accorderoit bientôt. Ce retardement fut avantageux pour lui, comme on le verra dans la ſuite.

Comme Iſabelle vouloit en impoſer au public, & qu'elle étoit fort jalouſe de ſa réputation, elle témoignoit une extrême retenue en tout ; ne voulant ni ſe montrer à la fenêtre, ni permettre à ſon Galant de ſe promener dans ſa ruë, ni lui donner lieu de la voir le ſoir en quelque lieu que ce fût. Mais elle rendit elle-même ces précautions inutiles. Pendant le Carnaval, qu'on célèbre à Valence avec beaucoup de pom-

pompe, Alexandre s'étoit rencontré pluſieurs fois avec ſa Maîtreſſe dans les Maſcarades & les Bals, ſans qu'il parût aucune affectation entre eux, quoiqu'ils euſſent parlé & danſé enſemble. Un ſoir, au ſortir du Bal, on fit une aſſemblée de Dames dans la maiſon d'une amie d'Iſabelle, où elle fut invitée avec pluſieurs autres. Alexandre & quelques Cavaliers de ſes amis s'y trouvérent auſſi, & on devoit y goûter les plaiſirs d'une converſation enjouée & galante.

Iſabelle y arriva la prémière d'aſſez bonne heure. Elle fut bientôt ſuivie par une Dame magnifiquement parée, & accompagnée de deux Ecuyers de ſa maiſon qui lui ſervoient d'eſcorte. Alexandre, que ſa Maîtreſſe avoit inſtruit de tout, entra en même tems. Les Dames le reçurent avec joye, & il commença à les entretenir avec ſon agrément ordinaire, en attendant que toute la compagnie fût aſſemblée. La Dame, qui étoit venue après Iſabelle, quitta ſa place pour voir un ouvrage de tapiſſerie qu'on faiſoit dans la même chambre; & les éloges qu'elle donna à la beauté de ce travail, attirérent la curio-

rioſité d'Alexandre. Il y avoit ſur la table une écritoire & du papier. Laodomie, c'eſt le nom de cette Dame, prit une plume, & ſe divertiſſoit à raturer ce papier. Alexandre par complaiſance admiroit la grace qu'elle faiſoit paroître dans toutes ſes actions, & lui donnoit des louanges ſi exceſſives, que ſa Maîtreſſe qui étoit déja fort jalouſe de le voir ſi près d'elle, penſa crever de dépit en les entendant. Le Cavalier, qui n'avoit d'autre deſſein que de ſe divertir, ne s'en aperçut pas: au contraire, comme il connoiſſoit particulièrement Laodomie, dont le frère étoit ſon bon Ami, & qu'il avoit l'eſprit naturellement enjoué, il continua à badiner avec elle. Il lui arracha une plume qu'elle préparoit pour écrire; & lui ayant jetté de l'encre ſur la main, qu'elle avoit la plus belle & la plus blanche du monde, il dit galamment en riant: Vraiment la noirceur de l'encre n'a jamais moins paru qu'en cet endroit. La Belle feignant de s'offenſer de cette liberté, lui donna un coup ſur l'épaule pour débarbouiller ſa main: mais voyant qu'il étoit le prémier à rire de la vengeance qu'elle avoit priſe, elle lui

donna un autre coup plus fort que le prémier.

Iſabelle qui prenoit plus garde à leur badinage, qu'à ce que lui diſoit la Maîtreſſe du logis, part du lieu où elle étoit tranſportée de jalouſie; & ſans faire aucune réflexion, va donner un ſi grand ſoufflet à Alexandre, qu'elle le fait ſaigner du nez. Le Cavalier fut dans une ſurpriſe extrême de ſe voir ainſi traité; il tira de ſa poche un mouchoir pour eſſuyer ſon viſage, diſant froidement à ſa Maîtreſſe: „ Vous vo-„ yez, Madame, que ce n'eſt pas moi „ qui révèle le ſecret, il a duré autant „ qu'il vous a plû, & c'eſt vous qui „ le violez la prémière.“ En diſant cela, & faiſant une profonde révérence, il deſcend l'eſcalier & ſe retire chez lui. A peine Iſabelle eut lâché le terrible ſoufflet, qu'elle en fut pénétrée d'une vive douleur, moins à cauſe du reſpect qu'elle devoit à ſon Amie chez qui elle étoit, qu'à cauſe de la perſonne qui avoit excité ſa jalouſie.

Sur ces entrefaites les ſœurs de la Maîtreſſe du logis arrivérent, ce qui donna le tems à Iſabelle de paſſer avec ſon Amie dans une autre chambre. “Que

„ veut

„ veut dire ce que je viens de voir, dit
„ l'Amie fort étonnée? Ma chère Iſa-
„ belle, à quoi ſongez-vous? Je vous
„ avoue que je n'euſſe jamais attendu
„ une action pareille de votre modeſtie,
„ que j'ai admirée jusques ici. Votre
„ emportement m'en fait plus connoî-
„ tre, que vous ne ſauriez m'en dire
„ dans une longue converſation. J'igno-
„ rois votre amour, dont vous m'a-
„ vez toujours fait un myſtère; ainſi
„ je ſuis bien plus redevable à votre
„ jalouſie qu'à votre amitié. Il eſt donc
„ vrai qu'Alexandre eſt votre galant?
„ Comme il eſt honnête homme, j'en
„ ſuis très-contente. Parlez, car vous
„ feriez des efforts inutiles pour ca-
„ cher vos véritables ſentimens.

Iſabelle étoit ſi interdite qu'elle ne pouvoit répondre; cependant après s'être un peu remiſe: „ Je vous confeſſe,
„ lui dit-elle, ma chère Amie, puiſque
„ ma colère & les emportemens de
„ ma jalouſie m'ont trahie, qu'A-
„ lexandre eſt mon Amant. Cette
„ paſſion aveugle & déréglée a décou-
„ vert malgré moi ce que je vous avois
„ caché, & ce que je cachois à tout
„ le monde. Oui, je vous confeſſe

„ qu'A-

„ qu'Alexandre a pour moi une paſſion
„ violente, & que je n'en ai pas moins
„ pour lui. Je ne l'ai jamais vu ſi en-
„ treprenant qu'il vient de le paroître;
„ la privauté qu'il vient de prendre a-
„ vec Laodomie m'a piquée juſqu'au
„ vif. La jalouſie nous trouble bien
„ ſouvent l'eſprit; & c'eſt elle, je l'a-
„ voue, qui a découvert mon amour,
„ en me pouſſant à cet excès d'em-
„ portement.

„ Cherchons-y un remède, lui dit ſon
„ Amie; car il n'eſt pas raiſonnable que
„ nous ſoyons privés de la préſence
„ d'Alexandre, & qu'il ſe prive lui-
„ même d'une ſi agréable fête. D'ail-
„ leurs, il ne faut pas donner le tems à
„ Laodomie de faire la moindre réfle-
„ xion ſur ce qui vient de ſe paſſer, ni
„ de former des ſoupçons qui ne ſe-
„ roient pas à votre avantage. Com-
„ ment pourrions-nous faire, dit la
„ jalouſe Iſabelle? Fort aiſément, re-
„ pliqua ſon Amie, en lui faiſant tenir
„ tout à l'heure un Billet.“ Iſabelle prit auſſi-tôt du papier, & écrivit ce qui ſuit.

LET-

LETTRE.

Les jalouſies qui ne ſont que des effets de l'amour, quoiqu'on les témoigne avec quelque rigueur, ſont plutôt des faveurs que des affronts pour un Amant qui a dans le cœur une paſſion véritable. J'ai plus fait contre moi en bleſſant ma retenue, que vous ne ferez contre vous en diſſimulant ce qui s'eſt paſſé. Il eſt important à ma réputation que vous reveniez promtement à l'aſſemblée. Si vous témoignez du reſſentiment, vous en attirez un autre, & vous me perdez pour toujours.

Ce Billet fut porté en diligence à Alexandre, qui le reçut avec joye; car rien ne marque mieux un amour véritable, que la jalouſie. Il obéit à ſa Maîtreſſe, & ſe rendit ſur le champ à l'aſſemblée. Il confirma par ſa préſence le ſoupçon que Laodomie avoit formé, car ce qui étoit arrivé lui avoit fait connoître que ce Cavalier étoit Amant d'Iſabelle. Elle en avoit de l'inquietude, parce qu'Alexandre lui plaiſoit infiniment, & qu'elle eût bien voulu qu'il fût alors libre de tout engagement avec une autte.

Comme Alexandre ſe vit auprès d'Iſabelle, il lui dit en riant: „ J'ai traité

„ cette ſalle comme un Temple Sacré,
„ de-même que votre perſonne, puis-
„ que pour ne pas violer l'un, ni avoir
„ la hardieſſe d'attaquer l'autre, le reſ-
„ pect m'a empêché de me venger,
„ ſelon le duël que la Loi permet en-
„ tre les Galands & les Dames. Iſa-
„ belle répondit : Comme j'ai beau-
„ coup de conſidération pour Madame
„ Laodomie, j'ai pris ſur moi l'affront
„ que vous lui avez fait, quand elle a
„ voulu vous favoriſer, ne ſachant pas
„ qu'il y eût une Loi qui permît de ſe
„ venger des Dames par un duël.

Laodomie ne put ſouffrir qu'Iſabelle la fît ſervir de prétexte pour s'excuſer, connoiſſant bien que la ſeule jalouſie l'avoit obligée à uſer de violence. Ainſi elle répondit avec aſſez de hauteur:

„ La familiarité n'a jamais été ſi grande
„ entre nous, Madame, pour qu'elle
„ dût vous obliger à prendre ma dé-
„ fenſe avec tant de paſſion, dans une
„ occaſion où je n'euſſe pas manqué de
„ hardieſſe pour me venger moi-mê-
„ me. Mais comme je n'avois aucun
„ ſujet de jalouſie, & que je ne voyois
„ pas qu'on me fît un auſſi grand af-
„ front, que vous voulez me le per-

„ ſua-

„ ſuader, ma promtitude n'a pas été
„ ſi grande que la vôtre. Je ſuis fort
„ aiſe que vous me faſſiez l'énigme de
„ vos interprétations ; qu'elles paſſent
„ pour telles devant qui il vous plaîra;
„ car pour moi je leur ai donné déja
„ une ſolution bien plus facile, & que
„ perſonne de la compagnie ne doit
„ ignorer". Iſabelle vivement piquée de la liberté de ce diſcours, alloit lui répondre ; mais la Maîtreſſe du logis, craignant que la choſe n'allât trop loin, les interrompit, & les obligea de s'aſſeoir avec les autres Dames qui étoient arrivées.

Alexandre étoit ce ſoir-là magnifiquement habillé, & il ne manqua pas de s'attirer l'attention de toute l'aſſemblée. Laodomie en fut encore plus frapée que les autres, & depuis ce qui lui étoit arrivé avec Iſabelle, elle réſolut de faire tous ſes efforts pour lui enlever un Cavalier ſi aimable. Elle ne manqua pas d'y réuſſir, comme on le verra bientôt.

Toutes les faveurs qu'Alexandre recevoit de ſa Maîtreſſe, étoient accompagnées de tant de marques d'une affection ſincère, qu'il en étoit tranſporté de joye. Iſabelle en étoit épurdument

amoureuſe, quoiqu'elle eût déja donné ſon cœur à un Cavalier abſent, & qu'elle eût été avec lui bien plus loin qu'avec Alexandre. Cette Dame avoit depuis long-tems ſacrifié ſon honneur au prémier Galant, en lui accordant les dernières faveurs; ainſi elle n'avoit que trop de raiſon de lui être fidelle, ne pouvant manquer à ſes engagemens ſans ſe perdre entièrement de réputation.

Le Galant, nommé Don Fernand Corella, arriva de Madrid, où il étoit allé pourſuivre un procès contre le Comte de Concentayna ſon Oncle, au ſujet d'une ſucceſſion conſidérable à laquelle ils prétendoient tous deux. Il arriva à Valence avec un Arrêt favorable, qui augmentoit ſon bien de plus de deux mille écus de rente. Iſabelle ſe trouva fort embarraſſée pour ménager les deux Galands, & les contenter en même tems. Son honneur étoit engagé avec Don Fernand, & ſon amour avec Alexandre. L'abſence du prémier avoit refroidi le cœur de la Belle; ce qui n'arrive que trop à la plupart des femmes, qui n'eſtiment d'ordinaire que les objets préſens. Dans l'incertitude où elle ſe trouvoit, elle conſulta une ſer-

ſervante fidelle, qui lui conſeilla de ne rompre avec aucun de ſes deux Amans. Elle réſolut de chercher un moyen pour gagner l'un, s'il étoit poſſible, & pour ne pas perdre l'autre. Elle donnoit entrée la nuit à Dom Fernand, qui jouïſſoit tranquillement des plaiſirs qu'elle ne pouvoit plus lui refuſer. Elle entretenoit celui qu'elle aimoit avec des Lettres amoureuſes, refuſant de le voir auſſi ſouvent qu'il le deſiroit, autant pour augmenter ſa paſſion, que pour l'obliger à laiſſer l'entrée libre à celui qui jouïſſoit en maître de ſes faveurs. Elle excuſoit ſa retenue auprès d'Alexandre, ſur ce qu'elle avoit des ſurveillans, & ſur la délicateſſe exceſſive de ſes parens du côté de l'honneur. Elle ajoutoit, qu'elle avoit découvert qu'on l'épioit nuit & jour; & qu'ainſi elle le conjuroit de ne point paroître dans le voiſinage de ſa maiſon juſqu'à ce qu'elle eût diſſipé tous les ſoupçons de ſa famille. Alexandre qui l'aimoit, & qui ne ſe doutoit pas des raiſons de la Belle, crut facilement tout ce qu'elle lui dit, & lui obéit exactement.

Dom Fernand eût bien voulu accomplir la promeſſe qu'il avoit faite à Iſa-

belle, en l'épouſant ; mais comme ce mariage ne plaiſoit pas à ſa Mère, il le reculoit le plus qu'il lui étoit poſſible, eſpérant que ſa Mère étant fort âgée elle ne vivroit pas long-tems, & qu'il ſeroit alors le maître de ſe ſatisfaire. Cependant il jouïſſoit à bon compte de ſa Maîtreſſe, pendant qu'elle employoit mille artifices pour amuſer l'autre Amant.

Dans ce tems-là Alexandre eut une diſpute aſſez vive, en jouant à la paume avec un Cavalier des plus qualifiez de la ville, nommé Dom Garceran. On tâcha d'aſſoupir la querelle, & on croyoit même y avoir réuſſi mais aucun des deux Cavaliers ne fut content de l'accord. Alexandre qui étoit généreux & brave, ne croyoit pas qu'on voulût l'attaquer que ſuivant les règles de l'honneur, & il ne prenoit aucune précaution pour éviter toute ſurpriſe. Son ennemi, qui croyoit être le plus maltraité, & qui avoit le plus témoigné d'emportement, diſſimuloit ſa haine, en attendant l'occaſion de ſe venger avec avantage.

Fernand étant allé paſſer quelques jours à une maiſon de campagne, Iſabelle, qui aimoit tendrement Alexandre, le

le fit avertir qu'il pouvoit venir chez elle pendant la nuit; l'aſſurant qu'il y ſeroit bien reçu, pourvu qu'il prît toutes les précautions néceſſaires pour n'être découvert de perſonne, & pour ménager ſa réputation qui étoit ſi fort intéreſſée à un tel ſecret. L'amoureux Cavalier lui obéit en cela, comme il avoit déja fait en tout ce qu'elle lui avoit ordonné, & il avoit toujours donné des preuves de ſa diſcrétion. Par cette conduite il favoriſoit les deſſeins de la fourbe Iſabelle, qui cherchoit à tromper ſes deux Galands. Elle les abuſoit tous les deux ſans les rendre jaloux l'un de l'autre, & ſans même qu'ils ſçûſſent être rivaux. Il eſt vrai que ſi Iſabelle eût été maîtreſſe de ſon choix, elle auroit volontiers donné la préférence à Alexandre, mais Fernand avoit tout l'avantage. Elle étoit forcée de le ménager pour ne pas le perdre, & d'attendre la mort de la vieille Mère pour qu'il eût la liberté de l'épouſer. Et comme elle craignoit qu'il ne lui manquât de parole, elle vouloit ſe conſerver Alexandre. Ces raiſons l'obligérent à jouër ainſi ſes deux Amans; & notre ſiècle ne produit que trop d'exemples de cette nature, qui

cauſent tant de malheurs dans des familles conſidérables.

Alexandre ſe vit plus careſſé de ſa Maîtreſſe qu'il ne l'avoit encore été, & il ſe promettoit d'en obtenir bientôt les dernières faveurs; mais il fut trompé dans ſon attente. Iſabelle ſe ſeroit rendue à ſes attaques, ſi elle n'eût craint de le rendre trop abſolu. Elle lui permettoit tout ce qui pouvoit irriter ſon amour, ſans pourtant le ſatisfaire, ſe contentant de lui donner de belles eſpérances. Ainſi Alexandre ne paſſa pas mal ſon tems pendant l'abſence de Fernand. Celui-ci étant de retour à Valence, Iſabelle recommença ſon manège ordinaire; elle affecta une grande retenue, & éloigna avec ſoin l'amoureux Alexandre. Elle trouvoit toujours des excuſes ſi bonnes en apparence, qu'il s'en contentoit ſans oſer lui desobéir. Il ſoupçonna pourtant qu'il y avoit du myſtère dans la conduite de ſa Maîtreſſe, & pour s'en éclaircir il ſe déguiſoit ſouvent, & ſe promenoit preſque toutes les nuits dans la rue voiſine. Mais il ne rencontra jamais perſonne qui pût lui donner de la jalouſie. Il ne rencontroit pas Fernand dans la

rue d'Iſabelle, parce que cette Dame prévoyant les juſtes ſoupçons d'Alexandre, y avoit mis bon ordre, en ne laiſſant entrer perſonne par la porte ordinaire. Fernand ſe rendoit dans la maiſon d'une voiſine, qui avoit une fauſſe porte qui répondoit à une autre rue, ce qu'Alexandre ignoroit; & en traverſant un jardin, Fernand ſe rendoit chez Iſabelle, entre les bras de laquelle il demeuroit jusqu'au jour.

Alexandre étant une nuit dans la rue de ſa Maîtreſſe, Garceran ſon ennemi qui l'épioit depuis long-tems, l'y ſuivit accompagné de deux domeſtiques, pour s'en défaire avec plus de facilité. Mais comme Garceran n'étoit pas aſſuré que celui qu'il voyoit de loin, fût le Cavalier qu'il cherchoit, il voulut s'en éclaircir, pour ne pas employer contre un autre les armes à feu qu'il portoit. Alexandre ſe voyant ſuivi, reconnut les aſſaſſins; & n'ayant que ſon épée pour ſe défendre contre des gens qui ne manqueroient pas de l'attaquer avec des piſtolets, il prit le parti de faire le ſignal ordinaire pour entrer chez Iſabelle. Celle-ci ayant laiſſé Fernand dans ſon lit, deſcendit en bas, &

mit la tête à la fenêtre pour voir ce que vouloit ſon ſecond Galant. Alexandre l'ayant reconnue, la pria d'ouvrir promtement la porte; l'aſſurant que ſi elle tardoit à le faire, il étoit en danger de perdre la vie, parce que Garceran ſon ennemi le ſuivoit accompagné de deux aſſaſſins, & qu'il n'avoit point d'armes pour ſe défendre. La Belle crut qu'Alexandre ſe moquoit, & qu'il ne parloit ainſi que pour ſe faire ouvrir plus vite. Mais il lui proteſta avec mille ſermens que la choſe n'étoit que trop ſérieuſe, & qu'il avoit reconnu Garceran. Iſabelle ſe trouvant fort embarraſſée, lui répondit qu'elle devoit coucher avec une de ſes Amies, qui étoit venue la voir, & qu'ainſi elle n'oſoit le laiſſer entrer, de peur que cette Amie ne l'aperçût. Cependant Alexandre la preſſoit vivement, en lui repreſentant le péril où il ſe trouvoit. Il l'accuſoit de l'aimer fort peu, puiſqu'elle lui refuſoit l'entrée de ſa maiſon, dans une occaſion où la perſonne la plus indifférente la lui auroit accordée. Iſabelle perſiſta dans ſon refus, ne voulant pas, diſoit-elle, expoſer ſa réputation. Elle s'excuſa ſur le reproche qu'il lui faiſoit,

en

en l'aſſurant que ſon amour ne pouvoit être plus grand, & prenant le Ciel à témoin de la violence extrême qu'elle ſe faiſoit dans cette occaſion. Alexandre lui répondit, que puiſque ſon Amie étoit en haut dans ſa chambre, il pouvoit bien entrer ſans être aperçu, & qu'il demeureroit en bas juſqu'à ce qu'il vît le moyen de ſe retirer ſans danger.

Iſabelle ſe voyant ſi fort preſſée, crut qu'Alexandre avoit quelque ſoupçon de ſa fidélité, & qu'il avoit peut-être été informé de ſes galanteries avec Fernand. Pour s'en aſſurer, elle regarda dans la rue, & vit les trois hommes qui pourſuivoient le Cavalier; elle remarqua même qu'ils délibéroient entre eux ſur le parti qu'ils avoient à prendre. Elle ne douta plus qu'Alexandre ne fût dans un péril extrême, & elle le pria d'attendre un moment pour voir s'il lui ſeroit poſſible de le laiſſer entrer. Elle monta dans ſa chambre; & Fernand ſurpris qu'elle l'eût quitté, lui demanda pourquoi elle ne ſe couchoit pas. Iſabelle le ſatisfit en lui diſant, qu'il faloit attendre que ſa vieille Tante fût endormie, & qu'elle le prioit de prendre encore patience. Elle le quitta auſſi-

tôt

tôt & paſſa dans une autre chambre, pour examiner ce qu'elle devoit faire dans une circonſtance auſſi fâcheuſe. D'un côté elle voyoit Fernand couché dans ſon lit; elle étoit engagée avec lui, après l'avoir rendu maître de ce qu'elle avoit de plus précieux; elle ſe flattoit d'être bientôt ſon épouſe, ainſi l'honneur combattoit pour lui. Mais d'un autre côté, l'amour faiſoit de terribles efforts en faveur d'Alexandre; elle ne pouvoit ſe réſoudre à l'abandonner à la fureur de ſes ennemis, en lui refuſant le ſecours qu'il étoit en ſon pouvoir de lui accorder. Ainſi elle ſe trouvoit étrangement embarraſſée, ne ſachant à quel parti ſe déterminer. Après bien des réflexions l'honneur l'emporta, & Iſabelle réſolut de ne point reeevoir Alexandre dans ſa maiſon. Elle conſidéra que ſi elle ouvroit la porte, Fernand entendant le bruit ne manqueroit pas de deſcendre, & qu'il profiteroit de cette occaſion pour ſe dégager. D'ailleurs ſi Garceran le voyoit entrer chez elle à pareille heure, elle craignoit qu'il ne ſe doutât de leurs liaiſons, & qu'il ne répandît dans le monde des bruits deſavantageux à ſon honneur,

dont

dont Fernand ſeroit bientôt informé. Enfin ſes réflexions l'obligérent à prendre le parti le plus ſûr. Elle deſcendit & dit à Alexandre: „ Monſieur, le Ciel „ m'eſt témoin du deſir que j'aurois de „ vous ſatisfaire, en vous laiſſant entrer non ſeulement dans ma maiſon, „ mais même dans mon cœur, dont „ vous êtes le maître abſolu. Je vois „ que vous êtes pourſuivi par votre „ ennemi, & que vous êtes en danger; „ mais ce ſeroit un trop grand inconvénient pour moi qu'on vous vît entrer chez moi à cette heure, & j'expoſerois trop la bonne réputation que „ je me ſuis acquiſe. Jugez vous-même du tort que cette imprudence „ me feroit dans le monde. Je dois „ vous dire encore, que l'Amie qui eſt „ couchée dans ma chambre, eſt éveillée; & comme les femmes ſont extrêmement curieuſes, elle voudra ſavoir pourquoi je ſuis ici, & avec qui „ je me ſuis ſi long-tems entretenue, „ parce que nous ſommes trop familières enſemble pour avoir aucun ſecret l'une pour l'autre. Pardonnez-moi donc, Monſieur, je vous en „ conjure, ſi je ne puis vous accorder

„ ce

„ ce que vous deſirez de moi. Je ſuis
„ au deſeſpoir de vous laiſſer dans un
„ tel péril. Mais connoiſſant celui où
„ j'expoſerois ma réputation, vous ne
„ voudrez pas que je la hazarde; & je
„ vous crois trop généreux pour ne pas
„ préférer mon honneur à votre vie.

Alexandre fut ſenſiblement touché du refus que lui faiſoit ſa Maîtreſſe, dont il n'auroit jamais attendu un ſemblable traitement dans une extrémité ſi preſſante. Il en fut tellement ſurpris & hors de lui-même, qu'il n'eût pas eu de regret de ſe voir attaqué dans l'inſtant par Garceran, & d'expirer aux yeux de ſa cruelle Maîtreſſe. „Je n'au-
„ rois jamais cru, dit-il à Iſabelle en
„ la quittant, que vous euſſiez été aſ-
„ ſez cruelle pour m'abandonner dans
„ une circonſtance auſſi dangereuſe, &
„ que vous euſſiez été ſi peu ſenſible
„ aux prières d'un Amant. Vous n'a-
„ vez jamais eu pour moi qu'une ami-
„ tié feinte. Cette réputation, ſur la-
„ quelle vous voulez paroître ſi déli-
„ cate, ſe pourroit aiſément mettre à
„ couvert du côté de votre Amie, auſſi-
„ bien que du côté de mon ennemi,
„ en me recevant chez vous comme

„ votre

„ votre époux ; car c'étoit en cette
„ ſeule qualité que j'aſpirois à votre
„ poſſeſſion. Oui, je vous le proteſte
„ ingrate, ſi vous en aviez uſé d'une
„ autre manière, vous diſpoſeriez ab-
„ ſolument de mon cœur, & vous ne
„ vous arrêteriez pas à des excuſes fri-
„ voles, & à des maximes que je ne
„ puis recevoir. Tous mes deſirs ne
„ tendoient qu'à me rendre digne de
„ vous poſſéder. Le Ciel ne veut pas
„ permettre que les ſacrez nœuds du
„ mariage nous uniſſent ; & puisque
„ la pitié eſt bannie de votre cœur, je
„ vais la chercher dans les armes de
„ mon ennemi, bien réſolu de n'ou-
„ blier jamais votre indigne procédé.

Iſabelle, attendrie par ce diſcours, étoit presque réſolue de tout hazarder pour lui prouver ſon amour. Elle voulut lui parler encore, mais il étoit déja trop loin pour entendre ſa voix; & il ſortoit de la rue ſuivi de Garceran, qui l'ayant reconnu, étoit ſur le point de l'attaquer. Iſabelle connut ſans peine que ſon Amant étoit outré de colère, & qu'il en avoit un juſte ſujet. Elle en fut extraordinairement émue ; & après s'être accuſée elle-même du péril

où

où il alloit ſuccomber, elle en accuſa le Ciel, qui cependant contre ſon eſpoir favoriſoit ſon Amant. Garceran étant arrivé à la portée du piſtolet, ne put exécuter ſon mauvais deſſein, car Alexandre avoit rencontré Dom Jayme ſon Ami, qui ſe retiroit chez lui accompagné d'un valet. Et comme Garceran s'étoit publiquement réconcilié avec Alexandre, tout le monde l'auroit blâmé s'il l'eût attaqué pour le même ſujet, ſur-tout avec des armes à feu, & d'une maniére ſi lâche. Ainſi voyant que ſon coup étoit manqué, il ſe retira de peur d'être reconnu, ne croyant pas qu'on l'eût découvert.

Alexandre conta à ſon Ami toute l'hiſtoire, & le péril dont il venoit d'être heureuſement délivré. Dom Jayme fut très-ſurpris que Garceran gardât ſi mal la parole qu'il avoit donnée à tant d'honnêtes gens, & qu'il voulût en venir à de pareilles extrémitez ſans aucune nouvelle raiſon. Il étoit déja tard, & Alexandre ſe voyant près du logis de ſon Ami, réſolut de paſſer la nuit avec lui. Ils ne ſe couchérent qu'après un long entretien ſur ce qui venoit de ſe paſſer. Alexandre découvrit à Dom Jay-

Jayme la paſſion qu'il avoit pour Iſabelle, & le traitement qu'il venoit d'en recevoir. Dom Jayme, qui étoit informé du commerce amoureux que Fernand entretenoit avec la Belle, fut mortifié de voir que ſon Ami eût ſi mal placé ſes inclinations, & ſur-tout de la réſolution qu'il avoit faite de l'épouſer. Ainſi il ſe crut obligé de le desabuſer de l'erreur où il étoit ſur la vertu d'Iſabelle, en lui découvrant ſes galanteries avec Dom Fernand.

Alexandre aprenant ces nouvelles, ſoupçonna d'abord qu'Iſabelle ne lui avoit refuſé l'entrée de ſa maiſon, que parce que ſon prémier Galant étoit avec elle. Il rapella dans ſon eſprit mille choſes qui fortifiérent ſes ſoupçons; & ſur-tout il fit de ſérieuſes réflexions ſur ce que cette Dame ne lui avoit défendu de venir chez elle, que depuis que ſon prémier Amant étoit revenu de Madrid. Il communiqua ſa penſée à ſon Ami, & ils conclurent tous deux qu'il falloit que Fernand fût actuellement chez ſa Maîtreſſe. Pour s'en éclaircir, ils envoyérent un domeſtique auprès de la maiſon d'Iſabelle, pour examiner s'il en ſortiroit quelqu'un avant le jour.

Et

Et pour plus grande ſureté, ils poſtérent un autre eſpion dans la rue où étoit la fauſſe porte, par laquelle Fernand avoit accoutumé d'entrer. Ayant pris ces précautions ils ſe couchérent; mais l'inquiétude d'Alexandre ne lui permit pas de dormir cette nuit. Dès la pointe du jour un des deux domeſtiques vint dire aux deux Amis, qu'il avoit vu ſortir Dom Fernand de chez l'Amie d'Iſabelle; & qu'en même tems Iſabelle avoit paru à une fenêtre qui répondoit à cette rue, pour voir ſortir le Galant; aſſurant qu'il l'avoit fort bien reconnue.

Alexandre avec un pareil témoignage ne douta plus de la mauvaiſe conduite de cette coquette, & dès ce moment il ſentit expirer ſon amour. On ne pouvoit ſoupçonner que Fernand fréquentât la maiſon où il entroit le ſoir pour l'amour de la voiſine, parce qu'elle avoit plus de cinquante ans, & qu'à cet âge une femme eſt à couvert des pourſuites d'un jeune Cavalier. On ſavoit de plus qu'elle étoit fort charitable pour les jeunes gens, & qu'elle faiſoit profeſſion de favoriſer leurs amours.

La nuit ſuivante Alexandre voulut voir

voir lui-même entrer Fernand dans la maiſon de cette confidente. Il alla chez un Ami qui en étoit voiſin, & pour mieux découvrir tout ce qui ſe paſſeroit il monta ſur le toit de la maiſon. Fernand arriva en effet, & il s'arrêta chez la voiſine, juſqu'à ce qu'on l'avertit de paſſer chez ſa Maîtreſſe.

Le lendemain cette ruſée coquette entreprit de ramener Alexandre, & de le ſatisfaire ſur les plaintes qu'il n'avoit que trop ſujet de faire contre elle. Cette Belle lui envoya une Lettre par une Servante à qui elle ſe fioit entièrement, & qui charmée des profits qui lui revenoient de la part des Galands, exhortoit ſa Maîtreſſe à les ménager tous les deux. Auſſi-tôt qu'elle fut arrivée, on avertit Alexandre qui la fit entrer, & reçut de ſa main la Lettre d'Iſabelle qui contenoit ce qui ſuit.

LETTRE.

Je ne puis vous exprimer, Seigneur Alexandre, la peine où je ſuis, connoiſſant le reſſentiment que vous devez avoir contre moi. Si je n'ai pas été à votre égard auſſi pitoyable que la circonſtance le demandoit, n'en accuſez que la délicateſſe de

mon

mon honneur, qui ne me permettoit pas d'être ſenſible à vos prières. Je vous aime plus que ma vie: mais une fille bien née doit tout ſacrifier, plutôt que de donner priſe à la médiſance. Vous jugez bien que puiſque je vous ai refuſé l'entrée chez moi, il falloit que ma réputation courût un grand risque, & que j'euſſe tout à craindre de cette fâcheuſe hôteſſe, qui pour mon malheur ſe trouvoit dans ma chambre. Le trouble dans lequel vous me laiſſâtes, dut vous faire juger de mon inquiétude. Je bénis le Ciel qui vous a préſervé d'un péril que je croyois inévitable. Vous ne pouviez perdre la vie dans cette occaſion, ſans que la mienne courût le même risque; & je ne connois que l'honneur que je duſſe préférer à deux choſes ſi précieuſes. Je vous conjure par toute la tendreſſe que j'ai pour vous d'appaiſer votre courroux, & de ne point me ſavoir mauvais gré d'une conduite qui vous prouve ſi fortement ma vertu. Si je puis obtenir cette grace de vous, je vous en marquerai ma reconnoiſſance, en accordant à votre amour tout ce qu'il demandera de moi; & vous témoignerez par-là le cas que vous faites de mon repos & de ma vie. Le Ciel conſerve la vôtre, comme le deſire celle qui vous aime de tout ſon cœur.

Cet-

Cette Lettre irrita extrèmement Alexandre; & quoi qu'il fît pour diſſimuler ſa colère, la Servante qui l'obſervoit avec attention, ne manqua pas de s'apercevoir des mouvemens qui l'agitoient en liſant la Lettre. Il la pria d'attendre un moment, afin qu'il pût y répondre. Il le fit de la manière ſuivante.

LETTRE.

Juſques ici je m'étois ſenti pour vous, Madame, l'amour le plus tendre & le plus ſincère. Mais votre conduite à mon égard ne me permet plus de conſerver les mêmes ſentimens, pour une perſonne auſſi éloignée de la ſincérité, que je le ſuis de la diſſimulation. Je n'ai jamais cru être propre à entretenir des abſences, ni à jouer le perſonnage ridicule que vous m'avez fait repréſenter. Bien loin de me plaindre des vains deſirs dans leſquels vous avez laiſſé languir mon amour, vos refus ont été plus obligeans pour moi que n'euſſent été vos faveurs. Ma vie étoit certainement à couvert, ſi vous m'euſſiez reçu chez vous; mais mon honneur étoit perdu pour jamais ſi ſans que je m'en apperçuſſe, & dans une même nuit, vous euſſiez pu exer-

cer votre charité envers deux perſonnes différentes. Ce qui me pique le plus contre vous, c'eſt qu'étant ſi étroitement engagée avec un autre, vous m'ayez choiſi pour vous divertir. Je ſuis fort redevable à l'Aſſaſſin qui me pourſuivoit, puiſqu'il eſt cauſe que j'ai découvert votre fourberie. Gardez bien cet heureux Amant, que la voiſine confidente de vos galanteries venoit d'introduire dans votre lit, lorſque je me préſentai à votre porte. Oui, perfide, donnez-lui deſormais tous vos ſoins, prodiguez-lui vos careſſes, vivez heureuſe avec lui; & ne vous ſouvenez jamais d'Alexandre, qui de ſon côté vous bannit pour toujours de ſon eſprit & de ſon cœur.

Iſabelle étoit chez ſa voiſine lorſqu'on lui porta cette réponſe. Elle la reçut avec inquiétude, demandant à la Servante en quel état elle avoit trouvé Alexandre. La Servante lui répondit qu'il lui avoit paru de mauvaiſe humeur, & qu'elle en avoit été très-froidement reçue, au-lieu des careſſes & des préſens qu'il avoit accoutumé de lui faire. Iſabelle troublée de ce diſcours, à ce que je vois, dit-elle, je ne dois pas me promettre une grande ſatisfaction de cette Lettre. Elle l'ouvrit, & l'aiant

l'aiant lue, elle en demeura toute interdite. Son Amie lui demanda ce qu'elle contenoit, & elle pour la ſatisfaire lui remit la Lettre entre les mains. La Confidente auſſi confuſe qu'Iſabelle, connut qne le commerce de Fernand étoit découvert, & qu'elle étoit perdue de réputation, puiſqu'on ſavoit que le Galant paſſoit dans ſa maiſon pour être introduit chez la Belle. Elle en eut un violent chagrin. Iſabelle étoit ſi accablée de douleur, qu'elle maudiſſoit mille fois l'heure & le jour qui lui avoit procuré la connoiſſance d'Alexandre. Elle ſe conſoloit cependant, ſe promettant de la généroſité du Cavalier, que malgré ſon juſte reſſentiment il cacheroit ſa foibleſſe, & ne publieroit pas le myſtère amoureux.

Mais le malheur d'Iſabelle ne ſe borna pas à la perte d'Alexandre. Sa mauvaiſe fortune ne ſe laſſa pas ſi-tôt de la perſécuter. Quand cette volage commence à tourner ſa roue, elle entaſſe malheur ſur malheur; elle n'envoye point de disgrace, qui ne ſoit bientôt ſuivie de quelque nouveau ſujet d'affliction. Lorsque la Servante ſortoit de chez Alexandre, elle tenoit dans la main la Lettre

qu'il écrivoit à ſa Maîtreſſe ; & comme elle étoit peu ſatisfaite de n'en avoir reçu aucun préſent, elle ne ſe mettoit pas fort en peine de cacher cette réponſe. Fernand qui ſe trouvoit dans le même quartier, la vit ſortir, & ne put s'empêcher de former quelque ſoupçon. Il la ſuivit de loin jusques à la maiſon où étoit Iſabelle, & il y entra ſi adroitement, qu'il monta dans une chambre ſans être aperçu de perſonne. La Servante fit une ſeconde faute, qui acheva de gâter tout. Elle laiſſa la porte ouverte. Fernand vit aiſément ce qui ſe paſſoit, ne perdit pas un mot de la Lettre lorsqu'on en fit la lecture, & entendit toutes les belles réflexions des Dames. Iſabelle, qui ne croyoit pas être écoutée, s'emportoit à chaque mot, & témoignoit aſſez le reſſentiment qu'elle avoit de l'injure qu'elle venoit de recevoir.

Un Amant qui jouït a bien d'autres ſentimens que celui qui eſt encore dans l'eſpérance, auſſi Fernand n'avoit que peu d'envie de tenir la promeſſe qu'il avoit faite à ſa Maîtreſſe. Les belles choſes qu'il venoit de voir & d'entendre, furent pour lui un beau prétexte,

dont

dont il ne manqua pas de profiter pour rompre ſon engagement. Il entra donc fièrement dans la chambre où étoient les Dames affligées, qui furent fort ſurpriſes d'une viſite ſi imprévue ; & s'adreſſant à Iſabelle toute confuſe, il lui dit : Nos obligations mutuelles „ me faiſoient juger, Madame, que „ vous deviez me garder une fidélité „ inviolable, puiſque tous mes deſirs „ ne tendoient qu'à me voir uni à vous „ par les liens les plus ſacrez. Mais „ puiſque je vois, ingrate que vous êtes, „ votre peu de retenue, & que vous „ n'avez pas rougi de favoriſer un nou- „ vel Amant, je demeure libre de diſ- „ poſer de moi-même comme je le „ trouverai à propos. Il ne ſeroit ni „ juſte ni raiſonnable de m'attacher à „ une perſonne ſans conduite & ſans „ honneur, pour vivre le reſte de mes „ jours en de continuelles défiances.“ Fernand ſortit brusquement ſans en dire davantage, fort content de pouvoir ſe tirer ſi facilement d'une affaire qui l'embarraſſoit beaucoup, parce qu'elle étoit oppoſée aux volontez de ſa Mère.

Iſabelle n'eut pas la force de réſiſter à

ce rude coup ; elle tomba évanouïe entre les bras de ſon Amie, & fut longtems dans ce triſte état. Enfin étant revenue à elle-même, elle pouſſa les plaintes les plus amères, & toucha de compaſſion les perſonnes qui ſe trouvoient avec elle. Envain cherchoit-elle quelque remède à ſon malheur ; ſon imagination ne lui fourniſſoit aucun moyen capable de ramener Alexandre, qui étoit informé de ſon prémier engagement, & Fernand avoit été offenſé d'une manière trop ſenſible, pour ſe laiſſer fléchir aux prières d'une infidelle. Quelle douleur ne reſſent-elle pas de ſe voir ſi juſtement mépriſée de l'un & de l'autre ? Elle accuſe ſa mauvaiſe conduite de ſon infortune, elle s'arrache les cheveux, & s'abandonne à la rage & au deſeſpoir. Iſabelle paſſa ainſi le reſte de la journée, ſans pouvoir trouver la moindre conſolation ni dans ſes réflexions, ni dans celles de ſon Amie. On peut juger qu'abandonnée à elle-même pendant la nuit, elle ne jouït pas d'une plus grande tranquillité. Laiſſons-la dans ſon lit au milieu de ſes troubles & de ſes tranſports, pour voir ce qui arriva à Alexandre.

Auſſi-

Auſſi-tôt que la Servante ſe fut retirée, Alexandre fit de ſérieuſes réflexions ſur le parti qu'il prendroit; car il voyoit bien qu'il ne devoit plus rien eſpérer du côté d'Iſabelle, & qu'une plus longue fréquentation ne lui feroit pas honneur. Il avoit toujours eu beaucoup d'inclination pour la belle Laodomie, depuis le jour qu'elle inſpira de la jalouſie à Iſabelle. Il conſidéra qu'elle étoit d'une famille diſtinguée & fort riche, & ainſi il réſolut de la demander en mariage à ſon Père & à ſon Frère. Il en fut reçu avec de grandes démonſtrations de joye, & il obtint Laodomie à la prémière demande qu'il en fit, parce qu'il étoit aimé & conſidéré de tout le monde, & qu'il avoit des qualitez qui méritoient une bienveillance & une eſtime ſi générale. On dreſſa les articles du mariage, & la nouvelle s'en répandit d'abord dans toute la ville.

Iſabelle en étant informée, en fut d'autant plus vivement touchée, qu'Alexandre s'allioit avec une perſonne qu'elle avoit tous les ſujets du monde de haïr, depuis la fatale rencontre où elle avoit témoigné tant d'emportement.

Elle dit mille choſes dans ſa colère, & fit mille imprécations contre lui & contre elle-même, accuſant le Ciel d'injuſtice à ſon égard. Mais ce malheur fut ſuivi d'un autre plus grand encore, qui lui arriva le même jour.

Dom Fernand ayant profité, comme on l'a dit, d'une occaſion auſſi favorable pour ſe dégager avec honneur de la promeſſe qu'il avoit faite à Iſabelle, demanda en mariage une autre Demoiſelle belle & riche, dont ſa Mère le preſſoit depuis long-tems de rechercher l'alliance. L'affaire fut conclue en peu de jours, & quoiqu'on l'eût traitée fort ſecrettement, elle ſe divulgua bientôt & parvint aux oreilles d'Iſabelle.

Cette Dame comptoit encore ſur l'amour de Fernand, ne pouvant ſe perſuader qu'il voulût manquer à des promeſſes ſi ſouvent réitérées. Elle croyoit l'avoir ſuffiſamment engagé, en lui accordant les plus fortes preuves de ſa tendreſſe & de ſon amour, & ſe flatta toujours juſqu'à ce qu'elle ſe vit entièrement abuſée par le mariage de ſon Galant. Mais après en avoir ſi mal uſé avec celui qu'elle avoit mis en poſſeſſion de ſon honneur, comment pouvoit-elle s'imaginer qu'il lui

ſeroit fidelle, & qu'il ſe réſoudroit en l'épouſant à vivre dans des inquiétudes continuelles? Le même jour qu'elle fut aſſurée du mariage, l'excès de ſa colère ne pardonna point à ſon beau viſage, elle le déchiroit, le meurtriſſoit de coups, s'arrachoit les cheveux, & marquoit ſon deſeſpoir par toutes ſes actions. Ses beaux yeux devinrent deux fontaines de larmes, qui ne ceſſoient de couler; & quand ſes ſoupirs & ſes ſanglots lui donnoient quelque relâche: Miſérable, s'écrioit-elle, que toute eſpérance abandonne en même tems, que tu mérites bien l'ingratitude dont on paye la tienne! Que l'on te punit juſtement d'avoir été fidelle à un traître, à un déloyal, à un perfide! Après lui avoir abandonné ce qui devoit t'être le plus cher au monde, tu vois qu'il renonce à ſon devoir, & qu'il t'abandonne pour jamais. Que les femmes imprudentes & trop faciles prennent exemple ſur moi; que celles, qui ſéduites par des flateries & de feintes careſſes, conſentent à perdre ce qu'elles ne peuvent plus recouvrer, jettent les yeux ſur ma miſère, & qu'elles jugent de l'excès de mon affliction. Je ſouhaite la mort,

que les autres abhorrent; mais elle eſt ſourde à mes cris & inexorable à mes prières; elle me mépriſe elle-même, & ſe refuſe à mes maux.

Après cet emportement elle paſſa chez ſa voiſine, qui fit des efforts inutiles pour la conſoler. L'expédient le plus ſûr qu'elle pouvoit employer alors, étoit de s'oppoſer à la publication des bans, ayant une cauſe auſſi légitime. Mais comment prouver un amour ſi caché, ſans promeſſe par écrit, & ſans autre témoin qu'une Servante, qui pouvoit être recuſée en juſtice? Iſabelle vit bien qu'un tel éclat ne ſerviroit qu'à publier ſon infamie, & que rien ne ſeroit capable d'arrêter Fernand, qui la puniſſoit juſtement de ſon crime.

Bel exemple, Mesdames, pour celles qui amuſent deux Galands à la fois, ſans prévoir qu'elles en ſeront trompées, & ſans faire réflexion au péril dont leur honneur eſt menacé! Iſabelle après avoir examiné tous les partis qu'il y avoit à prendre, jugea qu'il n'y en avoit point de plus aſſuré pour elle que de ſe retirer au plutôt du monde. Elle exécuta cette réſolution trois jours après la concluſion du mariage de Fernand,

& ſe fit Religieuſe dans le Monaſtère de Lazaïda.

Ce prompt changement fit un grand bruit dans Valence. On en fut d'autant plus ſurpris, qu'Iſabelle étoit toujours magnifique dans ſes habits, qu'elle ne ſembloit reſpirer que la joye & les plaiſirs, & qu'elle aimoit avec paſſion la Comédie, le Bal, les Aſſemblées, & tous les Spectacles publics. On attribua une réſolution ſi ſubite, non au véritable ſujet qui l'y avoit déterminée, & dont fort peu de perſonnes étoient informées, mais à la grace toute-puiſſante de Dieu, qui triomphe quand il lui plaît des cœurs les plus attachez au monde. Cette Dame choiſit un meilleur époux, que celui qu'elle auroit pu eſpérer; elle fut très-contente dans ſa retraite, & y paſſa le reſte de ſes jours dans la pratique de la vertu. Fernand n'eut point d'enfans; il fut accablé de procès & de mauvaiſes affaires, & eſſuya mille chagrins avec la femme qu'il avoit choiſie. Alexandre au contraire fut très-heureux avec la ſienne, dont il eut un grand nombre de beaux enfans; il fut toujours comblé d'honneurs, & jouït toute ſa vie d'une conſtante proſpérité.

Cette hiſtoire finit avec la journée, & occupa agréablement tous ceux qui étoient dans le caroſſe. Chacun loua l'invention & le ſtile du Docteur Monſalve. Le vieux Cavalier lui dit obligeamment, que ſi le reſte du Livre répondoit à l'échantillon qu'il venoit de leur en donner, il l'aſſuroit que ſes Nouvelles ſeroient généralement eſtimées, & lui feroient autant d'honneur qu'elles donnoient de plaiſir à la compagnie. Il pria en même tems le Docteur de leur faire part de ſes autres Piéces, pour rendre le voyage plus agréable. Monſalve remercia le Gentilhomme & les autres perſonnes du Coche, de la bonne opinion qu'on avoit de lui. Il leur offrit, que quand la matière manqueroit à leur converſation, il y ſuppléeroit par la lecture de quelque autre Nouvelle juſqu'à la fin du voyage.

Tous ceux qui l'avoient écouté, acceptérent cette offre avec joye. Ils arrivérent à l'hôtellerie, ſoupérent enſemble, & ſe couchérent de bonne heure, afin de partir le lendemain & de profiter de la fraîcheur.

Ils arrivérent le ſoir à Cordoue, une

de s

des principales villes de l'Andalouſie, & qui étoit autrefois la Capitale du Royaume, lorsque les Maures étoient maîtres de toute l'Eſpagne. Le Soleil étoit déja couché, & nos voyageurs n'étoient qu'à une portée de mousquet de la ville, qu'un accident extraordinaire les obligea de s'arrêter.

Deux Cavaliers étant ſortis de Cordoue pour vuider un différend qu'ils avoient enſemble, & s'étant battus, le plus malheureux fut percé de deux coups mortels, & ſon ennemi avoit pris la fuite pour ſe mettre en lieu de ſureté. Le bleſſé demandoit du ſecours & un Confeſſeur, lorsque le Coche paſſoit par-là.

Le Docteur Monſalve étant Prêtre & Confeſſeur, fut obligé de deſcendre pour aſſiſter le mourant, & il fut accompagné par Garay & Dona Rufine qui eut la curioſité de voir le Cavalier. Ils s'aprochérent de lui, & auſſi-tôt que le Docteur Monſalve l'eut confeſſé, il perdit la parole entre les bras de Garay. Le Docteur retourna au caroſſe, conſeillant à la Dame de le ſuivre. Elle s'obſtina à ne point quitter Garay, & le Cocher

fort peu civil pouſſa ſes chevaux, ſe contentant de leur indiquer l'auberge où ils devoient loger dans la ville. Rufine fut mortifiée que le Coche partît ſans elle & Garay, qui voyant que le bleſſé avoit encore quelque ſentiment, l'exhortoit de ſon mieux à bien mourir; mais quelques momens après il expira. Rufine & Garay délibéroient ſur le parti qu'ils avoient à prendre, lorsque la Juſtice arriva. On l'avoit avertie que deux hommes étoient ſortis de la ville dans le deſſein de ſe battre. On envoya auſſi-tôt un Commiſſaire avec une troupe d'Alguazils, pour prévenir les ſuites de cette querelle. Ceux-ci s'étant rendus dans cet endroit, & voyant le mort entre les bras de Garay, ne doutérent pas que celui-ci ne fût le meurtrier. Le Commiſſaire le fit d'abord conduire en priſon, avec ordre au Géolier d'en prendre ſoin. Pour Rufine, elle fut miſe ſous la garde d'un Sergent qui l'enferma dans ſa maiſon.

On leur fit ſubir pluſieurs interrogatoires; & comme ils étoient innocens du crime dont on les accuſoit, ils ſe défendoient de leur mieux, en racontant de quelle manière la choſe s'étoit paſſée.

Mais

Mais on n'ajoutoit pas foi à leurs dépoſitions, & on étoit perſuadé que Rufine avoit été l'occaſion du prétendu duel entre Garay & le mort. Pour s'éclaircir de la vérité, le Juge de la ville fit venir devant ſon Tribunal cette Dame pour l'examiner. Lorsqu'elle arriva, le Juge étoit occupé avec pluſieurs Cavaliers de Cordoue. Il y avoit entr'autres un Marchand Génois fort riche, que ſes affaires avoient obligé de ſe rendre auprès de ce Magiſtrat. Ils furent tous éblouïs de la beauté de Rufine, & de l'air majeſtueux avec lequel elle ſe préſenta; le Génois, qui étoit d'une complexion amoureuſe, en fut ſur-tout vivement frappé. Rufine commença à ſe plaindre de l'affront & du tort qu'on lui faiſoit, en l'empêchant de continuer ſon voyage. Le Juge ayant à ſes côtez ſon Lieutenant & ſon Greffier, lui fit pluſieurs queſtions ſur le duel des deux Cavaliers. Rufine répondit qu'elle n'en avoit aucune connoiſſance; mais que paſſant dans le Coche de Seville avec d'autres perſonnes, qui étoient logées dans l'auberge qu'elle indiqua, elle avoit entendu les cris du bleſſé qui demandoit un Confeſſeur;

feſſeur; qu'un Prêtre de leur compagnie étant deſcendu pour le ſecourir, elle & ſon Oncle avoient eu la curioſité de l'accompagner.

Comme il étoit déja fort tard, l'affaire fut remiſe au lendemain, & on fit défendre aux gens du Coche de partir. Rufine fut obligée de retourner dans la maiſon du Sergent, qu'on lui donna pour priſon; & le Génois, qui en étoit déja fort amoureux, l'accompagna & lui fit offre de ſes ſervices. Elle l'en remercia, regardant cette honnêteté comme un compliment, qui ne devoit point avoir d'autres ſuites. Rufine eut tant de chagrin de ſe voir ainſi arrêtée, qu'elle fut attaquée d'une violente fièvre, qui fit craindre pour ſa vie.

Le jour ſuivant on examina les perſonnes du Coche, dont la dépoſition fut conforme à celle des priſonniers. On ouït auſſi d'autres perſonnes informées de la querelle qui avoit obligé les deux Cavaliers de ſortir de la ville, & le Juge eut une parfaite connoiſſance du meurtre. Garay fut d'abord mis en liberté, & il ne manqua pas de ſe rendre auprès de Rufine. Son indiſpoſi-

tion

tion le mortifia ſenſiblement; il l'encouragea de ſon mieux, & ſouhaittoit fort de pouvoir continuer le voyage avec elle, craignant toujours quelque accident plus fâcheux que celui qui venoit de leur arriver. Mais le Médecin qui avoit viſité Rufine, crut qu'il y auroit du danger à la laiſſer partir en cet état, & lui conſeilla d'attendre qu'elle fût délivrée de la fièvre. Le Cocher fut obligé de partir; il rendit les hardes de Garay & de Rufine, qui lui donnérent quelque argent pour le dédommager du retardement.

Cependant le Génois ne manquoit pas de rendre de fréquentes viſites à la belle Etrangère dans la maiſon du Sergent, & elles étoient d'ordinaire ſuivies de quelque préſent. Cette conduite étoit d'autant plus ſurprenante, que le Génois reſſembloit aſſez à l'avare Marquina. Mais l'Amour ne manque guères d'inſpirer des ſentimens de généroſité aux avares les plus lâches, & produit même ſouvent de plus grands miracles.

Rufine fut obligée de garder le lit pendant quinze jours; & le Seigneur Octave (c'eſt le nom du Génois) eut mille

mille attentions pour elle, ayant ſoin de lui envoyer tout ce qu'il pouvoit trouver de plus exquis dans la ville. Le Sergent & ſa femme, qui en avoient toujours la meilleure part, étoient charmez d'avoir chez eux une telle hôteſſe, & ils auroient bien voulu la garder longtems. Mais la ſanté de Rufine étant rétablie, le Génois lui offrit une maiſon de campagne, & un beau jardin qu'il avoit ſur les bords du Guadalquivir.

Garay, que Rufine appelloit ſon Oncle, lui conſeilla d'accepter cette offre. Il ſavoit que le Génois étoit riche, & il s'étoit apperçu de ſa paſſion pour Rufine; ainſi il eſpéroit de l'attraper auſſi-bien que l'avare Marquina. Rufine ſe laiſſa facilement perſuader, & conſentit à aller chez ſon Amant. Octave ne vouloit pas qu'on ſût dans la ville, que la Belle alloit à ſa maiſon de campagne, de peur de donner lieu à de mauvais diſcours. Il fit courir le bruit qu'elle alloit continuer ſon voyage, & le ſoir Rufine & Garay avec leur bagage montérent ſur des mules & prirent la route de Madrid. A peine eurent-ils fait un quart de lieue, qu'ils re-

retournérent ſur leurs pas, & ſe rendirent à la maiſon du Seigneur Octave, qui n'étoit qu'à deux portées de mousquet de la ville, & où un magnifique ſouper les attendoit. Rufine y fut reçue avec toutes les démonſtrations d'amitié qu'elle avoit lieu d'eſpérer de ſon Galant, qui de ſon côté étoit charmé de pouvoir lui découvrir ſon amour avec plus de liberté qu'auparavant.

Octave étoit un homme d'environ quarante [illegible] bien fait de ſa perſonne, & d'une converſation fort agréable. Il avoit perdu ſa femme depuis plus de deux ans, & il ne lui en reſtoit aucun enfant. Il trafiquoit en gros en toute ſorte de marchandiſes, & il avoit des correſpondances conſidérables dans les Pays étrangers. Il étoit fort ménager, quoiqu'il jouît d'un grand revenu, il avoit beaucoup d'argent dans ſes coffres, & un crédit très-étendu. Il aimoit avec paſſion les Belles Lettres, ayant étudié à Pavie & à Bologne, avant qu'il eût hérité de ſon frère qui étoit mort fort riche en Eſpagne. Cet héritage fut l'occaſion qui le détermina à s'établir à Cordoue.

Com-

Comme Octave aimoit Rufine avec paſſion, il mit en uſage tous les moyens qu'il crut propres à s'en faire aimer. Et lorsqu'il l'eut engagée à aller dans ſa maiſon, il ſe flatta d'en venir facilement à bout. La Belle étoit avertie par Garay, que ce Génois étoit un oiſeau dont on pouvoit tirer de bonnes plumes ; & puisqu'il ſe jettoit lui-même dans ſes filets, elle réſolut d'en profiter autant qu'il lui ſeroit poſſible. Après le ſouper chacun ſe diſpoſoit à ſe retirer dans ſa chambre, & Octave fit ſemblant de vouloir retourner dans la ville ; mais ſes valets qui étoient bien inſtruits, lui conſeillérent de ne point ſortir ſi tard, l'aſſurant que les chemins étoient remplis de Voleurs & de Soldats de nouvelle levée, qui commettoient mille desordres. Octave ſe laiſſa facilement perſuader, & fut charmé de paſſer une partie de la nuit à s'entretenir avec Rufine. Lorsqu'il fut couché, il ne ſongea qu'aux moyens d'en obtenir ce qu'il deſiroit ; mais il comprit bien qu'il n'en viendroit pas à bout ſans qu'il en coutât beaucoup à ſa bourſe, parce que dans le ſiècle où nous ſommes, l'argent eſt preſque la ſeule voye pour réuſ-

ſir

ſir en Amour. Cette penſée l'affligeoit, & il étoit déja réſolu à renoncer à cette conquête.

Le jour étant venu, Octave ordonna le déjeuner pour la Dame convalescente, qu'on trouva levée. Le Galant l'ayant apris, alla dans ſa chambre pour lui faire des reproches ſur ce qu'elle s'étoit levée ſi matin. Il la trouva à ſa toilette, occupée à peigner ſes cheveux, dont la beauté le charma; & lorsqu'elle les eut ſéparez pour lui répondre, elle lui laiſſa voir un viſage d'autant plus propre à le pénétrer d'amour, qu'il tiroit tout ſon éclat de la nature. Rufine ne ſe mettoit pas en peine de chercher des eaux préparées, des fards & des pommades, que les autres femmes employent ſouvent pour cacher leurs défauts. Elle ſe lavoit avec de l'eau claire, ſans avoir beſoin des ſecours de l'art pour relever la vivacité & l'éclat de ſon teint. Le Génois charmé de la trouver ſi belle dans cet état, lui demanda ſi elle ne voudroit pas voir ſon jardin & profiter de la fraîcheur du matin. Rufine témoigna être ſenſible à ſon attention. Elle ſe leva pour ſe promeder avec lui, laiſſant flotter ſes beaux che-

cheveux ſur ſes épaules, ce qui lui donnoit une nouvelle grace. Elle deſcendit en cet état avec ſon Amant, qui lui donnoit la main, & elle parcourut tout le jardin, dont elle admira la propreté & l'arrangement. Lorsque le Soleil commença à faire ſentir ſes ardeurs, Rufine rentra dans la maiſon, dont elle ſouhaitta de voir les appartemens après qu'elle eut déjeuné.

L'amoureux Octave fut ravi de pouvoir étaler ſes richeſſes aux yeux de la Belle, dans l'eſpérance qu'elle ſe rendroit plus facilement à ſes deſirs. Il lui montra un grand nombre de Tableaux faits par les meilleurs Peintres de l'Europe, de riches Tapiſſeries, & toute ſorte de Meubles d'un grand prix; car il n'épargnoit rien pour orner ſa maiſon, & pour en rendre le ſéjour agréable. Après avoir parcouru toutes les chambres, il fit ouvrir un Cabinet curieux, qui étoit placé à côté d'un Oratoire rempli de Mignatures de Rome, d'Agnus-Dei d'or & d'argent, & de Fleurs artificielles d'un travail exquis. Le Cabinet étoit orné d'un grand nombre de Livres proprement reliez, & rangez avec ſoin ſur des tablettes dorées.

Ga-

Garay, qui étoit fort curieux & qui aimoit beaucoup la lecture, parcourut les titres de tous ces Livres. Il aperçut une armoire ſéparée, dont les Livres étoient encore plus magnifiquement reliez que les autres, & ſans titre. Il en ouvrit un, qui contenoit les Oeuvres d'Arnaud de Villeneuve, & il trouva enſuite Roſino, Alquinde & Raymond Lulle. Octave le voyant occupé à ces Livres: qu'eſt-ce, lui dit-il, que vous examinez avec tant d'attention? Je trouve ici, répond Garay, quantité d'Alchymiſtes; & puisque vous avez la curioſité d'en ramaſſer un ſi grand nombre, je ne doute pas que vous ne ſoyez habile dans cette ſcience. Il eſt vrai, dit Octave, que je m'y ſuis appliqué; mais y entendez-vous quelque choſe? Oui, répond Garay, j'ai employé à cette étude une bonne partie de ma vie. Cela étant, replique le Génois, vous devez être grand Alchymiſte. Je ne vous dis pas ce que je ſuis, dit Garay: nous nous entretiendrons une autre fois plus au long ſur cette matière. Je me contente de vous dire maintenant, qu'outre les Auteurs que je vois ici, je connois tous les autres

tres qui ont écrit ſur cette ſcience. J'ai lu avec application Avicenne, Albert le Grand, Terno, Pythagore, les Secrets de Calide, l'Allégorie de Morille, le Traité de la Pierre cachée, & celui des trois Paroles; outre pluſieurs Manuſcrits que j'ai entre les mains, & que je ne communique à perſonne.

Octave fut agréablement ſurpris d'entendre ces belles choſes. Je ſuis ravi, dit-il, que vous ayez du goût pour une ſcience que j'ai toujours particulièrement aimée. Je le ſai fort bien, répond Garay, qui avoit deſſein de lui jouer un tour de ſon métier; mais comme j'ai une entière confiance en vous, je veux vous communiquer une choſe qui vous étonnera. C'eſt, dit-il d'un ton plus bas, que ma Nièce, ſans avoir étudié, en ſait pour le moins autant que moi. Elle a une adreſſe merveilleuſe dans la pratique de cet Art, & je vous en ferai voir bientôt des preuves. Je vous prie cependant de ne lui en point parler à cette heure; car elle ne veut pas qu'on le ſache, & vous la mortifieriez par-là. Garay ne pouvoit trouver une meilleure occaſion de trom-

per

per le Genois, qui mouroit d'envie de trouver la Pierre Philoſophale, & qui eſperoit, à la faveur de ce ſecret, d'amaſſer un tréſor capable d'aſſouvir ſon avarice.

Lorſque Garay s'entretenoit avec lui, Rufine étoit occupée à parcourir quelques Livres amuſans, dont le Cabinet étoit bien pourvû; & quoiqu'elle fît ſemblant de les lire avec attention, elle ne perdoit rien de la converſation du fourbe. Garay étoit véritablement habile Alchymiſte, & il avoit même dépenſé beaucoup d'argent en cherchant un ſecret, que perſonne n'a encore pû découvrir. Le tems & le bien qu'il y avoit inutilement employé, l'avoit parfaitement convaincu de la ſottiſe de ceux qui s'amuſent à cette extravagante recherche; & il étoit charmé de trouver une ſi belle occaſion de ratraper une partie de l'argent qu'il y avoit perdu.

Octave trop credule, ajoûtoit foi à ce que Garay lui diſoit, & il comptoit de ſe voir bientôt auſſi riche que le plus puiſſant Monarque de la terre. Il l'aſſura que ſa maiſon étoit bien fournie de toutes les choſes néceſſaires pour les operations Chymiques; & lui montra

une chambre éloignée, remplie de fourneaux, d'alambics, de bouteilles, de creuſets, de tous les inſtrumens de l'Art, & d'un grande quantité de charbon. Garay fut charmé de trouver de ſi beaux préparatifs pour ſon deſſein; & comme le Genois ſe croyoit habile, quoiqu'il n'eût que des connoiſſances mediocres, notre fourbe comprit qu'il le feroit aiſément donner dans le piége qu'il lui tendoit. Il ne lui en parla pas d'avantage alors, quoiqu'Octave eût bien voulu continuer une converſation qui le tranſportoit de joye. Ils deſcendirent dans une belle ſale qui donnoit ſur le Jardin, & où l'on avoit mis le couvert. Ils dînerent enſemble avec beaucoup de plaiſir; & après le répas Garay ſe retira, ayant accoûtumé, diſoit-il, de faire la Sieſte.

Le Genois ſe voyant ſeul avec Rufine, profita de cette occaſion pour lui déclarer ſon amour, lui offrant tous ſes biens, & l'aſſurant qu'elle en ſeroit la maîtreſſe abſolue comme elle l'étoit déja de ſon cœur. Rufine témoigna être ſenſible à ſon affection, & lui donna quelque eſperance, quoiqu'elle ménageât avec ſoin les apparences. Comme

me elle avoit remarqué une Harpe, avec laquelle le Genois ſe délaſſoit quelquefois, elle le pria de faire aporter cet Inſtrument. Rufine après l'avoir accordé, le toucha avec tant d'adreſſe que ſon Amant en fut ravi d'admiration. Pour le piquer encore d'avantage, la Belle étala ſa charmante voix, dont les graces acheverent de le tranſporter de joye. Octave ne manqua pas de lui donner les éloges les plus flateurs, que ſa paſſion pouvoit lui ſuggerer; & on ne peut rien ajoûter aux belles choſes qu'il lui dit, pour exprimer l'agréable ſurpriſe que tant de rares qualitez lui cauſoient.

Rufine ſembloit écouter avec peine les louanges de ſon Amant, & faiſoit ſemblant d'en être toute honteuſe. "Seigneur Octave, lui dit-elle, le petit air que je viens de chanter ſur cette Harpe ne mérite guéres votre attention. Je n'ai eu d'autre deſſein que de vous divertir un moment; & ſi j'y ai réuſſi, vous me ſaurez tel gré qu'il vous plaira de l'envie que j'ai eu de vous faire plaiſir. Il y a de la témerité à moi d'avoir oſé le tenter, devant un homme d'un goût auſſi

„ délicat que le votre, & accoûtumé
„ ſans doute à entendre les plus belles
„ voix du monde.

„ Je n'en ai jamais ouï, repartit Oc-
„ tave, qui approche de la votre; &
„ votre modeſtie ne ſauroit m'empê-
„ cher de vous rendre cette juſtice.
„ Prévalez-vous, s'il vous plait, Ma-
„ dame, des graces dont le Ciel vous
„ a ſi liberalement pourvue, & ſoyez
„ plus reconnoiſſante de ſes faveurs.
„ Sentez mieux ce que vous valez, &
„ comptez que mon approbation n'eſt
„ peut-être pas la moindre que vous
„ pourriez avoir dans Cordoue. J'ai
„ aimé la Muſique & les Inſtrumens
„ pendant ma jeuneſſe, & tout le mon-
„ de convenoit que je n'y réuſſiſſois
„ pas mal. J'avoue que la langue Eſ-
„ pagnole ne m'eſt pas auſſi favorable
„ que l'Italienne, dont j'ai mieux étu-
„ dié les graces & les beautez ſur le
„ Theorbe, que je touche aſſez raiſon-
„ nablement." Comme Rufine vou-
loit quitter la Harpe, le Genois la pria de continuer, & elle chanta encore un air par complaiſance. Il la remercia de la faveur qu'elle avoit bien voulu lui accor-

accorder, & ſe retira enſuite pour lui laiſſer prendre un peu de repos.

Cependant Garay ne dormoit pas dans ſa chambre ; il ſongeoit aux moyens de couper la bourſe à Octave, avec le ſecours de ſa Chymie. Il l'avoit ſi bien perſuadé de ſon habileté, qu'il mouroit d'envie de profiter de ſon ſecret pour ſatisfaire ſon avarice. Le Genois croyoit déja tenir la Pierre Philoſophale, & voir tous les meubles de ſa maiſon convertis en or. Il ſe regardoit comme un autre Créſus, & ſon imagination troublée lui offroit des richeſſes dont il étoit déja embarraſſé.

Pendant que le Genois ſe repaiſſoit de ces vaines chimeres, Garay concertoit avec Rufine ce qu'ils devoient faire pour l'attirer dans le piége. Il lui donna ſes inſtructions par écrit, afin que ſur ce qu'il avoit aſſuré qu'elle étoit habile dans cet Art, le Genois pût ſe convaincre par lui-même qu'elle en ſavoit quelque choſe. Rufine étudia avec ſoin les principaux termes de l'Art, pour en impoſer à ſon Amant lorſqu'il en ſeroit tems. Garay prit quelques morceaux d'une chaîne d'or qu'elle avoit aporté de Seville, & il alla trouver un Orfevre

de Cordoue pour les faire fondre. Il retourna promptement auprès de Rufine, lui montra ſon petit lingot, & lui communiqua l'uſage qu'il étoit reſolu d'en faire.

Octave après un long ſommeil alla réjoindre ſes hôtes, & ils commencerent à s'entretenir de pluſieurs choſes indifferentes, Garay ne voulant pas être le premier à parler de Chymie. Le Genois fit bientôt tomber le diſcours ſur cette matiere. Garay étala fort au long ce qu'il en ſavoit, & parla de cette ſcience, comme un homme qui s'y étoit aſſez appliqué pour y manger tout ſon bien. Octave fut agréablement ſurpris de l'entendre diſcourir d'une maniere ſi relevée; & quoiqu'il fît lui-même profeſſion de Chymie, il connut bien que Garay étoit en état de lui apprendre de belles choſes. Garay, qui vouloit ſe mettre en credit auprès de lui, offrit de donner des preuves de ſon habileté, en convertiſſant en or tel metal qu'on voudroit. Le Genois ravi d'une telle propoſition, le pria affectueuſement d'en faire l'épreuve en ſa préſence. Ils monterent tous deux dans la chambre, qu'ils avoient déja viſitée,

G. J. Fec

& qui, comme on l'a déja dit, étoit bien munie de tout ce qui peut ſervir à un Chymiſte. On aporta du feu, & Garay mit une piéce de cuivre dans un Creuſet. Lorsqu'il le vit fondu, il tira de ſa poche une boëte, remplie d'une poudre admirable, dont il ne manqua pas de vanter les merveilleux effets. Il en jetta un peu dans le Creuſet, qu'il porta auſſi-tôt ſur une fenêtre; il vuida ſubtilement le cuivre fondu, & mit à ſa place ſon lingot d'or, qu'il couvrit avec grand ſoin, aſſurant que dans une demi-heure la poudre auroit produit ſon effet. Durant ce tems-là ils parlerent de diverſes choſes, & ſur tout des plus beaux ſecrets de la Chymie, dans laquelle Octave vouloit ſe perfectionner ſous un maître auſſi habile, eſperant de devenir en peu de tems le plus grand Seigneur de la terre.

Le fourbe Garay voyant qu'il étoit tems de produite les fruits de ſon operation chymique, découvre le Creuſet & en tire ſon lingot d'or qu'il montre au Genois. Celui-ci fut tranſporté de joye en le voyant, quoiqu'il doutât que ce fût de l'or véritable, y ayant été ſouvent trompé. Garay pour l'en con-

vaincre lui remit ſon lingot entre les mains, le priant de l'envoyer chez un Orfevre pour l'examiner. Notre Avare voulut y aller lui-même, & on l'aſſura que c'étoit de l'or le plus fin qu'il y eût.

Pendant ſon abſence Garay n'étoit point oiſif, car il donnoit de nouvelles leçons à Rufine, & l'inſtruiſoit de tout ce qu'elle devoit faire de ſon côté pour venir à bout de leur deſſein. Octave étant de retour leur témoigna combien il étoit ſatisfait de l'épreuve, qu'on venoit de faire en ſa préſence ; & comme il étoit encore plus avare qu'amoureux, il voulut que dès le lendemain on commençât à travailler tout de bon à la Pierre Philoſophale. Il promit de grandes recompenſes à Garay, & l'aſſura qu'il feroit toute la dépenſe, quand elle ſeroit de dix mille écus.

Garay qui étoit un adroit perſonnage, répondit ainſi à l'offre du Genois. "Seigneur Octave, j'ai déja près de ſoixante & dix ans, ainſi je n'ai pas fort long-tems à vivre. Je pourrois bien avec mon ſavoir, paſſer à mon aiſe le reſte de mes jours, & peut-être même faire plus de figure qu'aucun

Grand

„ Grand d'Eſpagne. J'ai de quoi me
„ paſſer de tout le monde, vous n'en
„ ſauriez douter après ce que vous ve-
„ nez de voir. Et comme je n'ai point
„ d'enfans qui puiſſent hériter de mon
„ bien, qui conſiſte en des terres aſſez
„ conſiderables, je deſtine tout ce que
„ j'ai à cette jeune femme, qui eſt fille
„ de feu mon frere. Elle n'eſt déja que
„ trop riche, quand elle n'auroit que
„ ma ſucceſſion, avec celle que ſon Pe-
„ re lui a laiſſée. Elle pourroit ſe ma-
„ rier honorablement avec un homme
„ auſſi qualifié que celui qu'elle a per-
„ du, car ſon mari étoit d'une des
„ plus nobles maiſons de l'Andalouſie.
„ Il me ſeroit aiſé d'augmenter ſes biens
„ à l'infini, vous le ſavez, mais je
„ vous dirai en confidence les raiſons
„ qui m'en empêchent.

„ On ſait en Eſpagne, ajoûta-t-il,
„ que je ſuis le premier Chymiſte de
„ mon tems; ma réputation eſt par-
„ venue jusques aux oreilles de Sa Ma-
„ jeſté, qui me fait chercher de tous
„ côtez avec grand ſoin. Mais j'ai eu
„ le bonheur d'éviter ceux qui tâchent
„ de découvrir le lieu de ma retraite, &
„ j'ai fait courir le bruit que j'ai paſſé

„ en Angleterre. Si je me cache ainſi,
„ ce n'eſt pas que je prétende me faire
„ rechercher, ni que je mépriſe les
„ biens & les honneurs dont Sa Majeſté
„ veut me combler. Cette conduite
„ eſt fondée ſur ma petite Politique,
„ qui eſt de ne vouloir pas achetter la
„ faveur du Roi au prix de ma liberté;
„ car ce ſeroit paſſer le reſte de ma vie
„ dans une éclatante captivité. Je veux
„ encore m'ouvrir à vous ſans reſerve.
„ Le Roi entretient maintenant de
„ nombreuſes Armées ſur pié, dont la
„ dépenſe eſt ſi conſiderable, que ſes
„ revenus joints aux richeſſes que la
„ Flotte des Indes lui aporte tous les
„ ans, ne peuvent y fournir. Pour
„ contenter ſon ambition, il eſt obligé
„ d'employer l'induſtrie de ſes ſujets.
„ Si donc ceux qui me cherchent avec
„ tant de ſoin pouvoient me décou-
„ vrir, le Roi ſachant qu'avec le ſe-
„ cours de mon Art, il lui ſeroit aiſé
„ de ſubvenir à ſes horribles dépenſes,
„ ne manqueroit pas de me faire enfer-
„ mer dans quelque Fortereſſe pour le
„ reſte de mes jours. Je ne vivrois
„ plus pour moi-même, & je ſerois
„ obligé de travailler ſans ceſſe pour

„ rem-

„ remplir les tréſors épuiſez de Sa Ma-
„ jeſté. Je ne me refuſerois pas à ſes
„ beſoins, s'il ne falloit que travailler
„ une ou deux fois pour lui; mais vous
„ ſavez que l'avarice des hommes eſt
„ telle, qu'ils ne ſe contentent pas
„ même de l'abondance, s'ils croyent
„ que la ſource en puiſſe tarir.

„ Voilà, Seigneur Octave, le véritable ſujet qui m'oblige à fuir mon
„ Païs, & à me cacher aux yeux des
„ hommes. Je vous confie un ſecret,
„ dont je n'aurois pas voulu faire part
„ à mon propre frere, s'il vivoit encore; mais je compte ſi fort ſur votre probité & ſur votre diſcretion,
„ que j'oſe me promette que vous ne
„ le revelerez jamais.

„ Je ſuis infiniment ſenſible, répondit Octave, à l'amitié & à la confiance extraordinaire que vous me témoignez, en vous ouvrant ſi ingenuement à moi, & en me communiquant un ſecret que vous avez tant
„ d'interêt de cacher. Je m'eſtime ſi
„ heureux de vous avoir pour ami, que
„ mon ſort pourroit être envié par les
„ plus grands Princes du Monde. Votre Politique me paroit bonne &

„ fort ſage ; & vous faites prudemment
„ de vous tenir caché. On ne man-
„ queroit pas de vous mettre en lieu
„ de ſureté, de peur que paſſant dans
„ un Royaume étranger, les ennemis
„ de Sa Majeſté ne profitaſſent d'un ſe-
„ cret, dont ils pourroient tirer de ſi
„ grands avantages. Je ne puis aſſez
„ vous exprimer, Monſieur, les obliga-
„ tions que je vous ai, & le deſir que
„ je conſerverai toûjours de vous en
„ marquer ma vive reconnoiſſance. Je
„ n'ai à vous offrir que mes biens ; diſ-
„ poſez en avec une entiere liberté,
„ comme de vos propres biens ; &
„ puisque vous m'avez donné une ſi
„ grande preuve de votre habileté, je
„ vous ſupplie de n'en pas demeurer là,
„ & de ne pas quitter Cordoue ſans
„ me donner des inſtructions, dont
„ je puiſſe profiter pendant votre ab-
„ ſence.

Garay lui promit de le ſatisfaire, en lui diſant qu'une choſe auſſi précieuſe que l'or ne pouvoit s'acquerir qu'avec de l'or, & que les commencemens demandoient un effort conſiderable ; qu'ainſi il l'avertiſſoit que la Pierre Philoſophale ne ſe trouvoit pas ſans dépen-

ſe

ſe & ſans peine ; & que s'il avoit reſolu d'y faire travailler, il falloit qu'il en fît les fraix, qu'ils partageroient le profit, & qu'il ſe verroit dans peu comblé de richeſſes.

Octave qui n'aſpiroit qu'à cela, offrit de dépenſer tout ſon bien. Rufine promit de leur aider, parce que, dit-elle, je m'y entens un peu. Beaucoup, répondit Garay, & avec le tems on verra que vous nous ſerez fort utile. Ils convinrent tous enſemble que dans deux jours on commenceroit ce grand ouvrage.

Garay dit, que le principe du Divin Elixir (c'eſt ainſi que les Chymiſtes appellent le Principal de leur Oeuvre) ſe forme de la ſolidité du Mercure, avec le Napele, la Horte, la Ciguë & la grande Lunaire, joints à l'urine & à l'excrement d'un Enfant Rouſſeau ; que le tout devoit être mis dans un Alambic avec des poudres d'Aloës, & l'infuſion de l'Oppium, avec de la graiſſe de Crapaut, de l'Arſenic & du Salpetre. Ainſi il preſſa Octave de chercher en diligence l'Enfant Rouſſeau, comme la choſe qui leur étoit la plus néceſſaire.

Octave lui promit de lui fournir tout

ce qu'il ſouhaiteroit ; & pour commencer à faire les préparatifs, il donna cinq-cens écus d'or à Garay, pour achetter les Drogues précieuſes dont il diſoit avoir beſoin, eſperant que cette ſomme lui produiroit bientôt des Millions ſans nombre.

Pour mieux aſſurer ſa fortune, Octave étoit reſolu de ſe marier avec Rufine, afin que Garay ne pût jamais lui manquer. Il ne voulut pas differer plus long-tems à leur communiquer ſon deſſein ; & le ſoir après avoir ſoupé, il mena Garay dans ſon Jardin, & lui en fit confidence. Garay perſuadé que ce ſeroit un moyen infaillible pour réuſſir, approuva ſon deſſein, & ne manqua pas d'exaggerer le bonheur de ſa Niéce, ſi elle avoit pour Epoux un homme d'un ſi grand mérite. Mais il avertit Octave qu'il y avoit un obſtacle à ſurmonter ; c'eſt que ſa Niéce ne pouvoit ſe marier ſans une diſpenſe de Rome, parce que d'abord après la mort de ſon mari elle avoit fait vœu d'être Religieuſe. Il ajoûta qu'ils avoient entrepris le voyage de Madrid, pour ſe faire payer de ſix années d'arrerages d'une rente qui leur

étoit

étoit dûë par une perſonne de condition; & qu'il lui donnoit ſa parole qu'auſſi-tôt que la diſpenſe de Rome ſeroit arrivée, le mariage ſe concluroit à ſa ſatisfaction, perſuadé que Rufine ne le dediroit jamais de tout ce qu'il feroit. Octave fut le plus content de tous les hommes, lorſqu'il eut reçu une réponſe auſſi favorable; & dès ce jour là Garay fut maître abſolu de tout ce qu'il poſſedoit.

Garay ne manqua pas d'achetter quelques Drogues de peu de valeur, qu'il fit monter fort haut. Il ſe pourvût auſſi de nouveaux Creuſets & Alambics, faiſant croire au bon homme qu'ils lui étoient abſolument néceſſaires. Le Genois de ſon côté cherchoit de l'urine de l'Enfant Rouſſeau, qu'il eut bien de la peine à trouver; car les meres craignant qu'on ne leur en demandât pour quelque ſortilege, n'en vouloient point donner. Mais avec de l'argent on vient à bout des choſes les plus difficiles. Garay ne differoit ſi long-tems à faire ſes operations Chymiques, que pour trouver l'occaſion de faire ſon coup, & de s'enfuir ſur deux bons chevaux qu'il tenoit toûjours prêts à Cordouë.

Il fit pluſieurs experiences curieuſes

en

en préſence du Genois; il achetta divers metaux, & differentes ſortes de Sels que les Chymiſtes employent; & mettant le feu à ſes fournaux, il amuſoit inutilement celui qui en faiſoit la dépenſe, qui ſe promettoit d'en tirer un grand profit. Pour ce qui eſt de l'amour, Octave étoit mieux traité qu'auparavant; car après la propoſition de Mariage, Rufine qui en ſavoit long écoutoit ſes douceurs, paroiſſoit ſenſible à ſes careſſes, & lui accordoit quelques faveurs en l'abſence de Garay.

Cependant Octave eut avis, qu'on avoit tiré ſur lui des Lettres de change pour des ſommes conſiderables, qu'il devoit payer à vingt jours de vuë. Il aprit en même tems diverſes banqueroutes, que ſes Correſpondans lui avoient faites dans les Païs étrangers; & il eut peur de perdre ſon credit, ſi le ſuccez des operations Chymiques ne répondoit pas à ſes eſperances. Pour remedier à tout en cas de beſoin, il reſolut de mettre ſes meilleurs effets à couvert, ſuivant la coûtume de la plûpart des Négocians, qui ſauvent tout ce qu'ils peuvent de leur bien, lorſqu'ils ſe voyent reduits à faire banqueroute. Ainſi le

Genois qui n'étoit pas encore reduit à l'extremité, uſoit de précaution, au cas que ſes affaires tournaſſent mal pour lui; & il ſécondoit en cela les deſſeins de Rufine & de Garay. Celui-ci cacha une bonne ſomme d'argent & quelques joyaux de prix ſous le nom d'Octave, qui ſe fioit entierement à lui; & la perſonne qui les avoit en dépôt, reçut ordre de ne remettre le tout qu'à l'un des deux. De plus Octave transporta le reſte de ſon argent dans ſa maiſon de campagne, & le mit en préſence de Rufine, dans un endroit caché qu'il avoit fait faire exprès en cas de beſoin. Garay travailloit toûjours dans ſon Laboratoire, & donnoit de grandes eſperances que dans peu de jours on ne verroit qu'or & argent chez Octave.

Octave fut obligé de faire un petit voyage, afin de prendre avec un de ſes amis quelques meſures, pour prévenir diverſes pertes dont il étoit menacé. Il laiſſa ſa maiſon en garde au fripon qui en étoit déja le maître abſolu, & c'étoit la plus grande faute qu'il pouvoit faire. Garay voyant l'occaſion auſſi belle qu'il pouvoit la ſouhaitter, ne jugea pas à propos d'attendre plus long-

tems.

tems. Il tira tout l'or & l'argent monnoyé & les pierreries qui étoient dans la maiſon, & ſe contenta d'y laiſſer ce qu'il ne pouvoit emporter. Rufine & lui s'étant chargez de ce qu'il y avoit de plus précieux, ils abandonnerent les Fournaux & les Alambics, firent la Pierre Philoſophale aux dépens du credule Genois, & monterent à cheval pendant que les Domeſtiques dormoient. Ils prirent la route de Malaga que Garay ſavoit fort bien, & marcherent toute la nuit avec un riche butin. Garay avant que de partir, laiſſa des vers ſur le Buffet, pour achever de deſeſperer l'avare qu'il avoit ſi bien redreſſé.

Deux jours après Octave revint d'Andujar, fort mécontent du ſuccez de ſon voyage. L'eſperance qu'il avoit en Garay étoit la ſeule conſolation qui lui reſtoit. Il ſe flattoit avec ſon ſecours de remedier à ſon malheur, de mettre bon ordre à ſes affaires, & de devenir plus riche que jamais, tant la Chymie lui avoit faſciné l'eſprit.

Il arriva ſur le ſoir à ſa maiſon de campagne, où il trouva un Valet qui le reçût avec un viſage fort triſte. Octave étant monté en haut, demande avec quel-

quelque alteration des nouvelles de ſes hôtes. Le Valet lui répond qu'il ne ſait ce qu'ils ſont devenus; qu'ils ont pris la fuite pendant qu'il dormoit, après l'avoir ſi bien enfermé dans ſa chambre, qu'il avoit été obligé d'en rompre la porte. Ils firent enſemble la viſite de la maiſon, & ils trouverent les coffres ouverts & bien vuidez. Ce n'étoit pas le ſeul malheur, dont le Genois étoit menacé. Il craignoit avec raiſon que Garay n'eût retiré à Cordoue le dépôt qu'il y avoit laiſſé ; & comme il étoit trop tard pour s'en éclaircir ce jour-là, il ſe retira pour prendre du repos. En poſant la chandelle ſur la table, il aperçût le papier que Garay y avoit laiſſé ; il l'ouvrit & lût les vers ſuivans.

Alchymiſtes impertinens,
Qui vous montrez par trop credules,
Et qui conſumez votre tems,
En des recherches ridicules:

D'où vient cet orgueil nompareil,
De penſer par une chimere,
Faire en bref ce que le Soleil
Eſt quatre ou cinq cens ans à faire?

C'eſt tout ce que vous méritez,
Si la perte vous eſt ſenſible:
Ainſi doivent être traitez
Ceux qui recherchent l'impoſſible.

Vous êtes pris à l'Ameçon,
Ces tours, Octave, ſont des notres:
Profitez de cette leçon,
Pour n'être pas duppé par d'autres.

L'infortuné Genois n'eut pas plutôt lû ces vers, qu'il comprit bien que ſes hôtes l'avoient eux-mêmes volé. Il paſſa toute la nuit dans une agitation violente, comme il eſt aiſé de le comprendre. Il ſe voyoit ſur le point de faire banqueroute, & ſans aucun moyen d'y remedier. Il ſe flattoit pourtant de retrouver à Cordouë l'argent & les joyaux qu'il y avoit laiſſez, & même d'attraper Garay. Si Octave étoit chagrin & deſolé, ce n'étoit plus l'amour qui cauſoit ſes inquiétudes. La perte de ſon argent l'avoit guéri de ſa paſſion pour Rufine, & il étoit inconſolable d'avoir été ſi vilainement trompé par un coquin. Il peſta mille fois contre la Chymie, maudiſſant le jour où il s'étoit entêté de cet Art diabolique.

A peine vit-il le jour qu'il ſortit à la hâte, & alla trouver celui à qui il avoit confié ſon argent. Il lui demanda s'il avoit vû Garay. L'autre répondit qu'il étoit venu, & qu'il avoit pris tout ce qu'il avoit laiſſé chez lui; & qu'en cela il avoit ſuivi ſes ordres. Ce fut un coup de foudre qui accabla le malheureux Genois, & peu s'en fallut qu'il ne mourut de douleur. Le chagrin lui fit faire tant d'extravagances, que ſi ſon Ami n'en eût ſû la véritable cauſe, il l'eût pris pour un inſenſé. Il le conſola le mieux qu'il put, & lui conſeilla de faire toutes les diligences poſſibles pour attraper les voleurs. Il n'oublia rien pour y réuſſir, & il fit partir un grand nombre d'Archers, qui ſe partagerent dans tous les chemins qu'on pouvoit prendre en ſortant de Cordouë. Mais la route que Garay & Rufine avoient ſuivie, étoit ſi extraordinaire, qu'on ne peut jamais les découvrir. Les Archers s'en retournerent après une longue & fatigante courſe, dont ils ne manquerent pas de ſe faire bien payer; & ce fut encore un redoublement de douleur pour notre avare, à qui il ne reſtoit que peu d'argent.

Cet-

Cette avanture fut bientôt publique dans toute la Ville ; & le Genois ne pouvant ſatisfaire à ſes engagemens, fut contraint de diſparoître. Il s'en retourna à Genes avec ce qu'il put ſauver par la vente de ſes maiſons & de ſes meubles. Il fit ſi bien, que ſes Créanciers ayant apris ſa banqueroute, ne trouverent aucun effet pour ſe dédommager de leurs pertes.

Fin du Livre ſecond, & du Tome premier.

HISTOI-

HISTOIRE

ET

AVANTURES

DE

DONA RUFINE,

Fameuſe Courtiſane de Seville.

Traduite de l'Eſpagnol.

TOME II.

A LA HAYE,
Chez A. VAN DOLE

M. DCC. XLIII.

G. S. Fec

HISTOIRE
ET
AVANTURES
DE
DONA RUFINE,

Fameuſe Courtiſane de Seville.

LIVRE TROISIEME.

GAray & Rufine firent une diligence extraordinaire dans leur voyage, marchant toûjours dans des ſentiers écartez. Pendant les quatre premieres nuits, ils ne jugerent pas à propos de s'arrêter dans les Villes ou Bourgs qu'ils

rencontroient; ils dormoient dans la Campagne pour éviter les Archers, qu'ils ſavoient bien qu'on envoyeroit après eux. Ils avoient changé d'habits, & s'étoient déguiſez le mieux qu'il leur avoit été poſſible, fuyant les lieux où l'on auroit pû les reconnoître. Garay avoit ſoin de chercher des proviſions; & comme la ſaiſon étoit belle, ils ſe mettoient peu en peine de trouver de bons gîtes.

Ils arriverent dans un bois, comme le Soleil étoit ſur le point de ſe coucher. Une épaiſſe nuée accompagnée du bruit du Tonnerre & d'éclairs, leur faiſant craindre un terrible Orage, ils entrerent dans le plus épais du bois pour ſe mettre à l'abri du mauvais tems. D'autres voyageurs ſaiſis de la même crainte, ſe refugierent dans un lieu tout proche de celui où Garay & Rufine s'étoient cachez; & comme ils faiſoient aſſez de bruit en parlant, Garay eut la curioſité de ſavoir ce que c'étoit. Il s'avança doucement, à la faveur des buiſſons épais qui le couvroient, & il aperçut trois hommes qui s'entretenoient enſemble au pié d'un arbre touffu.

Si cette tempête, dit l'un d'eux, dure toute la nuit, je ne croi pas que notre deſſein

deſſein réuſſiſſe. Il eſt vrai, répond un autre, & l'Hermite de la Serre s'ennuyera, ſans doute, de nous attendre long-tems. C'eſt un homme rare & admirable, dit le troiſième, que ce Frere Criſpin. Sous ſon manteau de Religion il couvre beaucoup de malice, & par ſon adreſſe il a gagné les bonnes graces de ceux qui lui ont donné cet Hermitage. Il eſt ſi habile & il cache ſi bien ſon hypocriſie, ajoûte le premier, qu'il n'y a perſonne qui n'y ſoit trompé. On le regarde dans tout le Païs comme un homme d'une vertu angelique, & c'eſt le plus grand ſcelerat qu'il y ait dans toute l'Eſpagne. Depuis douze ans que je le connois, dit le ſecond, il fait profeſſion de receler les Voleurs. Il a été ſi heureux pendant tout ce tems-là, qu'il n'a eu aucun démêlé avec la Juſtice, & qu'il n'a pas même été ſoupçonné du manége qu'il fait. Combien y en a-t-il d'autres, qui ſont ſurpris & pendus, dès la premiere fois qu'ils ſe mêlent d'un métier auſſi dangereux.

Il faut avouer, dit le dernier, que ſon Hermitage eſt un lieu bien commode pour des gens de notre profeſſion; & la Cave qu'il a pratiquée, eſt un ſou-

terrain que le Diable ne devineroit pas. Nous ne pouvions mieux cacher que dans cet endroit, les quinze cens écus que nous volâmes hier au Marchand qui tomba entre nos mains. C'eſt le meilleur coup qui ſe ſoit fait depuis longtems dans ces quartiers. Si la pluye s'appaiſe un peu, répond un autre, je n'eſpere pas moins aujourd'hui. Là-deſſus ils convinrent des meſures qu'ils devoient prendre pour réuſſir dans leur projet.

Garay ne perdit pas un mot de cette belle converſation. Il connoiſſoit fort exactement tout le Païs, & il avoit ſouvent vû l'Hermite Criſpin, qu'il avoit toûjours regardé comme un ſaint perſonnage. Il ne ſe ſeroit jamais imaginé, que ſous un tel habit il ſe fût mêlé d'un pareil négoce, & que ſon Hermitage eût été une retraite de Voleurs. Garay retourna ſans bruit joindre Rufine, & lui conta tout ce qu'il avoit entendu. Ils paſſerent encore une heure dans le même endroit avec leurs chevaux, de peur d'être découverts & de ne pouvoir profiter de cette avanture.

Lorsque les Voleurs furent partis, nos gens ſe retirerent dans une hôtele-

telerie écartée, où ils paſſerent la nuit & le jour ſuivant pour ſe délaſſer de leurs fatigues, & ſe préparer à faire un tour de leur métier ? Sur le ſoir ils allerent à l'Hermitage du Frere Criſpin, & lorſqu'ils en furent près ils deſcendirent de cheval. Garay prend Rufine & la lie à un Arbre. La Belle ſe met à crier de toute ſa force, & comme ſi on vouloit l'égorger. N'y a-t-il perſonne ici qui puiſſe ſecourir une femme infortunée, à qui l'on veut ôter la vie ? Ah Ciel ! ayez pitié de moi, & vangez le tort qu'on fait à mon innocence. Garay jouant ſon perſonnage, s'écrie d'un ton furieux ; c'eſt en vain que tu appelles du ſecours ; recommande toi à Dieu & profite des momens qui te reſtent, car tu ne ſaurois te garantir de mes mains ; ce poignard va t'arracher la vie.

Au premier cri qu'elle pouſſa, l'Hermite l'entendit. Il étoit ſeul dans ſon Hermitage, ce qui étoit aſſez extraordinaire ; car toutes les nuits il avoit avec lui quelques-uns de ſes camarades, qui n'étoient pas gens à miracles. Le bon Frere ſe ſaiſit auſſi-tôt de deux piſtolets, & s'approchant du lieu d'où venoit

noit la voix plaintive qu'il entendoit, il tira un coup au hazard pour effrayer le meurtrier. Garay ne demandoit pas mieux, étant convenu avec Rufine, qu'il s'éloigneroit d'abord qu'on viendroit à ſon ſecours. Il monte auſſitôt ſur un des chevaux, & tenant l'autre par la bride, il prend la fuite, comme ſi la peur l'empêchoit d'executer ſon crime.

L'Hermite s'aproche, & à la faveur de la Lune, il aperçoit Rufine qui fondoit en larmes, & qui n'attendoit que le coup de la mort. Comme Criſpin s'avançoit elle fit ſemblant de ne pas le voir, & pour mieux jouer ſon rôle, elle s'écrie: Qui te ramene traître? As-tu oublié la peur que le coup de piſtolet t'a cauſée, pour oſer revenir encore? Je ſuis ici ſans deffenſe, ôte-moi la vie; mais je t'avertis que le Ciel ne laiſſera pas ton crime impuni, & qu'il prendra ſoin de vanger mon innocence.

L'hypocrite Criſpin répondit à ce diſcours: Je ne ſuis pas celui que vous penſez, Madame; je viens vous ſecourir dans le preſſant danger où vous étes, & vous ſauver la vie. Qu'eſt devenu le traître qui prétendoit vous la ravir, &

& qui m'a obligé à prendre des Armes à feu pour le pourſuivre, perſuadé que cette action de charité ſeroit d'un grand mérite devant Dieu?

En diſant cela, il la délia de l'arbre où Garay l'avoit attachée; & Rufine ſe jettant à ſes pieds; il falloit, lui dit-elle, Serviteur de Dieu, que ce miraculeux ſecours me vînt de votre main. Le Ciel vous a, ſans doute, revelé le tort que l'on vouloit me faire, puiſque vous êtes venu avec des Armes ſi contraires à votre profeſſion, pour châtier le ſcelerat qui vouloit m'immoler à ſa fureur. Je prie Dieu qu'il recompenſe votre charité, & la protection que vous accordez à une femme innocente, & ſans défenſe. Je ne puis autrement vous témoigner la reconnoiſſance que j'ai du bien que vous m'avez fait, que par mes ſoumiſſions & mes vœux. Je vous ſuis redevable de la vie, qu'un Frere inhumain vouloit m'arracher.

Frere Criſpin, qui n'étoit pas ennemi du beau ſexe, trouva Rufine fort de ſon goût. Mais comme il lui importoit que ſon hypocriſie fût encore cachée, il affecta beaucoup de modeſtie & de retenue. Il s'abſtint de parler d'amour à

la Belle & de lui faire des careſſes; & continuant à contrefaire le ſaint, il lui dit: Ma Sœur, je ne ſuis pas digne de toutes les faveurs qu'il plait à Dieu de m'accorder; mais je fais tout ce que je puis pour vivre en homme de bien, ſervant le Créateur dans cette ſolitude, où ſa divine Majeſté a permis que j'euſſe le moyen de vous ſecourir. Je lui en rends graces de tout mon cœur, & je ſuis ravi que la choſe ſe ſoit paſſée auſſi heureuſement pour vous. Je ne puis vous offrir qu'une pauvre cellule pour cette nuit, & pour autant de tems qu'il vous plaira, juſqu à ce que vous ayez mis ordre à vos affaires, & que la colere de votre Frere ſoit appaiſée. Je vous aſſure qu'elle eſt entierement à votre ſervice, & je vous l'offre avec autant de cordialité, qu'un bon chrêtien en doit avoir pour ſon prochain: car je n'ai pris cet habit que pour exercer de ſemblables charitez.

Rufine le remercia de nouveau de ſes offres, accompagnant ſes actions de graces de beaucoup de larmes; ce que les femmes ſavent faire quand elles veulent, & ſurtout celle-ci qui étoit habile à jouer toute ſorte de perſonnages. Elle

accep-

accepta de bon cœur l'offre qu'on lui faiſoit, comme un moyen ſûr de venir à bout de ſon deſſein. Ils s'avancerent enſemble vers l'Hermitage, & le Frere Criſpin que l'Amour commençoit à échauffer, voyant que Rufine étoit fatiguée, tâchoit de la conſoler par de douces paroles; & enfin il la prit par deſſous les bras pour lui aider à marcher. Il ouvrit la porte de ſon Hermitage, & quand ils y furent entrez, Rufine fut bien étonnée de voir un ais ſur lequel il feignoit de coucher pendant la nuit, avec un Crucifix & une tête de mort au chevet du lit, & une diſcipline qui étoit pendue à un clou. Il n'y avoit point d'autre meuble qu'une mechante table & deux petits bancs. Elle ſe repentit d'abord d'être venue dans cette maiſon, dont la pauvreté & la feinte retenue de Criſpin ne répondoient pas à ce que Garay avoit ouï dire aux trois Voleurs dans le bois.

Le bon Frere voyant que Rufine conſideroit les meubles de ſa chambre, & qu'elle n'en paroiſſoit pas fort ſatisfaite, lui dit: Ma chere Sœur, ce gite vous paroit ſans doute bien chetif, & ne vous promet pas un repos fort commo-

de pour cette nuit ; mais tranquiliſez vous, je vous coucherai mieux que vous ne penſez. Vous étez heureu[x] de vous rencontrer ici dans un tems où il n'y a perſonne qui y faſſe de Neuvaine, comme quelques ames pieuſes ont actoûtumé de faire ſouvent dans cet Hermitage. Quelques-unes de ces ſaintes perſonnes ont eu la prévoyance de faire aporter des lits & des meubles, pour s'en ſervir quand elles y viendroient coucher. L'hypocrite mentoit en cela, parce que lui ayant demandé ſi elle étoit de Malaga, & ayant appris qu'elle étoit d'ailleurs, il s'enhardit de lui aſſurer, qu'il y avoit dans ſon Hermitage des lits pour diverſes perſonnes de cette Ville qui venoient s'y retirer pour s'occuper du ſalut de leurs Ames; ce qui étoit très faux. Mais le Drôle, qui aimoit à dormir à ſon aiſe, étoit pourvû de matelas & de tout ce qui eſt néceſſaire pour de bons lits, ſoit pour lui-même, ſoit pour les hôtes ſecrets qu'il recevoit ſouvent chez lui. Ces meubles étoient dans une ſalle baſſe, où l'Hermite ſerroit les effets que les Voleurs de ſa troupe avoient ſoin de lui porter après leurs expeditions nocturnes.

nes. Il pria Rufine d'attendre un moment ; il deſcendit, & il aporta de quoi faire un bon lit, dans une petite chambre cachée, & peu éloignée de la ſienne.

Ils ſouperent ce ſoir-là mieux que Rufine ne l'avoit eſperé. Ils mangerent de fort bonne viande, & un excellent Lapin, que l'Hermite feignit avoir été laiſſé chez lui par un de ſes dévots, à qui il avoit beaucoup d'obligation; & pour le deſſert, ils ne manquerent pas des meilleurs fruits de la ſaiſon.

Rufine qui étoit d'un naturel enjoué, ſe fit violence & parut fort ſérieuſe pendant le répas, témoignant avoir peu d'envie de manger, à cauſe de ſa laſſitude & de la triſteſſe dont ſon avanture l'accabloit. Le bon Frere de ſon côté diſſimuloit ſon appetit, ſoit qu'il voulût donner idée de ſa mortification, ſoit qu'il eût deſſein de complaire à ſon hôteſſe en l'imitant. Il s'abſtint comme elle de manger, mais non pas de la regarder avec attention tant que dura le ſouper. Il dit graces à la fin fort dévotement, comme il avoit dit le *Benedicite* au commencement. La nape étant

levée, le Frere Criſpin curieux de ſavoir de Rufine la cauſe qui avoit obligé ſon Frere à attenter ſur ſa vie, la pria inſtamment de la lui apprendre, ce qu'elle fit en ces termes.

Quoique ce ſoit redoubler mon affliction que de parler du ſujet qui la cauſe, je vous ai tant d'obligations, mon vénérable Frere, que je ſerois ingrate ſi je refuſois de vous dire ce que vous deſirez ſavoir de moi. Ecoutez moi donc avec patience, & je vais vous le raconter.

Je ſuis née dans la Ville d'Almeria de parens nobles qui s'y ſont établis depuis très long-tems. Ils n'ont point eu d'autres Enfans de leur mariage, que mon Frere & moi, qui ſuis la plus jeune. Je n'avois que quinze ans, lorsque j'eus le malheur de perdre mon Pere & ma Mere. Jeune, & avec ce viſage, que vous voyez, qu'on me diſoit n'être pas laid, je me vis recherchée en mariage de pluſieurs Cavaliers. Mon Frere, qui n'enviſageoit que ſon interêt particulier, rejetta toutes leurs propoſitions, prétendant qu'aucun d'eux ne me convenoit, ſoit pour le bien, ſoit pour la naiſſance; & il fit ſi bien qu'aucun de

mes

mes Amans ne put venir à bout de ſes prétentions. La véritable raiſon de tous ces refus étoit le deſir que mon Frere avoit, de me confiner dans un Couvent auprès de deux vieilles Tantes. Je m'apperçûs de ſon deſſein, parce qu'elles me preſſoient ſans ceſſe de me faire Religieuſe. Mais n'ayant jamais eu de l'inclination pour le Cloître, je ne leur rendis aucune réponſe favorable. Mon Frere en fut très-fâché, & me regarda depuis de mauvais œil.

Sur ces entrefaites un Cavalier, qui étoit ſorti fort jeune d'Almeria, revint des Païs-Bas, où après avoir ſervi long-tems dans les Armées de ſa Majeſté, il fut fait Capitaine de Cavalerie, & gratifié d'une Penſion conſiderable. Il eut envie de faire un voyage chez lui, il en obtint la permiſſion de ſon General, & il arriva avec un bel équipage. Il avoit un patrimonie aſſez conſiderable, qui s'étoit fort accru par les revenus, dont il n'avoit reçû qu'une petite partie depuis ſon départ.

Ce Cavalier me vit un jour dans une Egliſe, il me trouva à ſon gré, & demanda qui j'étois. On l'en informa,

il conçût de l'eſtime pour moi, il me fit ſa Cour & commença à m'écrire. Enfin, pour abreger mon diſcours voyant les marques qu'il me donnoit de ſon Amour, l'égalité qu'il y avoit entre nous pour la naiſſance & pour les biens, & les belles qualitez qu'il faiſoit paroître, je crus être obligée de répondre à ſon affection & de lui donner entrée chez moi, puiſqu'il ne ne me recherchoit que pour m'avoir en mariage. Il y venoit aſſez librement, parce que mon Frere étoit alors accablé d'une dangereuſe maladie, dont il penſa mourir. Plut-à-Dieu, que le Ciel m'eût alors délivrée de ce Frere inhumain! Je ne me verrois pas maintenant dans un état ſi triſte & ſi déplorable.

Un de ceux qui m'avoient auparavant recherchée, jaloux qu'un nouveau venu poſſedât mes bonnes graces, & qu'il eût fait de ſi grands progrez, ne manqua pas de l'obſerver. Il le vit entrer & ſortir de chez moi à des heures induës, il ſe ſervit de cette occaſion pour ſe vanger du mépris que je faiſois de lui, en donnant avis à mon Frere de ce qui ſe paſſoit dans ſa maiſon. Il alla lui rendre viſite, &

ſe

ſe trouvant ſeul avec lui, il lui raconta tout ce qu'il avoit vû. Mon Frere, qui commençoit à reprendre ſes forces, & qui ſe levoit tous les jours, vérifia lui-même ce qu'il venoit d'apprendre. Il étoit encore trop foible pour ſe vanger de moi, & il reſolut d'en attendre l'occaſion favorable. Il ſe contenta de témoigner au Jaloux, qu'il étoit très-fâché que j'euſſe donné mes bonnes graces à ce Capitaine, proteſtant qu'il auroit mieux aimé que j'euſſe fait un autre choix; car il avoit eu querelle avec ſon Frere aîné, & depuis ce tems-là ils étoient ennemis irreconciliables.

Mon Frere ayant retabli ſa ſanté, & ſachant que le Capitaine étoit abſent d'Almeria pour quelques affaires, me propoſa de me conduire à Malaga, pour rendre viſite à une Tante Religieuſe de l'Ordre de St. Bernard. Je le crus bonnement; ignorant qu'il fût inſtruit de mes liaiſons avec le Capitaine. J'acceptai ſon offre avec joye, & j'étois charmée de faire ce voyage, parce que j'aimois fort cette Tante qui m'envoyoit quantité de petits Ouvrages de ſa façon & d'autres préſens.

Nous

Nous nous diſpoſames à partir, & montâmes à cheval avec deux Valets. En arrivant près de ce bois, mon Frere leur a fait prendre les devants pour retenir un Logis à Malaga; & lorsque nous avons été au lieu où vous m'avez trouvée, il m'a fait deſcendre par force de cheval, & m'a miſe dans l'état où vous m'avez vuë. J'euſſe indubitablement perdu la vie, ſi vous n'étiez venu à mon ſecours; car votre piſtolet lui a fait tant de peur, qu'il a pris la fuite & m'a laiſſée attachée à cet Arbre. Dieu veuille vous recompenſer de votre charité, dont je ne perdrai jamais le ſouvenir.

Criſpin la conſola de ſon mieux, & lui offrit tous les ſecours qui dépendoient de lui. Il étoit déja tard, & ils allerent prendre du repos L'Hermite ſe ſentoit brûler d'amour pour Rufine, & mouroit d'envie de lui déclarer ſa paſſion; mais il craignoit de l'effaroucher. Elle ſe coucha dans le lit qui lui avoit été préparé, & Criſpin dans un autre qu'il tenoit caché; car quelque auſterité qu'il fît paroître, il aimoit fort ſes aiſes. Il paſſa toute la nuit ſans presque dormir, occupé à cher-

chercher les moyens de jouir de la beauté, qu'il avoit chez lui. Cependant le jour arriva, & le chant des oiſeaux l'en avertit. Il ſe leva, auſſi bien que Rufine, qui entrant dans la chapelle le vit à genoux devant l'Autel. A peine entendit-il le bruit qu'elle fit, qu'interrompant ſon Oraiſon, ſi tant eſt qu'il en fit une, il tourna la tête pour voir la Belle. Il étoit ſi épris d'amour pour elle, depuis l'entretien qu'il avoit eu le ſoir avec elle, qu'il ne put s'empêcher de ſe détourner de ſa prière. Rufine l'imita dans ſon hypocriſie, & ſe mit auſſi à genoux. Elle fut dans cette poſture plus long-tems qu'elle n'eût deſiré, car la dévotion n'étoit pas ſa vertu favorite. Lorsqu'elle vit que Criſpin avoit achevé ſon Oraiſon, elle mit auſſi fin à la ſienne.

Le Frere s'approcha, & lui dit: Loué ſoit l'Eternel, ma Sœur en Chriſt, & vous faſſe vivre heureuſe le reſte de vos jours; qu'il vous donne & pour l'ame & pour le corps autant de biens que je vous en deſire! Dites moi, s'il vous plait, parfaite créature de Dieu, comment avez-vous repoſé cette nuit?

Fort bien, répondit-elle, mon Frere, gra-

grace, à votre charité, quoique la peine où je ſuis ne me laiſſe pas ſans de grandes inquiétudes. C'eſt un des meilleurs alimens que puiſſe recevoir l'homme, que le repos, dit Criſpin, & je croi qu'il profite autant que le manger. Recommandez le tout à Dieu, & ayez bonne eſperance que cette triſteſſe ſe convertira en joye. Ainſi le permette la bonté divine, dit-elle.

Ils entrerent enſuite dans une petite chambre, qui donnoit ſur la Campagne, & s'étant aſſis tous deux, Frere Criſpin commença à la haranguer ainſi.

„ Certainement, Madame, quand „ je vois les hommes agitez, & com„ me tranſportez hors d'eux-mêmes „ par la beauté des femmes, je ne puis „ m'empêcher de les excuſer; parce „ que ce qu'il y a de fragile dans l'hom„ me ne peut manquer de produire ſon „ effet. Le Cœur ſe porte naturelle„ ment à deſirer ce que les yeux con„ ſiderent avec plaiſir, quand ils ont „ pour objet ce que Dieu a formé de „ plus agréable. De là, ma chere „ Sœur, je vous laiſſe à juger, quel„ les doivent être nos reflexions & „ nos mouvemens pour les beautez „ cele-

„ celeſtes, & pour les merveilles ſur-
„ naturelles, où nos ſens ne pénétrent
„ point. Je quittai le monde dans un
„ âge, où je n'avois encore aucune
„ idée du mal. Je me propoſai autant
„ que je le pus humainement, de m'é-
„ loigner le plus qu'il me ſeroit poſſi-
„ ble de la vuë de ce ſexe admirable,
„ qu'on n'a pas mal nommé la plus
„ belle moitié du monde ; parce
„ que je ſentois déja que j'étois hom-
„ me, & qu'il n'appartenoit qu'aux
„ Anges de n'en être point touchez.
„ Je l'éprouve bien mieux aujourd'-
„ hui que je ne l'éprouvai dans cet âge
„ d'innocence, & je ſens bien qu'il faut
„ que je m'éloigne de vous prompte-
„ ment, ſi je ne veux tomber lourde-
„ ment dans le piége que me tend le
„ Diable. Tout ce Diſcours, Mada-
„ me, n'a pour but que de vous mon-
„ trer, que les beaux viſages ſont très
„ dangereux, & que je ſens mon ame
„ en très grand peril depuis que j'ai vû
„ le votre. Ne vous allarmez pas, s'il
„ vous plait, de m'entendre parler de
„ la ſorte. Ce diſcours eſt, je l'avoue,
„ peu convenable à l'habit que je por-
„ te, & à la profeſſion que j'ai em-

„ braſ-

„ braſſée ; mais tout cela n'empêche
„ pas que je ne ſois homme, & ſujet
„ par conſéquent à toutes les infirmi-
„ tez humaines.

En achevant ces paroles, il rougit de pudeur, feignant pour la premiere fois une honte, dont il ne fut jamais ſuſceptible. Rufine par une modeſtie affectée, témoigna d'en avoir autant que lui. Mais comme la fortune lui préſentoit une belle occaſion pour réuſſir dans ſon projet, elle n'eut garde de lui tourner le dos, & fit cette réponſe à l'Hermite.

„ Quoique je ſache bien que je ne
„ ſuis pas du nombre de celles, qui
„ par leur beauté peuvent cauſer de
„ l'inquiétude aux hommes ; je confeſſe,
„ Frere Criſpin, que je ne laiſſe pas
„ d'être de votre opinion ſur ce point.
„ La force de la beauté eſt ſi puiſſan-
„ te, que toute femme que je ſuis, je
„ m'y laiſſe emporter comme les au-
„ tres, & je n'ai pas de plus grand
„ plaiſir que celui de voir un beau
„ viſage & d'en admirer les traits.
„ Ainſi je ne m'étonne point, ſi les
„ hommes ſont reduits à quelque ex-
„ trêmité, quand la paſſion de l'Amour

„ les

„ les agite, puisqu'il eſt certain que la
„ force de la beauté agit ſur eux avec
„ une puiſſance extraordinaire. Je
„ m'étonne auſſi peu qu'elle produiſe
„ ſes effets auſſi bien ſur ceux qui ont
„ quitté le monde, que ſur ceux qui
„ y ſont le plus attachez; parce qu'ils
„ n'ont pas atteint à un aſſez haut de-
„ gré de perfection, pour être entie-
„ rement purifiez des affections hu-
„ maines. J'eſtime encore plus que
„ je ne faiſois, la charité dont vous
„ uſez à mon égard, apprenant que
„ c'eſt aux dépens de votre repos &
„ de la tranquillité de votre Ame. Je
„ ſouhaitterois de bon cœur de n'être
„ point la cauſe de tant de troubles;
„ mais comme il n'y a que moi qui
„ vous écoute, vous n'avez rien à
„ craindre de ce côté-là. Au reſte,
„ comme vous avez voulu ſavoir l'hi-
„ ſtoire de mes avantures, je vous prie
„ de ne pas me cacher les votres, &
„ de me dire qui vous a pû obliger à
„ quitter ſi-tôt le monde, pour vivre
„ dans cette ſolitude & avec tant d'au-
„ ſterité. Car quoique je voye bien
„ que vous l'avez fait pour le ſalut de
„ votre Ame, je trouve en vous des

„ qua-

„ qualitez qui euſſent pû vous faire eſti-
„ mer dans votre jeuneſſe, & vous
„ obliger à differer à un autre tems
„ l'execution d'une ſi étrange réſo-
„ lution.

Rufine parla comme le faux Hermite le ſouhaittoit. Tout ravi de joye il s'enhardit de lui dire, que ſa beauté avoit tant de charmes & un pouvoir ſi abſolu ſur lui, que depuis l'heure qu'elle s'étoit refugiée dans ſa maiſon, il n'avoit eu aucun repos, l'aimant avec toute la paſſion imaginable. La Belle ne fit point trop la cruelle à ce diſcours, excuſant le bon Apôtre ſur la fragilité de l'homme. Elle ne vouloit pas lui ôter toute eſperance, afin de venir par ce moyen à ſes fins; ainſi il fut le plus content de tous les hommes. Rufine feignit d'être malade pendant deux jours, ſans quitter le lit, où ſon Hermite lui ſervoit les mêts les plus exquis, que ſes camarades lui portoient pendant la nuit; & où il goûtoit un plaiſir inexprimable à contempler cette rare beauté.

On pourra s'étonner que Rufine eût la hardieſſe de demeurer ſeule dans une pareille ſolitude, avec un homme dont elle

elle ſavoit fort bien le métier. Mais elle connoiſſoit la paſſion qu'il avoit pour elle, & jugeoit bien qu'un parfait amour n'étant jamais ſans reſpect, elle n'avoit pas à craindre d'en être offenſée. Ce qui la raſſuroit d'avantage, c'eſt l'eſperance qu'elle lui donna de l'écouter de meilleur cœur, quand elle apprendroit que ſon Frere auroit quitté Malaga. Elle s'excuſoit ſur la peine où elle étoit, ne ſe croyant pas trop aſſurée dans un lieu où elle pouvoit être découverte. Elle trembloit encore de crainte, diſoit-elle, & ne pouvoit en liberté lui marquer toute la reconnoiſſance dont elle étoit pénétrée, & qui s'augmentoit à meſure qu'il la combloit de nouveaux bienfaits. C'eſt ainſi qu'elle ſut amuſer ce Galant frocqué, qui pour avancer la concluſion de la Galanterie, promit à Rufine d'employer ſes amis pour ſavoir ſi ſon Frere étoit encore à Malaga, & de l'en débarraſſer ſi elle le ſouhaittoit, pour être plus tranquille.

Cette même nuit les trois brigands, amis intimes de notre Hermite, arriverent chez lui avec un butin de plus de deux mille écus en or. C'eſt celui qu'ils avoient projetté de faire, & dont

ils

ils parloient dans le bois, lorsque Garay entendit toute leur converſation. Cette ſomme étoit dans deux grandes bourſes en piſtoles & en quadruples, que Criſpin avoit découvertes dans une maiſon de Malaga où il avoit accoûtumé de recevoir des charitez. La pluye & l'orage empêcherent ſes camarades de faire leur coup la nuit qu'ils l'avoient reſolu. Quelques jours aprés ils firent entrer dans la maiſon un petit Garçon qui s'y cacha, & qui leur en ouvrit la porte ſur la minuit.

Les trois compagnons ſe retirerent d'abord dans l'Hermitage avec leur capture. Criſpin, qui ne voulut pas qu'ils viſſent ſa maîtreſſe, les reçut dans ſa chambre, & leur donna à ſouper. Il y avoit parmi eux un jeune homme de bonne maiſon, & de beaucoup d'eſprit, qui ayant quitté ſes études, avoit embraſſé cet infame genre de vie, ſans conſiderer ſa naiſſance, & l'uſage qu'il auroit dû faire de ſes talens. Comme il parloit bien, il avoit accoûtumé d'entretenir la compagnie. Ainſi Criſpin le pria de leur conter quelque hiſtoire ou quelque nouvelle, pour les divertir, & pour ne pas ſe coucher ſi tôt après le ſoup-

G. S. Fec

ſouper. Il voulut en même tems donner du plaiſir à Rufine, qui entendoit de ſon lit tout ce qui ſe diſoit. Criſpin agiſſoit en cela fort imprudemment, & lui donnoit occaſion d'apprendre des choſes, dont il n'étoit pas trop néceſſaire qu'elle fût informée. Rufine eut beaucoup de joye de voir, que Criſpin donnoit retraite à cette honorable compagnie, & qu'il en étoit le chef. Elle jugea d'abord par leurs diſcours, qu'ils étoient les mêmes que Garay avoit écoutez dans le Bois. Celui que Criſpin avoit prié de raconter quelque Hiſtoire, leur debita celle que vous allez lire.

SECONDE NOUVELLE.

Le Comte des Legumes.

Dom Pédro Oſorio nâquit à Ville-Franche de Vierço, Ville ancienne ſituée ſur la frontière du Royaume de Galice. Il étoit d'une Famille illuſtre par ſa nobleſſe, & il fut élevé avec ſon Frere aîné Dom Fernand Oſorio, & ſa Sœur Dona Conſtance Il n'a-

voit que quinze ans lorſqu'il perdit ſon Pere & ſa Mere, & il ſe trouva obligé d'embraſſer le parti que prennent d'ordinaire les Cadets des Maiſons illuſtres, qui n'ont qu'un bien mediocre. Il ramaſſa quelque argent, & il alla chercher fortune en Flandres au Service du Roi. Il donna des preuves de ſa valeur contre les Hollandois, dans toutes les occaſions, & il paſſa par tous les dégrez d'honneur qui étoient dûs à ſes ſervices. Sa réputation s'augmentant toûjours, à meſure qu'il avoit occaſion de ſe ſignaler dans ſes nouveaux emplois, l'Archiduc Albert lui procura l'Ordre d'Alcantara; & l'aſſura de la part de Sa Majeſté, qu'il ſeroit pourvû de la premiere Commanderie qui vaqueroit. Dom Pedro continua à porter les armes juſqu'à ce que le Roi fit une trêve d'un an avec ſes ennemis. Ayant alors reçû la nouvelle de la mort de ſon Frere aîné, il demanda la permiſſion de faire un voyage dans ſon Païs, où deux enfans que ſon frere avoit laiſſez, avoient beſoin de ſa protection, auſſi bien que ſa Sœur qui n'étoit pas encore mariée.

Dom Pedro arriva à Ville-Franche, quin-

quinze jours après que ſa Sœur en étoit partie pour aller à Valladolid, où la Cour ſe trouvoit alors. Une Tante qui l'aimoit tendrement, avoit voulu la conduire dans ce voyage ; & comme elle étoit reſolue de la laiſſer ſeule héritiere de tous ſes biens, cette Niéce ne pouvoit manquer d'être recherchée & de ſe marier honorablement.

Auſſi-tôt que Dom Pedro fut arrivé, il tâcha de mettre ordre aux affaires de ſes Neveux dont il prit la tutelle. Il confia le ſoin de leur éducation & de leur entretien à un vieux parent, & ſe diſpoſa à aller voir ſa Sœur. Pendant qu'il ſe préparoit au voyage, en paſſant dans la place de Ville-Franche, il vit une grande foule de peuple qui ſuivoit deux Littieres, dans l'une desquelles il y avoit un vieux Gentil-homme, & dans l'autre une jeune Dame, qui par ſa beauté & ſa magnificence charmoit tous ceux qui la regardoient. Dom Pedro fut vivement piqué d'amour, en voyant cette rare beauté ; & cachant avec ſon manteau l'Ordre qu'il portoit, il ſuivoit la Littiere, ſans ſe mettre en peine de ce qu'on en pourroit dire. Il vit deſcendre cette Demoiſelle à la por-

te de l'Hôtellerie, & s'il avoit été frapé de l'éclat de ſon viſage, il ne le fut pas moins de ſa belle taille & de ſon air noble & plein de graces. Enfin il ne peut plus retenir ſa paſſion naiſſante, qui lui inſpira la curioſité de connoitre cette aimable perſonne, qui dans un inſtant s'étoit rendue maîtreſſe de ſon cœur. Il eut bientôt occaſion de ſe ſatisfaire; car rencontrant un Domeſtique de la ſuite, il lui demanda civilement qui étoit le Gentil homme, & où il alloit. Le Valet lui répondit ainſi:
„ Ce Cavalier, Monſieur, dont vous
„ demandez le nom, & qui eſt mon
„ Maître, s'appelle le Marquis Ro-
„ dolfe, homme de grande diſtinction.
„ Il vient en Eſpagne, en qualité d'Am-
„ baſſadeur de Sa Majeſté Imperiale
„ auprès de votre Roi. Il emmene a-
„ vec lui la belle Marguerite ſa fille,
„ pour la marier avec Leopolde ſon
„ Neveu, qui eſt à Vailladolid. Leo-
„ polde eſt un Cavalier de grand mé-
„ rite, qui eſt ſorti d'Allemagne de-
„ puis quelques années pour voyager
„ dans les Païs étrangers, avec un équi-
„ page proportionné à ſon rang. Il a
„ parcouru toute la France, l'Angle-
„ ter-

„ terre & l'Italie ; il s'eſt arrêté en
„ Eſpagne où il ſe plait beaucoup, &
„ il paſſe ſon tems dans cette Cour. Il
„ a une maiſon ſuperbement meublée,
„ & il eſt fort avant dans la faveur de
„ Sa Majeſté Catholique. Ses manieres
„ genereuſes, ſon eſprit & ſa politeſſe
„ lui ont acquis l'eſtime & l'amitié de
„ toute la nobleſſe & des principaux
„ du Païs. On avoit parlé du Maria-
„ ge de ce jeune Seigneur avec la fille
„ de mon Maître, avant qu'il entre-
„ prît ſes voyages ; & comme le Mar-
„ quis Rodolfe a été honoré de l'Am-
„ baſſade d'Eſpagne, il a diſpoſé tou-
„ tes choſes pour terminer cette affai-
„ re à ſon arrivée, comme l'Empe-
„ reur a témoigné le ſouhaitter. Nous
„ ſommes venus par mer, & nous a-
„ vons eſſuyé une ſi rude tempête, que
„ nous avons été pluſieurs fois en
„ danger d'être engloutis ſous les
„ flots. Durant ce peril mon Maître,
„ qui eſt fort dévot, ſur tout pour le
„ glorieux Patron des Eſpagnes, a fait
„ vœu, s'il pouvoit échaper par ſon
„ interceſſion, de viſiter le lieu où
„ ſon corps eſt enſeveli, & qui eſt ſi
„ fameux par le grand nombre de mi-

 „ ra-

„ racles qui s'y font tous les jours.
„ Nous ſommes heureuſement arrivez
„ à Vailladolid, où nous nous ſommes
„ repoſez pendant quinze jours. Mon
„ Maître a employé ce tems-là à re-
„ gler les articles du Mariage de Leo-
„ polde & de Marguerite; après quoi
„ il a voulu aller viſiter St. Jacques
„ pour accomplir ſon Vœu. Leopolde
„ n'a pu l'accompagner dans ce voya-
„ ge; il eſt demeuré à Vailladolid, pour
„ envoyer en Cour de Rome, ſollici-
„ ter la diſpenſe du Mariage qu'il doit
„ contracter avec ſa Couſine Ger-
„ maine. Voilà, Monſieur, tout ce
„ que je puis vous dire, pour ſatisfaire
„ à la demande que vous m'avez
„ faite.

Dom Pedro remercia ce Domeſtique de la relation qu'il venoit de lui faire, & le quitta en lui offrant ſes ſervices. Cet entretien ſe fit de nuit, dans un tems fort obſcur; de ſorte que le Valet du Marquis ne put remarquer le viſage de Dom Pedro, qui avoit eu ſoin de ſe cacher ſous ſon manteau. Notre Cavalier s'en retourna chez lui fort triſte d'apprendre, que la Belle qui avoit fait ſur lui une impreſ-

ſion ſi forte, étoit engagée avec un autre & prête à l'épouſer. Cette affliction jointe à l'amour qu'il ſentoit pour Marguerite, ne lui donna pas un moment de repos. Ce même ſoir il alla voir ſouper le Marquis & ſa fille ſans en être aperçû; & l'Hôte qu'il connoiſſoit particulierement, le plaça dans un endroit d'où il pouvoit les contempler à ſon aiſe ſans en être vû. Mais il ne fit par là que rendre plus vif le feu qui le conſumoit.

Le lendemain le Marquis partit de Ville-Franche, ſans que Dom Pedro pût revoir la belle Marguerite. Il ne s'en mit pas beaucoup en peine, car ayant examiné pendant la nuit ce qu'il y avoit à faire pour trouver quelque remede à ſon mal, il jugea qu'il ne devoit ſe faire voir ni au Marquis, ni à ſa fille, pour venir à bout du deſſein que l'amour lui avoit inſpiré.

Le chemin de St. Jaques eſt rude & difficile, parce que le Royaume de Galice eſt rempli de montagnes; ainſi le Marquis ne pouvoit y aller qu'à petites journées. Dom Pedro jugea qu'il ne ſauroit être de retour que dans trois ſemaines, comptant qu'il ſeroit obligé

de ſéjourner quelques jours à Compoſtelle pour faire ſes dévotions & pour ſe rafraîchir. Sur cela il diſpoſa ſes affaires conformement au projet qu'il avoit conçu, & il prit congé de tous ceux qu'il connoiſſoit. Il alla à Pontferrada, Ville ſituée à quatre lieues au delà de Ville-Franche, & il ſe logea dans une Hôtellerie: d'où il ne ſortoit point le jour, prenant bien garde de n'être connu de perſonne. Il ne ſe communiqua qu'à ſon Hôte, avec lequel il lia une étroite amitié, & s'ouvrit à lui ſur le deſſein qui l'avoit amené dans ce lieu. Il n'étoit accompagné que d'un Valet en qui il avoit une grande confiance, & dont il avoit éprouvé la fidelité depuis pluſieurs années. Felicien, c'eſt ainſi que s'appelloit ce Domeſtique, voyant ſon Maître plus chagrin qu'à l'ordinaire, & dans une agitation qui ne lui donnoit aucun repos ni jour ni nuit, ne douta pas qu'il ne fût troublé par quelque paſſion violente. Il jugea que l'objet de ſon inquiétude n'étoit pas renfermé dans Pontferrada, parce que s'il y eût été, ſon Maître n'auroit pas manqué de rechercher les occaſions de le voir, & de découvrir enfin

enfin par ſes viſites ce qu'on ne pouvoit connoitre par des ſoupirs cachez. Comme cet Amant ne témoignoit rien de ſa paſſion ſecrette, Felicien ne pouvoit pénétrer la cauſe des déplaiſirs qu'il reſerroit dans ſon cœur; & quelque attention qu'il eût ſur les mouvemens de ſon Maître, il ne put rien découvrir. Un jour ſe trouvant ſeul avec lui, & ne pouvant le voir plus long-tems plongé dans la triſteſſe, il lui parle de la ſorte.

„ Je n'euſſe jamais cru, Monſieur, „ que vous fuſſiez capable d'une auſſi „ grande reſerve avec un Serviteur „ dont vous connoiſſez la fidèlité, & „ qui vous aime mille fois plus que ſa „ vie. Comme j'ai toûjours été juſqu'- „ ici le dépoſitaire de vos plus impor- „ tans ſecrets, permettez moi de vous „ dire, que votre ſilence me tient lieu „ de crime & me touche ſenſiblement. „ En quoi, Monſieur, puis-je vous a- „ voir offenſé ? Il faut que je vous „ ſois ſuſpect, puisque vous me ca- „ chez les inquietudes qui vous ôtent „ l'apetit & le repos. Ou je me trom- „ pe fort, Monſieur, ou vous étes a- „ moureux. Vous ne fermez pas

„ l'œuil de toute la nuit, & vous paſ-
„ ſez le jour dans votre chambre, re-
„ nonçant à toute ſocieté & vous a-
„ bandonnant à une noire mélancolie,
„ qui me cauſe une peine extrême.
„ Vous étes ſorti de chez vous, ſous
„ prétexte d'aller à la Cour ; & vous
„ vous arrêtez dans cette Ville où
„ vous vivez loin du commerce des
„ hommes, & où vous craignez mê-
„ me d'être connu. Comme j'ignore
„ la cauſe d'une telle conduite, je vous
„ avoue que j'en ai de la douleur &
„ de la confuſion. Pardonnez, Mon-
„ ſieur, à ma curioſité qui eſt peut-
„ être indiſcrete. Je ſai que le devoir
„ d'un bon Serviteur eſt d'être fidele,
„ & prompt à obéïr aux ordres de ſon
„ Maître, ſans s'ingerer de pénétrer
„ d'autres ſecrets que ceux dont on
„ veut bien lui faire part. Jusqu'ici je
„ me ſuis renfermé dans ces bornes
„ que mon état me preſcrit, & j'ai
„ vêçu avec vous d'une manière à ne
„ vous donner aucun ſujet de vous
„ plaindre de ma conduite. Mais en-
„ fin, Monſieur, mes longs ſervices
„ & ma fidélité me donnent la har-
„ dieſſe de vous demander quelle affai-

„ re

„ re vous a conduit dans cette Ville,
„ quel ſujet vous avez de vous aban-
„ donner à une triſteſſe, qui pourroit
„ vous être funeſte ; & ce que vous
„ prétendez faire dans cette ſolitude,
„ où vous vous privez volontairement
„ de toute ſorte de plaiſirs. Cet heu-
„ reux Hôte que vous ne connoiſſez
„ que depuis quatre jours, mérite-t-il
„ mieux votre confiance qu'un vieux
„ Serviteur, dont vous connoiſſez de-
„ puis long-tems le zèle & la fidelité
„ inviolable? Expliquez moi, s'il vous
„ plait, cette Enigme. Mes avis ne
„ vous ſeront peut-être pas inutiles,
„ comme vous l'avez éprouvé dans
„ d'autres occaſions. " Felicien ayant fini ſes plaintes, ſon Maître qui connoiſſoit ſon affection & ſa prudence, lui repliqua ainſi.

„ Felicien, mon Ami, il eſt très
„ difficile, pour ne pas dire impoſſible,
„ qu'on puiſſe s'oppoſer à ce que le Ciel
„ a reſolu ; quoiqu'on aſſure que le
„ Sage dominera ſur les Aſtres, & que
„ la prudence de l'homme eſt plus
„ grande que celle du Deſtin. Je ſuis
„ né pour aimer une beauté, qui en
„ gagnant mon cœur a aſſujetti tou-

„ tes les puiſſances de mon ame. Je
„ ſens que ma liberté eſt perdue, &
„ que je ne puis en aucune façon dis-
„ poſer de ma volonté. Ainſi ce ſe-
„ roit une folie à moi de vouloir reſi-
„ ſter à une inclination, où je ſuis aſſu-
„ jetti par une puiſſance ſuperieure.

„ Je me laiſſe follement emporter à
„ ma paſſion, quoique je ſache bien
„ que je prétens une choſe qu'il ne me
„ ſera jamais poſſible d'obtenir. Voilà
„ le ſujet qui me rend rêveur, inquiet
„ & mélancolique, qui trouble mon
„ repos pendant la nuit, qui me fait
„ chercher la ſolitude pendant le jour,
„ & qui me cauſe mille peines que je
„ ne ſaurois exprimer. J'aime une
„ perſonne, dont je ne puis eſperer
„ aucun retour. C'eſt, à te dire vrai,
„ ce qui trouble mon repos, & met
„ le comble à mon infortune. J'ai vû
„ cette beauté divine, cet Ange mor-
„ tel, ce prodige merveilleux, qui a
„ paſſé dans notre Ville avec le Mar-
„ quis Rodolfe ſon Pere. Les rares
„ qualitez de cette aimable perſonne,
„ que tu peus avoir admirées auſſi bien
„ que moi, ſervent d'excuſe à la vio-
„ lence de ma paſſion; mais elles ne

„ lui

„ lui laiſſent aucune eſperance. Il y
„ a un obſtacle inſurmontable, qui
„ s'oppoſe au deſir que j'ai de la poſ-
„ ſeder. Cette aimable fille eſt enga-
„ gée avec un Cavalier de mérite, ap-
„ pellé Leopolde, & ſon Couſin Ger-
„ main, & je la vois prête à l'épouſer.
„ Il a, dit-on, des qualitez ſi relevées,
„ qu'elles ruinent entierement le peu
„ d'eſpoir dont je m'étois flatté. Je
„ l'aime, où pour mieux dire, je l'a-
„ dore; & je ſens mon cœur ſi agi-
„ te pour elle, que je voi bien que je
„ ne me guérirai jamais de cette paſ-
„ ſion. J'avoue que je ne puis ſans
„ extravagance eſperer qu'elle puiſſe
„ être ma femme, & me préferer à
„ un jeune Seigneur, qui joint aux
„ avantages du ſang tous ceux que la
„ nature peut donner. Je regarde mê-
„ me comme une choſe impoſſible de
„ trouver les moyens de lui déclarer
„ mon amour, & de lui faire remettre
„ une Lettre écrite de ma main. Je
„ ſai bien que je ſuis d'auſſi bonne
„ maiſon qu'elle, puiſque celles d'O-
„ ſorio, de Tolede, d'Aſtorga & Ville-
„ Franche, d'où je tire ma Nobleſſe,
„ ne cedent en rien à celles de Rodolfe

„ ou de Leopolde ; & que ce ne ſe-
„ roit pas là la plus grande difficulté, ſi
„ je pouvois me faire connoitre à la
„ Cour. J'apprens qu'elle y va au re-
„ tour de ſon pelerinage ; je n'ai que
„ trois mois pour mettre ordre à cette
„ affaire, parce qu'il ne faut que ce
„ tems pour reçevoir la diſpenſe qu'on
„ attend de Rome. J'ai cherché dans
„ ma tête les moyens que je pourrois
„ employer, pour avoir accez auprès
„ de cette aimable perſonne; & celui
„ que j'ai jugé le meilleur, eſt de fein-
„ dre un égarement d'eſprit, qui n'eſt
„ que trop véritable. Peut-être qu'en
„ faiſant l'inſenſé, je pourrai déguiſer ſi
„ agréablement mes extravagances, que
„ le Pere qui me trouvera plaiſant, vou-
„ dra me mener à la Cour avec lui.
„ C'eſt un deſſein bizarre, & non ſeu-
„ lement peu digne de ma qualité,
„ mais encore fort oppoſé à l'idée que
„ je dois donner de moi dans le mon-
„ de. Je me raſſure dans l'eſperance
„ que je ne ſerai presque point connu
„ à la Cour, parce que j'ai paſſé
„ pluſieurs années hors de l'Eſpagne.
„ D'ailleurs, je veux prendre un habit
„ ſi extravagant, qu'il me rendra mé-

„ con-

„ connoiſſable à mes Amis & à mes
„ Parens. Si je puis par ce moyen
„ m'introduire dans la maiſon du Mar-
„ quis, je ne deſeſpere pas du ſuccez
„ de mon entrepriſe. Car je ſuis in-
„ formé que cette Dame n'eſt pas con-
„ tente de ſon mariage avec Leopolde;
„ par ce qu'on fait courir le bruit qu'il
„ eſt fort débauché & fort addonné
„ aux femmes. On dit qu'elle n'a ſou-
„ fert ſes recherches, que pour obéir
„ à ſon Pere. J'ai communiqué mon
„ deſſein au Maître de ce Logis; c'eſt
„ un homme adroit qui peut me ſer-
„ vir, & qui me fait eſperer de m'in-
„ troduire auprès du Marquis en l'en-
„ tretenant de mes agréables folies, com-
„ me nous l'avons concerté enſemble.

„ Voilà, mon cher Felicien, l'état
„ & la ſituation où je me trouve; tu
„ connois à préſent auſſi bien que moi-
„ même ma peine & mon amour. Ne
„ ſois donc plus jaloux de la confidence
„ que j'ai faite à notre Hôte; & ſecon-
„ de moi de toute ton induſtrie, ſi
„ tu ne veux être bientôt le témoin de
„ ma mort.

Felicien, quoique ſurpris d'un projet auſſi bizarre, n'oſa pourtant pas le com-

damner. Il vit ſon Maître hors d'état d'écouter de ſages conſeils; il lui promit de faire ſes efforts pour lui faciliter l'entrée chez ſa Maîtreſſe, en ſuivant le deſſein qu'il avoit formé; & il ne ſongea plus qu'aux moyens de le faire réuſſir. Il ſe chargea du ſoin de procurer à Dom Pedro un habit qui répondît à ſon extravagante penſée. Il le revêtit d'une roupille à l'antique, avec des bouillons de Drap verd aux manches, & de grandes basques; d'un manteau fort court en forme de roquet, & ſur le tout il mit ſur ſa tête un chapeau de Milan, de velours verd.

Dom Pedro ſe voyant ainſi traveſti, changea de logis & ſe retira chez un Frere de ſon Hôte, auquel il fallut encore communiquer le ſecret. Tout cela ne pouvoit s'executer ſans dépenſer une partie de l'argent que Dom Pedro avoit apporté de Flandres, avec quelques bijoux de prix qu'il avoit gagnez au Jeu.

Cependant le Marquis Rodolfe revint de ſon pelerinage avec ſa charmante fille. Les timons de ſa Litiere s'étant rompus à quelques lieues de Pontferrada, il fut contraint de monter à cheval pour arriver à cette Ville, & d'y ſe-

ſéjourner deux jours entiers pour faire racommoder ſa voiture.

Le Marquis alla deſcendre dans la même Auberge, où Dom Pedro s'étoit d'abord logé, parce que c'étoit la meilleure de la Ville. L'Hôte bien inſtruit de ce qu'il devoit dire au Marquis pour ſeconder le deſſein de Dom Pedro, ne manqua pas de profiter de l'occaſion qui ſe préſenta pour l'introduire auprès de ce Seigneur. Comme la plûpart des gens de qualité ſont curieux de ſavoir ce qu'il y a de ſingulier dans les lieux où ils paſſent, le Marquis obligé de s'arrêter à Pontferrada, fit appeller ſon Hôte pour lui demander s'il y avoit quelque choſe de remarquable dans cette Ville. Il entendoit fort bien la langue, ayant fait pluſieurs Voyages en Eſpagne, & il étoit d'ailleurs fort ſociable, aimant à converſer avec tout le monde. L'Hôte étant venu, le Marquis lui demanda ce qu'il ſavoit des Antiquitez de la Ville; s'il y avoit des familles illuſtres par leur Nobleſſe, des Dames diſtinguées par leur beauté; il s'informa auſſi du caractere & des mœurs des habitans, & de tout ce qui pouvoit mériter ſon attention.

L'Hô-

L'Hôte le ſatisfit de ſon mieux, & lui rendit un compte exact de tout ce qu'il en ſavoit. Parmi les choſes ſingulieres & les raretez de cette Ville, l'Hôte n'oublia pas de parler de Dom Pedro d'une maniere à inſpirer la curioſité de le voir. „ Il eſt venu depuis quinze „ jours, dit-il au Marquis, un homme „ extraordinaire en cette Ville. Il eſt „ habillé de verd d'une maniere fort „ bizarre, & ſon eſprit eſt encore „ plus extravagant que ſon habit. Ce- „ pandant au travers de ſes extravagan- „ ces, on voit en lui des traits de bon „ ſens, qui rendent ſa perſonne fort „ agréable. Ayant été interrogé par „ quelcun de nos habitans ſur ſa naiſ- „ ſance, il a répondu qu'il étoit fils „ de la Riviere de Sil, qui paſſe de- „ vant les murailles de cette Ville, & „ qu'il eſt d'une des plus illuſtres fa- „ milles de Galice. Il prend le titre „ de Comte des Legumes, & ſe fait „ traiter de Seigneurie. Les folies „ qu'il debite pour appuyer ſa qualité, „ ſont ſi ridicules, qu'elles font rire les „ gens les plus ſérieux. Il ne ſort „ presque point de ſon Logis; il fait „ fort bonne chere, & nous ne ſa-

„ vons

„ vons où il prend de quoi fournir à
„ ſa dépenſe. Son Valet applaudit con-
„ tinuellement à tout ce qu'il dit, ſoit
„ qu'il en tire avantage, ou qu'il ſoit
„ auſſi fol que ſon Maître ; & je les
„ trouve tous deux aſſez dignes de vo-
„ tre curioſité. Je ſuis ſurpris qu'il ne
„ ſoit déja venu pour rendre viſite à
„ Votre Excellence ; car il aime à
„ converſer avec les Etrangers, & il
„ recherche leur compagnie auſſi-tôt
„ qu'il apprend leur arrivée.

Le Marquis fut charmé de ce que ſon Hôte venoit de lui conter, & le pria de lui amener le Comte des Legumes. La belle Marguerite, qui avoit entendu tout ce qu'on venoit de dire, témoigna auſſi une grande envie de le voir. L'Hôte obéit avec joye, fort charmé que la piéce eût un commencement ſi heureux. Avant que d'aller chercher Dom Pedro, il avertit l'Ambaſſadeur qu'il falloit traiter avec honneur le Comte des Legumes, s'il vouloit avoir quelque plaiſir avec lui ; par ce qu'étant plein de vanité dans ſa folie, il ſe deſeſpereroit ſi on lui témoignoit le moindre mépris, ou la moindre indifference. Rodolfe qui étoit ga-

lant

lant homme & naturellement civil, lui promit tout ce qu'il voulut. L'Hôte alla chercher Dom Pedro, qui parut fort gravement avec ſon équipage burlesque, & affecta des grimaces qui répondoient fort bien à ſa parure. Quoique l'Ambaſſadeur s'efforçât de garder ſon ſérieux, il ne put s'empêcher de rire, en le voyant ainſi équippé, & ſuivi de Felicien qui de ſon côté ne jouoit pas mal ſon rôle. Il alla le recevoir à la porte de ſa chambre, & lui dit: „Bien venue ſoit la plus belle ga-
„ lanterie d'Eſpagne, & la fleur de
„ tous ſes plus braves Chevaliers.

„ Votre Excellence n'aura pas les
„ gands pour les éloges qu'elle me
„ donne, répondit Dom Pedro: vous
„ vous trompez fort, ſi vous croyez
„ être le premier de ceux qui ont ad-
„ miré les dons & les graces que j'ai
„ reçus de la nature. J'en ſerai du
„ moins, repliqua le Marquis, un des
„ plus fideles témoins, quand vous
„ m'aurez ſouffert quelque tems en vo-
„ tre aimable compagnie. Un Dia-
„ man fin plait à tout le monde, ainſi
„ votre bonne mine & votre courtoiſie
„ ſe font admirer de tous ceux qui ont
„ le bonheur de vous voir. Dom

Dom Pedro etoit près de la belle Marguerite, & regardant avec étonnement cette merveilleuſe beauté; „Monſieur, dit-il au Marquis, ſupprimons „ je vous prie pour le préſent les louanges que vous me donnez ; cette „ parfaite créature eſt la ſeule qu'on „ doit louer. Dites moi, s'il vous „ plait, Monſieur, ſi elle eſt votre fille, „ car en ce cas vous aurez bonne part „ aux éloges que je donnerai à cette „ merveille. Quand vous l'avez miſe „ au monde vous avez embeli notre „ Hemisphere, vous avez ſongé à donner des fléches à Cupidon, à faire „ l'Aimant des cœurs, le plaiſir des „ yeux, l'étonnement de l'univers, le „ chef-d'œuvre du Ciel & le miracle „ de la nature. Je jure en foi de Comte, qu'au moment que j'ai jetté les „ yeux ſur cette beauté parfaite, j'ai „ ſenti que mon cœur n'étoit plus à „ moi, que mes volontez n'étoient „ plus libres, & que mon ame demeure abſolument ſon eſclave. Enfin, „ Monſieur, je ne croi plus être ce „ que j'étois auparavant, & plus je „ me tâte, plus je m'étonne d'une ſi „ belle metamorphoſe.

Mon-

Monſieur le Comte, répondit la Dame, les éloges que vous me donnez ſont trop flatteurs; je m'aſſure que vous ne croyez pas la moitié de ce que vous dites, & ainſi vous aurez beaucoup de peine à vous mettre en credit auprès de moi. Vous ne ſongez pas que vous parlez contre vos ſentimens. Je ne conſeillerois jamais à un Galant qui veut ſe faire conſiderer auprès des Dames, d'avoir recours à de tels artifices. Des louanges qu'on ſent bien n'avoir pas méritées, ne donnent pas une idée avantageuſe de la ſincerité de celui qui les prodigue ainſi. „ La vérité que je „ vous dis, répondit l'amoureux Ca„ valier, eſt ſi pure, ſi claire & ſi fort „ éloignée de tout ſoupçon, que vous „ la connoitrez toûjours auſſi bien dans „ ma bouche, que dans votre propre „ miroir.

Que votre Seigneurie, dit la Belle, prenne un Siége; car nous ſerons bien aiſes de jouïr long-tems du plaiſir de votre compagnie. „ Plût au Ciel, dit „ auſſi-tôt Dom Pedro, que je de„ meuraſſe toujours auprès de vous! „ Mais je voi que le plaiſir dont vous „ me laiſſez jouïr ſera bien court, &

„ ma

„ ma joye de peu de durée; car j'ap-
„ prens que vous devez quitter dans
„ deux jours cette Ville, & ſi vous
„ partez ſans moi je mourrai d'ennui.
„ Souffrez cependant que je regarde ce
„ ſejour comme le Ciel Empirée, puis-
„ qu'il a mérité qu'une telle Deïté l'ait
„ honorée de ſa préſence.

Je ſerai bien aiſe, dit le Marquis, que vous nous faſſiez le recit de vos avantures; car je crains qu'en parlant à un Cavalier de votre mérite ſans le connoitre, nous ne ſoyons expoſez à quelque incivilité, & nous ne manquions de vous rendre le reſpect qui vous eſt du.

„ Il ne m'en eſt dû aucun, répond
„ le Cavalier; mais afin que vous ſo-
„ yez perſuadé, Monſieur, du deſir
„ que j'ai de mériter l'honneur de vos
„ bonnes graces, je vai vous inſtruire
„ de ma naiſſance & vous raconter
„ toute mon hiſtoire; écoutez moi,
„ s'il vous plait, avec attention.

Le Royaume de Galice a été autrefois gouverné par des Comtes, & enſuite par des Rois. Gondomar qui a été un des plus conſiderables de ces Monarques, perdit ſa premiere femme

me après quelques années de mariage. Il n'eut point d'autre enfant de cette Princeſſe que l'Infante Theodomire, qui regna après lui, & fut appellée la Reine Louve. Elle devint amoureuſe de Ricarede, Cavalier des plus riches & des plus accomplis du Royaume. Il ſuivoit toûjours la Cour, & il étoit parent & premier favori du Roi. Il trouva facilement le moyen d'entrer dans la chambre de l'Infante; & après quelques mois d'aſſiduité, il en obtint les dernieres faveurs. Je fus engendré de cette amoureuſe union, & l'heure de ma naiſſance arriva un jour que le Roi ſe trouva dans l'appartement de ſa fille. Les douleurs de l'enfantement la prirent ſubitement, & comme elle étoit novice en pareille matiere, elle ne ſut pas ſe contraindre en préſence de ſon Pere, qui ne ſoupçonna pas la véritable cauſe de ſon mal. Ses femmes de chambre la porterent dans ſon lit, ſans s'aperçevoir de ſon état. Quelques momens après je fus mis au monde, pour éprouver tous les malheurs qui me ſont arrivez.

Quand ma mere eut accouché de moi, elle me remit entre les bras d'une ſer-

ſervante, fidelle confidente de ſes amours, qui devoit me porter chez ſon Frere pour me faire nourrir. En ſortant de l'appartement de l'Infante, elle rencontra le Roi qui alloit voir ſa fille. Elle craignit que ce Prince n'eût la curioſité de voir le paquet dont elle étoit chargée; elle retourna ſur ſes pas, deſcendit dans le Jardin, & ouvrant une porte qui répondoit à la riviere de Sil, elle me jetta dans l'eau ſur un petit panier d'oſier, que le hazard lui fit rencontrer. N'oſant enſuite avouer ſon crime, elle aſſura la Princeſſe qu'elle m'avoit remis entre les mains de ſon Frere, comme on l'avoit projetté. Je flottai pendant quelque tems ſur les eaux, & enſuite je fus ſubmergé & reçû entre les bras du Dieu de cette riviere, qui environné de ſes belles Nymphes me fit mener dans ſa criſtaline demeure.

Vous vous imaginerez peut-être, que c'eſt un conte fait à plaiſir, & tiré des fictions des Poëtes; mais croyez que je n'ajoute rien à la vérité, & que la choſe ſe paſſa comme j'ai l'honneur de vous la raconter.

Les Nymphes eurent ſoin de m'élever dans cette retraite cachée, & le

Dieu voulut m'inſtruire lui-même, ſouhaittant que je répondiſſe à une ſi haute éducation. Il me fit apprendre toute ſorte de ſciences, & n'épargna rien pour faire de moi un homme accompli. J'appris quatre Langues en peu de tems, & je m'appliquai ſurtout à la Langue Latine, que j'ai cultivée avec grand ſoin. J'avois atteint l'âge de vingt ans, quand l'Amour voulut que ſon feu penetrât jusqu'au fond des eaux, afin que tout lui rendît hommage, comme au Souverain de tout l'Univers.

Parmi cette troupe de Nymphes, il y en avoit une qui s'appelloit Anacarſie, dont le Dieu du Sil faiſoit un cas tout particulier. Elle méritoit ſon eſtime par ſes belles qualitez, qui la mettoient fort au-deſſus de toutes ſes compagnes. Ses graces étoient merveilleuſes, & ſa beauté ſans égale. Elle étoit à peu près de l'air, du mérite & de la taille de Mademoiſelle votre fille, & elle avoit autant d'avantage ſur ſes compagnes, qu'en a le Delphique Flambeau ſur les autres Planetes. Elle jouoit en perfection de toute ſorte d'Inſtrumens; enfin c'étoit un prodige en tout. Je devins ſi paſſionément amoureux de cette belle Nymphe, que je n'eus plus

un

un ſeul moment de repos, depuis que ſes yeux adorables eurent frappé mon cœur de leurs flêches mortelles. Je trouvois de grandes difficultez à pouvoir lui déclarer mon amour, par ce qu'il ne m'étoit pas aiſé de me trouver ſeul avec elle. J'étois perpetuellement environné des autres Nymphes, qui habitoient ce Palais de criſtal; elles ſuivoient par tout Anacarſie, & ne la quittoient point de vue. Mais un jour qu'elles aſſiſtoient à un Concert de Muſique, dont le Dieu fait ſon plus grand plaiſir, la Divine Nymphe que j'aimois feignit une indiſpoſition, pour me donner lieu de lui parler. Elle m'avoit fait avertir qu'elle ne gardoit ainſi le lit que pour l'amour de moi. Je me rendis auſſi-tôt dans ſa chambre, & je la trouvai négligement couchée ſur un lit de mouſſe. L'éclat de ſon viſage égaloit la ſplendeur du Soleil qui la regardoit, & la neige n'approche pas de ſa blancheur. Je me ſentis troublé à la vue de tant de charmes, & je fus ſur le point de perdre tout ſentiment, comme il arrive ſouvent à ceux qui ſont véritablement touchez d'amour. Mais revenant un moment après

en moi-même, quoiqu'encore fort agité, j'eus la hardieſſe de lui tenir ce diſcours.

„ Adorable Nymphe, gloire de cette profonde demeure, Reine abſoluë „ des cœurs qui contemplent votre beauté, depuis que je vous ai vûe mon „ ame eſt entierement ſoumiſe à votre „ empire, & toute dévouée à votre ſervice. Je n'ai plus aucun pouvoir ſur „ elle, elle vous apartient & fait gloire „ de ſa captivité. Traitez la comme une „ eſclave dont vous êtes la maîtreſſe, „ & ſoyez perſuadée de l'inviolable fidelité qu'elle vous a vouée. Vous „ m'avez fait une faveur ſinguliere, en „ me permettant de vous déclarer l'amoureuſe paſſion que j'ai pour vous. „ Pourrois-je encore eſperer que vous „ daignaſſiez la ſoulager? Si j'arrivois à „ ce haut point de felicité, ne ſerois-je pas le plus heureux & le plus „ glorieux de tous les hommes? "

La belle Anacarſie, charmée d'un diſcours ſi obligeant, & du mérite qu'elle crut remarquer en moi, m'accorda toute ſon affection, & répondit à mes amoureux deſirs dans les termes les plus gracieux & les plus tendres, qui me firent

rent tout eſperer pour mon amour.

Cependant le Dieu du Sil ne tarda guéres à troubler notre doux entretien. Car ne me trouvant point dans l'aſſemblée, & voyant que la Nymphe y manquoit auſſi, il vint à petit bruit dans la chambre où nous étions, & il entendit une partie de notre amoureuſe converſation. Il en fut ſi irrité contre moi, que dès ce moment il voulut donner des bornes à ma hardieſſe. Il aſſiéga donc avec ſes claires ondes la chambre d'Anacarſie; & avant que d'en boucher la porte, il me pouſſa dehors avec violence & me jetta jusqu'au bord de la riviere. J'ouïs auſſi-tôt une voix qui me parla ainſi:

„ Guadomare, tu es deſcendu de „ pluſieurs Rois, quoi qu'il y ait long- „ tems qu'ils n'ont plus le Sceptre en „ main; des Princes d'une autre fa- „ mille le poſſedent aujourd'hui. Tu es „ né Payen, tu choiſiras à préſent telle „ Loi qu'il te plaira; tu prendras, ſi tu „ m'en crois celle qui a cours dans ce „ Royaume, & qui a été ſuivie par „ tes illuſtres Ancêtres. Je t'ai juſte- „ ment chaſſé de mon Empire, par ce „ qu'il n'étoit pas juſte que je ſouffriſſe

„ des amours profanes avec une Nym-
„ phe, qui m'a conſacré ſa chaſteté,
„ comme je lui ai voué la mienne. Je
„ lui ai promis ma protection & mon
„ aſſiſtance en toutes choſes, & je ne
„ permettrai jamais qu'un mortel vien-
„ ne troubler ſon repos. Demeure à
„ l'avenir dans ton Royaume, & ſois
„ perſuadé que je m'intereſſe à ta pros-
„ perité, bien loin de vouloir te nui-
„ re. Je ne te manquerai jamais, &
„ je prendrai ſoin de toi, en quelque
„ lieu que la fortune conduiſe tes pas.

A ces mots un tourbillon d'eau agite tout d'un coup la riviere, qui dans un inſtant devient auſſi tranquille qu'elle l'étoit auparavant. Je me trouvai transporté dans ce moment, & je ne ſai par quelle avanture, dans un Jardin potager au milieu d'un carreau de Perſil, ce qui me parut d'un bon augure, & je me crus obligé de tirer de là le nom que je porte. Ainſi depuis que je me ſuis fait baptiſer, je m'appelle *Pierre Gil de Galice*, prenant mon ſurnom du Royaume qui a apartenu à mes predeceſſeurs, morts depuis plus de quatre cens ans, comme je l'ai appris par l'Hiſtoire. J'ai pris encore a-

vec ce mon la qualité de Comte des Legumes; je me la ſuis donnée moi-même, par ce qu'une perſonne illuſtre comme moi, ne doit pas être traitée comme un homme du commun.

J'ai dit, Monſieur, à Votre Excellence, qui je ſuis, & je lui ai découvert ma véritable origine. Si les qualitez qui ſont en moi, o illuſtre Marquis, méritent l'honneur de votre alliance, permettez moi de ſervir cette adorable beauté, cette merveille de notre Siécle, que la nature a pris plaiſir de former pour les délices des yeux & pour le ſupplice des cœurs. Je n'attens que votre conſentement; donnez le moi, je vous en conjure, & ne vous oppoſez pas à une paſſion auſſi raiſonnable. Je vous croi trop genereux pour ne pas m'accorder cette grace, ſi vous conſiderez que votre refus doit me priver de la vie. Faites auſſi réflexion que mon ſang eſt le plus illuſtre de l'Europe; & que le monde perdant en moi ſon plus renommé Chevalier, perdroit en même-tems le plus digne parent de Sa Majeſté le Roi Philippe.

Dom Pedro accompagna ces dernieres paroles de geſtes ſi plaiſans, pour

mieux exprimer la violence de ſa paſſion, que le Marquis & ſa fille eurent beaucoup de peine à s'empêcher de rire. Felicien fut tout ſurpris de la force de la paſſion de ſon Maître, qui d'un Cavalier accompli étoit devenu un objet de raillerie; & qui paroiſſoit un véritable inſenſé, après avoir fait admirer la juſteſſe de ſon eſprit, ſon grand jugement & ſon habileté dans les affaires. Car s'il n'eût feint d'avoir perdu l'eſprit, ſon amour auroit été ſans esperance; & il ne pouvoit trouver que la ſeule qualité de Boufon, propre à l'introduire auprès d'une ſi belle Dame.

Après que le Marquis ſe fut un peu remis de l'envie qu'il avoit de rire, & qu'il eut compoſé ſon viſage, il lui répondit ainſi, d'un ton auſſi grave & auſſi ſérieux, que s'il eût eu à parler devant le plus grand Prince.

„ Seigneur Dom Pedro Gil, illuſtre
„ & fameux Comte des Leguines, ce
„ que vous venez de m'apprendre tou-
„ chant votre perſonne, votre mira-
„ culeuſe naiſſance & votre belle édu-
„ cation, me cauſe une joye que je
„ ne ſaurois vous exprimer. Si une
„ perſonne moins illuſtre que vous
„ m'at-

„ m'atteſtoit ce que je viens d'enten-
„ dre, je me défierois de ſa ſincerité,
„ & je croirois qu'il voudroit m'en im-
„ poſer : mais quand un homme de
„ votre mérite & de votre condition
„ parle, on doit ajouter foi à tout ce
„ qu'il dit. J'ai encore moins de ſujet
„ d'en douter, quand je penſe que c'eſt
„ un grand Prince qui me fait un recit
„ ſi extraordinaire, & dont la ſeule
„ qualité de Comte donneroit aſſez de
„ credit à ſes paroles. J'ai un profond
„ reſpect pour votre Seigneurie,
„ j'honore votre perſonne, & je ne
„ puis aſſez admirer vos rares qualitez.
„ Je tâcherai de me conſerver l'hon-
„ neur de votre amitié autant que je
„ vivrai, & de la mériter par mes ſer-
„ vices & mon attachement. Je vou-
„ drois être né dans ce Royaume, afin
„ de pouvoir plus librement m'offrir
„ à vous. Je n'y demeurerai qu'au-
„ tant de tems qu'il plaira à Sa Majeſté
„ Imperiale de m'y laiſſer ; mais pen-
„ dant que j'y ſerai, je vous offre tout
„ ce qui peut dépendre de moi. Pour
„ ce qui eſt de la permiſſion que vous
„ me demandez de ſervir ma fille Mar-
„ guerite, dès maintenant je vous la

„ donne, & je lui permets de vous
„ accepter comme ſon Chevalier &
„ de vous faire un bon accueuil. Je
„ dois vous dire cependant, qu'elle eſt
„ accordée avec un de ſes Couſins, &
„ que nous n'attendons que la diſpenſe
„ de Sa Sainteté pour conſommer le
„ mariage. C'eſt un obſtacle fâcheux
„ qui s'oppoſe à vos prétentions. Je
„ ſuis très mortifié de n'avoir pas eu
„ le bonheur de vous connoitre plû-
„ tôt ; que n'aurois-je point donné
„ pour avoir un Gendre de votre qua-
„ lité & de votre mérite ? Ma fa-
„ mille ſeroit trop honnorée de ſe voir
„ alliée au Sang Royal de Galice. La
„ plûpart des galanteries amoureuſes
„ ont le mariage pour objet ; les vo-
„ tres, comme vous voyez, Monſieur,
„ ne ſauroient avoir ce but ; vous ne
„ voudriez pas rechercher ma fille dans
„ d'autres vues & faire affront au ga-
„ lant homme qui doit être ſon époux.

Don Pedro témoigna d'une maniere très vive, combien il étoit ſenſible à un diſcours ſi obligeant. La compagnie ſe divertit un peu à ſes dépens, ſur tout la belle Marguerite qui s'étoit fort rejouïe de cette plaiſante ſcene. Elle

fit

fit enſuite avec ſon Pere de charitables réflexions ſur la triſte ſituation de Dom Pedro. Ils avoient pitié de voir qu'un Cavalier de ſi bonne mine eût perdu l'eſprit, & s'emportât à de telles extravagances, juſqu'à prouver ſa naiſſance depuis cinq-cens ans, & à parler de l'éducation qu'il avoit reçue au fond d'une riviere.

Pendant que quelques-uns des aſſiſtans formoient des difficultez ſur les contes, que Dom Pedro venoit de leur débiter, & qu'il tâchoit d'y répondre, le Marquis communiqua à ſa Fille le deſſein, qu'il avoit d'emmener avec eux à la Cour ce Cavalier, qui étant d'une humeur auſſi agréable ne manqueroit pas de les deſennuyer en chemin. Ils reſolurent de le traiter en homme de haute qualité, ayant appris de ſon Valet qu'il étoit en effet d'une famille diſtinguée, & que le dérangement de ſon eſprit étoit la ſuite d'une grande maladie. La belle Marguerite approuva fort ce deſſein, remettant à un autre tems l'entretien que ſon nouvel Amant la prioit de lui accorder. Dom Pedro Gil dit au Marquis, en prenant congé de lui, que puiſqu'il étoit ſi malheureux de ne pou-

voir mériter la main de Mademoiſelle ſa Fille en qualité d'époux, que du moins il eût la gloire de l'aimer d'un amour honnête, ce que ſon Mari même ne voudroit pas lui refuſer. Le Marquis le lui permit, le priant de lui faire l'honneur de ſouper ce ſoir-là avec eux, par ce qu'il avoit une affaire à lui communiquer. Dom Pedro accepta l'offre avec joye, & ſe retira après un grand nombre de profondes revérences.

Le Marquis & ſes gens parlerent fort au long entr'eux de Dom Pedro, & ne pouvoient ſe laſſer de plaindre un égarement ſi extraordinaire. Le Marquis leur fit part du deſſein qu'il avoit de l'emmener à la Cour avec lui. L'Hôte, qui ſe trouva par hazard auprès de lui, répondit qu'il doutoit fort, que Dom Pedro Gil s'y pût reſoudre, ſi le Marquis le traitoit comme ſon inferieur; par ce qu'il étoit fort vain & qu'il affectoit de garder ſon rang. Il ajoûta que quand même Dom Pedro s'y reſoudroit, il trouvoit une grande difficulté dans la maniere de le conduire; car, dit-il, Votre Excellence allant en Litiere, je ne croi pas qu'il veuille aller autrement.

Nous

Nous trouverons un remede à cela, dit le Marquis ; c'eſt que Marguerite le priera de l'entretenir à la portiere ; & s'il eſt véritablement paſſionné pour elle, il n'aura garde de refuſer cette faveur de ſa Maîtreſſe. D'ailleurs j'ai un beau cheval de main que je fais ſuivre pour m'en ſervir, lorſque je ſuis trop fatigué de ma voiture ; je le donnerai à Dom Pedro, qui ſera tout fier de ſe voir ſi bien monté.

Dom Pedro ne manqua pas de venir à l'heure du ſouper, comme il en avoit été prié. Le Marquis le reçût fort civilement, lui fit donner un fauteuil, & le plaça auprès de la belle Marguerite, comme il paroiſſoit le ſouhaitter. La converſation roula ſur divers ſujets, & Dom Pedro fit paroître beaucoup d'eſprit dans ſes bons intervales, qui étoient toûjours ſuivis de quelque agréable folie. Ils ſouperent fort gayement, parce que durant le repas Dom Pedro avoit ſoin de les divertir par mille contes plaiſans. Le ſouper étant fini, le Marquis parla ainſi à notre Cavalier.

„ C'eſt dommage, Monſieur le „ Comte, que votre Seigneurie, ornée „ de tant de belles qualitez & d'un es-

„ prit ſi rare, ſoit releguée dans une
„ petite Ville comme celle-ci, & que
„ la Cour de Sa Majeſté Catholique
„ en ſoit privée. J'ai appris que vous
„ l'évitez, par ce que vous n'avez pas
„ aſſez de bien pour y vivre en hom-
„ me de votre condition, & dans le
„ rang que vous y devriez naturelle-
„ ment tenir. Si votre Seigneurie,
„ dont j'honore le mérite autant que
„ je le dois, veut ſe reſoudre à venir
„ avec moi, je m'eſtimerai heureux
„ de la mener avec moi à Vailladolid;
„ elle ſera traitée dans mon Hôtel avec
„ tous les égards & les ſoins, qui ſont
„ dûs à une perſonne de votre qualité,
„ ſans qu'il lui en coûte rien. Ce ſera
„ un moyen de vous faire connoitre;
„ & comme l'on ſaura bien tôt ce que
„ vous valez, il vous ſera aiſé de trou-
„ ver à la Cour une femme riche &
„ diſtinguée par ſa naiſſance. Ma fille
„ qui fréquentera les perſonnes du pre-
„ mier rang, ne manquera pas de vous
„ faire valoir, & travaillera à vous
„ acquerir les bonnes graces de celle
„ pour qui vous aurez le plus d'incli-
„ nation. Que j'obtienne donc de vo-
„ tre Seigneurie, Monſieur, la grace

„ que

„ que je vous demande; vivez libre-
„ ment avec nous; & puisque vous
„ me témoignez que votre amour pour
„ ma fille eſt pur & ſincere, je ſuis
„ aſſuré qu'il ne déplaira pas au Mari
„ qui lui eſt deſtiné. J'attens votre
„ réponſe là deſſus, & je me flatte
„ qu'elle ſera conforme à mes deſirs &
„ à l'eſtime que je fais de votre mérite.

Dom Pedro fut très ſatisfait que ſa fourbe lui eût ſi bien réuſſi. Il crut qu'étant chez le Marquis, il ſeroit ſouvent auprès de celle qu'il adoroit. Il ne ſouhaittoit que de pouvoir l'entretenir facilement, & il répondit ainſi.

„ Rien au monde ne ſeroit capable
„ de me faire quitter cette ſolitude, ſi
„ Votre Excellence ne me témoignoit
„ autant de bonne volonté. J'avois
„ reſolu de paſſer le reſte de mes jours
„ dans cette tranquille retraite, par ce
„ qu'un Comte de ma qualité, qui n'a
„ pas un revenu proportionné à la fi-
„ gure qu'il devroit faire dans le grand
„ monde, doit ſe retirer dans un lieu
„ où il eſt connu, & où il n'a beſoin
„ ni de ſuperbes équipages, ni d'un
„ grand nombre de Domeſtiques; c'eſt
„ la raiſon qui m'oblige à me tenir

„ ren-

„ renfermé dans ce tranquile ſéjour.
„ Mais la bien-veuillance que vous me
„ témoignez jointe à cette adorable
„ beauté, qui attire les cœurs par les
„ charmes de ſes beaux yeux, comme
„ Orphée de Thrace attiroit les Ani-
„ maux, les Pierres & les Plantes, au
„ ſon harmonieux de ſa Lyre; ces deux
„ motifs me lient entierement à vous.
„ Je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire
„ de vous dire, de quelle maniere on
„ doit traiter un homme de ma quali-
„ té; puisqu'il eſt conſtant que je ſuis
„ du Sang Royal, & que vous n'igno-
„ rez pas quels ſont mes Tîtres. La
„ plus grande faveur que je puis reçe-
„ voir de vous, c'eſt de me permet-
„ tre de ſervir en chemin Mademoi-
„ ſelle votre fille; ſi vous me l'accor-
„ dez, j'accepte de grand cœur l'offre
„ qu'il vous plait de me faire.

Comme on étoit en peine ſur la maniere dont le Comte feroit le Voyage, le Marquis obtint qu'il monteroit à cheval, afin de pouvoir entretenir la Dame à la portiere; & cette difficulté que la vanité de Dom Pedro ſembloit rendre inſurmontable, ne fut point un obſtacle pour le départ, comme cha-

cun

cun l'avoit apprehendé. Tout étant ainſi reglé, le Galant met ſa Dame dans la Litiere, ravi de ce beau commencement de ſervice, & de la liberté qu'il avoit de lui donner la main. Il continua de même depuis le départ de Pont-Ferrada, jusques à leur arrivée à Vailladolid. Pendant tout le chemin il entretint ſa Maîtreſſe d'une maniere plaiſante & boufonne, ſans oublier d'aſſaiſonner ſes diſcours du tendre amour qui l'occupoit. En arrivant aux Hôtelleries la Dame ne manquoit pas de divertir ſon Pere, en lui repetant les converſations du Voyage.

Pendant la derniere journée, Dom Pedro voulut ſonder ſa Maîtreſſe ſur ſon Mariage, & tâcha de découvrir s'il étoit conforme à ſes inclinations. Il fit tomber adroitement la converſation ſur ce ſujet, afin que la Belle n'eût aucun ſoupçon de ſa curioſité. Les perſonnes affligées confient d'ordinaire leurs chagrins à ceux qu'elles voyent familierement. Marguerite s'aperçut du motif qui obligeoit le Cavalier à lui demander, ſi elle étoit fort contente de l'engagement où elle étoit avec ſon Couſin, & elle lui répondit: " Sei-

„gneur

„ gneur Dom Pedro Gil, mon Couſin
„ Leopolde a de grandes qualitez pour
„ ſe faire aimer ; mais je le connois
„ d'une humeur ſi volage, & ſi porté
„ à courir après toute ſorte de femmes,
„ ſans aucun égard pour leur naiſſance
„ & leur vertu, que je ne ſens que de
„ la froideur pour lui. Je crains beau-
„ coup ſes recherches, quoique j'au-
„ rois aſſez de penchant pour ſa per-
„ ſonne, ſi je pouvois eſperer plus de
„ conſtance de ſa part. Depuis mon
„ arrivée en Eſpagne, ma préſence de-
„ vroit, ce ſemble, le rendre plus re-
„ tenu ; mais je ne voi aucun change-
„ ment en lui, & Dieu ſait avec quel-
„ les frayeurs j'enviſage ce mariage.
„ Car ſi ſes défauts me paroiſſent d'a-
„ bord ſi grands, que n'aurai-je point
„ à craindre quand il ſera mon maî-
„ tre ? L'obéiſſance que j'ai pour les
„ ordres de mon Pere, jointe à la né-
„ ceſſité de ce mariage pour le bien &
„ l'avantage de notre Maiſon, m'em-
„ pêche de m'oppoſer à la concluſion
„ de cette affaire. Je conſens donc
„ malgré moi à la recherche de Leo-
„ polde ; & tout ce que je puis faire,
„ c'eſt de prier Dieu qu'il change ſon

„ cœur,

„ cœur, & qu'il lui donne des in-
„ clinations plus chrêtiennes & plus
„ dignes d'un homme de ſa naiſſance.

Dom Pedro eût bien voulu, qu'elle n'eût pas été ſi reſolue qu'elle le témoignoit. Il répondit à ſa Maîtreſſe en homme ſage; & il jugea que pour cette fois il falloit prendre le parti de ſon Couſin. "Eſperez, eſperez, lui dit-
„ il, Madame, que Leopolde ſe cor-
„ rigera, s'il eſt tel que vous le cro-
„ yez; & qu'il fixera ſon humeur vo-
„ lage, quand il ſe verra poſſeſſeur
„ d'une Dame ſi belle & ſi parfaite."
Cependant le Cavalier reſolut de changer de langage, à la premiere occaſion qui ſe préſenteroit, & de ſe déclarer tout de bon à ſa Maîtreſſe.

Ils arriverent à Vailladolid ce même jour avec Leopolde, qui étoit venu au devant deux pour les recevoir à demi journée de la Ville. Il fut très bien reçû du Marquis & de ſa fille, & le Comte des Legumens n'en fut pas trop content. La bonne mine de Leopolde lui donna beaucoup de jalouſie, & il fut ſur le point d'abandonner une entrepriſe, dans laquelle il craignoit plus que jamais d'échouer. Le Marquis qui

vou-

voulut d'abord le faire connoitre à ſon Neveu, lui parla ainſi: " Mon Ne-
„ veu, connoiſſez ce brave Cavalier
„ qui a bien voulu nous honorer de ſa
„ Compagnie, depuis que nous avons
„ paſſé en Galice. Sa perſonne & ſes
„ belles qualitez méritent toute votre
„ eſtime. Faites en beaucoup de cas,
„ vous le devez; car il eſt du Sang
„ Royal, & de plus illuſtre Comte des
„ Legumes. C'eſt une Seigneurie d'u-
„ ne grande étendue, car en quelque
„ part du monde qu'il veuille aller, il
„ y trouvera des ſujets ſoumis. " Leopolde examina Dom Pedro avec attention; ſes Titres & ſon équipage lui firent aiſément comprendre, que c'étoit un fou de belle humeur, & que ſon Oncle l'avoit pris en cette qualité pour ſe divertir. " Je ſuis fort aiſe, dit Leo-
„ polde en ſe tournant vers Dom Pe-
„ dro, de connoitre votre Seigneurie
„ & de ſavoir que vous avez bien vou-
„ lu accompagner Monſieur le Mar-
„ quis mon Oncle & Mademoiſelle
„ ma Couſine; & en reconnoiſſance
„ de ce bon office, je m'offre à vous
„ comme votre Serviteur & votre A-
„ mi. L'eſtime que mon Oncle a

„ pour

„ pour vous, ſuffit pour me perſuader
„ que vous valez beaucoup.

Dom Pedro lui répondit, en le remerciant de l'honneur qu'il lui faiſoit:
„ Tout ce qui touche la belle Marguerite de près ou de loin, doit être
„ pour moi d'un grand prix ; ainſi je
„ ſouhaitterois valoir quelque choſe,
„ pour me rendre digne de ſervir votre Seigneurie tout le tems qu'il plaira à Monſieur l'Ambaſſadeur de me
„ retenir auprès de lui. Comment,
„ repliqua Leopolde, aurons-nous encore ce bonheur ? Vraiment je ſuis
„ charmé, que nous puiſſions jouïr
„ long-tems de votre préſence.

„ Je ne vois pas que vous ayez ſujet de vous en réjouir, lui dit le Marquis, car Dom Pedro Gil eſt fort
„ amoureux de votre Couſine ; &
„ c'eſt ſon amour qui a donné lieu à
„ notre connoiſſance. Il m'a pourtant aſſuré, depuis qu'il a ſû qu'elle
„ étoit engagée avec vous, que ſon
„ amour s'étoit converti en eſtime &
„ en l'amitié la plus pure ; & cette
„ paſſion innocente l'oblige à la ſervir
„ comme un tendre Frere.

„ Je vous en aſſure encore, dit Dom

„ Pe-

„ Pedro, afin qu'il ne vous reſte au-
„ cune inquietude de ce côté-là; &
„ ſans cette conſideration je me ſenti-
„ rois capable d'en cauſer au beau Nar-
„ ciſſe même, s'il vivoit encore. Car
„ j'oſe dire ſans vanité, qu'il n'y a
„ point d'homme au monde qui m'éga-
„ le, ſoit en eſprit, ſoit en bonne mine.

„ Je reconnois aſſez la vérité de ce
„ que vous me dites, répondit Leo-
„ polde, quoique je vous voye au-
„ jourd'hui pour la premiere fois. Je
„ compte cependant ſur la parole que
„ vous me donnez, de ne point trou-
„ bler mon bonheur; ſans quoi j'a-
„ voue que je vivrois dans des allar-
„ mes continuelles, que la Vertu de
„ Mademoiſelle Marguerite ſeroit
„ ſeule capable de calmer.

En continuant leur entretien ſur le même ton, ils arriverent enfin à Vaillaolid. L'Ambaſſadeur alla deſcendre dans ſa Maiſon, où il trouva pluſieurs Dames de diſtinction qui attendoient avec impatience la belle Marguerite. Leopolde la prit entre ſes bras pour la deſcendre de ſa Littiere, & ce fut une mortification pour Dom Pedro, qui en devint tout de bon jaloux. Leopol-

de,

de, pour commencer à donner quelque marque de ſon amour, avoit fait préparer un magnifique ſouper, où il pria toutes les perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui étoient venuës recevoir l'Ambaſſadeur & ſa fille.

Dom Pedro ſe mit au lit d'abord après qu'il eut ſoupé, faiſant de ſérieuſes reflexions ſur l'entrepriſe où il s'étoit engagé ſi mal à propos, & dont les difficultez avoient de quoi l'épouvanter. Il ne trouvoit point de moyens pour s'en tirer avec honneur; les obſtacles ſembloient ſe multiplier à chaque inſtant; & ce qui l'affligeoit le plus, étoit la reſolution que Marguerite avoit priſe d'obéir aveuglement aux ordres de ſon Pere, qui vouloit lui donner Lepolde pour Mari, quoiqu'il n'ignorât pas les déreglemens de ce Cavalier. Felicien ne pouvoit s'empêcher de murmurer contre la reſolution de ſon Maître, dont tant de difficultez ſembloient devoir le diſſuader Il lui repréſentoit ſagement, qu'il s'expoſoit à ſervir de jouet dans une Cour où il pouvoit ſe faire eſtimer; & que pour une eſperance très-mal fondée, il s'accabloit tous les jours de nouvelles peines. Le

Maî-

tre & le Valet paſſerent une partie de la nuit à s'entretenir ſur ce ſujet, juſqu'à ce que Dom Pedro s'endormit, bien reſolu de ſe découvrir à ſa Maîtreſſe, &. de reprendre auſſi-tôt le chemin de Galice, s'il ne recevoit une réponſe favorable.

Les viſites des Cavaliers & des Dames continuerent ſix jours durant. Pendant ce tems-là l'Ambaſſadeur & ſa fille ſe voyoient ſouvent, prenant tous deux grand plaiſir aux folies que Dom Pedro étoit obligé de continuer. Ils les publierent ſi bien, qu'on ne s'entretenoit d'autre choſe à la Cour que des extravagances du Comte des Legumes; & tout le monde parloit de lui, comme du plus divertiſſant Bouffon qui eût paru depuis long-tems. On conſeilla à l'Ambaſſadeur de le mener au Palais, l'aſſurant que le Roi prendroit beaucoup de plaiſir à ſon entretien. Dom Pedro qui en eut le vent, ſe mit fort en colere. Il s'excuſa toûjours ſur la crainte que le Roi ne lui fît pas l'accueuil qui étoit dû à ſon mérite & à ſa naiſſance; proteſtant qu'il ne vouloit pas s'expoſer à recevoir un affront, & qu'en un mot le mépris qu'on feroit de lui, le porteroit

à

à faire éclatter ſon reſſentiment. L'Ambaſſadeur n'inſiſta pas là-deſſus, de peur de lui déplaire, voyant qu'il en étoit mécontent. Il crut qu'il ſeroit mieux d'attendre à lui en parler une autre fois, lorsqu'il le verroit de meilleure humeur, & plus porté à lui donner cette marque de ſa complaiſance.

Leopolde, qui logeoit auſſi chez l'Ambaſſadeur, avoit en Ville deux Valets à qui il ſe fioit pour toutes ſes galanteries. Ils tomberent tous deux malades; & dans le tems qu'il devoit paroître plus retenu dans ſes amours, pour ne pas déplaire à ſa Maîtreſſe, il ne ſongea qu'à ſuivre les mouvemens de ſa paſſion, allant faire ſes viſites nocturnes comme il avoit accoûtumé avant l'arrivée de Marguerite. Ne pouvant ſe ſervir de ſes deux Valets, il ſe fit accompagner de Felicien, avec la permiſſion de Dom Pedro, ayant reconnu que c'étoit un homme d'eſprit & d'experience, en qui on pouvoit ſe confier entierement. Il le mena trois ou quatre nuits de ſuite dans une maiſon, d'où il ne ſortoit qu'à des heures fort ſuſpectes. Quoique Felicien y entrât avec lui, il n'oſa pourtant pas s'infor-

mer d'abord du nom de la Maîtreſſe du Logis, jusqu'à la troiſième nuit. Se trouvant ſeul avec une Servante, qui à l'exemple de ſa Maîtreſſe n'étoit pas avare de ſes faveurs, il lui demanda à qui apartenoit cette maiſon, & à qui Leopolde alloit rendre ſes viſites. Quand on a de l'amour, on garde difficilement un ſecret. La Servante étoit amoureuſe de Felicien, ainſi il eſt aiſé de s'imaginer qu'il n'y eut rien de caché pour lui.

Felicien apprit de cette fille, que la maiſon apartenoit à la Tante de ſon Maître; & que ſa propre Sœur étoit celle dont Leopolde jouïſſoit, ſous une promeſſe de mariage qu'il lui avoit donnée, ſignée de ſa main, tandis que ce perfide penſoit à ſe marier avec Marguerite. Felicien ne manqua pas d'avertir ſon Maître de toutes les belles découvertes qu'il venoit de faire. Dom Pedro fut ſurpris & indigné contre ſa Sœur, quoique cette conduite de Leopolde avec une perſonne qui le touchoit de ſi près, ranimât ſon eſperance. Car il voyoit bien que c'étoit un moyen pour faciliter le ſuccez de ſon deſſein. Il étoit brave & d'une naiſſance auſſi diſtinguée que celle de Leopolde, ainſi il reſolut

lut de le forcer à épouſer celle à qui il avoit ôté l'honneur. Il chargea Felicien de faire ſavoir à la Servante, que Leopolde devoit ſe marier avec ſa Couſine, & qu'on attendoit le Courier qui portoit la diſpenſe de Rome; afin qu'elle en informât ſa Maîtreſſe, & qu'on pût prévenir l'affront que Leopolde lui préparoit. Felicien executa fidellement ces ordres; & la nuit ſuivante la Sœur de Dom Pedro, qui s'appelloit Dona Conſtance, fut inſtruite de toute l'affaire. Elle eut ſur ce ſujet une grande diſpute avec Leopolde, qui nioit avec impudence d'être accordé, ni de traiter en aucune maniere de ſon mariage avec ſa Couſine. Il fit de ſon mieux pour ſe juſtifier, & pour appaiſer Conſtance; elle feignit d'en être ſatisfaite, pourvu que dès le lendemain il lui donnât des preuves de ſon innocence. Ainſi elle dit adieu à Leopolde, qui ſe retira content, perſuadé qu'elle étoit entierement desabuſée. Mais étant reſolu de ne pas retourner ſi tôt chez elle, il prétexta une maladie pour ne lui donner aucun ſoupçon.

Dom Pedro apprit cette même nuit de Felicien tout ce qui s'étoit paſſé en-

tre Leopolde & ſa Sœur, & il fut très irrité de ce qu'elle ajoûtoit foi aux paroles trompeuſes d'un ſi méchant homme. Il voulut laiſſer paſſer deux jours, pour voir quelle reſolution prendroit ſa Sœur, & il ordonna expreſſément à ſon Valet de veiller ſur tout avec attention.

Quoique Conſtance eût paru ſatisfaite des diſcours de Leopolde, elle étoit tranſportée de rage & de jalouſie; & le jour ſuivant, ſans attendre plus longtems, elle reſolut de s'informer de la conduite de ſon Amant, & d'apprendre la vérité de la bouche même du Marquis. Elle monta en caroſſe, & couvrant ſon viſage avec ſa Mante, elle fut droit à ſon Hôtel. Mais elle prit ſi mal ſes précautions, qu'étant arrivée dans le veſtibule pour faire avertir l'Ambaſſadeur, elle rencontra Dom Leopolde qui la reconnut d'abord. Il ſe douta bien du ſujet qui l'amenoit, & du deſſein qu'elle avoit d'informer ſon Oncle des engagemens qu'ils avoient enſemble; & de lui montrer la promeſſe de mariage ſignée de ſa main. Il ne ſe trompoit pas dans ſes conjectures; car, comme nous l'avons déja dit, quoiqu'elle eût fait ſemblant d'être entière-

ment

ment deſabuſée du bruit qui couroit ſur le mariage de Leopolde avec Marguerite, elle vouloit s'expliquer ſur cette affaire avec le Seigneur Rodolfe, qui y étoit lui-même ſi intereſſé.

Leopolde la reçût avec beaucoup de careſſes, & elle ne répondit qu'avec froideur à ſes civilitez; ce qui augmenta ſes ſoupçons. Il la pria d'entrer dans une chambre pour l'entretenir en particulier. Conſtance s'en deffendit, voulant parler auparavant à l'Ambaſſadeur, & lui promettant d'écouter enſuite tout ce qu'il auroit à lui dire. Leopolde l'empêcha d'entrer dans l'appartement de ſon Oncle, ſous prétexte qu'il étoit occupé à lire les dépêches qu'il venoit de recevoir de la Cour de l'Empereur. Il s'obſtina ſi fort pour l'obliger à l'écouter qu'elle s'y reſolut enfin. Il la fit entrer dans la chambre de Dom Pedro, qu'il pria de tenir compagnie à cette Dame, juſqu'à ce qu'il revint lui parler.

Dom Pedro ne reconnut pas d'abord Conſtance, qui étoit cachée ſous ſa Mante; mais ce qu'il avoit entendu lui fit aſſez comprendre que c'étoit ſa propre Sœur. Elle ne pouvoit le reconnoître ſous un tel équipage; car outre

l'habit extravagant dont il étoit revêtu, il portoit encore des lunettes qui le défiguroient entierement. Dom Pedro fit aſſeoir ſa Sœur, & la laiſſant enfermée dans ſa chambre, il alla trouver Leopolde, pour ſavoir ce qu'il avoit deſſein de faire de cette femme. Celui-ci s'étoit retiré dans la chambre de ſon Oncle, & il fit prier Dom Pedro de vouloir entretenir la Dame quelque tems, s'excuſant ſur des occupations importantes, qui ne lui permettoient pas de ſortir de la chambre de l'Ambaſſadeur. Dom Pedro rentra dans ſa chambre, & s'y enferma avec la Dame qu'il y avoit laiſſée.

Cependant Marguerite avoit été informée, que ſon Couſin avoit parlé à une femme couverte d'une Mante, à l'entrée de l'Hôtel, & qu'il avoit prié Dom Pedro de la recevoir dans ſa chambre. Comme elle étoit jalouſe, elle voulut ſavoir qui étoit cette étrangere. Il lui fut aiſé de ſatisfaire ſa curioſité, par une porte de ſon appartement qui répondoit à celui de Dom Pedro, dont elle avoit la clef. Elle l'ouvrit donc fort doucement, de crainte d'être apperçuë, juſtement dans le tems qu'il entroit dans

ſa

ſa chambre. Il y trouva ſa Sœur à viſage découvert, parce qu'elle avoit ôté ſa Mante, ne croyant être vûe que de Leopolde qu'elle attendoit. Auſſi-tôt qu'il l'eut reconnue, ſans lui donner le tems de ſe couvrir, il lui parla en ces termes.

„ Malheureuſe fille, indigne du no-
„ ble ſang qui coule dans tes veines, &
„ de t'appeller ma Sœur; eſt-il poſſible
„ qu'oubliant qui tu es, & te fiant à
„ quelques vains diſcours, tu ayez eu
„ la hardieſſe de venir dans cette mai-
„ ſon chercher un homme qui t'a a-
„ buſée, & à qui tu n'as pas rougi de
„ te proſtituer? Viens-tu prier un per-
„ fide qui t'a oubliée, & chercher ce-
„ lui qui te trompe ſi viſiblement? Si
„ aveuglée de ton fol amour, tu avois
„ deſſein de le prendre pour mari, tu
„ as des parens à qui tu pouvois com-
„ muniquer ton deſſein, plûtôt que de
„ t'abandonner à un homme qui te
„ traite avec tant de mépris, puiſqu'il
„ le témoigne aſſez par ſes actions, ſi
„ l'honneur te permettoit d'y prendre
„ garde. Car quelques careſſes qu'il te
„ faſſe, il ſe mocque de toi; il eſt ſur le
„ point de ſe marier avec ſa Couſine;

„ es-tu ſi ſotte d'ignorer ſeule une nou-
„ velle, dont toute la Cour eſt infor-
„ mée? Si je ne reſpectois le lieu où
„ tu es, je t'arracherois la vie avec cet-
„ te épée, afin que tu ſerviſſes d'exem-
„ ple aux filles qui te reſſemblent. As-
„ tu ſi fort oublié le reſpect que tu dois
„ à ta Tante, que de profaner ſa maiſon
„ en y introduiſant de nuit Leopolde?
„ Tu devois faire réflexion qu'il n'eſt
„ pas de meilleure maiſon que toi, &
„ que tes Ancêtres valent bien les
„ ſiens. C'eſt un grand bonheur pour
„ toi, qu'il m'ait pris envie de venir en
„ cette Cour, quoique tu me voyes ſous
„ ce ridicule équipage, pour empêcher
„ que Leopolde ne ſe mocque plus
„ long-tems de toi; & je n'épargnerai
„ pas ma vie pour y réuſſir. Di moi,
„ infame, ce qui s'eſt paſſé entre vous
„ deux, & où vous en étes enſemble,
„ afin que je tâche d'y remedier; ne
„ me déguiſe pas la vérité, car il y va
„ de ton honneur & de ta vie.

L'affligée Conſtance écoutoit ce diſcours les yeux baiſſez, fondant en larmes, & ſans pouvoir prononcer une ſeule parole. Elle fit un effort ſur elle-même pour obéir à ſon Frere, dont

elle

elle voyoit le juſte courroux, & lui conta en peu de mots, que Leopolde l'ayant vûe dans une Fête, elle lui avoit plu, & que s'étant informé de ſa demeure il lui avoit écrit pluſieurs Lettres; qu'ayant continué à lui donner de grands témoignages de ſon amour, elle lui avoit permis l'entrée de la maiſon de ſa Tante; que ce Cavalier lui ayant donne parole de l'épouſer, & enſuite une promeſſe écrite de ſa main, qu'elle lui fit lire, elle lui avoit permis tout ce qu'il avoit deſiré d'elle. Enfin elle fit à ſon Frere une confeſſion ſincere & détaillée de tout ce qui s'étoit paſſé entr'eux; & Dom Pedro pour ne pas l'affliger d'avantage; lui promit de la tirer de ce mauvais pas, en obligeant Leopolde d'accomplir ſa promeſſe.

Marguerite avoit entendu toute la converſation, derriere la porte de la chambre qu'elle avoit entr'ouverte. Elle ne pouvoit aſſez s'étonner, qu'un homme auſſi qualifié que Dom Pedro, comme elle l'avoit renconnu à ſon diſcours, & d'un eſprit auſſi relevé, ſe fût ainſi déguiſé en Bouffon, & voulût paſſer pour tel dans leur maiſon & à la Cour. Elle ignoroit la cauſe d'une métamor-

phoſe ſi bizarre, quoi qu'elle eût quelque ſoupçon que ce qu'il en faiſoit pouvoit bien être pour l'amour d'elle. D'un autre côté cette fille réflechiſſoit ſur la double perfidie de ſon Couſin Leopolde, qui lui faiſoit des propoſitions de mariage, après avoir donné une promeſſe dans les formes à une perſonne d'un rang auſſi diſtingué que Dona Conſtance paroiſſoit l'être. Se voyant éclaircie ſur ces deux points importans, elle ne voulut pas ſe cacher plus longtems. Elle entra dans la chambre, ſans donner le tems à la Dame de reprendre ſa Mante, ni à Dom Pedro de diſſimuler ſa colere. Le Cavalier la vit venir, & ſe remettant un peu de ſon emportement: " Quoi, Madame, me ten-
„ dez-vous ainſi des embûches? Quel
„ eſt votre deſſein, Souveraine Prin-
„ ceſſe de mon ame, & Maîtreſſe ab-
„ ſolue de mes volontez? Uſez-vous
„ d'une ſemblable trahiſon contre ceux
„ qui ont une entiere confiance en
„ vous? Qu'une telle beauté ne me
„ donne plus, s'il lui plait, de ſembla-
„ bles allarmes; car une ſurpriſe de cet-
„ te nature me feroit expirer de joye,
„ comme on en a vû d'autres mourir
„ par un excez de douleur. „ Il

„ Il n'eſt plus tems de diſſimuler, „ Monſieur, dit Marguerite. Je ſai „ que vous n'êtes pas tel que vous vou- „ lez nous le perſuader, & que le dé- „ plaiſir qui vous occupe, demande „ que vous agiſſiez avec vigueur pour „ en prévenir les ſuites, ſans vous a- „ muſer à des extravagances qui ne ſont „ plus de ſaiſon. Ma curioſité mêlée „ avec un peu de jalouſie, m'en a fait „ découvrir plus que vous ne penſez. „ J'ai reconnu que la trahiſon de mon „ Couſin Leopolde étoit plus grande „ envers moi, que ne me le promet- „ toient ſes careſſes affectées. Je veux „ ſortir tout de bon de la confuſion où „ je ſuis, & je vous prie ſérieuſement „ de m'expliquer cette énigme. Son „ obſcurité m'embaraſſe encore, jus- „ qu'à ce que vous m'en ayez donné „ le vrai ſens. Mais avant que d'aller „ plus avant, il faut que Madame vo- „ tre Sœur paſſe dans mon apparte- „ ment; & que vous diſiez à Leopol- „ de, qu'après s'être laſſée de l'atten- „ dre elle s'eſt retirée dans une grande „ colere, ſans qu'il vous ait été poſſi- „ ble de la retenir; & vous me laiſſe- „ rez faire le reſte.

Cela dit, elle emmena Conſtance avec elle, la comblant de careſſes & lui promettant de la ſervir de ſon mieux. Ces témoignages d'amitié raſſurerent cette perſonne déſolée, & lui firent eſperer un ſuccez plus favorable qu'elle n'avoit lieu de l'attendre du mépris de Leopolde & de la colere de ſon Frere. Marguerite laiſſa Conſtance avec ſes ſuivantes, & s'en retourna dans la chambre de Dom Pedro.

Ce Cavalier fut d'abord ſurpris en voyant la belle Marguerite, & mortifié qu'elle eût appris l'infamie de ſa Sœur; il en eut enſuite du plaiſir, puisque ſa jalouſie & ſa curioſité avoient découvert ſon déguiſement & la perfidie de Leopolde. Dom Pedro ſe rejouit fort de voir Marguerite de retour dans ſa chambre, comme il le témoigna aſſez par ſa gayeté. Elle s'aſſit auprès de lui, & lui parla ainſi. "Je me trouve de-
„ puis quelques jours dans une inquié-
„ tude extrême, & dans une grande
„ colere contre mon Couſin Leopol-
„ de, qui m'a traitée de la maniere la
„ plus indigne. Je viens me conſoler
„ auprès de vous, & vous prier de
„ m'éclaircir ſur une choſe que je ne

„ puis

„ puis comprendre. Je ne puis aſſez
„ m'étonner de vous voir contrefaire
„ le Bouffon & le plaiſant, dans une
„ Cour où vous pourriez paroître en
„ galant homme, & jouër le perſon-
„ nage d'un homme d'honneur, y a-
„ yant déja une Sœur auſſi belle & auſſi
„ accomplie que Dona Conſtance.
„ Vous devriez conſiderer, Monſieur,
„ que vous vous deshonnorez, en vou-
„ lant paſſer pour extravagant, tant
„ par vos habits, que par les diſcours
„ que vous affectez. Il y a, ſans dou-
„ te, quelque grand myſtere caché ſous
„ ce déguiſement; c'eſt ce que je ſou-
„ haitte que vous m'appreniez, afin
„ que je puiſſe m'éclaircir ſur mes dou-
„ tes. " Après ces mots prononcez de la meilleure grace du monde, la belle Marguerite ſe tût, & Dom Pedro pour la ſatisfaire, lui répondit ainſi.

„ Adorable Beauté, vous n'ignorez
„ pas, ſans doute, quand l'experience
„ ne vous l'auroit pas appris, que l'A-
„ mour eſt une puiſſante divinité, à la-
„ quelle on ſacrifie toutes choſes. Il
„ n'y a point de fourbes qu'il n'inven-
„ te, ni de difficultez qu'il ne ſurmonte
„ pour arriver à ſes fins. Après cela

„ je vous confeſſerai ingenument, que
„ je me ſentis bleſſé de ſes traits par
„ vos beaux yeux, le jour que vous
„ paſſâtes par Ville-Franche, qui eſt
„ le lieu de ma naiſſance. J'ai fait tous
„ mes efforts pour reſiſter à cette paſ-
„ ſion; mais elle a toûjours gagné le
„ deſſus, ſans que l'engagement où je
„ ſavois que vous étiez avec Leopol-
„ de, ait pû me guérir. Comme je
„ voyois que dans ce mariage vous ſui-
„ viez plûtôt la volonté d'un Pere que
„ votre penchant; & que vous regar-
„ diez ce Couſin comme un volage
„ indigne de votre amour, je n'ai pas
„ cru devoir me rebutter. Je me ſuis
„ déguiſé, comme vous voyez, pour
„ traverſer ce mariage, & le ſort qui
„ ſemble vouloir ſeconder mes deſſeins,
„ me fournit aujourd'hui une occaſion
„ aſſez favorable. Je cherchois à m'in-
„ troduire auprès de vous par toute
„ ſorte de voyes, & je ne me repens plus,
„ Madame, d'avoir trahi mon honneur
„ & le noble ſang dont je ſuis ſorti, en
„ me cachant ſous ce ridicule équipa-
„ ge; puiſque j'ai réuſſi avec tant de
„ bonheur, & que je commence d'ap-
„ percevoir quelque rayon d'eſperance.

„ Vous

„ Vous ſavez, Madame, que je n'ai
„ jamais oſé prendre la hardieſſe de me
„ découvrir à vous; car outre que je
„ courois risque de n'en être pas cru
„ ſur ma parole, je venois dans un
„ tems où votre mariage étoit trop a-
„ vancé. Enfin, le Ciel a permis que
„ le malheur qui eſt arrivé à ma Sœur,
„ joint à votre juſte jalouſie, vous ayent
„ découvert ce que je vous aurois peut-
„ être encore tenu caché. Mon véri-
„ table nom eſt Dom Pedro d'Oſorio
„ & de Tolede; ainſi je puis me dire
„ d'une des plus qualifiées familles de
„ toute l'Eſpagne, étant iſſu des Sei-
„ neurs de Ville-Franche & d'Aſtorga.
„ J'ai l'honneur d'être Chevalier de
„ l'Ordre d'Alcantara; je l'ai acquis
„ par les longs ſervices que j'ai rendus
„ à Sa Majeſté dans les Guerres de
„ Flandres; & je ſerai bien tôt gratifié
„ d'une Commanderie conſiderable.
„ Je vous ai parlé de ma naiſſance &
„ de la hardieſſe que j'ai eu de porter
„ mes vues juſques à vous; il ne me
„ reſte plus qu'à excuſer mon amour.
„ Je me flatte que vous le pardonne-
„ rez, Madame, pour peu que vous
„ conſideriez le pouvoir de vos char-
„ mes.

„ mes. Enfin cette faute eſt heureuſe,
„ puis qu'elle eſt cauſe que vous étes
„ deſabuſée; & mon bonheur joint à
„ la foibleſſe de ma Sœur, ne me per-
„ met pas de me repentir d'un déguiſement, où je trouve plus de gloire
„ & de plaiſir que de honte. Vous pouvez, Madame, me rendre l'honneur
„ que je me ſuis ôté pour l'amour de
„ vous; & j'obligerai bien celui qui
„ a attenté à l'honneur de ma Sœur, à
„ lui tenir la parole qu'il lui a donné,
„ ou il lui en coûtera la vie.

La belle Marguerite écouta avec un plaiſir inexprimable le diſcours de ſon Amant, & ſe crut obligée de lui accorder toute ſa faveur. Et comme elle étoit entierement desabuſée de ſon Couſin, elle parla encore en ces termes.

„ Seigneur Dom Pedro, je ſuis ſenſible
„ comme je le dois au témoignage que
„ vous m'avez donné de votre affec-
„ tion; puisque ſur un fondement auſſi
„ foible que mon peu de beauté, vous
„ vous étes embarqué dans une auſſi
„ grande entrepriſe, ſans aucun égard
„ pour votre réputation & pour votre
„ naiſſance. Je ne ſaurois pourtant
„ excuſer votre conduite; car vos bel-

„ les

„ les qualitez méritoient d'être plus
„ heureuſes & plus dignement em-
„ ployées. Ne doutez pas que je n'aye
„ été vivement touchée du peu d'eſti-
„ me, que mon Couſin a témoigné
„ faire de moi. Il m'a perdue pour
„ jamais, quoique je ſois bien perſuadée,
„ que puisque ſon mariage étoit déja ſi
„ avancé avec une autre, il avoit deſ-
„ ſein de me perdre. Que je ſuis heu-
„ reuſe d'avoir été desabuſée, avant
„ que nous fuſſions unis par des liens,
„ que la mort ſeule peut rompre? J'ai
„ connu ſon peu d'amour, & je rends
„ juſtice au votre, vous proteſtant que
„ je ne l'oublierai de ma vie.

Si Marguerite eût voulu le permettre, Dom Pedro ſe ſeroit jetté à ſes pieds. Il la remercia avec mille demonſtrations de joye d'une grace ſi extraordinaire, & de la douce eſperance qu'elle accordoit à ſon amour. Voici comment ils s'y prirent pour arriver à leur but.

La belle Marguerite alla rejoindre Conſtance qu'elle avoit laiſſée dans ſa chambre, pour prendre les meſures convenables à leur ſituation. L'amoureux Dom Pedro attendit Leopolde, qui vint demi-

demi-heure après que ſa Couſine ſe fut retirée. Il demanda des nouvelles de la Dame qu'il avoit laiſſée avec lui, & Dom Pedro lui répondit: que cette Dame s'étoit laſſée de l'attendre, & qu'elle s'en étoit retournée quelque effort qu'il eût fait pour la retenir. Je ſuis bien aiſe, dit Leopolde, de m'être arrêté ſi long-tems, puisque je l'ai obligée par là de s'en retourner. Cette femme me perſecute fort, & je ſuis heureux qu'elle n'ait point vû mon oncle. Dom Pedro lui fit quelques queſtions bizarres à ſa maniere, pour tâcher d'apprendre quelque choſe de plus; mais Leopolde ne ſe déclara pas plus avant. Dom Pedro jugea aſſez de ſon deſſein par le peu qu'il avoit dit, & la colere que lui cauſoit le mépris que ce perfide faiſoit de ſa Sœur étoit ſi grande, qu'il fut ſur le point de la faire éclatter en mettant l'épée à la main.

Marguerite apprit au long de Dona Conſtance le détail de ſes amours avec Leopolde. Elle en fut pleinement convaincuë par la promeſſe de mariage, que cette fille infortunée lui fit lire; & après qu'elle eut fait de nouvelles réflexions ſur la double perfidie de Leopolde, elle fit prier ſon Pere de venir la voir. Lorsqu'elle

qu'elle ſe vit ſeule avec lui, elle lui parla en ces termes.

„ On ne peut que louer la ſage politique des Peres, qui marient leurs „ filles de la maniere qu'ils le jugent „ convenable, ſans pourtant faire violence à leur inclination. La plûpart ne ſe font pas une peine de choiſir des Gendres débauchez, comptant que le mariage leur fera changer „ de vie; mais il s'en trouve peu qui „ ſe corrigent par cette voye. Je croi „ qu'on doit louer les filles, qui ont „ une ſoumiſſion aveugle pour les volontez de leurs parens; je croi auſſi „ que celles qui uſent de précaution „ pour prévenir les malheurs qui peuvent leur arriver, ſont encore plus „ dignes de louange. J'ai toûjours été „ diſpoſée, Monſieur, à obéir à vos „ ordres, ſur tout dans cette occaſion, quoique je connuſſe les déreglemens de mon Couſin Leopolde, „ dont j'avois peu de ſatisfaction à attendre pour le reſte de mes jours. Je „ n'ai pas laiſſé de vous obéir contre „ mon inclination, qui me portoit à aimer d'autres Cavaliers, qui ne lui ſont „ inferieurs ni en naiſſance ni en richeſ-

„ ſes.

„ ſes. J'ai conſenti à ce mariage, quand
„ j'ai vû que vous en ſouhaittiez l'accom-
„ pliſſement. Après l'avoir conclu, vous
„ avez envoyé à Rome pour en obtenir
„ la diſpenſe; & lorsque je croïois que
„ mon Couſin devoit me témoigner le
„ plus d'amour, il a donné une promeſſe
„ de Mariage à une Dame que vous al-
„ lez voir.

Alors elle appella Dona Conſtance, qu'elle avoit laiſſée dans la chambre voiſine, & qui parut à l'inſtant en préſence de l'Ambaſſadeur. Elle fit une profonde revérence, & après qu'il lui eut fait donner un Siége, Marguerite continua ainſi. " Voilà, Monſieur, la Da-
„ me dont je viens de vous parler, à qui
„ mon Couſin a engagé ſa foi par un E-
„ crit qu'elle porte avec elle; & vous
„ allez voir comment ce Traître s'eſt
„ rendu maître de ſon honneur. Elle é-
„ toit venue ici pour vous parler, &
„ vous faire ſes plaintes contre Leopol-
„ de. Il l'a rencontrée, & l'amuſant en-
„ core par de belles paroles, il l'a en-
„ fermée dans la chambre de Dom Pe-
„ dro, ſous prétexte que vous étiez en
„ affaires & que vous ne pouviez lui
„ parler de long-tems. J'ai eu la curio-

„ ſité

„ ſité d'écouter à la porte qui commu-
„ nique de mon appartement à cette
„ chambre, & j'ai découvert tout le my-
„ ſtere. J'ai donc emmené cette Dame
„ dans ma chambre, pour vous informer
„ d'une avanture ſi étrange. Cette per-
„ ſonne eſt très qualifiée, puiſqu'elle
„ appartient aux Maiſons d'Oſorio &
„ de Tolede, deux des plus illuſtres de
„ l'Eſpagne. Elle eſt reſolue de s'en
„ plaindre à ſes parens, dont quelques-
„ uns ſont en grand credit dans cette
„ Cour, afin qu'ils s'oppoſent à mes nô-
„ ces & empêchent l'affront que Leo-
„ polde a deſſein de faire à cette Dame.
„ Juſques ici je vous ai obéi comme à
„ mon Pere; maintenant je m'adreſſe à
„ vous comme à mon Juge. Je vous con-
„ jure de me diſpenſer à l'avenir d'une
„ obéiſſance qui pourroit me devenir
„ ſi funeſte, car je ſuis reſolue de m'en-
„ fermer plutôt dans le plus affreux
„ Couvent de cette Ville, pour y finir
„ le reſte de mes jours, que d'être ja-
„ mais femme d'un ſi méchant homme.

Le Marquis fut également ſurpris de ce qu'il voïoit & de ce qu'il venoit d'entendre. Il examina la Promeſſe que Dona Conſtance lui produiſit, & il convint que

que c'étoit une raiſon ſuffiſante pour rompre le mariage de ſa fille avec Leopolde. Il prit donc la réſolution de dégager ſa parole, & de donner congé à ſon Neveu, afin qu'il n'en fût jamais plus parlé. Les Dames ſe retirerent, & il fit appeller Leopolde, à qui il montra le Billet qu'il avoit fait à Dona Conſtance, lui demandant s'il en reconnoiſſoit l'écriture. Leopolde, troublé & changeant de couleur, le nia d'abord; mais l'Ambaſſadeur lui repreſenta qu'il étoit indigne d'un honnête homme d'en agir avec tant de mauvaiſe foi, & qu'on pourroit le convaincre de la vérité par pluſieurs de ſes Lettres, qui étoient écrites de la même main. A la fin Leopolde, couvert de confuſion, avoua que l'amour l'avoit aveuglé, & qu'il avoit écrit cette promeſſe; mais qu'il perdroit la vie plutôt que d'en venir à l'execution.

Dom Pedro, qui avoit quitté ſon habit extravagant pour en prendre un fort riche avec la Croix de l'Ordre d'Alcantara, entendit ce diſcours du coin de la chambre où il s'étoit caché, & ne put ſe retenir plus long-tems. „ Seig-
„ gneur Leopolde, s'écria-t-il en ſe
„ fai-

» faiſant voir, ſongez mieux à ce que
» vous dites, & conſiderez la qualité
» de la perſonne que vous outragez. Sa
» naiſſance eſt du moins auſſi bonne
» que la votre. Ell eſt ma Sœur, &
» je ſuis obligé de la protéger & de la
» defendre contre vos perfidies. Si vous
» n'accompliſſez votre promeſſe en
» homme d'honneur, l'épée que je por-
» te vous y contraindra. J'ai déja exa-
» miné, répondit Leopolde, ce que
» mon devoir exige de moi ſur cet ar-
» ticle: & l'on ne me forçera jamais
» par des menaces à rien faire contre
» ma volonté.

Là deſſus Dom Pedro tranſporté de colere fait un appel à Leopolde; & la quérelle alloit s'échauffer, ſi les Dames ne fuſſent ſorties pour en prévenir les ſuites. Elles ſe mirent entre les deux Cavaliers & ordonnerent qu'on fermât les portes, afin qu'ils ne puſſent s'aller battre comme ils y paroiſſoient reſolus.

L'Ambaſſadeur ne reconnut pas d'abord celui qui faiſoit l'appel à ſon Neveu. Il crut que ce Cavalier avoit ſuivi ſa Sœur, ne ſe ſouvenant plus de l'avoir vû, mais l'ayant examiné avec attention,

tion, il s'aperçut que c'étoit le même Dom Pedro qu'il avoit emmené de Galice pour ſe divertir en chemin. Marguerite voyant que ſon Pere le regardoit avec étonnement, en dévina la cauſe, & vit bien qu'il étoit tems de le détromper. " Celui que vous voyez, Mon-
" ſieur, lui dit-elle, dans un équipage
" ſi different de celui qui vous paroiſ-
" ſoit ſi ridicule, eſt Dom Pedro d'O-
" ſorio & de Tolede. Lorſque cette
" quérelle ſera appaiſée, vous ſaurez
" les raiſons qui l'ont obligé à ſe dégui-
" ſer ainſi.

Le Marquis ne pouvoit aſſez s'étonner de cette métamorphoſe, & il n'auroit pas manqué de preſſer ſa fille de lui expliquer cette énigme, s'il n'eût vû les deux Cavaliers l'épée à la main, prêts à s'égorger en ſa préſence. Il les ſépara en ſe mettant entre deux, & tâcha de perſuader à ſon Neveu qu'il ne devoit pas conteſter ſur une affaire, dont toute la honte retomberoit ſur lui. Il lui déclara, que s'il ne donnoit ſatisfaction au Cavalier offenſé, il auroit tout lieu de s'en repentir; qu'il ne devoit attendre aucune protection de ſa part, dans une affaire auſſi injuſte; qu'au con-

contraire il ſeroit le premier à agir en faveur de la Dame qu'il vouloit deshonnorer. Il ajoûta que pour ce qui regardoit ſa fille, il n'avoit plus rien à eſperer d'elle; qu'il ne ſeroit jamais ſon mari; & qu'elle avoit trop de cœur pour le ſouffrir encore un moment, après en avoir été ſi maltraitée.

Leopolde ſe voyant ainſi preſſé de tous côtez, & ſurtout par les remords de ſa conſcience, vit bien qu'il n'y avoit point de meilleur parti pour lui, que de ſuivre le ſage conſeil de ſon Oncle. Il courut auſſi-tôt à ſa véritable femme, & lui donna la main en qualité d'époux; & en même tems il embraſſa ſon Beaufrere qu'il ne connoiſſoit pas encore. Marguerite profitant de ce moment favorable, raconta à ſon Pere, comment Dom Pedro étant devenu amoureux d'elle, s'étoit introduit auprès de lui d'une maniere extravagante, qui avoit ſi ſouvent excité leur compaſſion. Elle lui repréſenta, qu'elle ſe croyoit obligée de répondre à une ſi grande marque d'amour, & de l'en recompenſer, s'il vouloit le lui permettre. Le Marquis y conſentit; ainſi avec l'agrément de ſon Pere, Mar-

guerite donna la main à Dom Pedro, qui eut le bonheur de ſe voir au comble de ſes deſirs, par des moyens auſſi extraordinaires. Ces doubles Nôces ſe firent quelques jours après, & les plus grands de la Cour y aſſiſterent, On dança un magnifique Ballet, on courut la Bague; & le Roi honora de ſa bienveuillance les deux Cavaliers, qui vêcurent très contens avec leurs épouſes.

Cette Hiſtoire plut beaucoup à toute la compagnie, & Rufine qui l'avoit écoutée de ſa chambre, en fut très ſatisfaite. Le Frere Criſpin qui ſe fioit beaucoup à cette Belle, ne s'embaraſſoit guéres qu'elle entendit les complots qu'il faiſoit avec ſes Camarades, d'aller voler où ils croyoient qu'il y avoit de quoi butiner. Criſpin approuva quelques-uns des larcins qu'ils propoſoient, il en rejetta d'autres à cauſe des inconveniens fâcheux qu'il y avoit à craindre dans l'execution. Il avoit acquis une ſi grande autorité parmi ces gens-là, qu'il étoit maître abſolu de cette fameuſe Compagnie; & perſonne n'oſoit contrevenir à ſes ordres. Il étoit tems de ſe retirer, Criſpin leur conſeilla de prendre

dre du repos, & de renvoyer à une autre aſſemblée le partage du butin; car ils mettoient tout en dépôt entre les mains de l'Hermite, qui leur en rendoit un fidèle compte.

Ses Compagnons s'étant retirez, Criſpin ne voulut pas ſe coucher ſans voir Rufine. Il la trouva plus gaye qu'il ne l'avoit encore vûe, & il en fut tout joyeux. Il lui demanda comment elle avoit trouvé la Nouvelle Hiſtorique qu'on venoit de raconter. Je l'ai trouvée fort belle & fort divertiſſante, répondit Rufine; & ſi j'en entendois ſouvent de pareilles, elles pourroient diſſiper une partie de ma mélancolie. Ne vous mettez point en peine, ma chere Dame, dit l'Hypocrite, j'eſpere que vous trouverez ici le tombeau de vos chagrins. Nous tâcherons de vous y divertir de notre mieux, & vous y trouverez votre compte en prenant part à nos profits, ſi vous n'êtes pas trop ſcrupuleuſe, & que vous vouliez vous débaraſſer d'une partie de votre honte.

Rufine jugea qu'il étoit tems de s'humaniſer, & de bannir la triſteſſe qu'elle affectoit de témoigner. Elle commença à faire meilleur viſage à l'Hypocrite,

afin de mieux executer le deſſein qu'elle avoit de le dupper. Criſpin s'alla coucher plein d'eſperance de ſe voir bientôt au comble de ſes deſirs, puisque le plus difficile étoit déja fait, & qu'il avoit levé le masque, en ſe montrant tel qu'il étoit en effet.

Le lendemain dès la pointe du jour les Voleurs quitterent l'Hermitage, pour aller en courſe. Criſpin devoit auſſi partir, pour recueuillir les aumônes que des perſonnes charitables avoient accoûtumé de lui donner. Il alla prendre congé de Rufine, qui lui recommanda de faire ſes diligences pour découvrir ſi ſon Frere étoit encore à Malaga; & elle lui en fit un portrait tout different de celui qui auroit pû lui faire connoître Garay. Criſpin après l'avoir fort dévotement baiſée, l'enferma par dehors. Rufine ne s'en mit pas fort en peine, par ce qu'elle avoit fait proviſion à Cordoue de paſſe-partouts & de crochets, pour s'en ſervir chez le Genois.

Elle reſta ſeule dans l'Hermitage, & elle avoit concerté avec Garay, que d'abord qu'il verroit le Frere Criſpin à Malaga, il viendroit lui rendre viſite.

Il

Il n'y manqua pas, & monta à cheval auſſi-tôt que l'Hermite parut. Rufine l'ayant vû venir, lui ouvrit la porte, & lui conta en peu de mots ce qui s'étoit paſſé, le mêtier dont le bon Frere ſe mêloit, la déclaration d'amour qu'il lui avoit faite, & l'aſſura qu'il y auroit un bon coup à faire dans cette maiſon. Elle avoit reſolu d'emporter tout l'argent monnoyé, & de n'en pas laiſſer un double. Garay eut ordre de retourner promtement à la Ville, & d'en raporter des poudres mixtionées pour endormir ſi bien Criſpin au retour de ſa quête, qu'il ne s'éveillât pas de long-tems. Garay retourna au galop à Malaga, & en fort peu de tems il en raporta les poudres que Rufine demandoit.

Cepandant Criſpin étoit occupé à ramaſſer ſes aumônes, & il ne revint à ſon Hermitage que le ſoir, ſuivant ſa coûtume. Rufine ne manqua pas de lui faire mille careſſes, qui enflammerent de plus en plus notre Hermite, charmé de ſe voir ſi tendrement aimé. Il lui montra les aumônes qu'il avoit recueuillies; & outre ce qu'on lui avoit donné volontairement, il avoit eſca-

moté ſubtilement quelque Nippes, entr'autres deux éguieres d'argent & un beau colier de Perles. Il fit préſent à Rufine du colier, & voulut le mettre lui-même à ſon col. Rufine le remercia de ſon préſent avec de grandes démonſtrations de reconnoiſſance, & lui promit d'accorder à ſon amour toutes les faveurs qu'elle lui avoit jusqu'alors refuſées. Il étoit d'avis d'en faire l'eſſai ſur l'heure, mais elle obtint qu'il ſe tranquilliſeroit pendant quelques heures, & que la partie ſeroit renvoyée après le ſouper.

Les Voleurs étoient convenus enſemble de s'aſſembler cette même nuit dans l'Hermitage, & d'y tenir le Chapitre general de l'Ordre. Criſpin n'étoit point du tout de cet avis, & reſolut de l'empêcher pour goûter plus tranquillement entre les bras de ſa Belle, les plaiſirs après leſquels il ſoupiroit. Ces Meſſieurs étant arrivez à l'heure marquée, Criſpin ne leur donna pas le tems de ſe repoſer, & les obligea à prendre la fuite. Il leur dit qu'il venoit d'apprendre de Malaga, que la Juſtice faiſoit de perquiſitions fort exactes, pour découvrir un homme qui en avoit tué un autre en

tra-

trahiſon; qu'il craignoit fort qu'on ne vînt faire la viſite chez lui; & que ſi par hazard quelcun d'entr'eux étoit reconnu pour d'autres crimes, il couroit risque d'être arrêté lui-même avec le coupable. Comme les gens de cette eſpece s'épouvantent facilement, ils ajoûterent foi à ce que leur chef leur diſoit, & ils ſortirent au plus vîte de l'Hermitage, remettant à quatre jours après leur aſſemblée generale. Par ce moyen Criſpin reſta ſeul dans ſon Hermitage avec ſa Maîtreſſe, qui lui avoit donné parole de le contenter cette nuit. Cette eſperance le tranſportoit de joye, & il ne croyoit jamais arriver à l'heureux moment, qui devoit le mettre en poſſeſſion de cette beauté.

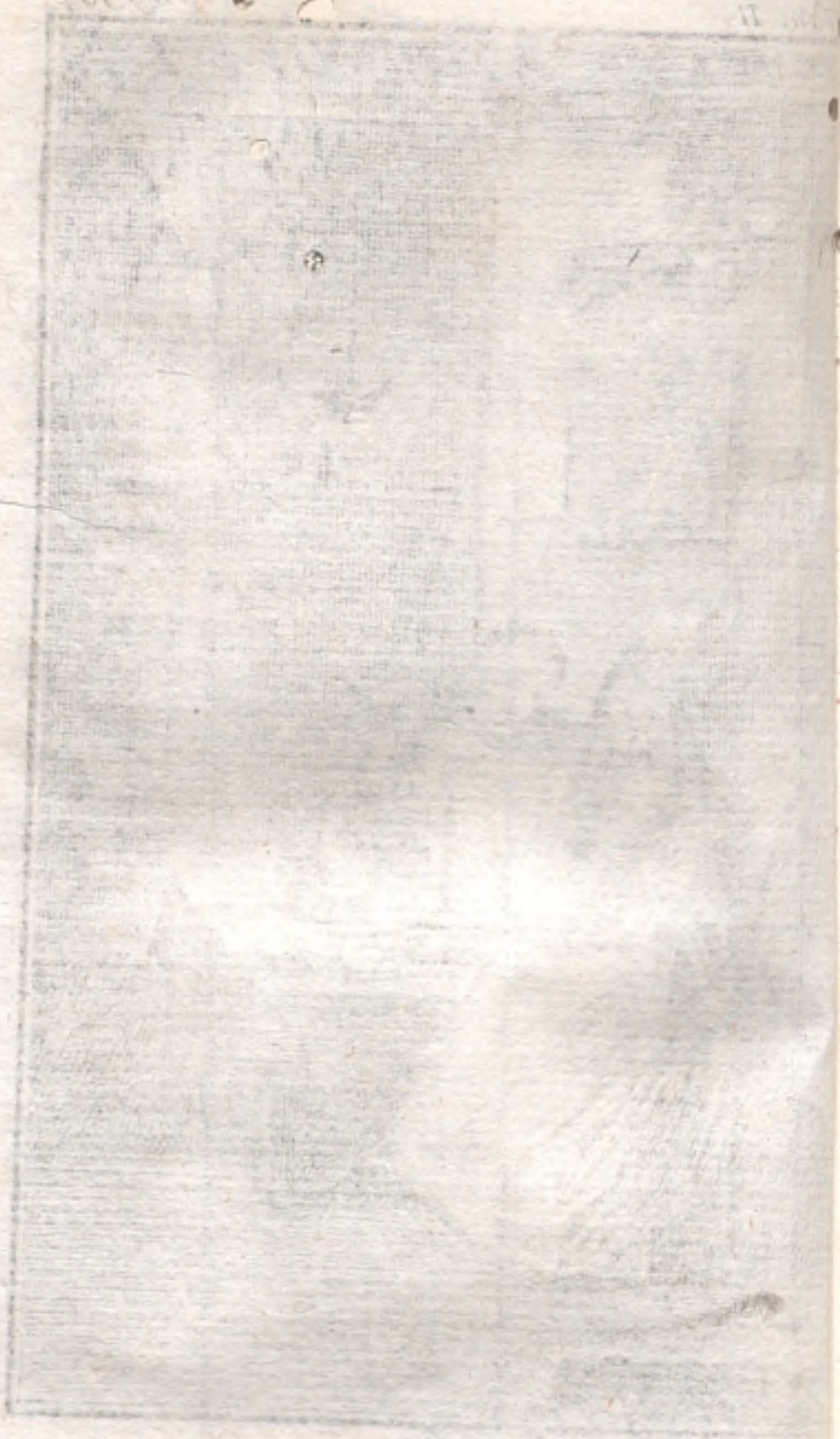
La table fut incontinent couverte d'un excellent ſouper; car l'Hermite avoit aporté du Gibier de pluſieurs ſortes, de la Volaille, & deux bouteilles de vin de Malaga, qui eſt le meilleur de toute l'Eſpagne. Rufine qui avoit aidé à faire la cuiſine, ſe mit à table avec Criſpin; ils commencerent à manger & témoignoient l'un & l'autre la joye qu'ils avoient de ſe voir enſemble Les ſantez furent bues, & Rufine ne

manqua pas de faire boire ſon Amant le plus ſouvent qu'il étoit poſſible. Comme elle gouvernoit le vin, elle eut ſoin de n'en donner à l'Hermite qu'avec les poudres que Garay lui avoit fournies, pour l'endormir autant qu'elle le jugeroit à propos. Criſpin en bût largement, & à la fin du ſouper Rufine lui porta une ſanté, qui le renverſa ſous la table. Les poudres firent ſi bien leur effet, & Criſpin tomba dans un aſſoupiſſement ſi grand, que Rufine eſſaya inutilement de l'éveiller, en lui tirant les oreilles, le nez, & en lui arrachant les poils de ſa longue barbe.

Rufine voyant ſon homme hors d'état de s'oppoſer à ſes deſſeins, deſcend auſſi-tôt à la cave; elle ouvre les coffres & en tire tout l'or & l'argent qui y étoit caché. Elle le met dans des Sacs & des longues poches de cuir, dans leſquelles les Voleurs en avoient enlevé une quantité conſiderable à un riche Marchand Boucher qui alloit à Madrid. Cette expedition étant faite, Rufine ouvre la porte de l'Hermitage & donne le ſignal à Garay, qui l'attendoit dans le bois avec les deux chevaux. Il vient la trouver dans l'inſtant, & il

ap-

G. S. Fec



apprend l'heureux ſuccez de l'avanture. Ils chargerent, ſans perdre tems, tout l'or & l'argent monnoyé ſur un des chevaux, & laiſſerent tous les autres effets; car ils avoient pour maxime, de ne ſe charger jamais de rien qui pût être reconnu. Ils monterent ſur l'autre cheval, & piquerent droit à Malaga, tous joyeux d'avoir attrapé ſi facilement le plus ſubtil voleur de toute l'Europe. Ils ſe retirerent dans l'Hôtelerie de Garay; où Rufine ſe cacha le reſte de la nuit & le jour ſuivant; & ſachant que les Bandits devoient tenir leur aſſemblée generale chez leur Capitaine Criſpin quatre jours après, elle reſolut de leur jouër un mauvais tour, comme nous le verrons bientôt.

Cependant Criſpin que nous avons laiſſé endormi ſous la table, paſſe toute la nuit & une partie de la matinée dans la même ſituation. Il s'éveille ſans ſe douter de ce qui s'étoit paſſé. Il appelle Rufine, ſe ſouvenant que ſon ſommeil trop précipité lui a fait perdre l'occaſion de paſſer une agréable nuit avec elle; il repete pluſieurs fois le nom de ſa chere Maîtreſſe, mais elle ne répond point. Il la cherche par toute la mai-

ſon, dans l'Egliſe, dans la Cave, & ne la trouvant point, il prend le parti de ſortir pour la chercher dans la Campagne voiſine. L'Hermite trouve toutes ſes portes bien fermées, & ſe perſuade que la Belle n'eſt point ſortie. Il parcourt de nouveau toute ſa maiſon, & lorſqu'il rentre dans la Cave, il s'aperçoit que les coffres ſont ouverts & qu'on en a enlevé l'argent. Il croit d'abord que des Voleurs étrangers ſont venus lui arracher ſa proye, & que la jeune fille de peur de tomber entre leurs mains, ſe ſera égarée en fuyant dans le bois. Il ſort auſſi-tôt, il court de tous côtez, & après s'être bien fatigué il retourne chez lui. Enfin après avoir examiné la chambre de Rufine, il ouvre les yeux ſur cette fuite, & voit bien que c'eſt un coup prémedité.

Criſpin tout honteux & déſeſperé, qu'un voleur auſſi habile que lui, ait été la duppe d'une jeune femme, s'arrache les cheveux & la barbe, & maudit mille fois un ſexe ſi habile à couvrir les plus noires perfidies, ſous les douces apparences de l'amour. Il fut obligé de prendre patience, après avoir pouſſé les plaintes les plus ameres. Il

alla,

alla à Malaga pour y chercher ſa chere Maîtreſſe; mais elle n'avoit garde de s'y produire. Il y rencontra Garay qu'il ne connoiſſoit point, & il ſe retira beaucoup moins ſatisfait qu'il ne l'étoit le jour précedent.

Garay ne manqua pas de faire tous les préparatifs néceſſaires pour décamper au plutôt, & ſe retirer en Caſtille avec Rufine; mais elle ne voulut pas ſortir de Malaga ſans faire piéce à l'Hypocrite Criſpin. Elle reſolut de troubler la Fête qu'il devoit célebrer avec ſes Confreres, & de faire enlever un Fripon, qui ſe couvrant du masque de la Religion, donnoit retraite aux Voleurs qui déſoloient tout le Païs. Afin qu'ils fuſſent tous ſurpris en même-tems, elle écrivit une Lettre au Prevôt de Malaga, dans laquelle elle l'inſtruiſoit du Négoce de Criſpin, de l'aſſemblée qui devoit ſe faire dans ſon Hermitage, & des moyens qu'il devoit employer pour enlever toute la troupe d'un coup de filet. Cela fait, Garay & Rufine partirent pour Tolede.

Le Prevôt ayant reçû la Lettre de Rufine, ne manqua pas de profiter, de l'avis qu'on lui donnoit. La nuit étant

venue, il partit à l'heure marquée, avec une nombreuſe eſcorte. L'Hermitage fut inveſti, les portes enfonçées, & le Prevôt entra bien accompagné. Il trouva Criſpin fort étonné d'une telle viſite, à laquelle il ne s'attendoit pas. On chercha par toute la maiſon, & ſurtout dans la Cave où s'étoient retirez les aſſociez de l'Hermite; on les prit & on eut ſoin de les garroter deux à deux de peur d'accident. On trouva avec eux les eſchelles, les fauſſes clefs, les crochets & les autres Inſtrumens propres à leur mêtier; & on tira des coffres les meubles précieux, la vaiſſele d'argent & les autres nippes, qui ſuffiſoient pour faire connoître leur profeſſion.

Criſpin étoit ſi troublé qu'il ne ſavoit que répondre aux interrogations qu'on lui fit. Le Prevôt s'approchant de lui & le ſaiſiſſant par la barbe, lui fit ce compliment : " Méchant & „ ſcelerat que tu es, vil Hypocrite, „ qui couvert du manteau de ſainteté, „ exerces les plus infames brigandages; „ les aumônes que tu reçevois tous „ les jours de tant de gens de bien, ne „ te ſuffiſoient-elles pas pour t'entrete-

„ nir

„ nir honnêtement ? Falloit-il te re-
„ tirer dans un lieu ſi ſaint, deſtiné à
„ louer & à ſervir Dieu, pour t'aban-
„ donner à la plus déteſtable de toutes
„ les profeſſions ? Tu es tombé en-
„ tre mes mains, & je te promets
„ bien que tu n'en ſortiras que pour
„ aller expier tes crimes ſur un Gibet.

Après cette incivile harangue, le Prevôt les fit tous conduire dans les priſons de Malaga. Leur Procez fut bientôt expedié ; on les mit à la torture & ils confeſſerent pluſieurs grands crimes, accuſans tous l'Hermite de les avoir excitez à divers larcins, & de leur en avoir facilité les moyens. Enfin ils furent condamnez à la mort.

Criſpin étant revenu de ſa premiere frayeur, témoigna beaucoup de courage & de fermeté, en ſouffirant pluſieurs fois la queſtion la plus cruelle, & nia conſtamment tout ce dont on l'accuſoit. On ne laiſſa pas de prononcer ſa ſentence ; mais on en retarda l'execution, à cauſe d'une violente fiévre dont il fut ſaiſi. Cependant ſes Compagnons furent tous pendus ; & le jour qu'on ſe préparoit à le conduire au ſupplice, il ſortit en plein midi de ſa priſon déguiſé

en femme, après avoir fait ſauter ſa longue barbe. La nouvelle de cette évaſion cauſa une ſurpriſe extraordinaire dans toute la Ville, chacun s'étant préparé à aſſiſter à l'execution de ce ſcelerat. Le Geolier, qu'on accuſoit de s'être laiſſé corrompre à force d'argent & de l'avoir mis en liberté, ſe trouva dans un grand embarras ; mais il ſe juſtifia en livrant la perſonne qui avoit fourni à Criſpin l'habit avec lequel il s'étoit déguiſé, & qui fut condamnée à paſſer le reſte de ſa vie aux Galeres.

Fin du Livre troiſième.

G. V. Fe

HISTOIRE ET AVANTURES DE DONA RUFINE,

Fameuſe Courtiſane de Seville.

LIVRE QUATRIEME.

RUfine & Garay, ayant la bourſe ſi bien garnie, firent toute la diligence poſſible, & arriverent enfin à Tolede où ils avoient reſolu de fixer leur ſejour. Rufine voulut y vive avec ſplendeur ; & pour donner plus de credit à ſa réputation, elle feignit que Garay étoit ſon Pere. Elle loua une maiſon conſiderable dans le plus beau

beau quartier de la Ville. Son Domeſtique étoit compoſé d'une Eſclave qu'elle avoit achettée à Malaga, d'une femme de chambre, d'un Laquais, & d'un Ecuyer qu'elle avoit arrêtez à Tolede. Elle prit l'équipage de Veuve, ſe faiſant appeller Dona Emerentiana, & Garay fort honnêtement vêtu pour un homme de ſon âge, porta le nom de Dom Geronimo; ils prirent le ſurnom de Meneſez, ſe diſant de la famille des Meneſez, ſi illuſtre en Portugal. Rufine achetta tous les meubles convenables à une Veuve de qualité, & lorsque ſa maiſon fut rangée, chacun s'empreſſa de lui rendre viſite.

Les premieres Dames du quartier furent trés ſatisfaites de ſa bonne mine & des charmes de ſa converſation, s'éſtimant fort heureuſes de l'avoir dans leur voiſinage. Elle ne fut pas longtems ſans ſe faire pluſieurs amies de la premiere diſtinction, qui furent éblouies des belles apparences de vertu que cette Coquette ſavoit admirablement bien ménager. Rufine ne manqua pas d'aller à la Meſſe dans l'Egliſe la plus fréquentée, pour ſe faire voir à la Jeuneſſe oiſive de cette grande

Ville.

Ville. Sa beauté & ſa bonne mine la firent bientôt remarquer, & lui attirerent une foule de ſoupirans fort aſſidus à lui faire leur cour. La Belle prit ſoin de s'informer de ceux qui étoient les plus riches, pour continuer avec eux ſon premier Négoce, & en tirer le meilleur parti qu'elle pourroit. Pendant qu'elle prend ſes meſures avec ſes nouveaux Galants, qu'elle veut attirer dans ſes filets, retournons à Malaga où nous avons laiſſé notre Hermite.

Auſſi-tôt que Criſpin ſe vit en liberté, il ſortit au plus vîte de Malaga & s'alla cacher dans le bois voiſin de ſon Hermitage, où il paſſa le reſte du jour. On avoit mis à ſa place dans cette maiſon un homme de bien, propre à réparer par la ſainteté de ſa vie, le ſcandale que ce ſcelerat avoit cauſé par ſes crimes. Le nouvel Hermite n'étoit pas encore bien établi, & n'ayant presque aucun meuble, il ſe mettoit peu en peine de fermer les portes de l'Hermitage.

Criſpin ne manqua pas de s'y gliſſer la nuit; il paſſa d'abord dans le Jardin pour y chercher un petit tréſor qu'il y avoit caché ſous une pierre; qui lui ſervoit

voit de marque pour le retrouver. Il creuſa promtement la terre & tira un ſac de doublons, qu'il y avoit mis en reſerve de tout l'argent qu'il avoit gagné avec ſes Confreres. Ce ſac, qui contenoit environ ſix cens Piſtoles, etoit une bonne reſource pour l'infortuné Criſpin. Il décampa au plus vîte, & s'en alla à Jaën où il avoit un ami de même mêtier. Celui-ci avoit apris avec joye que Criſpin s'étoit échappé de la priſon; car il craignoit que dans les tourmens de la Queſtion, il ne s'aviſât mal à propos de faire mention des crimes qu'ils avoient commis enſemble. Ce galant homme fut charmé de voir ſon Camarade en liberté, & lui fit un accueuil tres gracieux.

Criſpin ſe trouvoit en fort mauvais équipage, depuis qu'on lui avoit ôté l'habit d'Hermite, & qu'il ſe fut déguiſé pour s'échaper des mains du Bourreau qui devoit l'expedier. Il lui fut aiſé d'y remedier, ayant bonne proviſion de Piſtoles. Il donna de l'argent à ſon Hôte, qui l'équippa en homme de condition; il ſe fit razer, prit la perruque & une épée au côté, & ſe déguiſa ſi bien, que ceux mêmes qu'il avoit

le

le plus fréquentez, auroient pû difficilement le reconnoître. Il paſſa quelques jours à Jaën, faiſant belle figure, jusqu'à ce qu'il ſe préſenta une occaſion d'enlever dans la Ville d'Andujar, une ſomme d'argent conſiderable, qu'il partagea fidellement avec ſon Compagnon. Ils craignirent les pourſuites de celui qui avoit été volé, & qui auroit pû les découvrir ; ainſi Criſpin fut d'avis, qu'il falloit plier bagage & gagner Païs de bonne heuae. L'avanture de Malaga le faiſoit trembler, & il n'oſoit ſe promettre le même bonheur qui l'avoit retiré du danger.

Criſpin fit ſocieté avec un jeune homme bienfait natif de Valence, que le hazard lui fit rencontrer. Ils arriverent tous trois à Tolede, où ils n'avoient jamais été qu'en paſſant, ſans y donner aucune preuve de leur ſavoir faire. Ils crurent qu'ils pourroient y paſſer quelque tems ſans être connus, & ils réſolurent de s'arrêter dans cette grande Ville, où ils auroient de bons coups à faire.

Le nouveau Camarade que Criſpin s'étoit aſſocié, ſe nommoit Dom Jayme. Il étoit fils d'un Cordier de Valence,

ce, & il avoit été obligé de quitter ſa Patrie pour quelques friponneries qui lui avoient procuré une petite ſomme d'argent. Dom Jayme étoit âgé d'environ vingt-quatre ans, beau, bienfait & de belle taille ; il avoit l'eſprit admirable, & ne cedoit en ſubtilité & en adreſſe, ni à Criſpin ni à ſon Camarade. Ce jeune drôle s'équippa proprement, aux dépens de ceux qui n'avoient pas ſoin de bien ſerrer leurs nippes. Il avoit l'induſtrie de mettre à la mode tous les habits qu'il voloit, & il les défiguroit ſi bien en changeant les galons, les dentelles & les rubans, que les propriètaires eux-memes auroient eu peine à les reconnoître.

Il prit un habit fort riche un jour de Fête, & alla avec Criſpin entendre la belle Meſſe dans la grande Egliſe de Tolede. Ils entrerent dans la même Chapelle, où Rufine qu'on appelloit Dona Emerentiana, avoit accoûtumé de ſe placer. Quoiqu'elle fût en habit de Veuve, Criſpin la reconnut d'abord & il eut un plaiſir extrême de cette belle découverte. Il ſe cacha d'elle ne voulant pas en être connu, quoique dans l'équipage où il étoit, il n'avoit pas

lieu

lieu de craindre qu'on le prît pour le Frere Criſpin. Sa perruque, ſa barbe raſe, & un habit de Cavalier, défiguroient entierement notre Hermite. Il fit remarquer la Belle à Dom Jayme, à qui elle plut beaucoup. Il le pria de la ſuivre, ſans qu'elle s'en apperçût; & il le fit ſi adroitement qu'il la conduiſit de l'oeil en faiſant ſemblant de regarder d'un autre côté, jusqu'à ce qu'il la vit entrer dans ſa maiſon. Il aprit des voiſins que c'étoit là ſa demeure; qu'elle étoit fort eſtimée, ſous le nom de Dona Emerentiana de Meneſez; & qu'elle étoit venue depuis peu de Badajos avec ſon Pere, pour ſe fixer à Tolede.

Criſpin étoit vivement piqué contre Rufine, du mauvais tour qu'elle lui avoit joué à Malaga. Il jura que puiſque le hazard la lui avoit fait ſi heureuſement rencontrer, il ne partiroit point de Tolede ſans lui faire rendre compte de l'argent qu'elle lui avoit emporté, & ſans lui en faire payer l'interêt avec uſure. Pour venir à bout de ſon deſſein, il inſtruiſit Dom Jayme de ce qu'il devoit faire, lui recommandant ſurtout de ne point ſe découvrir à cette

te

te Coquette. L'occaſion ſe préſenta bientôt de jouër leur perſonnage, comme ils l'avoient concerté enſemble. Un ſoir, environ une heure avant la nuit, il y eut une quérelle dans le quartier où logeoit Rufine, & deux hommes y furent bleſſez. La Juſtice s'y rendit auſſi-tôt, & fit tranſporter les bleſſez chez eux. On arrêta priſonniers quelques-uns de ceux-qui ſe trouverent alors dans la rue, quoiqu'ils n'euſſent aucune part à la quérelle; les autres prirent la fuite, par ce qu'il eſt aſſez desagréable de tomber entre les mains de la Juſtice pour les affaires d'autrui.

Criſpin profita de cette circonſtance, pour jouer à Refine un tour de ſon métier. Dom Jayme inſtruit par ce fourbe avoit pris la Croix de Chevalier de l'Ordre de Monteſa, que le Roi n'accorde qu'aux naturels du Royaume de Valence; & il avoit fait faire un habit noir fort propre avec une riche veſte de Drap d'or. Dans cet équipage il s'approche de la maiſon de Rufine, donne ſon manteau à Criſpin, met l'épée à la main & entre avec grand bruit chez cette Dame, en jouant le rôle d'un

d'un homme épouvanté qui cherche à ſauver ſa vie. La porte de l'eſcalier étant ouverte, Dom Jayme monte & arrive dans une ſalle, où étoit la belle Veuve avec ſes Servantes. Elle furent effrayées à la vüe d'un homme qui venoit à elles l'épée nue, ſans manteau, & comme tranſporté de fureur. Rufine ſe leve, & le Cavalier s'approchant d'elle en poſture de ſuppliant, lui tient ce diſcours.

„ Si mon malheur ſuffit pour inſpirer des ſentimens de pitié, ſouffrez, „ Madame, que votre maiſon me ſerve d'azyle contre la Juſtice qui me „ pourſuit. Je viens de tuer un homme, je le confeſſe, & je ne l'ai fait „ qu'à regret pour conſerver ma vie. „ La Juſtice, qui eſt accourue au bruit, „ me ſerroit de fort près dans la rue „ voiſine. J'aurois été infailliblement „ pris, ſi je ne me fuſſe courageuſement deffendu, en terraſſant deux „ Alguazils des plus reſolus qui accompagnoient le Commiſſaire, & „ qui me tenoient presqu'au collet. Je „ me ſuis échappé des autres en courant de toute ma force; car la prudence exige qu'on tourne le dos à

„ la

„ la Juſtice, à qui on doit du reſpect.
„ Comme j'étois vivement pourſuivi,
„ j'ai heureuſement trouvé votre mai-
„ ſon ouverte; j'ai fermé la porte, &
„ j'ai pris la hardieſſe de monter jus-
„ ques dans votre appartement. Je
„ vous ſupplie donc très humblement,
„ Madame, ſi vous le pouvez ſans
„ risque, de vouloir permettre que je
„ me cache dans quelque coin de vo-
„ tre maiſon, juſqu'à ce que j'en puiſſe
„ ſortir en ſureté, lorsque tout le peu-
„ ple qui s'eſt aſſemblé dans cette rue
„ ſera diſſipé. Mais ſi ma hardieſſe
„ vous fait quelque peine & vous em-
„ baraſſe, vous n'avez qu'à me le faire
„ connoître, & je ſortirai ſur le
„ champ à la rue quoiqu'il en puiſſe
„ arriver. J'aimerois beaucoup mieux
„ me faire tuer ou m'expoſer à être
„ conduit en priſon, que de cauſer
„ la moindre inquiétude à une auſſi
„ belle Dame.

Nous avons déja dit, que le Compagnon étoit un des beaux hommes qu'on pût voir, & d'une figure toute propre à prévenir en ſa faveur. Rufine le regarda avec attention; & cette Belle qui n'avoit jamais aimé que l'argent, ſen-

ſentit d'abord une forte inclination pour ce jeune homme, qui lui parut auſſi agréable qu'elle le trouvoit éloquent. Elle lui répondit en ces termes.

„ Vous me rendez juſtice, Monſieur, en me croyant ſenſible à l'honneur & à la pitié; jamais les perſonnes de ma condition n'en ont manqué pour ceux qui vous reſſemblent. „ Vous me paroiſſez homme de qualité; & ainſi prenant part à votre „ malheur, je vous offre de bon cœur „ ma maiſon. Vous pouvez vous y „ cacher autant de tems que vous le „ jugerez à propos, pour vous mettre „ à couvert des pourſuites de ceux „ qui vous cherchent. Il ne ſeroit pas „ juſte de vous abandonner entre leurs „ mains, puiſqu'il m'eſt aiſé de vous „ garantir d'un ſi grand danger. Ne „ craignez rien ici; car quand la Juſtice viendroit vous y chercher, j'ai „ un lieu caché qu'on ne découvira „ pas, & vous pourrez vous y retirer „ en toute aſſurance.

Dom Jayme remercia mille fois cette Dame d'une ſi grande bonté; & elle continua ainſi ſon diſcours. " L'habit „ que je porte vous fait aſſez connoî-

„ tre, Monſieur, avec qu'elle retenue
„ je dois vivre dans ma maiſon ; je ne
„ laiſſe pas de vous l'offrir de tout mon
„ cœur, juſqu'à ce que vous ayez mis
„ ordre à vos affaires. Mais j'ai un
„ Pere abſent, à qui je dois quelque
„ compte de ma conduite ; & ſi à ſon
„ arrivée, qui ſera peut-être aujourd'-
„ hui, il veut vous donner une cham-
„ bre dans ſon appartement, j'en aurai
„ un véritable plaiſir.

Le jeune homme témoigna de nouveau être fort ſenſible à tant de faveurs, & il fit ſi bien qu'il gagna entierement le cœur de la Belle qui l'avoit ſi bien reçû. Cependant Criſpin & ceux qui étoient de la partie frappoient rudement à la porte, crians qu'on ouvrît à la Juſtice. Toute la famille fut d'abord dans la conſternation ; mais Rufine s'étant raſſurée, prit Dom Jayme par la main & le mena dans une chambre du plus haut étage, où il y avoit une double cloiſon de planches, cachée par une Tapiſſerie. Elle le fit entrer entre les deux cloiſons, & l'aſſura qu'on ne ſauroit l'y découvrir. Après cette précaution elle fait ouvrir la porte, & Criſpin entre effrontement ſans craindre d'être

recon-

reconnu. Il étoit accompagné de pluſieurs coquins, qui avec une Lanterne & des armes à feu, contrefaiſant les gens de Juſtice, entrerent avec grand bruit dans la chambre où étoit Rufine. Criſpin la ſalua fort civilement, & déguiſant le ton de ſa voix comme il avoit déguiſé toute ſa perſonne; je ſai bien Madame, lui dit-il, qu'il y a de l'incivilité à entrer avec tant de hardieſſe dans la maiſon d'une Veuve. Mais l'office que j'exerce m'y oblige malgré moi, & il faut que je faſſe les diligences qui ſont de mon devoir & de ma charge. Monſieur le Lieutenant Criminel m'a commandé de viſiter toutes les maiſons du quartier, pour y chercher un homme qui s'eſt échappé de nos mains. Nous avons fait des perquiſitions inutiles dans toutes les maiſons voiſines, & il ne nous manque plus que d'examiner celle-ci. Permettez donc, Madame, que nous la viſitions toute entiere, pour ſatisfaire aux ordre de nos ſuperieurs & à notre propre conſcience.

Vous pourriez, leur dit la Belle, compter ſur la parole que je vous donne, que je n'ai vû entrer perſonne dans

ma maiſon ; mais afin que vous n'ayez aucun ſoupçon, & que vous ne me croyez pas femme à proteger des meurtriers & des gens de mauvaiſe vie, je vous accorde une libre entrée par tout, afin que vous voyez ſi celui que vous cherchez s'eſt retiré chez moi.

Une Servante prit une bougie pour les éclairer, & ils viſiterent une partie des chambres, ſans toutefois pouſſer l'exactitude jusqu'à la rigeur, afin qu'on leur ſût bon gré de leur courtoiſie. Cela fait, la vénérable troupe prit congé avec la même politeſſe qu'elle avoit fait paroître en entrant. Criſpin aſſaiſonna ainſi ſa fourberie, courant risque d'être reconnu, afin que ſon Camarade pût achever plus facilement la Piéce qu'il avoit commencée.

Le Cavalier ſortit enfin de la cloiſon où il s'étoit renfermé, feignant une grande joye de ſe voir auſſi heureuſement échappé des mains de ceux qui le cherchoient. Il en témoigna une vive reconnoiſſance à la belle Veuve, & ne ſe laſſoit point de la remercier de la grace qu'elle lui avoit accordée. Plus Rufine conſideroit le beau Cavalier, & plus elle ſe ſentoit piquée d'amour. Elle lui

lui donna mille marques de ſon amitié, l'aſſurant qu'il ſeroit ſervi chez elle avec toutes les attentions dues à ſon mérite ; & que s'il vouloit attendre l'arivée de ſon Pere, elle étoit bien aſſurée qu'il ne ſouffriroit pas, qu'il ſortît du logis pour cette nuit.

Le Galant, qui ſentoit que la Dame s'échauffoit, s'obſtina à demander un congé qu'il voyoit bien qu'on ne vouloit pas lui accorder. Il lui repréſenta, qu'il étoit néceſſaire qu'il cherchât un azyle dans quelque Monaſtere, & qu'il fit avertir ſes gens du lieu où il ſe ſeroit retiré ; qu'il étoit obligé de partir le lendemain avant le jour pour Seville, & que pour cette nuit il ne trouvoit aucune ſûreté à ſe retirer chez lui.

Rufine inquiete de le voir dans cette reſolution, le preſſe plus que jamais de demeurer chez elle, lui repréſente la grandeur du danger où il s'expoſe, & le conjure au moins de lui donner encore deux heures. Dom Jayme qui ne demandoit pas mieux, y conſentit avec peine en apparence, & comme s'il ne ſe rendoit que pour lui obéïr. La Belle le quitta, ſous prétexte de mettre ordre à quelques commiſſions que ſon

Pere lui avoit données, & dont elle devoit lui rendre compte à ſon retour. Elle vouloit profiter de quelques momens, pour examiner avec ſon Eſclave, en qui elle avoit une grande confiance, ce qu'elle avoit à faire.

Elle ſe retira donc dans une autre chambre avec l'Eſclave, & lui avoua franchement l'inclination qu'elle avoit pour le Cavalier. Elle ajouta, qu'elle n'oſeroit le laiſſer ſortir, de peur qu'il n'expoſât ſa vie, ou que du moins il ne hazardât trop ſa liberté; mais que d'ailleurs il étoit à craindre, que Garay ne trouvât mauvais qu'elle le retînt, & qu'il paſſât la nuit entiere dans ſa maiſon. Enfin ne ſachant à quoi ſe reſoudre, elle la pria de lui dire ſon avis, & de lui donner des conſeils convenables à la ſituation où elle ſe trouvoit.

L'Eſclave qui étoit habile, ſentit d'abord qu'elle devoit donner à ſa Maîtreſſe des conſeils favorables à ſa paſſion, & qu'il ſeroit inutile de s'y oppoſer. Je vous avoüe, Madame, lui dit-elle, que connoiſſant ſi peu ce Cavalier, vous feriez paroître trop de facilité, ſi vous lui ouvriez d'abord votre cœur. Je croi que vous feriez mal

enco-

encore, ſi vous diſpoſiez Garay en arrivant de le ſouffrir ici pour cette nuit. Puisque cette maiſon eſt ſi vaſte, & qu'il y a pluſieurs chambres inutiles d'où l'on peut deſcendre dans votre appartement, mon avis ſeroit que vous l'y logeaſſiez ſans en parler à perſonne. Je prendrois le ſoin de l'y conduire, lorsque ſon lit ſeroit dreſſé ; & ſans que Garay en eût connoiſſance, je lui fournirois tout ce qui lui ſeroit néceſſaire. Vous ſavez que Garay doit partir dans deux jours pour Madrid ; & vous demeureriez ſans crainte & ſans aucun obſtacle avec ce jeune homme que vous aimez. Il me ſera aiſé de perſuader à ce Cavalier, que la Juſtice le cherche & ne s'éloigne point de cette rue ; & qu'ainſi il eſt abſolument néceſſaire qu'il ſe tienne renfermé, s'il ne veut risquer ſa vie ou ſa liberté.

Le conſeil de l'Eſclave plut beaucoup à Rufine, qui lui ordonna d'aller préparer le lit, & de mette le Cavalier en poſſeſſion de la chambre. Cet ordre fut promtement executé, & peu de tems après l'amoureuſe Veuve alla joindre ſon Galant par un eſcalier dérobé, & l'aborda en diſant : " Vous

„ vous étonnerez, Monſieur, de ce
„ que ſans la permiſſion de mon Pere,
„ je vous reçois de nuit dans cette
„ maiſon; mais pour ſauver un Ca-
„ valier de votre mérite, on doit
„ quelquefois paſſer les bornes de la
„ bienſéance. J'ai trouvé à propos de
„ vous cacher aux yeux de mon Pere,
„ comme je vous ai ſouſtrait aux re-
„ cherches de la Juſtice, afin que vous
„ ſoyez ici en toute ſûreté. Sachez
„ moi gré, ſi vous voulez, de ce pe-
„ tit ſervice; je vous le rends de bon
„ cœur, & je le croi même néceſſaire
„ pour votre repos.

Dom Jayme voyoit avec plaiſir, que la Belle ſe jettoit d'elle-même dans les filets d'amour, & il ne manqua pas d'exagerer la reconoiſſance dont il étoit pénétré. Ils continuerent à s'entretenir quelque tems, & le Cavalier qui étoit éloquent & fort poli, ſe rendoit à chaque moment plus agreable, en louant l'une après l'autre toutes les perfections de Rufine. Il fit ſi bien, qu'il ſe rendit maître abſolu du cœur de la Veuve. Elle voulut pourtant le ſonder encore, pour voir s'il parloit avec ſincerité, & ſi ſa beauté avoit fait impreſſion ſur lui. Cepen-

Cependant l'Eſclave ayant préparé la chambre deſtinée à Dom Jayme, vint joindre ſa Maîtreſſe, qui prit auſſi-tôt ce Cavalier par la main pour l'y conduire. Il l'a trouva bien éclairée avec des bougies, placées dans de beaux chandeliers de cryſtal, & la table étoit garnie d'une collation magnifique. La Belle lui fit une profonde revérence en ſe retirant; & comme il témoigna être ſurpris qu'elle le quittât & le laiſſât ſeul, elle s'excuſa ſur l'arrivée de ſon Pere; l'aſſurant qu'auſſi tôt que le bon homme ſeroit couché, elle viendroit le rejoindre. En prenant congé de lui, elle le regarda avec des yeux ſi pleins d'amour & de tendreſſe, que le drôle vit bien qu'il devoit prendre courage, & que la Veuve ne feroit avec lui qu'une foible reſiſtance.

Garay n'étoit pas encor ſi avancé en âge, qu'il ne ſe fût bien accommodé de Rufine, qu'il ſe flattoit de poſſeder quelque jour. Il ſoupiroit auprès d'elle lorſque les occupations de ſon Commerce lui en laiſſoient le loiſir, & il lui auroit fait volontiers des propoſitions de mariage, s'il n'eût déja été lié avec une autre. Il avoit laiſſé à Ma-

drid ſa femme qui n'étoit pas fort contente de ſe voir abandonnée & mépriſée; & comme la compagnie lui étoit néceſſaire, elle ne manquoit pas de ſe conſoler avec ſes Galants de l'abſence de ſon Mari. Garay n'avoit point eu de ſes nouvelles depuis long-tems, ce qui lui faiſoit croire qu'elle étoit peut-être morte. Il avoit reſolu d'aller ſecretement à Madrid pour s'en éclaircir; afin que s'il en étoit délivré, il pût épouſer Rufine qui lui avoit de grandes obligations. Tel étoit le motif de ſon voyage, & il devoit partir dans deux jours.

Cependant Rufine après avoir fait ſouper Garay, feignit quelque indiſpoſition pour ſe diſpenſer de lui tenir compagnie, lui diſant qu'elle avoit grand beſoin de repos. Comme il avoit accoûtumé de ſe mettre au lit d'abord qu'il avoit ſoupé, Rufine attendit qu'il fût bien endormi afin d'aller rejoindre ſon Galant avec plus de ſûreté. Elle fit aporter avec elle un excellent repas, & fit bonne chere au Cavalier, agréablement ſurpris de la revoir. Lorsque la table fut deſervie, & dans le tems que les Servantes alloient ſouper, Ru-

fine

fine qui ne ceſſoit d'admirer Dom Jayme, le pria de ne lui rien cacher, & de l'inſtruire de ſon nom, de ſa patrie, & du ſujet qui l'avoit conduit à Tolede. Le Cavalier, qui n'avoit d'autre deſſein que de lui en impoſer, fabriqua ſur le champ une hiſtoire, que Rufine écouta avec beaucoup d'attention.

Ma patrie eſt Valence, une des plus conſiderables Villes de toute l'Eſpagne. Vous la connoiſſez aſſez, Madame, & la renommée doit vous avoir appris, que cette Ville tient un rang conſiderable par ſa nobleſſe, ſes richeſſes, la douceur de ſon climat, & l'agréable fertilité de ſes campagnes. Je ſuis de la noble & ancienne famille de Pertuſe, fort connue dans tout ce Royaume-là. Mon nom eſt Dom Jayme de Pertuſe; & le Roi pour recompenſer la fidelité & les bons ſervices de mes Ancêtres, m'a honoré de l'Ordre de Monteſa, & m'a gratifié de la Commanderie de Silla, qui eſt la plus conſiderable de cet Ordre. Outre le revenu que j'en retire, mon Pere m'a laiſſé une bonne rente, & quelques terres qui me fourniſſent de quoi vivre en homme de ma qualité.

Je ſuis fils unique, & voulant m'établir, je jettai les yeux ſur une Demoiſelle de Valence, nommée Dona Blanca de Ceinteillas, de la premiere diſtinction, & douée de toutes les perfections qui peuvent charmer un honnête homme. Je lui fis ma Cour avec aſſiduité, & je me ſentois penétré de l'amour le plus tendre pour cette belle perſonne; mais quelque penchant qu'elle eût pour moi, elle n'oſoit me le témoigner, parce qu'elle étoit engagée avec un autre Gentil-homme, nommé Dom Vincent Poiadas, qui étoit fort aſſidu auprès d'elle.

Ce Cavalier, pour mettre ſon eſprit en repos, reſolut de ſe défaire de moi pour ne trouver aucun obſtacle dans ſes amours. Il ſe fit accompagner de trois Valets bien armez, & me trouvant une nuit dans ſa rue avec un ſeul Domeſtique, il m'attaqua avec beaucoup de furie. Je me deffendis de mon mieux, mais je fus perçé de pluſieurs coups que les aſſaſſins crurent mortels. On ne peut découvrir celui qui m'avoit mis dans ce triſte état, quoique bien de gens le ſoupçonnaſſent. Cependant la Juſtice ayant appris par le bruit public,

blic, que Dom Vincent étoit mon Rival, on l'arrêta priſonnier. Il trouva le moyen de ſe juſtifier, & ſes amis & ſon argent le firent mettre en liberté.

Lorsque je fus guéri de mes bleſſures, je ne ſongeai qu'à la vangance; & je ne crus pas devoir attaquer ſuivant les regles de l'honneur, un homme qui avoit eu la lâcheté de m'aſſaſſiner ſi indignement. Je pris mes meſures pour lui rendre la pareille, & je le ſurpris un ſoir que je me trouvai mieux accompagné que lui. Il reçut tant de coups d'épée, que je crus qu'il expireroit ſur la place, & je me retirai. Je fus malheureuſement reconnu dans la rue par quelques perſonnes, qui dépoſerent contre moi; ce qui eſt fort extraordinaire dans Valence. Le bleſſé étoit dans un ſi grand danger, que l'on déſeſperoit de ſa vie. Je pris le parti de m'abſenter, ſachant que les parens de Dom Vincent étoient reſolus de vanger ſa mort; & je ne voulus pas tomber entre les mains de la Juſtice. Voilà la raiſon qui m'a obligé de quitter Valence & de me retirer ici, où je ſuis depuis un mois.

Un Ami m'a donné avis que le Bleſſé

eſt hors de danger, que ſa ſanté ſe rétablit, & que ſon mariage eſt reglé avec Dona Blanca, ce qui a été un coup mortel pour moi. Cependant Dom Vincent qui veut à quelque prix que ce ſoit ſe défaire de moi, a envoyé ici deux hommes pour m'ôter la vie. Ils m'ont attaqué dans cette ruë; j'en ai bleſſé un mortellement, & je me ſuis débarraſſé de l'autre, avec le ſecours de ceux qui ſont ſurvenus pour nous ſéparer. J'ai trouvé votre maiſon ouverte, & m'y étant refugié, je voi bien que j'y ſuis à couvert, & que je n'ai plus rien à craindre que vos yeux. J'ai évité une priſon pour tomber dans une autre; mais elle me paroit ſi douce, que j'y veux demeurer toute ma vie, ſi vous l'agréez.

Là finit la narration de Dom Jayme. Rufine fut très ſatisfaite de voir dans ce Cavalier tant de qualitez, qui le rendoient digne de ſon amour. Elle avoit ſurtout une joye extrême des beaux commencemens de tendreſſe qu'il lui témoignoit; perſuadée qu'elle pourroit bien-tôt devenir ſa femme. Après y avoit fait réflexion un moment, elle lui fit cette réponſe.

„ Sei-

„ Seigneur Dom Jayme de Pertuſe,
„ je ſuis extrêmement marrie que vous
„ m'ayez connue à Tolede dans une
„ circonſtance ſi fâcheuſe pour vous;
„ mais je ſuis bien aiſe que vous n'ayez
„ pas reſolu de retourner ſi-tôt dans
„ votre Païs. Je ſouhaitterois fort de
„ vous arrêter dans cette Ville; & je
„ vous proteſte que ſi de mon côté je
„ pouvois vous en rendre le ſéjour a-
„ greable, je ferois tout ce qui dépen-
„ droit de moi pour y réuſſir, quand
„ il en devroit coûter à ma liberté.
„ Si vous prenez des meſures oppo-
„ ſées, vous me ſerez toujours obligé
„ de la bonne volonté que j'ai pour
„ vous, quoiqu'il n'y ait que peu de
„ tems que j'ai l'avantage de vous con-
„ noitre. Je m'eſtimerai heureuſe ſi
„ vous répondez à mon affection, &
„ je me verrai au comble de mes ſou-
„ haits. Le Ciel ne m'a peut-être pas
„ faite aſſez belle pour fixer votre cœur;
„ mais j'oſe me vanter que j'ai quel-
„ ques bonnes qualitez, & que d'ail-
„ leurs j'aurai dequoi plaire à un hom-
„ me de votre mérite & de votre
„ condition.

„ Madame, répond Dom Jayme, je

„ ne

„ ne mérite pas les faveurs dont vous
„ me comblez, & je me reconnois in-
„ digne de baiſer la terre ſur laquelle
„ vous marchez. Je croi pourtant
„ vous avoir bien payé tout ce que je
„ vous dois, puisque je vous ai livré
„ mon cœur & mon ame; & ainſi je
„ ne crains point que vous me faſſiez
„ un procez là-deſſus. Pour ce que
„ vous dites, que vous voudriez met-
„ tre en uſage tout ce qui dépend de
„ vous pour me retenir, vous n'avez
„ certainement pas beſoin de toutes vos
„ forces pour y réuſſir. Je ſens bien,
„ Madame, que vous avez déja aſſu-
„ jetti ma volonté, & ce que je vous
„ dis doit vous épargner la peine de
„ recourir à des moyens inutiles, puis-
„ que votre beauté ſeule a un pouvoir
„ ſouverain ſur mon cœur. Je ſens
„ qu'elle me tranſporte hors de moi-
„ même, pour me donner entierement
„ à vous. Heureux le jour auquel je
„ fus attaqué par les aſſaſſins de Va-
„ lence, puiſque le chagrin qu'ils m'ont
„ cauſé, me fait trouver auprès de
„ vous mille ſujets de joye & de con-
„ ſolation. Le Ciel veuille prolonger
„ ma vie! car ſi vous agréez l'amour

„ que

» que j'ai pour vous, comme vous me
» faites l'honneur de m'en assurer, mal-
» gré toutes les tempêtes de ma mau-
» vaise fortune, je me verrai dans un
» port assuré, où je n'aurai plus de pe-
» rils à craindre. Le bonheur qui
» m'est préparé, me fait perdre entie-
» rement le souvenir de ma patrie, &
» c'est ici que je dois trouver ma feli-
» cité.

Ces discours & d'autres encore plus amoureux occuperent Dom Jayme & Rufine, & ce jeune homme trouva si bien le moyen de lui plaire & de lui inspirer de l'amour, qu'elle ne songea plus qu'à se rendre agréable à ses yeux. Le tems se passoit fort vîte pour ces deux Amans, & sur les deux heures après minuit la Belle prit congé, fâchée pourtant d'être obligée de se retirer si-tôt, quoiqu'il fût déja fort tard. Dom Jayme se coucha, ravi de joye d'avoir si bien réussi dans son dessein.

Crispin étoit cependant fort en peine, de ne recevoir point de nouvelles de son Camarade depuis deux jours. La présence du Garay étoit cause, qu'on gardoit dans la maison de grands ménagemens; mais d'abord qu'il fut parti

pour

pour Madrid, Rufine vêcut avec plus de liberté, toûjours fort épriſe d'amour pour ſon Cavalier.

Dom Jayme écrivit un Billet à Criſpin, & il ſe ſervit de l'Eſclave pour le lui faire tenir. Il ne manqua pas de lui faire ſavoir le ſuccez qu'il avoit eu dans ſon entrepriſe, & les progrez qu'il avoit fait en ſi peu de tems dans les bonnes graces de la Dame. Criſpin lui répondit par la même voye, & lui fit tenir une bourſe avec cent Piſtoles pour jouer avec la Belle, & pour faire des préſens aux ſervantes; lui recommandant de ne rien épargner pour ſe procurer leur amitié, qui ne ſeroit pas inutile dans l'occaſion.

Le jour que Garay partit pour Madrid, Rufine fut occupée à recevoir deux de ſes voiſines. Elle ſe ſeroit paſſée de leur viſite, qui ne lui fit pas grand plaiſir, par ce qu'elle auroit mieux aimé ſe voir ſeule avec ſon Galant. Auſſi-tôt que ces Dames ſe furent retirées, elle courut dans la chambre de Dom Jayme, qui l'attendoit de ſon côté avec beaucoup d'impatience. Elle le trouva occupé à jouer du Luth, qu'elle avoit achetté depuis peu pour s'a-

mu-

muſer. Ce Cavalier, comme la plûpart des jeunes gens de Valance, étoit excellent Muſicien, & il faiſoit fort bien des vers. Rufine l'ayant entendu de loin, s'approcha doucement de ſa chambre, charmée de l'adreſſe avec laquelle il touchoit cet Inſtrument. Elle l'écouta aſſez long-tems, jusqu'à ce qu'enfin il chanta avec une grace admirable, des vers qu'il avoit compoſez lui-même ſur l'objet de ſon amour. Ce fut ajoûter de nouvelles flammes qui embrazerent entierement le cœur de Rufine. Elle fut charmée d'entendre une ſi belle voix, & elle remarqua bien que les vers qu'il chantoit étoient de ſa façon, puisqu'ils regardoient l'avanture qui venoit de lui arriver.

L'amoureuſe Rufine entrant dans ce moment; " Comment Seigneur Dom
„ Jayme, lui dit-elle, que de nouvel-
„ les graces ne viens-je pas de décou-
„ vrir en vous? Je m'en réjouis beau-
„ coup, quoi que je n'en ſois pas ſupri-
„ ſe, par ce que je ſai qu'il y a d excellen-
„ tes voix à Valence; & qu'on y cultive
„ avec grand ſoin la Poëſie & la Muſique.
„ Ma voix eſt fort commune, dit le
„ Cavalier, & j'ai plûtôt chanté pour
„ les

„ les paroles de la chanſon que pour me
„ faire entendre. Je voi bien, répondit-
„ elle, que cette chanſon eſt fort nou-
„ velle, & qu'elle n'étoit pas compo-
„ ſée, il y a deux jours. Il eſt vrai, re-
„ partit Dom Jayme, mais il ne faut
„ point s'étonner, ſi la perſonne qui
„ en fait le ſujet a aſſez de pouvoir ſur
„ moi, pour me faire entreprendre
„ des choſes fort au-deſſus de mes for-
„ ces, puiſqu'elle ſurpaſſe infiniment
„ toutes les merveilles que j'ai admi-
„ rées.

„ Ne ſoyez point flatteur, lui dit-elle,
„ je ſai bien que ce que vous dites n'a
„ aucun fondement, je le reçois pour-
„ tant de votre part ſans me fâcher. Vous
„ devriez, ce me ſemble, mieux traiter
„ vos hôtes. Mais les hommes ſont ac-
„ coûtumez à dire ſouvent ce qu'ils ne
„ reſſentent point; & quoiqu'ils n'ai-
„ ment point du tout, ils prenent plaiſir
„ à en faire ſemblant, & ſont quelque-
„ fois aſſez habiles pour le perſuader.

„ Vous pouvez vous tromper, Ma-
„ dame, dit-il, & ſoyez perſuadée
„ que je m'eſtime fort heureux d'avoir
„ eu la quérelle, qui m'a procuré l'hon-
„ neur de vous connoître. Toute la

„ prie-

„ priere que j'ai à vous faire, c'eſt que
„ vous rendiez plus de juſtice à ma
„ ſincerité, & que vous ne formiez
„ aucun doute ſur l'amour dont mon
„ cœur brûle pour vous.

Enfin, Dom Jayme ſut lui dire tant de belles choſes, que Rufine donna tout de bon dans le piége, & commença dés ce ſoir-là à le favoriſer de la bonne maniere. Il en fut lui-même ſi touché, qu'il abandonna le deſſein qu'il avoit formé de la tromper, & reſolut de l'aimer ſincerement. Elle fut à la vérité duppée par ce fripon, qu'elle prenoit pour un homme de qualité, le croyant tel qu'il s'étoit donné dans l'hiſtoire qu'il avoit fabriquée. Elle en fut encore plus perſuadée, par la liberté qu'il prit de lui demander à elle-même, qui elle étoit.

Rufine ne voulut pas paroître de moindre condition que lui, & ainſi elle ſe fit une belle Genéalogie, lui contant en peu de mots qu'elle deſcendoit des illuſtres Comtes de Menezes de Portugal, quoiqu'elle fût née à Badajos. Le Compagnon vit bien qu'elle vouloit lui en impoſer, & que ſon but étoit de l'obliger à ſe marier avec

elle.

elle. Cela étoit directement oppoſé aux ſentimens de Criſpin, qui vouloit que ſans penſer au Sacrement, ſon Camarade menât avec lui une vie errante; & qu'il fit continuellement réflexion ſur les perils où les gens de leur métier ſont expoſez, ſurtout au danger qu'ils courent d'expirer ſur la potence, en s'arrêtant trop long-tems dans le même lieu.

Rufine plaiſoit de plus en plus au jeune homme, qui prenoit plaiſir à ſe perſuader qu'elle étoit d'une famille auſſi diſtinguée qu'elle l'aſſuroit, quoiqu'il n'en eût rien cru d'abord. Il fit tous ſes efforts pour la rendre encore plus amoureuſe, & s'étudioit à mériter toute ſon affection. Elle avoit de ſon côté la même penſée; de ſorte que concourans tous deux au même but en Amans paſſionnez, Rufine banit toute retenue, Dom Jayme obtint tout ce qu'il voulut, & ils vêcurent enſemble fort contens l'un de l'autre.

Comme la Belle craignoit fort le retour de Garay, qui ne devoit s'arrêter que peu de tems à Madrid, elle examina le parti qu'elle avoit à prendre pour ſe mettre à couvert de ſon reſſentiment.

ment. Elle conſideroit qu'elle lui avoit de grandes obligations, & qu'il étoit regardé dans toute la Ville comme ſon Pere. Elle ne doutoit pas qu'à ſon arrivée il ne fit grand bruit, de ſe voir ainſi abandonné. Rufine avoit deſſein de lui donner quelque argent, & de prendre congé de lui; mais après y avoir meurement penſé, elle changea d'avis, reſolut de quitter Tolede, & de perſuader à ſon Galant de la mener à Valence ſa Patrie. Elle crut qu'il falloit attendre deux ou trois jours à ſe déclarer, par ce que Garay ne devoit revenir que dans quinze, comme il l'avoit dit en partant.

Pendant que Rufine rouloit ce deſſein dans ſa tête, elle & ſon Amant paſſoient fort joyeuſement leur tems. Dom Jayme véritablement piqué d'amour, abandonna ſon premier projet, ſans ſe mettre en peine du ſcelerat Criſpin qui l'y avoit engagé. Comme c'étoit en hyver & que les nuits étoient longues, nos amoureux les paſſoient agréablement, entremêlant leurs careſſes de tendres diſcours & de chanſons galantes. Rufine qui entendoit bien la Muſique & qui chantoit en perfec-

fection, joignoit ſa voix à celle du Cavalier ; & avec le Luth ils formoient enſemble un agréable Concert.

Une nuit après avoir chanté & diſcouru fort au long ſur divers ſujets, Rufine ſouhaitta que ſon Galant les entretînt elle & ſes Servantes de quelque agréable hiſtoire. Elle le pria de leur faire part de quelque Nouvelle, pour paſſer doucement une heure ou deux, s'il en ſavoit quelcune qui méritât leur attention. Dom Jayme qui avoit l'eſprit cultivé & qui parloit bien, obéit à ſa Maîtreſſe, charmé de pouvoir lui faire connoître ſans affectation toutes ſes bonnes qualitez. Quoique je ſois perſuadé, dit-il, qu'une perſonne comme vous, adorable Emerentiane & ma chere Maitreſſe, ne trouvera rien que de fort commun dans ma narration, je veux vous obéir en tout ſans alleguer aucune excuſe. En le faiſant promtement & ſans m'y être préparé, je mériterai que vous ayez quelque indulgence pour les fautes qui m'échapperont. Je me ſouviens d'une Hiſtoire qu'un Cavalier de Valence me racontoit autrefois, & comme elle me plut je l'écoutai avec attention. Je tâcherai de

la

la repeter le mieux qu'il me ſera poſſible, pour ſatisfaire à vos ordres. Il s'arrêta un moment, & commença la Nouvelle ſuivante.

TROISEME NOUVELLE.

A quoi l'honneur nous oblige.

DOm Pedro de Ribera, noble Cavalier de l'illuſtre famille des Ducs d'Alcala, ſi renommée dans toute l'Eſpagne, naquit à Seville Capitale de l'Andalouſie. Ceux qui lui avoient donne le jour étant morts, il hérita d'un revenu très conſiderable, avec lequel il vivoit avec ſplendeur dans Seville, & ſe diſtinguoit de tous les autres Gentils-hommes dans les Fêtes publiques, aimant à ſe faire honneur de ſon bien.

Dom Pedro avoit un Couſin Germain, nommé Dom Rodrigue de Ribera, qui demeuroit à Madrid à la ſuite de la Cour du Monarque des Eſpagnes. Il y étoit allé autrefois pour un Procez qui demandoit ſa préſence, & qu'il termina heureuſement, ayant obtenu un Arrêt déciſif en ſa faveur. Comme il ſe trouva fort ſatisfait du ſéjour de Ma-

drid, & qu'il ſe plaiſoit beaucoup avec divers Cavaliers Caſtillans qu'il connoiſſoit, il ne put ſe reſoudre à retourner chez lui où il trouvoit moins d'agrément. Ainſi il renonça à ſa Patrie, & fixa ſa demeure dans cette grande Ville. Il y lia une amitié fort étroite avec un Gentil-homme, nommé Dom Juan de la Cerda, d'un mérite diſtingué. Il étoit Chevalier de l'Ordre de St. Jaques, & le Roi l'avoit gratifié d'une Commanderie de deux mille Ducats de rente.

Ce Cavalier étoit veuf, & il n'avoit eu de ſon mariage qu'une fille unique, qui devoit hériter de tous ſes biens. La nature ſembloit avoir pris plaiſir de l'orner de toutes les graces & de toutes les perfections qu'on peut deſirer, pour former une Demoiſelle accomplie. Les Dames de la Cour ne pouvoient la regarder qu'avec une jalouſie extrême, car elle les ſurpaſſoit toutes en beauté, & avoit autant d'avantage ſur elles, que le Soleil en a ſur tous les autres Aſtres. Dom Juan ſon Pere ſouhaittoit de la marier, s'il ſe préſentoit quelque Cavalier de mérite qui l'égalât en naiſſance & en biens.

Dom

Dom Rodrigue de Ribera pouvoit prétendre à cet honneur, tant par ſa qualité, que par les liaiſons d'amitié qui étoient entre lui & le Pere de cette belle fille. Mais comme il étoit cadet de ſa maiſon, il n'oſa en faire la propoſition, ne ſe ſentant pas aſſez riche pour rechercher un parti ſi conſiderable. Il reſolut pourtant d'en parler à ſon Ami comme s'il n'avoit en vue que ſon Couſin Dom Pedro qui étoit à Seville, dont il lui avoit fait valoir le mérite & les biens conſiderables. Dom Juan témoigna agréer la propoſition, mais la prudence vouloit qu'il s'informât auparavant de la perſonne du Cavalier; car il avoit lieu de ſoupçonner que Dom Rodrigue pourroit être trop favorable à ſon Couſin. Ainſi il écrivit à un de ſes Amis à Seville, pour le prier de l'inſtruire exactement des bonnes & des mauvaiſes qualitez, & du bien de Dom Pedro de Ribera; par ce qu'il lui importoit fort pour l'honneur de ſa maiſon de rencontrer un Cavalier de mérite, qui fût digne d'être l'époux de Dona Brianda ſa fille unique.

Il reçut la réponſe en peu de tems. Son Ami lui confirma tout ce que Dom

Rodrigue lui avoit dit de ſon parent, & y ajoûta encore un témoignage fort avantageux de ſa conduite; l'aſſurant qu'il pouvoit compter ſur tout ce qu'il avançoit. Dom Juan en fut très content. Il vit auſſi-tôt Dom Rodrigue & lui dit, qu'il pouvoit avertir ſon Couſin, qu'il ſeroit très bien reçû, s'il vouloit rechercher ſa fille en mariage.

Dom Rodrigue ne manqua pas d'écrire ſur ce ſujet; & pour faire plus de plaiſir au Cavalier, Dom Juan ſouhaitta qu'on lui envoyât le Portrait de ſa fille, afin qu'il pût ſe former une idée de ſa beauté, & qu'on l'aſſurât que cette copie étoit au deſſous de l'original. Rodrigue eut ſoin d'envoyer ce Portrait, & il y joignit un grand éloge des vertus de cette aimable perſonne, que le Peintre ne pouvoit repréſenter. Dom Pedro en fut d'abord charmé; & il remit à ſon Couſin le ſoin de regler les articles du Mariage, en attendant ſon arrivée; & pour l'autoriſer à s'en mêler, il lui envoya une Procuration fort ample.

Pendant que Dom Rodrigue traitoit cette affaire avec ſon Couſin & Dona Brianda, la Belle contemploit avec plaiſir

ſir le Portrait de Dom Pedro qui lui avoit été envoyé, & qui paroiſſoit être fort de ſon goût. Ce Cavalier s'équipa magnifiquement pour paroître devant ſa Maîtreſſe, & il ſe mit en chemin pour l'aller voir. Il partit de Seville, où il laiſſa ſon train qui devoit le ſuivre peu de jours après, lorsque la belle Livrée qu'il faiſoit faire ſeroit prête. Il ne prit avec lui qu'un Valet de chambre, & ils étoient montez ſur deux belles Mules, ſuivant la coûtume d'Eſpagne. Un Palefrenier qui devoit avoir ſoin de leurs Mules, ſuivoit de loin monté de même. Don Pedro avoit une impatience extrême d'arriver à Madrid, pour y voir Dona Brianda, dont le ſeul Portrait l'avoit pénétré d'amour. Il le portoit toûjours ſur lui, enveloppé avec la même Lettre dans laquelle ſon Couſin le lui avoit envoyé. Etant à demi-journée de Tolede, il s'emporta beaucoup pendant le dîner contre le Valet des Mules, qui étoit arrivé fort long-tems après lui. Il lui commanda de prendre les devants, & d'arrêter un appartement dans la meilleure Auberge de Tolede.

Pendant le repas il s'entretint avec

quelques Bourgeois d'Orgaz, qui eſt le lieu où il ſe trouvoit; & après le dîner il s'amuſa à jouer aux Cartes. Il perdit ſon argent, & ſe piqua au jeu. Il continua la ſeance juſqu'à ce qu'il ſe fût raquitté, & il partit beaucoup plus tard qu'il n'auroit fallu. Il monta ſur ſa Mule, & s'étant informé de la route, il partit avec ſon Valet de chambre. A peine eurent-ils fait une lieue, que la nuit les ſurprit. Ils furent contraints de continuer leur voyage, ſans ſavoir où ils alloient; car la nuit étoit ſi obſcure & le Ciel ſi couvert, qu'on ne pouvoit apercevoir aucune étoile ni diſtinguer les objets à quatre pas. Nos gens s'égarerent, & entrerent dans un petit bois d'Oliviers à demi-lieue de Tolede. Comme ils ne ſavoient pas le chemin, & qu'ils ignoroient en quel lieu ils ſe trouvoient; ils reſolurent de mettre pied à terre, & d'attendre le jour ſous un Olivier, pour continuer leur route avec plus de ſûreté. Ils ôterent leurs Valizes de deſſus leurs Mules, & ſe coucherent ſous les arbres ſans beaucoup de façon. Ils étoient ſi fatiguez qu'ils s'endormirent d'abord,

ſans

ſans prendre aucune précaution, & ſans craindre le péril qui les menaçoit.

Lorſqu'ils étoient encore à leur premier ſommeil, quatre hommes attirez par le bruit des Mules, s'approcherent doucement du lieu où les Voyageurs étoient couchez. C'étoient des Voleurs de grand chemin, qui venoient de tenter une entrepriſe qui leur avoit mal réuſſi, & qui s'en retournoient les mains vuides à Tolede. Ils ne voulurent pas perdre une ſi belle occaſion, qui ſe préſentoit à eux d'elle-même; & voyant les maîtres des Mules endormis, ils eurent bientôt pris leur parti. Ils ſaiſirent Dom Pedro & ſon Valet, les dépouillerent de tout ce qu'ils avoient, ne leur laiſſant que leurs caleçons, & les attacherent à un arbre. Enſuite pour s'enfuir plus promptement, ils monterent ſur les Mules avec un riche butin.

Dom Pedro ſurpris de ſe voir ainſi garroté, s'abandonnoit au déſeſpoir: Le Valet n'étoit pas de meilleure humeur que ſon Maître, & le blâmoit de s'être trop emporté au Jeu; ſoutenant que cette disgrace ne leur étoit arrivée que par ſa faute. Ils paſſerent ainſi

leur tems fort mal à leur aiſe, jusqu'à ce que les oiſeaux, avec leurs chants mélodieux, commencerent à ſaluer l'Aurore naiſſante. Alors ayant entendu le Betail qui paiſſoit dans le voiſinage, ils pouſſerent tant de cris, que le Berger accourut à leur ſecours, & les délia. Ils lui demanderent s'ils étoient fort éloignez encor de Tolede; & il leur dit qu'il n'y avoit qu'une petite demi-lieue de chemin. Ce bon homme touché de l'état pitoyable où ils ſe trouvoient, leur offrit de les conduire à une maiſon de campagne qui appartenoit à ſon Maître, & qui étoit fort proche de là; les aſſurant que la Dame du Château ne manqueroit pas de les aſſiſter, dans le preſſant beſoin où il les voyoit reduits.

Dom Pedro & ſon Valet goûterent fort l'avis du Berger, & ſe mirent en chemin pour le ſuivre. Il les conduiſit à une belle maiſon, où il y avoit de grandes Tours; & les eaux du Tage qui paſſoient fort près, en rendoient le ſejour fort agréable. Ils y arriverent en fort peu de tems; & le Berger ayant frappé à la porte, elle fut incontinent ouverte par un homme âgé, qui ſer-

ſervoit de Maître d'Hôtel à la Dame, & qui avoit inſpection ſur les Bergers & ſur les profits des troupeaux. Le Conducteur de Dom Pedro monta dans l'appartement de la Dame; & lui conta en peu de mots le malheur qui étoit arrivé à ces Etrangers, & l'état où il les avoit trouvez; la ſuppliant de leur accorder quelque aſſiſtance.

Elle les fit monter auſſi-tôt. Dom Pedro ſe préſenta à elle, tout honteux de ſe faire voir preſque nud, n'ayant qu'une méchante Cappe que le Berger lui avoit prêtée. Il harangua la Dame d'une maniere fort touchante. Il lui dit qu'il étoit un Gentil-homme de Seville, nommé Dom Fernand Sanchez de Trivegno; & qu'il alloit à Madrid pour un procez conſiderable, ne voulant pas ſe faire connoître, ni parler du véritable ſujet de ſon voyage.

Cette Dame, qui s'appelloit Dona Victoria de Sylva, fut touchée de les voir dans un état auſſi pitoyable; & la figure de Dom Pedro lui plaiſoit beaucoup. Elle fit apporter deux habits propres qu'elle leur donna; & ils ſortirent de la chambre pour s'en revêtir. Dom Pedro étant bien équippé, parut

tout autre qu'auparavant ; Dona Victoria en étoit charmée, & avoit toûjours les yeux attachez ſur lui. L'heure du dîner étant venue, cette Dame pria le Cavalier de manger avec elle; ils ſe mirent à table, & Dom Pedro ne pouvoit ſe laſſer de lui témoigner ſa reconnoiſſance.

Dom Pedro paſſa deux jours dans cette maiſon, ſans que la Dame oſât lui parler de l'affection qu'elle ſentoit pour lui. Elle ſe contentoit de jetter ſur lui des regards, qui exprimoient vivement ce qui ſe paſſoit dans ſon ame. Le Cavalier qui n'étoit pas novice, s'en apperçût bientôt ; & s'entretint là-deſſus avec ſon Valet de chambre, en qui il avoit beaucoup de confiance. Mais comme il étoit ſur le point de ſe marier à Madrid, il n'oſa pas lui dire tout ce qu'il en penſoit, & lui faire connoître ſa paſſion pour cette aimable Dame. Le Valet lui conſeilla de ne pas perdre une ſi belle occaſion ; & lui repréſenta qu'il ne devoit pas être cruel à l'égard d'une perſonne de ſi grand mérite, qui les avoit ſecourus avec tant de charité. La ſolitude du lieu, la beauté de Dona Victoria, & la déclaration muette qu'elle

ſe lui fit de ſa paſſion, obligerent enfin Dom Pedro à y répondre tout de bon. Il parla d'amour à la Dame, qui l'écoûta avec plaiſir ; mais quelque paſſionnée qu'elle fût pour lui, elle ne voulut lui accorder aucune faveur particuliere, s'il ne s'engageoit auparavant à l'épouſer, en lui donnant une promeſſe ſignée de ſa main.

Le Cavalier étoit déja tranſporté d'amour pour la Belle, & il ne penſoit presque plus à la Maîtreſſe dont il avoit reçû le Portrait. Il jugea à propos de conſulter ſon Serviteur, qui avoit de l'eſprit, mais qui étoit un dangereux confident. Celui-ci ne manqua pas de donner à ſon Maître un conſeil, qu'il n'étoit que trop porté à ſuivre. Il lui repréſenta, qu'il auroit tort de laiſſer échaper une occaſion auſſi agréable ; qu'il pouvoit aiſément jouïr de la Belle, & lui donner la promeſſe de mariage qu'elle exigeoit, mais qu'il falloit prendre garde de n'y pas mettre ſon véritable nom ; qu'il ſuffiroit de la remplir du nom ſuppoſé qu'il avoit d'abord pris, puisque la Dame ne le connoiſſoit en aucune maniere.

Dom Pedro ſuivit avec joye un avis,

auſſi conforme à ſon inclination ; & Dona Victoria qui comptoit d'être ſa femme, lui permit tout ce qu'il voulut. Le Cavalier paſſa quatre jours dans les plaiſirs avec ſa Maîtreſſe. Enſuite voulant ſortir de cette Maiſon, il fit entendre à la Dame, qu'il étoit obligé de ſe rendre en diligence à Madrid, pour ſolliciter la fin de ſon procez, qui demandoit abſolument ſa préſence Il obtint ſon congé de la Belle, à condition que l'abſence ſeroit courte, & qu'il reviendroit promptement la voir. Dom Pedro promit tout ce qu'elle voulut, & n'épargna pas les ſermens pour la perſuader de ſa ſincerité. Il partit le lendemain de bonne heure, laiſſant ſa Maîtreſſe accablée d'affliction ; & il n'oublia pas de mettre un mouchoir devant ſon viſage, faiſant ſemblant de verſer des larmes, comme s'il eût été véritablement mortifié de la quitter. La Dame lui fit donner des Mules & de l'argent pour faire ſon voyage ; mais il reçût bientôt une partie du châtiment que méritoit ſa perfidie. Il montoit une Mule fort ombrageuſe, qui fit un ſaut dans le tems qu'il s'y attendoit le moins. Le Cavalier fit une chute fort

rude

rude & ſe démit le pié. Il fut obligé de s'arrêter à Illeſcas, à moitié chemin de Tolede à Madrid, & d'envoyer chercher un Chirurgien de Tolede pour ſe faire penſer.

Cependant Dona Victoria pleuroit à chaudes larmes l'abſence de ſon Amant, qui lui cauſoit une inquiétude extrême. Une de ſes Servantes en faiſant le lit où cette Dame avoit couché avec Dom Pedro, s'apperçût qu'il avoit oublié par mégarde derriere le chevet, le Portrait de la Dame avec laquelle il alloit ſe marier. Ce Portrait étoit enveloppé dans la Lettre, que Dom Rodrigue avoit écrite de Madrid à ſon Couſin. La Servante remit le tout entre les mains de ſa Maîtreſſe. Celle-ci fut d'abord en peine en voyant le Portrait; mais ſa conſternation augmenta, lorsqu'elle lut la Lettre qui étoit conçue en ces termes.

LETTRE.

MOnſieur mon Couſin, vous recevrez avec cette Lettre le Portrait de Mademoiſelle Dona Brianda de la Cerda, qui eſt très fidelement tiré ſur l'original; je ne

doute pas que ſa beauté ne vous oblige de preſſer votre voyage. Son Pere Dom Juan de la Cerda vous attend avec beaucoup d'impatience. Ne differez pas de partir le plutôt que vous pourrez; vous auriez tort de manquer une occaſion qui vous procure une perſonne ſi digne de vos empreſſemens. Cependant je fais dreſſer le Contract de mariage, en attendant que vous ſoyez ici vous-même pour le ſigner. Soyez perſuadé que vous aurez ſujet de vous féliciter, d'avoir trouvé une femme d'un mérite ſi rare. Je ſuis avec beaucoup d'attachement, Votre bon Couſin & Serviteur,

DOM RODRIGUE DE RIBERA.

Dona Victoria acheva avec beaucoup de peine la lecture de cette Lettre, qui lui cauſa un ſi grand déplaiſir, qu'elle tomba évanouie entre les bras de ſa Servante, & fut plus de demi-heure dans cet état. Elle revint enfin à elle-même, pouſſant mille ſoupirs & verſant un torrent de larmes. Elle s'emportoit contre le trompeur Sevillan, & ſe reprochoit à elle-même d'avoir eu tant de facilité & de foibleſſe pour un in-

inconnu qui s'étoit refugié dans ſa maiſon, & de lui avoir ſi legerement prodigué ſon honneur. Ce jour ſe paſſa tout entier dans les pleurs & le déſeſpoir. Cependant cette Dame faiſant reflexion ſur le risque que couroit ſa réputation, elle vit qu'il falloit prévenir les ſuites de l'affront qu'elle avoit reçû. Elle reſolut de profiter des lumieres que la Lettre lui donnoit, ſur le mariage de Dom Pedro, qui étoit le véritable ſujet de ſon voyage; & ainſi elle partit pour Madrid.

Le Frere de cette Dame ſervoit le Roi dans les Païs-Bas; & elle n'avoit aucun Parent aſſez proche pour en attendre du ſecours dans une occaſion auſſi délicate. Elle ſe contenta de communiquer ſon deſſein à Albert, vieux Domeſtique de ſa maiſon, qui s'offrit à l'accompagner dans ce voyage. La reſolution en étant priſe, on chargea ſur deux chariots tous les meubles néceſſaires pour garnir la maiſon d'une perſonne de qualité, & Dona Victoria ſe mit en chemin avec ſon bagage. D'abord qu'elle fut arrivée à Madrid, elle ordonna au vieux Albert de chercher la maiſon de Dom Juan de la Cerda, &

de

de s'informer ſi le Gendre qu'il attendoit de Seville, étoit arrivé. Albert s'aquitta fidelement de ſa commiſſion, & apprit à ſa Maîtreſſe que Dom Pedro n'étoit pas encore venu, & qu'on l'attendoit avec impatience. Cette nouvelle affligea ſenſiblement cette Dame, qui ignoroit l'accident arrivé à Dom Pedro, en entrant dans la Ville d'Illeſcas.

Dona Victoria aprés avoir ſongé au parti qu'elle devoit prendre, loua une belle maiſon peu éloignée de celle de Dom Juan de la Cerda, & voulut qu'Albert y demeurât comme s'il en étoit le maître. Lorsque tous ſes meubles furent rangez, elle ordonna à Albert d'aller chez Dom Juan, & de demander à ce Seigneur, s'il avoit beſoin d'une jeune Veuve pour ſervir de Demoiſelle ſuivante à ſa fille. Elle voulut ſe déguiſer ainſi, afin de ſe rendre méconnoiſſable aux yeux de Dom Pedro. Albert négocia ſi bien cette affaire, qu'elle réuſſit au gré de ſa Maîtreſſe; parce que Dona Brianda cherchoit avec ſoin une Veuve pour la ſervir, ſuivant la coûtume des Dames de qualité en Eſpagne, qui ont pluſieurs de ces Duegnes

gnes à leur ſuite. Lorsque la propoſition en fut faite par Albert, qui ſe diſoit le Pere de la Veuve, elle fut acceptée avec joye par Dona Brianda; & Dom Juan offrit à Albert de le reçevoir dans ſa maiſon en qualité d'Ecuyer, parce qu'il étoit homme de bonne mine & que ſes cheveux blancs lui donnoient de l'autorité.

Albert alla auſſi-tôt rendre compte à ſa Maîtreſſe du ſuccez de ſa négociation. Dona Victoria en fut très-ſatisfaite, & comme Dona Brianda étoit impatiente de la voir, elle s'équippa promtement en Duegne. Le jour ſuivant elle alla rendre viſite à la jeune Dame qui devoit être ſa maîtreſſe, ſe faiſant accompagner par ſon prétendu Pere Albert, qui jouoit bien ſon perſonnage. Ils furent tous deux bien reçûs de Dom Juan & de ſa fille. Dona Victoria auroit bien voulu trouver moins de beauté dans ſa Maîtreſſe, craignant que Dom Pedro ne fût d'abord épris de ſes charmes. Cependant quoique le mérite de cette jeune perſonne lui donnât de juſtes allarmes, elle reſolut de pouſſer ſa pointe, & de s'armer de courage pour executer ſon deſſein.

Dona

Dona Brianda ne manqua pas de s'informer du Païs d'Albert, qui ſe faiſoit appeller Etienne de Santillane. Celui-ci répondit, qu'il étoit natif d'Utrera près de Seville, & que ſa fille, qui paſſoit pour Veuve, avoit été mariée avec un honnête homme qui négocioit aux Indes, & qui étoit mort en allant au Perou. Il ajoûta que ſon Gendre avoit laiſſé beaucoup de Dettes, qui avoient abſorbé presque tout ſon bien; que pour en retirer quelque choſe, il étoit en procez avec le Conſul des Indes; & qu'il eſperoit d'obtenir bientôt un Arrêt favorable pour terminer cette affaire. Dom Juan apprenant que Santillane étoit d'Andalouſie, lui demanda s'il avoit demeuré à Seville. Santillane répondit, qu'il avoit été ſouvent dans cette grande Ville, mais que ſa fille y avoit demeuré beaucoup plus long-tems que lui. Dom Juan ne jugea pas à propos de le queſtionner d'avantage, ni de lui parler de Dom Pedro de Ribera.

Dona Victoria fut placée en qualité de Duegne auprès de Dona Brianda, qui fut très contente de l'avoir à ſon ſervice. Elle lui confia d'abord les clefs de ſes coffres

coffres & de ſes armoires, & fit murmurer les autres ſuivantes, qui voyoient avec peine une nouvelle venue diſpoſer de tout avec une autorité abſolue. On aſſigna une chambre à Santillane; mais il s'excuſa d'accepter le logement chez Dom Juan, parce qu'il avoit une maiſon dans le voiſinage avec une femme, car Marcelle Servante de Dona Victoria devoit jouer ce perſonnage.

Cependant Dom Pedro de Ribera, que nous avons laiſſé à Illeſcas, étant guéri de ſa chute, arriva enfin à Madrid. Il alla mettre pied à terre dans la maiſon de ſon Couſin Dom Rodrigue, qui l'attendoit avec impatience & qui ignoroit les avantures de ſon voyage. Dom Pedro ne manqua pas de lui rendre compte de tout ce qui lui étoit arrivé, ſans oublier ce qui s'étoit paſſé avec Dona Victoria, & la promeſſe de mariage qu'il lui avoit faite ſous un nom ſuppoſé. Rodrigue lui demanda de quelle condition étoit la Dame. Dom Pedro lui dit, qu'elle s'appelloit Dona Victoria de Sylva, & qu'elle étoit d'une des plus illuſtres familles de Tolede. Son Couſin lui témoigna, qu'il étoit fort mal ſatisfait de

de ſon procedé; qu'une action auſſi lâche le feroit mépriſer de tous les honnêtes gens; & qu'il étoit à craindre que la Dame qu'il avoit deshonnorée & trompée, ne cherchât à ſe vanger de lui, ſi elle apprennoit qu'il fût venu à Madrid pour s'y marier.

Ils parlerent enſuite de Dona Brianda, & Dom Pedro témoigna en être fort amoureux ſur le Portrait qu'il avoit reçû, & qu'il avoit eu le malheur de perdre, diſoit-il, avec ſes hardes, lorsqu'il fut dévalizé par les Voleurs auprès de Tolede. Il ſavoit pourtant que cela étoit faux, & qu'il avoit oublié ce Portrait ſous le chevet de ſon lit chez Dona Victoria, ce qui lui cauſoit beaucoup d'inquiétude. Dom Rodrigue conſeilla à ſon Couſin de s'équipper au plutôt, avant que de paroître chez ſa Maîtreſſe, & d'achetter pluſieurs habits magnifiques pour la Ville & pour la Campagne. Dom Pedro ſuivit ſon avis, & garda la chambre juſqu'à ce que ſes habits furent faits. Trois jours après on lui aporta un bel habit de Campagne, avec lequel faiſant ſemblant d'arriver, il alla chez Dom Juan de la Cerda, qui le reçut avec joye, charmé

de

de voir un Gendre ſi bienfait. Dona Brianda étoit avec ſes femmes de chambre, qui achevoient de l'habiller, lorsqu'on l'avertit que ſon futur Epoux venoit lui rendre viſite. Elle ſe prépara à le reçevoir, & un moment aprez il entra accompagné de Dom Juan & de Dom Rodrigue. Ce Cavalier parut fort content de voir ſa Maîtreſſe; il la ſalua & la complimenta d'un air gracieux & poli. Il avoua qu'il n'avoit jamais vû une plus belle perſonne, & que le Peintre qui avoit fait ſon Portrait, n'avoit exprimé que foiblement les charmes qu'il trouvoit en elle. Si Dom Pedro fut ſatisfait de la beauté de Dona Brianda, cette Dame ne le fut pas moins de la bonne mine & de l'eſprit de ce Cavalier.

Cependant comme il étoit néceſſaire de regler au plutôt les articles du mariage, & que la préſence de Dom Pedro étoit néceſſaire, il paſſa dans une autre chambre avec Dom Juan & Dom Rodrigue. Ils y trouverent un Notaire qui les attendoit, avec quelques parens qu'on avoit appellez pour ſigner le Contract.

Pendant qu'on regloit cette affaire,

re, Dona Brianda reſta ſeule dans ſa chambre avec ſes ſuivantes. Elle étoit ſi contente qu'elle ne pouvoit s'empêcher de leur parler de ſon Epoux, & chacune s'empreſſoit de la féliciter & de lui témoigner ſa joye, à la reſerve de la Duegne qui ne diſoit mot. Dona Brianda remarqua ſon ſilence, & lorsqu'elle ſe trouva ſeule avec Dona Theodora (c'eſt le nom que Dona Victoria avoit pris) elle ne manqua pas de lui en faire ſes plaintes. " D'où vient, „ lui dit-elle, que tandis que toutes les „ autres me félicitoient, ſur le choix que „ j'ai fait de Dom Pedro pour mon „ Epoux, vous ſeule avez été muette? „ Du moins deviez-vous vous joindre „ aux autres, & me marquer quelque „ joye; & quand vous deſaprouveriez „ mon choix, la complaiſance exige „ que vous preniez part à une affaire „ qui me touche de ſi près. D'où „ peut venir tant de retenue, qu'elle „ eſt la cauſe d'un ſi profond ſi- „ lence?

Dona Victoria, qui avoit des vues que ſa Maîtreſſe ignoroit, fut charmée qu'elle lui fit un ſemblable reproche. Cette Dame qui avoit de juſtes droits

ſur

ſur Dom Pedro, vouloit rompre ſon mariage avec Dona Brianda; & pour tirer avantage d'une occaſion auſſi favorable, elle lui répondit anſi: "Pour „ ce qui eſt de la perſonne de Dom „ Pedro, j'avoue, Madame, qu'on „ n'y ſauroit trouver aucun défaut. Il „ eſt bien fait, aimable, ſon air noble „ & ſes manieres le font admirer de „ tous ceux qui le connoiſſent, & il „ eſt rare de trouver tant de perfec- „ tions dans un jeune Cavalier. Si „ j'ai gardé le ſilence à ſon égard, c'eſt „ parce que je le connois plus particu- „ lierement que tout autte; ayant de- „ meuré dans un quartier de Seville, „ où Dom Pedro avoit certaines ha- „ bitudes. Je ne veux ni ne dois vous „ cacher les motifs qui l'y attiroient; „ car il y auroit de l'injuſtice à „ vous tromper dans une pareille occa- „ ſion, & à vous expoſer au danger „ qui menace votre repos pour tout „ le reſte de vos jours. Sachez, Ma- „ dame, qu'en épouſant Dom Pedro, „ au lieu des douceurs que vous eſpe- „ rez de goûter avec lui, vous ne de- „ vez attendre de votre mariage que

„ mil-

„ mille ſujets d'amertume qui vous „ rendront la vie inſuportable.

Dona Brianda écouta avec émotion ce beau debut de la Duegne ; & la conjura de lui parler plus clairement, & de ne lui rien cacher de la conduite de Dom Pedro. Dona Victoria ne demandoit pas mieux que de pouvoir ſe déchaîner contre celui qui l'avoit deshonnorée avec tant de perfidie ; ainſi elle ne ſe fit pas beaucoup prier. Mais pour n'être point entendue des autres Domeſtiques, ella jugea à propos de s'enfermer avec ſa Maîtreſſe dans uu Cabinet écarté, où elle lui parla ainſi.

„ Je manquerois au reſpect, à l'o- „ béïſſance & à l'affection que je vous „ dois comme à ma Maîtreſſe, ſi je „ ne vous ouvrois mon cœur avec „ franchiſe, dans une affaire de ſi „ grande conſéquence, de laquelle dé- „ pend le bonheur de votre vie. Ainſi, „ Madame, je ne vous diſſimulerai „ point ; que Dom Pedro a été amou- „ reux à Seville d'une Dame fort belle „ & d'une grande naiſſance, mais à „ qui ſon Pere n'avoit pas laiſſé aſſez „ de bien pour ſoutenir ſa qualité. Dom „ Pe-

„ Pedro lui fit la Cour avec tant d'aſſi-
„ duité, qu'enfin perſuadée de ſon a-
„ amour par ſes Lettres, par ſes ſer-
„ mens & ſurtout par les grandes dé-
„ penſes qu'il faiſoit à ſon occaſion,
„ la Belle ſe remit à ſa diſcretion. Il
„ lui promit de l'épouſer en préſence
„ de pluſieurs témoins, & c'eſt ſur
„ cette promeſſe qu'elle le regarda
„ comme ſon Epoux. Il étoit néceſ-
„ ſaire de tenir la choſe fort ſecrette;
„ par ce que Dom Fernand, Pere de
„ Dom Pedro, qui vivoit encore, a-
„ voit eu connoiſſance de cette intri-
„ gue, & faiſoit tous ſes efforts pour
„ empêcher le mariage de ſon fils a-
„ vec cette Dame, qui s'appelloit Do-
„ na Elvyre de Monſalve.

„ Les fréquentes viſites de Dom
„ Pedro produiſerent dans la ſuite deux
„ Garçons & une fille, qui ſont enco-
„ re auprès de leur Mere. Dom Pe-
„ dro attendoit avec impatience la
„ mort de ſon Pere, caſſé de vieilleſſe
„ & d'infirmitez, pour donner libre
„ carriere à ſes paſſions. Il en fut enfin
„ délivré: & Dona Elvyre ſe flattoit
„ de voir la fin de ſes malheurs. Com-
„ me j'étois ſa voiſine & ſa bonne a-

„ mie, je la voyois ſouvent, & j'ai
„ été témoin de ſes ſouffrances. Ce-
„ pendant ſon Amant ne parloit plus
„ de l'épouſer & de ſatisfaire à ſon en-
„ gagement; elle le preſſa de tenir ſa
„ promeſſe, puisqu'il n'avoit plus au-
„ cun prétexte, & il ceſſa de la voir
„ comme auparavant.

„ Elvyre jugeant que Dom Pedro
„ vouloit ſe mocquer d'elle, voulut
„ mettre tout en uſage pour l'obliger
„ à réparer ſon honneur. Elle fit part
„ de ſon avanture à deux Couſins Ger-
„ mains, qui prirent à cœur ſes inte-
„ rêts, bien reſolus d'employer la
„ force contre Dom Pedro, s'il refu-
„ ſoit une ſatisfaction convenable à leur
„ Parente. Dom Pedro informé de
„ leurs deſſeins, ſe retira dans un Châ-
„ teau auprès de Seville, & il y vivoit
„ avec précaution pour ſe ſouſtraire à
„ la fureur de ſes ennemis. Ceux-ci
„ après avoir inutilement eſſayé les voy-
„ es d'honneur, virent bien que Dom
„ Pedro ne fuyoit ainſi que pour ſe diſ-
„ penſer de tenir ſa parole, & ils reſo-
„ lurent de l'aller poignarder dans ſa
„ maiſon, lorsqu'il s'y attendroit le
„ moins. Je les ai laiſſez dans cette

„ ſitua-

„ ſituation, quand mon Pere m'a
„ emmenée à Madrid, où je ſuis arri-
„ vée depuis un mois & demi. Voilà
„ tout ce que je puis vous dire de Dom
„ Pedro, dont la vie ne peut être long-
„ tems en ſûreté dans cette Cour. Les
„ Couſins de Dona Elvyre, qui ſont
„ gens de cœur, & qui ont acquis une
„ grande réputation par mille belles
„ actions, ne manqueront pas de venir
„ lorſqu'ils ſauront que Dom Pedro
„ eſt ici; & je ſuis perſuadée qu'ils
„ vangeront avec éclat l'affront qu'il
„ a fait à cette Dame. Il leur ſera
„ d'autant plus aiſé d'y réuſſir, que leur
„ ennemi ne s'attendra pas à les trou-
„ ver dans cette Ville, & qu'il ne gar-
„ dera pas les mêmes précautions qu'à
„ Seville.

Dona Brianda écouta avec attention la belle Hiſtoire, que Theodora lui fit ſur le compte de Dom Pedro; & elle fut extraordinairement irritée que ce Cavalier, qu'elle aimoit déja avec paſſion, eût oſé ſe préſenter devant elle en qualité d'Epoux, tandis qu'il n'avoit pas la liberté de diſpoſer de lui-même. Cette Dame ne manqua pas de faire mille queſtions, ſur le prétendu enga-

gement de Dom Pedro. Elle lui demanda, s'il étoit fort amoureux de ſa Maîtreſſe; ſi Dona Elvyre étoit belle, & pluſieurs autres choſes. Theodora répondit à tout conformement à ſon but, qui étoit d'engager cette Dame à rompre entierement avec le Cavalier, ſur lequel elle avoit de juſtes prétentions.

Dona Brianda, malgré tout ce qu'elle venoit d'entendre, ne jugea pas à propos d'en croire entierement ſa Demoiſelle. Elle prit le ſage parti de communiquer à ſon Pere tout ce qu'elle avoit appris, afin qu'il s'informât à fonds de la vérité. Elle alla le trouver dans ſa chambre où il s'étoit retiré, après avoir reglé les articles du mariage de ſa fille. Pendant qu'elle étoit occupée à lui raconter les nouvelles qu'elle venoit d'apprendre, Theodora s'arrêta dans la premiere Salle, où les Suivantes & les Duegnes ont accoûtumé de ſe tenir. A peine y eut-elle été quelques momens, qu'elle vit paroître le Valet de Dom Pedro, qui venoit de la poſte par ordre de ſon Maître, & qui portoit un Paquet pour lui. Il ne reconnut pas Dona Victoria ſous ſon nou-

nouvel habit, & lui demanda des nouvelles de ſon Maître. Elle lui dit qu'il étoit occupé dans la chambre avec Dom Juan. Je lui portois ce Paquet, dit le Valet, que je viens de retirer à la poſte de Seville. Si vous voulez, repliqua la ruſée Dona Victoria, que je le lui remette, je le ferai pour l'amour de vous, afin de vous épargner la peine de l'attendre. Vous m'obligerez fort, répondit le Valet; & lui ayant laiſſé le Paquet, il ſe retira.

La premiere choſe que fit Dona Victoria, ce fut d'ouvrir le Paquet, & d'y mettre une Lettre qu'elle écrivit promtement, ſous le nom de Dona Elvyre. Elle eut ſoin d'y mettre une autre enveloppe; & d'en écrire l'adreſſe. Enſuite elle entra dans la chambre où étoit ſa Maîtreſſe, qui ſurpriſe de la voir avec le Paquet, lui demanda à qui elle en vouloit. Dona Victoria, ſans rien témoigner de ſon deſſein, répondit qu'elle portoit ces Lettres au Seigneur Dom Pedro, & qu'elle venoit de les recevoir des mains de ſon Valet, qui les avoit retirées à la poſte de Seville.

Comme la plûpart des femmes ſont

naturellement curieuſes, Dona Brianda voyant que le deſſus du Paquet étoit écrit de la main d'une femme, elle eut grande envie de ſavoir ce qu'il contenoit. Elle ſortit un moment & l'ouvrit pour ſatisfaire ſa curioſité ; elle y trouva la Lettre ſignée par la prétendue Dona Elvyre de Monſalve. Dona Brianda étant prévenue que cette Dame étoit la Maîtreſſe de Dom Pedro, elle ne put s'empêcher de lire cette Lettre pour s'éclaircir de ce qu'on lui avoit raconté, & voici en quels termes Dona Victoria l'avoit conçue.

LETTRE.

VOtre abſence, mon cher Epoux, & la foibleſſe de ma ſanté vont me reduire dans une extrêmité ſi fâcheuſe, que je ne croi pas être long-tems en vie. Je viens d'apprendre que vous êtes à Madrid pour vous y marier ; une nouvelle ſi accablante ſuffit pour me coucher dans le tombeau. Je ne puis me reſoudre à vous croire capable d'une telle lâcheté, après que vous m'avez engagé votre foi. Vous ſavez bien que vous ne pouvez donner à une autre, ce qui m'eſt ſi légitimement acquis ; & que j'ai auprès de moi trois enfans, gages précieux

cieux de notre mutuelle affection. Je n'ai d'autre avis à vous donner, que de conſulter votre propre conſcience; & ſi vous êtes aſſez méchant pour en étouffer les remords, ſouvenez-vous qu'il y a un Dieu équitable, qui connoit le fonds des Cœurs, & qui ne laiſſera pas votre crime impuni. Vous n'ignorez pas que j'ai des Parens auſſi diſtinguez par leur courage que par leur nobleſſe; ils ne manqueront pas de vanger l'affront que vous me faites & à toute ma famille, & de le laver dans votre ſang. Ne nous obligez pas d'en venir à une extrémité ſi cruelle; faites reflexion ſur votre naiſſance; n'étouffez pas les ſentimens d'honneur qui doivent être la regle de vos actions; & reconnoiſſez de bonne foi celle, qui malgré vous, eſt & ſera toûjours votre légitime Epouſe.

DONA ELVYRE de MONSALVE.

Après la lecture de cette Lettre, Dona Brianda ne douta plus de la vérité de tout ce que la Demoiſelle lui avoit dit contre Dom Pedro. Elle courut réjoindre ſon Pere, à qui elle avoit déja raconté toute l'Hiſtoire, & lui montra la Lettre qu'elle venoit d'intercepter. Le bon homme fut dans une ſur-

priſe extrême, & avoua, que ſans une preuve auſſi convainquante que cette Lettre, il n'auroit jamais pû croire que Dom Pedro, après avoir abuſé d'une perſonne de qualité & en ayant pluſieurs enfans, eût eu l'impudence de lui demander ſa fille en mariage. Il vouloit aller d'abord le trouver pour lui en faire des reproches; mais après y avoir bien penſé, il crut devoir conſulter un Gentil-homme de Seville, ſon ancien Ami, pour lui demander quelque éclairciſſiment ſur la conduite de Dom Pedro.

A peine Dom Juan étoit ſorti de chez lui, que Dom Pedro revint avec ſon Valet, pour chercher les Lettres que la Suivante de Dona Brianda avoit reçues pour les lui remettre. En entrant dans la premiere Salle, il rencontra Dona Brianda, & lui dit: " Je ne „ ſerois pas revenu ſi-tôt ici, ma chere „ Maîtreſſe, ſans une raiſon auſſi preſ- „ ſante que celle qui m'y amene. J'eſ- „ pere que vous excuſerez mon im- „ portunité, lorſque vous ſaurez que „ je viens chercher des Lettres de Se- „ ville, que mon Valet a laiſſées entre „ les mains d'une de vos Suivantes.

„ Elle

„ Elle croyoit, dit Dona Brianda,
„ que vous étiez encore avec mon Pe-
„ re; en entrant dans la chambre je l'ai
„ rencontrée; j'ai vû le Paquet qu'elle
„ portoit, & je l'ai pris. Comme je ne
„ croi pas qu'un Cavalier de votre âge
„ ait vêçu jusqu'à préſent dans Seville
„ ſans quelque inclination, un peu de
„ curioſité & de jalouſie, je l'avoue,
„ m'a obligée d'ouvrir le Paquet. Je
„ ſuis bien aiſe de l'avoir fait, & je ne
„ vous en fais point d'excuſe. J'y ai
„ trouvé de quoi me deſabuſer des ſen-
„ timens que j'avois pour vous; & je
„ ſuis heureuſe que le Paquet ſoit ar-
„ rivé, avant que je fuſſe plus engagée
„ avec vous; car j'étois perdue ſans res-
„ ſource, s'il étoit venu plus tard. J'ai
„ vû une Lettre que vous lirez, elle eſt
„ d'une perſonne que vous devez bien
„ connoître. Elle auroit ſuffi pour me
„ détromper à votre égard; mais j'ai
„ été bien informée d'ailleurs de toute
„ votre conduite, & je vous déclare
„ que je ne conſentirai jamais à rece-
„ voir un Epoux tel que vous. Adieu,
„ je vous laiſſe, ne voulant pas vous
„ importuner plus long-tems par des
„ plaintes. Cette Lettre ne vous ap-

„ prendra rien de nouveau ; vous de-
„ vez vous attendre à tout ce qu'elle
„ contient.

Dom Pedro fut très ſurpris en prenant cette Lettre de la main de ſa Maîtreſſe, & il ne pouvoit déviner par quel malheur il avoit encouru ſa disgrace. Il lût la Lettre, & crut que quelque Rival, jaloux de ſon bonheur, avoit voulu lui jouer cette piéce. Il vit Dona Victoria & s'approcha d'elle ſans la reconnoître, à cauſe de ſon changement d'habit. " Comment, Madame,
„ lui dit-il, quels menſonges me ſup-
„ poſe-t-on ? Quelle ſupercherie a-t-on
„ deſſein de me faire ? Quoi j'ai à Seville
„ une Maîtreſſe, qui s'appelle Dona
„ Elvyre de Monſalve ? Quoi j'ai des
„ enfans d'elle, & je lui ai promis
„ mariage ? Si ce n'eſt pas la plus in-
„ ſigne impoſture que la malice hu-
„ maine ait jamais inventée, je con-
„ ſens à perdre la tête.

„ Pour moi, dit Dona Victoria, je
„ veux bien pour votre ſatisfaction croi-
„ re ce que vous me dites ; mais par
„ malheur ma Maîtreſſe eſt perſuadée
„ que vous êtes coupable. Je la con-
„ nois d'humeur à ne pas ſe laiſſer ſi-

„ tôt

„ tôt deſabuſer, & je doute fort qu'elle
„ ſonge jamais à ſe marier avec vous.
„ Je ſai qu'elle en a averti ſon Pere,
„ qui eſt allé ſur le champ voir un Ca-
„ valier de Seville, ſon ancien ami,
„ pour s'informer de la vérité.

„ Je m'en rejouis, dit Dom Pedro,
„ il connoîtra que c'eſt une fauſſeté;
„ & pour ce qui eſt de cette prétendue
„ Dona Elvyre de Monſalve, je ſuis
„ bien aſſuré que dans Seville il n'y a
„ aucune Demoiſelle qui porte ce
„ nom. Mais vous, Mademoiſelle, je
„ vous prie de me dire ſi vous êtes
„ fort familiere avec Madame Dona
„ Brianda. Tellement, répondit-elle,
„ que je ſuis la ſeule en faveur auprès
„ de cette Dame, qui ne ſe commu-
„ nique qu'à moi.

„ Si cela eſt, reliqua Dom Pedro,
„ il vous eſt aiſé de me rendre ſervice.
„ Je demande de pouvoir me juſtifier
„ auprès de cette Dame; & je ſuis aſ-
„ ſuré d'y réuſſir, ſi elle a la bonté de
„ m'écouter.

„ Je doute fort, dit Dona Victoria,
„ qu'elle veuille jamais plus vous par-
„ ler, tant elle eſt irritée contre vous.
„ Comme je connois parfaitement ſon

„ caractere, je puis vous aſſurer que
„ quand elle eſt en colere & qu'elle
„ croit en avoir un ſujet auſſi légitime
„ qu'à préſent, il n'eſt guéres poſſible
„ de l'appaiſer.

„ Mais, dit le Cavalier, ſi vous a-
„ vez tant de pouvoir ſur ſon eſprit,
„ vous réuſſirez certainement à la flê-
„ chir, en lui repréſentant l'amour, &
„ l'eſtime que j'ai pour elle. Il m'eſt
„ aiſé, j'en conviens, dit Dona Vic-
„ toria, de la déſabuſer, mais que me
„ donnerez-vous, ſi je puis obtenir
„ d'elle une audience favorable? Tout
„ ce que vous demanderez, répondit-
„ il; & ſi vous voulez de l'argent, par-
„ lez franchement, quelle ſomme vou-
„ lez-vous?

„ Je ſuis jeune, comme vous vo-
„ vez, Monſieur, dit la Belle, & je n'ai
„ pas entierement perdu l'eſperance de
„ me remarier. Le bien eſt la ſeule
„ choſe qui me manque, & ſi je vous
„ ſers comme vous le ſouhaittez, je
„ vous crois aſſez genereux pour me
„ donner quelque ſecours.

„ Pour vous témoigner, dit-il, à quel
„ point je deſire de rentrer en grace
„ après de votre Maîtreſſe, je vous

„ pro-

„ promets cinq-cens écus pour vous „ aider à vous marier.

„ Je vous remercie très humble„ ment, répondit Dona Victoria ; mais „ je vous avoue, Monſieur, que j'ai „ été autrefois ſi indignement trom„ pée par un homme de votre condi„ tion, qui m'avoit fait de belles pro„ meſſes, & qui m'a manqué de pa„ role, qu'à moins d'avoir une pro„ meſſe par écrit, je n'oſerois me fier „ à qui que ce ſoit. Excuſez, Mon„ ſieur, la crainte que j'ai d'être enco„ re trompée. L'experience que j'ai „ du paſſé me rend défiante, & m'o„ blige à prendre mes précautions. Lors „ que je n'aurai rien à craindre de ſem„ blable de votre part, comptez que „ vous ſerez ſervi ſelon vos deſirs.

„ Pour vous raſſurer, Madame, „ contre vos frayeurs, dit-il, donnez „ moi du papier & une plume, vous „ verrez que je ſuis ſincere, & que „ même je fais toûjours au delà de ce „ que je promets. " Dona Victoria eut bien-tôt trouvé tout ce qu'il falloit, pour écrire le Billet qu'elle demandoit. Dom Pedro tint ſa parole, & il fut même aſſez genereux pour lui donner un

blanc ſigné, ſans marquer la ſomme qu'il s'obligeoit de lui payer. Il lui dit en même-tems, qu'il vouloit la recompenſer au delà de ce qu'il lui avoit promis, & d'une maniere proportionnée à ſes ſervices; qu'ainſi il lui remettoit le blanc ſigné, pour le remplir elle-même de la ſomme qu'elle jugeroit avoir méritée, s'en raportant entierement à ſa diſcretion.

Dona Victoria ne demandoit pas mieux, elle le remercia & lui promit de mettre tout en oeuvre pour le retablir auprès de ſa Maîtreſſe, quelque difficulté qu'il y eût à ſurmonter pour en venir à bout. Le Cavalier amoureux l'en crut ſur ſa parole, & prit congé d'elle.

Dans le tems qu'il ſortoit, le vieux Albert entra, & Dona Victoria lui rendit compte de tout ce qui s'étoit paſſé, ſoit avec ſa Maîtreſſe, ſoit avec Dom Pedro. Elle lui ordonna de remplir le blanc ſigné, & au lieu d'une ſomme d'argent d'y mettre une promeſſe de mariage, dattée du tems auquel Dom Pedro étoit dans ſa maiſon de campagne près de Tolede, & de le faire ſigner par deux témoins. Albert exe-

cuta

cuta ſur le champ cet ordre ; & comme il etoit habile écrivain, il imita fort bien l'écriture de Dom Pedro.

Cependant Dom Juan ne trouva pas le Cavalier Sevillan dans ſa maiſon, & il renvoya au lendemain à lui parler. L'après-midi Dona Victoria apprit avec joye de Dona Brianda, qu'elle étoit reſolue de ne jamais ſe marier avec Dom Pedro, & qu'elle aimeroit mieux être fille le reſte de ſes jours. La Duegne n'oublia rien pour la confirmer dans ſon deſſein, & elle n'eut pas beauconp de peine à y réuſſir.

Dona Brianda ſe voyant ſi engagée avec ſa Suivante, à qui elle ſe confioit entierement, voulut lui décharger ſon cœur ſans reſerve. Elle lui avoua qu'avant que ſon Pere eût eu deſſein de la marier avec Dom Pedro, elle avoit été recherchée par un Cavalier diſtingué par ſa naiſſance, nommé Dom Sanche de Leyba, qui lui plaiſoit beaucoup. Elle ajoûta qu'elle l'avoit écouté favorablement, & quelle n'avoit conſenti à épouſer Dom Pedro de Ribera que par ſoumiſſion pour les volontez de ſon Pere ; mais que puiſqu'il en avoit ſi mal uſé & qu'il avoit

vou-

voulu la tromper, elle vouloit rappeller Dom Sanche & lui rendre ſa premiere faveur.

Cette nouvelle combla de joye Dona Victoria, qui voyoit que tout concouroit à faire réuſſir ſes deſſeins; & pour mieux en aſſurer le ſuccez, elle preſſa ſa Maitreſſe de favoriſer tout de bon Dom Sanche, à quoi elle étoit déja fort diſpoſée. Il doit être fort irrité contre moi, dit Dona Brianda; mais ſi je lui écrivois une Lettre, je ne doute pas que ſon courroux ne fût appaiſé, & qu'il ne revînt auſſi-tôt auprès de moi. La ruſée Duegne s'offrit à la lui porter, pourvû qu'on lui enſeignât ſon logis & qu'on lui donnât un Caroſſe. Dona Brianda fut charmée de voir ſa Suivante ſi affectionnée pour ſon ſervice, ſurtout dans une affaire qui lui tenoit ſi fort au cœur. Elle fit atteller un Caroſſe & écrivit une Lettre à ſon Amant, qu'elle confia à ſa Duegne.

Dona Brianda ne pouvoit mieux s'adreſſer qu'à Dona Victoria, qui avoit tout l'eſprit néceſſaire pour réuſſir dans les négociations les plus difficiles. Cette Dame, au lieu d'aller chez Dom Sanche, s'arrêta dans la maiſon qu'elle avoit lou-

louée, & renvoya le Cocher avec ordre de dire à ſa Maîtreſſe, qu'elle iroit à pied avec Santillane ſon Pere juſqu'à l'endroit où elle lui avoit commandé. Elle écrivit auſſi-tôt deux Lettres; l'une à Dom Juan de la Cerda, & l'autre à Dom Sanche, les priant tous deux de ſe rendre dans la maiſon qu'elle leur indiquoit. Pendant qu'on alloit rendre ces Lettres, Dona Victoria quitta ſon équipage de Veuve, & s'habilla richement comme une femme de qualité, & attendit les deux Cavaliers.

Dom Sanche arriva le premier, quoiqu'il ne ſût pas de quoi il s'agiſſoit, & que le nom de la perſonne qui lui écrivoit lui fût inconnu. A peine avoit-il pris un ſiége, & fait ſon compliment, qu'on vint dire à la Dame que Dom Juan de la Cerda deſcendoit de Caroſſe, & qu'il montoit pour lui rendre viſite. Je vous prie, Monſieur, dit-elle à Dom Sanche, de m'excuſer; je ſuis indiſpenſablement obligée de voir ce Seigneur, qui vient pour me parler. Ce que je vous en dis, n'eſt pas pour vous empêcher d'entendre notre converſation. Je vous prie de vous retirer dans cette Alcove, & derriere le rideau vous

ne

ne perdrez pas un mot de tout ce que nous dirons. Vous y êtes intereſſé plus que vous ne penſez, & il s'agit d'une affaire qui doit vous être fort avantageuſe.

Dom Sanche obéït, ſans ſavoir le motif de ces précautions. Dom Juan entra, & après les premieres civilitez, il s'aſſit; & Dona Victoria, qu'il ne reconnut pas, lui parla en ces termes.

Je ne doute pas, Monſieur, que vous ne ſoyez ſurpris de la Lettre que vous avez reçûe d'une perſonne, que vous ne connoiſſez pas; & de vous trouver dans une maiſon, dont vous voyez la Maîtreſſe pour la premiere fois. Pour vous développer ce myſtere, il eſt juſte de vous faire connoître qui je ſuis.

Tolede eſt ma Patrie, & je n'ai qu'un Frere qui eſt l'héritier de notre maiſon. Je ſuis de la Famille de Sylva, qui eſt ſi connue dans toute l'Eſpagne, qu'il ſeroit inutile de vous en parler. Je me contenterai de vous dire, que mon Pere fut autrefois honoré de l'Ordre de St. Jaques, & que mon Frere qui eſt Chevalier de l'Ordre d'Alcantara, eſt depuis quelques années en Flandres au ſervice de Sa Majeſté, en qualité de Capi-

Capitaine de Cavalerie. En partant il me laiſſa à Tolede, ſous la conduite d'une vieille Tante, qui mourut bien-tôt après. Sa mort me détermina à quitter Tolede, & je me retirai dans le Château que nous avons fort près de cette Ville, où je m'occupois du ſoin du ménage. Je paſſois tranquillement ma vie dans cette retraite, & je goûtois les plaiſirs innocens de la Campagne. J'ignorois ce que c'étoit que l'Amour, lorsqu'un matin un de mes Bergers conduiſit chez moi deux hommes, que les Voleurs avoient dépouillez & reduits à un état déplorable.

Je fus touchée de compaſſion pour ces malheureux, ſurtout pour celui qui paroiſſoit être le Maître. J'ouvris un Coffre rempli de hardes de mon Frere, & j'en tirai deux habits que je leur donnai pour ſe couvrir. Ils me remercierent comme ils devoient d'une telle faveur, mais l'un deux m'a traitée depuis de la maniere la plus indigne, & ma charité a été payée de la plus noire ingratitude. Je fus aſſez ſimple pour me laiſſer ſurprendre aux careſſes, qu'il me fit pendant quatre jours que je le gardai chez moi. J'y fus ſi ſenſible, que je n'é-

n'étois plus la Maîtreſſe d'y reſiſter. Les ſermens réïterez d'un homme de ce mérite me perſuaderent qu'il m'aimoit véritablement, & je ne pus me défendre de l'aimer à mon tour. Enfin une promeſſe de mariage qu'il me donna, acheva de me perſuader, & je m'abandonnai à lui ſans reſerve.

Ce Cavalier me perſuada qu'il alloit à la Cour ſolliciter un procez conſiderable, & que ſa préſence étoit abſolument néceſſaire pour obtenir un Arrêt favorable. Il me demanda congé pour aller à Madrid, & me promit de retourner au plutôt auprès de moi. Tout ce qu'il me diſoit étoit accompagné de tant de démonſtrations d'amour & de tendreſſe, que toute autre que moi y auroit été trompée. Je lui donnai tout l'argent qne j'avois alors, qui montoit à une plus grande ſomme qu'il ne me l'avoit demandée, pour fournir à ſes beſoins. Il partit, & me laiſſa accablée d'une vive douleur. Heureuſement pour moi, il oublia ſous le chevet du lit un Portrait & une Lettre, par laquelle j'appris que ce Cavalier alloit à la Cour, pour ſe marier avec Dona Brianda votre fille, qu'on dit être la per-

perſonne de ſon tems la plus belle & la plus accomplie.

Comme l'honneur eſt le bien le plus précieux & le plus conſiderable que nous ayons, le procedé de Dom Pédro m'a fait prendre la reſolution de venir à la Cour, où je trouverai de puiſſans Protecteurs parmi les anciens Amis de feu mon Pere. J'eſpere qu'avec leur ſecours, il ne me ſera pas difficile d'empêcher le mariage que Dom Pedro a ménagé avec vous. Vous en conviendrez ſans peine, lorsque vous verrez les preuves qui ſont entre mes mains, & qui ſeroient aſſez fortes quand même je n'aurois aucun appui à la Cour.

J'ai cru, Monſieur, que je devois commencer par vous avertir de ma disgrace, de la brêche que Dom Pedro a fait à mon honneur, & de ſon indigne procedé à mon égard; afin qu'étant informé par moi-même de tout ce qui ſe paſſe, vous ſuſpendiez la reſolution que vous avez priſe de marier votre fille avec ce Cavalier. Je vais l'attaquer en Juſtice avec la promeſſe que j'ai de ſa main, & les témoins que je puis produire, liſez, s'il vous plait, ce Billet, & jugez ſi je ſuis en droit de pour-

pourſuivre cet ingrat & ce parjure, pour l'obliger à remplir les engagemens qu'il a contractez avec moi.

Le Diſcours de Dona Victoria, joint au Billet qu'elle lui remit, ſurprit beaucoup Dom Juan de la Cerda. Il vit bien que Dom Pedro étoit un homme dangereux, & un volage qui ne cherchoit qu'à jouir des Belles qui avoient la foibleſſe de l'écoutet. Ce qu'il voyoit devant ſes yeux, le perſuada facilement que l'avanture de la Dame de Seville, dont on lui avoit parlé, n'étoit que trop véritable; & il reſolut de rompre le mariage qu'il avoit déja conclu entre ſa fille & ce Cavalier. Il lut le Billet, dont voici le contenu.

JE ſouſſigné Dom Pedro de Ribera natif de la Ville de Seville, confeſſe par cet Ecrit ſigné de ma main, que je ſuis légitime mari de Dona Victoria de Sylva habitante de Tolede; & je promets de tenir la parole que je lui ai donnée de l'épouſer publiquement & en face d'Egliſe, toutesfois & quantes j'en ſerai requis par elle, en vertu de la préſente promeſſe. Témoins

moins Albert & Marcelle Domeſtiques de ſa maiſon.

DOM PEDRO de RIBERA.

Dom Juan reconnut fort bien le ſeing de Dom Pedro, & il répondit ainſi à Dona Victoria. Je ſuis très fâché, Madame, que Dom Pedro à qui ſa naiſſance devroit inſpirer des ſentimens d'honneur, ait commis à votre égard une action ſi noire & ſi pleine de perfidie. Car dans le tems qu'il vous donnoit la promeſſe que je viens de lire, il venoit ici pour épouſer ma fille que je lui avois promiſe. Tout ce que je puis faire de mon côté, c'eſt de profiter de l'avis que vous me donnez. Je vous jure, non ſeulement que je ne lui donnerai pas ma fille, mais encore qu'il ne mettra plus le pied dans ma maiſon. Je renonce pour jamais à ſon alliance, puiſque vous avez une raiſon auſſi légitime pour vous y oppoſer. Soutenez votre bon droit, & ne vous deſiſtez point de vos prétentions. Je vous offre de bon cœur ma protection, avec tout ce qui peut dépendre de moi; & ſoyez perſuadée, Madame, que je m'intereſſerai pour votre honneur. J'ai ici des Amis puiſ-

puiſſans; je les employerai tous en votre faveur, ſi mon credit ne ſuffit pas; & j'eſpere de vous convaincre que je ſuis homme d'honneur, & que j'aime la juſtice.

Dona Victoria fit à Dom Juan de grands remercimens ; & les larmes qu'elle verſa en abondance en lui témoignant ſa vive reconnoiſſance, toucherent ſenſiblement ce vieux Seigneur, qui lui promit de prendre à cœur ſes interêts avec autant de zèle & d'affection, que ſi elle étoit ſa propre fille. Dona Victoria lui confia la Promeſſe de Dom Pedro, afin qu'il la lui montrât lorsqu'il le jugeroit à propos, & qu'il s'en ſervît pour convaincre ce Cavalier de ſa faute, & pour l'obliger à la réparer. Dom Juan prit congé de cette Dame, lui promettant de la venir voir bientôt & de lui rendre un Billet qui étoit pour elle d'une ſi grande conſéquence. Il lui réïtera pluſieurs fois les offres de ſervice qu'il lui avoit déja faites, & l'aſſura qu'elle éprouveroit bientôt les effets de ſa bonne volonté.

Dom Juan s'etant retiré, Dom Sanche de Leyba ſortit de l'Alcove où il étoit caché ; & après qu'il eut pris un

ſiége,

ſiége, Dona Victoria lui dit: "Si vous
„ avez bien entendu l'entretien que j'ai
„ eu avec Dom Juan de la Cerda, vous
„ êtes parfaitement inſtruit de ce qui
„ s'eſt paſſé entre Dom Pedro & moi.
„ Vous voyez auſſi, que ce Cavalier
„ ne ſera jamais l'Époux de la belle
„ Dona Brianda, comme le Pere me
„ l'a aſſuré. Cette Dame m'a chargée
„ de vous dire, qu'elle n'avoit conſen-
„ ti à ſe marier avec Dom Pedro que
„ pour obéir aux ordres de ſon Pere;
„ & qu'elle eſt charmée d'avoir un ſu-
„ jet légitime, pour rompre un engage-
„ ment ſi contraire aux ſentimens de
„ ſon cœur. Elle vous rend toute ſa
„ prémiere affection, & vous pouvez
„ compter ſur le deſir qu'elle a de vous
„ favoriſer. Vous pourriez peut-être
„ douter de ce que j'ai l'honneur de
„ vous dire; mais la Lettre qu'elle vous
„ écrit de ſa main, & que j'ai ordre de
„ vous rendre, vous en confirmera la
„ vérité.

Cette Dame lui remit en même-tems la Lettre de Dona Brianda; Dom Sanche la lut, & fut tranſporté de joye de voir renaitre des eſperances ſi douces, auxqu'elles il s'étoit vû obligé de

renoncer. Dona Victoria continua à lui parler ainſi.

" Je m'apperçois, Seigneur Dom San-
" che, que vous étes ſurpris que cette
" Lettre ſoit tombée entre mes mains.
" C'eſt une énigme fort obſcure pour
" vous, & je veux vous l'expliquer.
" Puisque vous étes amoureux, vous
" ſavez par experience que l'Amour eſt
" ingenieux à fournir des expediens à
" ceux qui brûlent de ſes feux, com-
" me Ovide nous l'enſeigne dans ſes
" Métamorphoſes. Ainſi, vous ne
" doutez pas qu'aimant un volage, qui
" avoit eu de ſi précieux gages de mon
" amour, je n'aïe mis tout en uſage
" pour obliger le Cavalier infidèle à
" rentrer dans ſon devoir. Je ſuis ve-
" nue dans cette Ville, dans le deſſein
" d'entrer au ſervice de Dona Brianda,
" malgré ma naiſſance, & j'en ſuis ve-
" nue à bout. Car quoique vous me
" voyez dans cette maiſon, que j'ai
" louée en arrivant, je demeure chez
" cette Dame, & je la ſers en qualité
" de Demoiſelle Suivante. Je me ſuis
" transformée en Duegne, pour me
" cacher mieux aux yeux de Dom Pe-
" dro, & pour avoir plus de facilité à

" inſpi-

„ inſpirer à Dona Brianda de la haine
„ contre ce perfide. J'ai réuſſi dans
„ ce deſſein, ayant entierement rom-
„ pu le mariage qui étoit déja conclu;
„ & j'eſpere d'avoir le même bonheur
„ pour faire réuſſir le votre. C'eſt
„ pourquoi voyez la réponſe que vous
„ avez à faire à votre Maîtreſſe; je
„ vais reprendre mon équipage de Veu-
„ ve, & il faut que je retourne prom-
„ tement auprès d'elle, car je crains
„ qu'elle ne s'impatiente. Si vous vou-
„ lez lui écrire, vous le pouvez com-
„ modément; & je croi que vous le de-
„ vez, afin que Dona Brianda ſoit con-
„ vaincue que j'ai fidelement executé
„ ſa commiſſion. Pour ce qui eſt de
„ mon déguiſement, je vous demande
„ un ſecret inviolabe, ſans quoi je ſe-
„ rois en danger d'échouer dans mon
„ entrepriſe. Je me fie entierement à
„ votre diſcretion, & je croi n'avoir
„ rien à craindre d'un homme d'hon-
„ neur tel que vous.

Ce Diſcours ſurprit agréablement Dom Sanche; il loua le courage & la generoſité de cette Dame, la remercia très-humblement de la faveur qu'elle lui faiſoit d'entrer dans la confidence de

ſes amours, & pria le Ciel de lui accorder une aſſez longue vie pour reconnoître un auſſi grand ſervice. Il lui promit de garder fidelement ſon ſecret; juſqu'à ce qu'elle lui commandât de le reveler; & Dona Victoria étant preſſée de s'en retourner, il écrivit ſa réponſe, où il ne manqua pas d'aſſurer ſa Maîtreſſe de ſa reconnoiſſance, & de la fidelité de ſon amour. Il ſortit enfin, pour laiſſer à Dona Victoria le tems de reprendre ſon habit de Veuve. Revenons à ce qui ſe paſſa chez Dom Juan.

Dom Pedro au déſeſpoir du tour qu'on lui avoit joué, & des mauvais offices qu'on lui avoit rendus auprés de ſa Maîtreſſe, en informa ſon Couſin Dom Rodrigue, & le pria de l'accompagner chez Dom Juan de la Cerda. Ils ne le trouverent pas dans ſa maiſon, & ils demanderent à parler à ſa fille. Dona Brianda ſortit de ſon appartement ſans cérémonie pour reçevoir leur viſite, afin qu'elle fût plus courte, voyant avec peine Dom Pedro, qui étoit un objet odieux pour elle. Ce Cavalier commença à ſe juſtifier, & fit mille ſermens que de ſa vie il n'avoit connu ni vû

vû dans Seville, la perſonne dont il s'agiſſoit dans la Lettre. Il l'aſſura que quelque ennemi, jaloux de ſon bonheur avoit pris plaiſir de le noircir dans ſon eſprit; que Dom Juan s'en convaincroit facilement, s'il vouloit s'en informer; & que ſi on le trouvoit coupable, il conſentoit à perdre avec l'honneur & la vie toute eſperance de la poſſeder.

Ce Cavalier parla avec tant d'aſſurance, que Dona Brianda en fut presque ébranlée. Elle étoit portée à ſoupçonner que ce ne fût une impoſture, inventée pour troubler leur mariage; cependant elle prit le parti de s'en remettre aux ſoins de ſon Pere, qui faiſoit ſes diligences pour être inſtruit de la conduite de Dom Pedro. Cette Dame ſe contenta donc de répondre, qu'elle n'étoit point maîtreſſe de ſes volontez, ayant un Pere ſage qui ne s'en laiſſeroit pas impoſer facilement; qu'elle ne prendoit jamais aucune reſolution ſans ſon avis, & qu'elle devoit être mieux éclaircie de la vérité, par ce qu'il n'étoit pas aiſé de détruire l'idée deſavantageuſe qu'on lui avoit donnée de Dom Pedro. Elle ajoûta, que ſon Pe-

re ne ſe feroit pas attendre long-tems, & qu'il n'y avoit que ſes ordres qui puſſent la déterminer dans une affaire auſſi importante.

Cependant Dom Juan après avoir fait ſa viſite à Dona Victoria, ſe retira chez lui. Dom Rodrigue ſon Ami entreprit de le deſabuſer, & l'aſſura que tout ce qu'on lui avoit dit, étoit un pure calomnie, dont ſon Couſin avoit grand ſujet de ſe plaindre. Il le pria de ſuspendre ſa reſolution, & d'attendre du moins que des informations exactes puſſent lui découvrir la vérité d'une accuſation, qui ne lui paroiſſoit fondée que ſur la haine des envieux de la proſperité de ſa maiſon. Dom Juan leur fit donner des ſiéges, & répondit ainſi à Dom Rodrigue.

„ Je ſuis ſorti de chez moi dans le
„ deſſein de m'informer avec quelques
„ amis de Seville, ſi ce qu'on impute
„ à Dom Pedro eſt véritable. Je ne
„ les ai pas trouvez chez eux; quand
„ même j'aurois pû leur parler, peut-
„ être n'en aurois-je pas été mieux in-
„ ſtruit; car vous ſavez qu'il eſt diffi-
„ cile d'être informé de tout ce qui ſe
„ paſſe dans une auſſi grande Ville que

„ Se-

„ Seville, dont on ne peut connoître
„ tous les habitans. Mais j'ai vérifié
„ une choſe, & je n'en ſaurois douter;
„ c'eſt que Dom Pedro a donné pro-
„ meſſe de mariage à une Dame de
„ Tolede, qui le logea chez elle à la
„ Campagne, lorſqu'il fut dépouillé par
„ les Voleurs. Elle crut avoir trouvé
„ en lui un honnête homme, elle é-
„ couta ſes diſcours tendres & paſſion-
„ nez, & lui ſacrifia ſon honneur, le
„ regardant déja comme ſon Epoux.
„ Ce que j'avance ici, je le tiens de la
„ bouche même de cette Dame, qui
„ m'a fait prier de l'aller voir; & cette
„ promeſſe ſignée de la main de Dom
„ Pedro, eſt une preuve trop convain-
„ quante pour qu'il oſât nier le fait, car
„ nous connoiſſons tous ſon écri-
„ ture.

Dom Juan remit enſuite la promeſſe entre les mains de Dom Rodrigue & de Dom Pedro, qui furent également confus l'un & l'autre. Dom Pedro changea de couleur, & ſon trouble fit aſſez connoitre ſon crime, quoiqu'il proteſtât qu'il n'avoit jamais donné cette promeſſe ſous ſon nom, mais ſous un nom ſuppoſé. Dom Rodrigue, qui

étoit inſtruit de toutes les circonſtances de cette affaire, ſe mit dans une grande colere contre ſon Couſin, à qui Dom Juan parla ainſi.

„ Seigneur Dom Pedro, jusqu'à ce „ qu'un jeune homme poſſede ce qu'il „ deſire, ſurtout lorsqu'il eſt amoureux, „ il n'y a rien qu'il ne faſſe, les ſermens „ & les promeſſes lui coûtent fort peu. „ L'amour vous a vaincu, je n'en ſuis „ pas ſurpris. Mais je m'étonne, que „ vous ayez eu la hardieſſe de vous a„ dreſſer à une Dame d'une auſſi gran„ de naiſſance, dont les Parens ne „ ſauroient être inſenſibles à l'affront „ que vous lui avez fait. Je m'étonne „ encor plus, que vous ayez oſé com„ mettre cette action, dans le tems que „ vous veniez vous marier avec ma „ fille, dont vous témoigniez par vos „ Lettres que vous étiez fort amou„ reux. Je ne ſai comment vous avez „ pû donner place dans votre cœur à „ deux paſſions ſi oppoſées. Cette con„ duite prouve aſſez votre legereté; & „ que peut-on dire pour excuſer un „ homme, qui dans le même tems „ veut ſe marier avec deux perſon„ nes differentes?

„ Ain-

„ Ainſi, Monſieur, ſi vous voulez
„ agir en Cavalier d'honneur, & ne
„ point flêtrir le nom que vous por-
„ tez, vous êtes obligé d'accomplir la
„ promeſſe que vous avez donnée à
„ la Dame de Tolede ; & ſi vous ne
„ le faites de bonne grace, on trouve-
„ ra les moyens de vous y contraindre.
„ Cette Dame n'eſt pas ſi denuée d'a-
„ mis, que vous l'avez peut-être cru.
„ Elle eſt actuellement dans Madrid,
„ où elle eſt venuë pour agir contre
„ vous. Elle n'aura pas de peine à
„ vous forçer à une réparation conve-
„ nable, & il n'y a perſonne qui ne
„ s'employe en ſa faveur, & qui ne
„ faſſe valoir la juſtice de ſa cauſe. Je
„ vous conſeille, Monſieur, de ména-
„ ger votre réputation dans une Ville
„ comme Madrid, & de ne point vous
„ expoſer à la honte qui vous menace.
„ Accompliſſez votre promeſſe, & que
„ l'amour que vous avez pour ma fille
„ n'y ſoit plus un obſtacle. Je vous
„ declare qu'elle ne ſera jamais votre
„ femme, & qu'elle aimeroit mieux
„ s'enfermer dans un Couvent pour le
„ reſte de ſes jours.

En achevant ces paroles Dom Juan

les quitta brusquement, ſans vouloir écouter leurs raiſons, & ſe retira dans ſon appartement. Dona Brianda ſuivit l'exemple de ſon Pere, & les deux Couſins tous confus & couverts de honte ſe retirerent chez eux. Dom Rodrigue étoit au déſeſpoir de l'affront auquel ſon Couſin l'avoit expoſé. Il lui en fit de grands reproches, & Dom Pedro n'avoit rien à lui répondre. Il ne pouvoit comprendre, comment ſon nom ſe trouvoit ſur la promeſſe de Dona Victoria, puiſqu'il avoit eu grand ſoin de la ſigner d'un nom ſuppoſé. Laiſſons les dans cette confuſion, occupez à faire leurs réflexions ſur cet accident, & retournons à notre habile Duegne.

Dona Victoria ne manqua pas de retourner chez Dom Juan le plus promtement qu'il lui fut poſſible. Elle remit la réponſe de Dom Sanche à ſa Maîtreſſe, qui en fut pénétrée de joye; par ce qu'elle craignoit que ce Cavalier, irrité du mépris qu'elle avoit témoigné pour lui, en acceptant Dom Pedro pour Epoux, n'eût entierement changé de ſentimens pour elle. Dona Brianda raconta à ſa Suivante tout ce qui s'é-

s'étoit paſſé entre les deux Couſins & ſon Pere, qui avoit donné congé à Dom Pedro. Elle lui fit auſſi part de la galanterie de ce Cavalier avec une Dame de Tolede, que Dom Juan avoit découverte, & dont il avoit de preuves ſuffiſantes; la Dame qui étoit venue à Madrid ayant produit la promeſſe de mariage, que Dom Pedro lui avoit donnée. Dona Victoria, qui jouoit bien ſon perſonnage, témoigna une ſurpriſe extrême de cette nouvelle, & fit mille imprécations contre Dom Pedro.

Cependant Dona Brianda reçut un billet d'une de ſes Couſines, qui l'invitoit à aller chez elle la nuit ſuivante, pour voir une Comédie qu'on devoit repréſenter dans ſa maiſon. Elle répondit qu'elle ne manqueroit pas de s'y rendre. Dona Victoria, qui jugea l'occaſion favorable, reſolut d'en profiter pour mettre fin à toute cette intrigue. Elle propoſa à ſa Maîtreſſe de lui faire parler cette nuit à Dom Sanche dans un lieu aſſuré, pendant qu'on repréſenteroit la Comédie; & lui dit que la maiſon de ſon Pere Albert étant libre,

elle pourroit en diſpoſer, & y voir ſon Galant fort à ſon aiſe.

Cette Dame, qui aimoit Dom Sanche, ſouhaittoit avec paſſion d'avoir un entretien avec lui, pour ſe juſtifier des reproches qu'il pouvoit lui faire ſur ſon inconſtance. Ainſi elle accepta avec joye les offres de ſa Duegne. Celle-ci fit venir Albert, & lui donna une Lettre pour Dom Sanche, par laquelle on lui recommandoit de ſe trouver à huit heures du ſoir chez Dona Victoria. On lui en donna encore une autre pour Dom Pedro de Ribera, où on lui marquoit que Dona Brianda oublioit le paſſé, & que malgré la colere de ſon Pere elle étoit reſolue de l'épouſer en ſecret; qu'elle vouloit le voir pour ce ſujet cette même nuit, dans la maiſon où le Porteur le conduiroit, & qu'il ne manquât pas de s'y trouver à neuf heures du ſoir.

Albert fit toute la diligence poſſible, & rendit les Lettres aux deux Cavaliers, qui en furent agréablement ſurpris. Dom Pedro ſurtout, qui avoit eu ſon congé, ne s'attendoit pas à un changement ſi ineſperé, qui l'alloit mettre en poſſeſſion de ſa Belle après

tant

tant d'obſtacles. Il crut en avoir toute l'obligation à la Demoiſelle Suivante, ne doutant pas qu'elle n'eût gagné ſa Maîtreſſe. Il ſe ſût bon gré de la liberalité, dont il avoit uſé à ſon égard, & reſolut de lui faire encor un don plus conſiderable que le premier.

Pendant que les deux Galants ſe préparoient au rendez-vous, Dona Brianda & ſa Duegne monterent en Caroſſe, & laiſſerent Dom Juan prêt à ſe coucher. Elles ſe rendirent dans la maiſon de Dona Victoria, qui paroiſſoit être celle d'Albert qu'on appelloit Santillana, & elles y furent reçues par la Servante Marcelle, qu'on croyoit être la belle mere de la Suivante. Ces Dames quitterent leurs Mantes, & attendirent l'heure marquée à Dom Sanche. Pendant que Dona Brianda s'amuſoit avec Marcelle, Dona Victoria ſe ſervit d'Albert pour écrire le Billet ſuivant à Dom Juan.

Madame Dona Brianda, au lieu d'aller chez ſa Couſine aſſiſter à la Comédie où elle eſt priée, eſt venue dans la maiſon de mon Pere, dans le deſſein de ſe marier ſecretement avec Dom Pedro, malgré vos

deffenſes. J'ai cru que je devois vous le faire ſavoir au plûtôt; & c'eſt à vous à y mettre ordre. Pour moi j'ai fait mon devoir, & vous n'aurez plus aucun reproche à me faire là-deſſus, puiſque je vous en avertis.

DONA THEODORE.

Albert partit avec ce Billet, & Dona Victoria lui recommanda de ne le rendre à ſon Maître, qu'après neuf heures & demie.

Cependant Dom Sanche ne manqua pas, à l'heure marquée, de ſe rendre dans le lieu où il étoit appellé. Il fit le ſignal qu'on lui avoit donné, & frappa à la porte, qui lui fut promtement ouverte. Il fut introduit auprès de ſa Maîtreſſe, qui ſe juſtifia ſans peine & lui donna ſatisfaction ſur tous les ſujets qu'il croyoit avoir de s'en plaindre. Victoria les laiſſa ſeuls dans une chambre, où elle les enferma.

Dom Pedro n'attendoit pas avec moins d'impatience l'heure qui lui avoit été aſſignée. Il vint à la maiſon qui lui avoit été indiquée. Il fit le ſignal & on lui ouvrit. Dona victoria qui le reçut, le fit entrer dans une cham-

chambre qui n'étoit presque point éclairée, & lui dit, qu'il étoit important qu'on ne le vît point, qu'il se gardât bien de faire du bruit, & que sa Maîtresse viendroit bien-tôt le joindre. Dom Pedro lui promit tout ce qu'elle voulut, & attendit autant de tems qu'il en faloit à Dona Victoria pour quitter son habit de Duegne, & en prendre un plus conforme à sa qualité. Elle revint trouver le Cavalier dans la chambre où elle l'avoit laissé, & parlant à voix basse elle trompa si bien Dom Pedro, qu'il crut être avec Dona Brianda, & s'amusa fort agréablement avec elle.

Dom Juan étoit couché lorsque le vieux Albert lui remit le Billet, dont on l'avoit chargé. Le bon homme surpris des nouvelles qu'on lui donne de sa fille, se leve, prend ses habits & court chez le Commissaire du quartier, accompagné de son Ecuyer Albert, L'affligé Dom Juan porta sa plainte, & demanda du secours contre l'entreprise de Dom Pedro & de sa fille. Le Commissaire, qui étoit de ses amis, fait appeller ses gens, & court avec lui à la maison d'Albert, qui leur fut ouverte

dès

dès que l'ordre en fut donné de par le Roi. Ils avoient eu la précaution de porter une lanterne, qui ne leur fut pas inutile, parce qu'ils trouverent toute la maiſon ſans chandele. Ils allumerent un flambeau, & commencerent à faire leur viſite. On trouva Dom Sanche & Dona Brianda dans une chambre, & le Commiſſaire leur demanda ce qu'ils y faiſoient. Dom Sanche répondit qu'il étoit avec ſa femme, & Dona Brianda confirma cette réponſe. Dom Juan vouloit mettre l'épée à la main, mais le Commiſſaire l'avertit que ſa fille n'étoit pas là avec celui qu'il penſoit ; que ce Cavalier étoit Dom Sanche de Leyba, fort connu à la Cour & d'une naiſſance diſtinguée. Dom Juan de la Cerda ne put s'empêcher d'approuver ce mariage, pour ſe délivrer de la crainte de voir Dom Pedro dans ſon alliance, ayant tant de juſtes ſujets de le haïr.

Ils s'avancerent enſuite tous enſemble vers une autre chambre qu'ils trouverent fermée ; & comme le Commiſſaire menaçoit de rompre la porte, Dom Pedro l'ouvrit en diſant, qu'il étoit dans cette chambre avec Dona Brianda ſa fem-

femme, qui avoit conſenti de le prendre pour ſon Epoux. Là-deſſus Dona Victoria paroit & s'écrie: Vous vous trompez, Seigneur Dom Pedro, je ne ſuis pas celle que vous penſez. Je ſuis Dona Victoria de Sylva, à qui vous avez ôté l'honneur. C'eſt pour vous obliger à me donner une ſatisfaction convenable, que je ſuis entrée au ſervice de Madame Dona Brianda, en qualité de Demoiſelle Suivante.

Dom Juan de la Cerda l'ayant regardée avec attention, la reconnut auſſi bien que ſa fille, & ils blamerent Dom Pedro d'avoir reduit par ſa perfidie une perſonne de ce rang à une telle extrêmité. Ce Cavalier confus & preſſé de tous côtez, fit les choſes de bonne grace, & ratifia la promeſſe de mariage qu'il avoit donnée à Dona Victoria. Dom Sanche en fit de même avec ſa Maîtreſſe, & on prit huit jours de tems pour faire les préparatifs des Nôces, qui furent célébrées dans la maiſon de Dom Juan avec beaucoup de magnificence. Les deux Cavaliers vêcurent fort contens avec leurs femmes, & ils en eurent pluſieurs enfans, qui furent la conſolation & la joye de leurs familles.

Ru-

Rufine & ſes Servantes prirent un grand plaiſir au recit de cette Hiſtoire, & elles avouerent qu'elles n'en avoient jamais entendu qui en approchât. Rufine admiroit l'éloquence de Dom Jayme, & charmée de voir tant de belles qualitez réunies dans ſa perſonne, elle ne ceſſoit de lui faire mille careſſes. Le Galant voyant bien qu'elle étoit trop amoureuſe pour s'en dédire, reſolut d'abandonner le deſſein qu'il avoit formé avec Criſpin de la voler; il chercha même l'occaſion de l'en avertir, & elle ſe préſenta fort à propos.

Rufine perſuadée que Dom Jayme étoit tel qu'il l'avoit aſſuré, lui dit qu'elle étoit reſoluë de quitter ſa maiſon avant le retour de ſon Pere, d'emporter avec elle tout ce qu'elle avoit de plus précieux, & de ſe retirer avec lui à Valence, ne doutant pas que ſon Pere n'approuvât leur mariage, quand il en ſeroit informé. Ce Cavalier n'eut pas le courage de diſſimuler plus longtems; & comme il étoit lui-même fort amoureux de la Belle, il voulut lui découvrir le mauvais tour qu'on lui préparoit pour l'attraper, & lui parla ainſi.

„ Mon

„ Mon cher cœur, je connois trop
„ bien la bonne volonté, dont il vous
„ a plu m'honorer, pour n'y être pas
„ ſenſible. Je ne veux plus vous rien
„ déguiſer, je vais vous parler claire-
„ ment, & vous découvrir avec fran-
„ chiſe des choſes que vous ignorez.
„ Certainement je ne ſerois pas par-
„ donnable, ſi l'amour que j'ai pour
„ vous n'excuſoit mon crime. Je ne
„ l'ai pas commis en vous aimant,
„ mais avant que je vous connuſſe;
„ car il eſt impoſſible de vous voir,
„ ſans admirer votre divine beauté, &
„ ſans l'aimer. Je l'ai vue cette rare
„ beauté, & vaincu par tant de char-
„ mes, j'ai rendu ma liberté, & tou-
„ tes les puiſſances de mon ame ont
„ été ſoumiſes à celle de votre beau
„ viſage. C'eſt, Madame, une vic-
„ toire que vous remporteriez facile-
„ ment ſur un cœur, moins ſenſible à
„ l'amour que le mien. Je ne vous
„ fais ce préambule, que pour vous
„ engager à me pardonner la faute que
„ j'ai commiſe contre vous. Je vous
„ avoue franchement, Madame, que
„ je ne ſuis pas tel que je vous l'ai dit,
„ lorsque vous m'avez obligé de vous

„ ren-

„ rendre compte de mon extraction.
„ Je ſuis véritablement né dans Valen-
„ ce, & j'appartiens à des gens d'hon-
„ neur, mais d'un rang fort obſcur.
„ Mon Pere, Cordier de ſon métier,
„ gagnoit honnêtement ſa vie du tra-
„ vail de ſes mains. Je me ſuis fait
„ des idées de fortune plus relevées,
„ qu'il ne convenoit à un homme de
„ ma condition, Je n'ai point voulu
„ exercer le vil métier de mon Pere,
„ je ſuis venu en Caſtille après avoir
„ parcouru l'Andalouſie ; & j'ai été
„ aſſez heureux avec mon petit ſavoir
„ faire, pour ne manquer jamais d'a-
„ mis ni d'argent. Je ſuis arrivé dans
„ cette Ville avec un certain homme
„ nommé Criſpin, qui a été priſonnier
„ à Malaga pour quelque crime, qu'il
„ n'a jamais voulu m'avouer. Cet
„ homme m'a rendu ſervice, m'ayant
„ défrayé en chemin. Il m'a prêté
„ même de l'argent, connoiſſant ma
„ bonne volonté & le deſir que j'avois
„ d'être ſon ami.

„ Criſpin ſachant que vous êtes ri-
„ che, ſe déclara un jour à moi, &
„ me conſeilla de m'introduire dans
„ votre maiſon ſous quelque prétexte,

„ &

„ & d'agir de concert avec lui pour
„ vous voler. Je jugeai par le dis-
„ cours qu'il me tint, que quelque ac-
„ tion de cette eſpece lui avoit attiré
„ l'avanture de Malaga. Pour mieux
„ executer notre deſſein, nous fimes
„ ſemblant de nous battre, & je me
„ refugiai chez vous. Vous m'avez
„ reçu dans votre maiſon avec tant
„ d'humanité & de bonté, vous m'a-
„ vez comblé de tant de careſſes, que
„ je ne ſaurois ſeconder les mauvaiſes
„ intentions de Criſpin. Je vous dé-
„ couvre ſon deſſein, & je ſuis reſolu
„ de le tromper lui-même, & de le
„ punir en lui enlevant l'argent qu'il a
„ apporté. Je ne ſaurois me reſoudre
„ à payer d'ingratitude une perſonne
„ qui m'a comblé de tant de bienfaits.
„ Je vous offre mes ſervices & ma
„ vie; diſpoſez entierement de moi;
„ & ſoyez perſuadée que je ne permet-
„ trai jamais qu'on vous faſſe aucun
„ tort.

Rufine ſe trouva bien loin de ſon compte par un diſcours auſſi ſincere. Elle frémit du mauvais deſſein de Criſpin, qui vouloit ſe vanger du tour qu'elle lui avoit joué à Malaga. Elle

ne

ne douta pas que Criſpin n'eût informé Dom Jayme de ſa conduite, & du mêtier dont elle ſe mêloit. Voyant donc que ce jeune homme lui avoit déclaré ſi franchement tout ce qui le regardoit, ſans lui cacher ſa véritable naiſſance, elle ſe crut obligée à la même ſincerité. Elle s'ouvrit entierement à lui, ſur ſon origine, ſur ſa conduite, & lui raconta toutes ſes avantures jusqu'à ſon arrivée à Tolede.

Jayme fut ravi de voir que Rufine n'étoit pas d'une condition beaucoup plus relevée que la ſienne; cette égalité les lia plus étroitement, & leur fit prendre la reſolution de ſe marier enſemble. Ils convinrent de quitter Tolede pour aller s'établir à Madrid; mais Rufine ne vouloit point partir qu'après s'être vangée de Criſpin, contre qui elle étoit fort animée. Jayme la pria de le laiſſer faire, perſuadé qu'il lui ſeroit aiſé de le faire tomber dans le piége. Il l'aſſura que, non ſeulement il lui enleveroit ſon argent, mais auſſi qu'il le feroit mettre en lieu de ſûreté, & il lui promit de laiſſer Criſpin entre les mains de la Juſtice en quittant Tolede. Rufine ne manqua pas de fortifier ſon

Amant

Amant dans cette resolution, & l'exhorta à perdre ce scelerat dont ils avoient tout à craindre.

Dom Jayme quitta sa Maîtresse & alla voir son ami Crispin. Il le trouva dans son logis & le surprit agréablement, en lui racontant ce qui s'étoit passé chez Rufine. Il l'assura qu'il étoit fort avant dans les bonnes graces de cette Dame, & qu'il esperoit d'en être bien-tôt le maître absolu. Il lui demanda en même-tems quelque argent pour faire des liberalitez aux Domestiques, & pour soutenir par sa dépense l'idée qu'il avoit donnée de sa qualité. Il apuya sa demande de mille sermens d'une fidelité inviolable, & de l'amitié le plus constante. Crispin, ce Voleur subtil & adroit, y fut trompé malgré son habileté & son experience. Il donna à Dom Jayme cent écus d'or, pour les dépenser comme il le jugeroit à propos chez Rufine, ne doutant pas que cette somme n'en produisît une autre six fois plus considerable. Il tira cet argent d'un Sac où il y avoit plus de cinq-cens Pistoles, que Crispin avoit gagnées au péril de sa vie. Jayme remarqua

avec

avec ſoin le lieu où ce maître fripon cachoit ce tréſor; & il reſolut de l'enlever à quelque prix que ce fût.

Criſpin qui vouloit ſe réjouir le ſoir avec ſon Camarade, alla commander le ſoupeir. Pendant qu'il étoit occupé à donner ſes ordres à l'Hôteſſe, Jayme mit le tems à profit pour faire ſon coup. Il ouvrit adroitement la petite Valiſe de Criſpin, & en tira le Sac de Piſtoles, qu'il cacha hors de la chambre pour le tranſporter enſuite avec plus de facilité. Ils ſouperent enſemble & ſe divertirent de leur mieux, Jayme aſſurant Criſpin que dans deux jours ils pourroient executer leur deſſein. Après avoir fait bonne chere & reglé les meſures qu'il y avoit à prendre, Jayme prit congé de Criſpin qu'il laiſſa dans ſa chambre, & en ſortant il n'oublia pas d'emporter le Sac.

Après cette expedition Jayme alla rejoindre Rufine, dont il fut très bien reçu. Il lui rendit compte de tout ce qui s'étoit paſſé entre lui & Criſpin; & lorsqu'ils furent ſeuls il lui montra les Piſtoles, qui la réjouirent beaucoup, car elle aimoit fort ces ſortes d'eſpeces qu'il eſt facile de tranſporter. Jayme aver-

avertit la Belle qu'il falloit quitter Tolede, avant que Criſpin s'aperçût de la perte de ſon argent. Rufine fut du même ſentiment, & jugea qu'il étoit encore néceſſaire de perdre Criſpin pour ſe ſouſtraire à ſa vengeance. Le Prevôt de Tolede, qui ne faiſoit aucun quartier aux Voleurs qui tomboient entre ſes mains, fut auſſi-tôt averti que Criſpin, fameux par l'avanture de Malaga, étoit dans la Ville; on lui indiqua ſon logis, & on lui dépeignit ſi bien ce ſcelerat, qu'il étoit difficile de s'y méprendre. Jayme & Rufine après avoir fourni au Prevôt des inſtructions fort amples, ſe diſpoſerent à quitter Tolede. Ils trouverent deux chariots qui alloient partir pour Madrid. Ils profiterent d'une occaſion auſſi favorable, chargerent leurs meilleurs effets à petit bruit, & emmenerent avec eux l'Eſclave More pour les ſervir. Ils firent beaucoup de diligence, & arriverent heureuſement à Madrid, où il fut reſolu que Rufine ſe tiendroit cachée, jusqu'à ce qu'on apprît des nouvelles de Garay.

Cependant le Prevôt de Tolede ayant reçu la Lettre qui regardoit Criſ-

pin, ne manqua pas de profiter de l'avis qu'on lui donnoit. Il aſſembla le même ſoir ſes Archers, & fit inveſtir le logis de Criſpin, qui fut ſurpris dans ſa chambre & conduit en priſon. Le Prevôt ſe ſaiſit de ſes hardes, parmi leſquelles Criſpin, qui ne s'étoit pas apperçu du vol de Jayme, croyoit qu'on trouveroit ſon or. Ainſi il ne parla pas de ſon Camarade, qui eut le tems de conduire ſa Belle à Madrid. Criſpin ſubit pluſieurs interrogatoires, & fut enfin mis à une rude queſtion, qu'il n'eut pas le courage de ſouffrir longtems. Il confeſſa tous ſes crimes, ſans cacher aucune de ſes avantures. & fut condamné à être pendu. Il obtint quelque délai pour ſe diſpoſer à la mort; il profita de cette grace, & finit ſes jours avec un ſincere repentir de ſes péchez. Tel fut le ſort du malheureux Criſpin, qui ne douta pas que Jayme ne l'eût trahi; mais il lui pardonna en bon Chrétien.

Rufine & ſon Amant ſe tinrent cachez dans Madrid, pour n'être point découverts, & ils ſe marierent dans toutes les formes. Garay après avoir inutilement cherché ſa femme, alla à Alca-

Alcala où on lui avoit aſſuré qu'elle s'étoit retirée. Il n'y trouva point, & pour ſe dédommager des peines & des fraix du Voyage, il fit ſociété avec des gens de ſa profeſſion. Son habileté ne l'empêcha pas d'être découvert, & pris en flagrant délict par la Juſtice. Il fut foueté ignominieuſement par la main du Bourreau avec ſes Camarades, & condamné enſuite à ſix ans de Galeres. On le conduiſit à Tolede pour y être mis à la chaîne; & croyant trouver encore Rufine dans cette Ville, il lui écrivit pour la prier d'avoir compaſſion de ſon état, & de le délivrer en fourniſſant un Eſclave pour remplir ſa place. Il ſe flattoit d'en obtenir cette grace, puiſque cette Dame étoit en partie redevable à ſon induſtrie du bien dont elle jouïſſoit. Le porteur de la Lettre chercha inutilement Rufine, dans le quartier qu'on lui avoit indiqué. Il apprit des Voiſins que cette Dame avoit diſparu depuis quelque tems, & qu'on ignoroit la route qu'elle avoit priſe. Ainſi Garay, chargé de fers & d'années fut obligé de prendre patience, & de ſervir ſur les

Galeres du Roi en qualité de Forçat, avec un grand nombre d'autres qui ne valoient pas mieux que lui.

Pendant que l'infortuné Garay gémiſſoit ſous le poids de ſes chaînes, Jayme vivoit avec ſplendeur à Madrid. Il n'y fut pas long-tems ſans faire connoiſſance avec des jeunes gens du même métier, accoûtumez comme lui à des tours de ſoupleſſe, & à voler l'argent & les nippes de ceux qui n'étoient pas ſur leurs gardes. Ils firent enſemble divers coups avec tant de ſubtilité & d'induſtrie, qu'on n'en put jamais découvrir les auteurs. Ces heureux commencemens leur donnerent du goût pour cette dangereuſe profeſſion, & ils étoient toûjours attentifs à profiter des occaſions que la fortune leur préſentoit pour exercer leurs talens.

Il s'étoit formé en ce tems-la dans Madrid une excellente Troupe de Comédiens, qu'on regardoit comme les meilleurs de toute l'Eſpagne. Un Seigneur fort puiſſant les avoit raſſemblez à ſes dépens, & fourniſſoit liberalement à leur entretien, ſoit pour ſatisfaire ſa paſſion pour les ſpectacles, ſoit pour quelqu'autre cauſe qu'on ignore. Il pre-

prenoit grand ſoin de rendre cette Troupe brillante & accomplie en toutes manieres, & ſa bourſe fourniſſoit à tout. Ce Seigneur vouloit lui procurer le Privilege de la Fête du St. Sacrement, afin que cette Troupe pût pendant toute l'Octave repréſenter des Comédies en pleine ruë, ſuivant la coûtume qui s'obſerve à Madrid & dans tout le reſte de l'Eſpagne. Il eſt libre à un chacun d'aſſiſter à ces repréſentations ſans rien payer, & le Peuple y accourt en foule avec beaucoup de dévotion. Pour faire réuſſir ce deſſein, il achetta pour ſes Comédiens des Piéces nouvelles, compoſées par les meilleurs Poëtes de toute l'Eſpagne, qu'il avoit animez au travail par ſes largeſſes. L'autre Troupe, qui étoit déja à Madrid, ſe voyant hors d'état de parier avec la nouvelle Compagnie, fut obligée de quitter la Ville, & d'aller chercher fortune à Tolede, où l'on lui accorda les gages ordinaires pour jouer pendant la Fête.

La nouvelle Compagnie demeura ſeule à la Cour, & le Grand d'Eſpagne qui en étoit le Protecteur, lui donna deux mille écus d'avance, pour achetter des habits qui répondiſſent à la beau-

té des Piéces qu'il leur avoit procurées. Cette ſomme d'argent fut portée chez un des Comédiens, homme d'eſprit & fort habile, que tous les autres regardoient comme leur Chef, & en qui ils avoient beaucoup de confiance. Tout paſſoit par ſes mains, ſes avis étoient regardez comme les ordres d'un ſuperieur, il ſe chargeoit de toutes les affaires, & s'en acquittoit fort bien. Il fit mettre l'argent dans un coffre dont il avoit la clef, en attendant qu'il eût deliberé avec la Troupe ſur l'emploi qu'on devoit en faire.

Les aſſociez de Jayme eurent auſſitôt avis de ce qui ſe paſſoit. Cet argent leur tenoit fort au cœur, mais il s'agiſſoit de trouver le moyen de l'enlever aux Comédiens. Après avoir tenu conſeil entr'eux, ſans pouvoir prendre une reſolution, ils s'en remirent à la déciſion de Jayme, dont ils avoient ſouvent éprouvé la capacité pour des expeditions de même nature. Jayme leur demanda terme juſqu'au jour ſuivant pour y penſer à loiſir. Il ſe retira le ſoir avec ſa femme, à qui il communiqua le deſſein de ſes Camarades, & leurs avis pour l'execution. Rufine qui

avoit

avoit l'eſprit vif, & fertile en expediens, lui donna un moyen infaillible pour réuſſir. Jayme ſe mêloit de faire des vers, & il avoit la réputation de bon Poëte; ſa femme jugea qu'il falloit mettre à profit ce talent pour duper les Comédiens. L'expedient fut reçu & approuvé par les Voleurs.

Le lendemain on achetta chez les Frippiers une vieille ſoutane & un manteau long fort uſé, & Jayme fut habillé en Ecolier qui ſort du College. Dans cet équigage il avoit l'air d'un miſerable Poëte. Son nez fut orné de grandes Lunettes, qu'il attacha à ſes oreilles avec des cordes de Luth; & on mit ſur ſa tête un chapeau d'une grandeur extraordinaire. Enfin on lui fournit tout ce qui étoit néceſſaire, pour paroître en Poëte ridicule & extravagant. Jayme ainſi équippé alla trouver les Comédiens aſſemblez pour la repetition d'une Piéce qu'ils devoient jouer dans trois jours. Il s'adreſſa au Chef de la Troupe, qu'il connoiſſoit de réputation, & s'approcha de lui avec beaucoup de civilité & de complimens. " Je „ ſuis Poëte, Monſieur, lui dit-il, ſi „ vous l'avez pour agréable.

Le Comédien qui étoit habile, & accoûtumé à voir ſouvent de figures Poëtiques auſſi extravagantes que celle de Jayme, lui répondit: Soyez Poëte, Monſieur, & ſoyez le pour longues années; je vous aſſure que je ne m'en offenſerai point.

„ Je m'étois propoſé dans mes étu-
„ des, reprit Jaime, de me rendre ſa-
„ vant dans la Théologie, dans la vue
„ d'obtenir un Benefice; & j'ai été re-
„ çu Bachelier dans l'Univerſité d'Ira-
„ che, avec l'applaudiſſement de tous
„ mes compatriotes. Car, afin que
„ vous le ſachiez, je ſuis natif de Bis-
„ caye pour ſervir Dieu & votre illu-
„ ſtre Compagnie. La Ville d'Ordu-
„ gna eſt ma Patrie, & j'ai l'avantage
„ d'être allié à toutes les meilleures fa-
„ milles de cette illuſtre Ville. Mon
„ nom eſt le Bachelier Dominique
„ Joancho, & je ſuis très-connu dans
„ toute la Biſcaye. Le Ciel m'a fait
„ naître Poëte, & je n'ai pas cru de-
„ voir enfouïr un talent ſi précieux. Je
„ me ſuis appliqué à la Poëſie, où je
„ réuſſis avec un ſuccez merveilleux.
„ Tout le monde admirant mes Ou-
„ vrages, j'ai été ſouvent preſſé de les

„ met-

„ mettre au jour ; & j'ai compoſé des
„ Comédies qui feront du bruit à la
„ Cour & qui ne reſſemblent en au-
„ cune maniere à ces Piéces commu-
„ nes, dont quelques méchans Poëtes
„ accablent le Public. J'en ai d'un ſty-
„ le fort extraordinaire, qui ſont prêtes
„ à paroître ſur le Théatre, & j'en
„ pourrois citer une douzaine.

„ Je ſuis venu dans cette Cour, où
„ il y a de grands & beaux genies. J'ai
„ eu le bonheur de m'y faire connoître
„ avantageuſement ; & ſans vanité, les
„ perſonnes les plus délicates ont été
„ obligées d'avouer, qu'il y a dans mes
„ compoſitions des graces & des beau-
„ tez peu communes. Je m'eſtime
„ heureux de me rencontrer ici en mê-
„ me-tems que votre belle & illuſtre
„ Troupe, qu'on peut regarder com-
„ me la fleur de toutes celles de l'Es-
„ pagne. Je prétens employer à ſon
„ ſervice le rare talent que Dieu m'a
„ donné, pourvû que vous & Mes-
„ ſieurs vos Compagnons en ſoyez
„ contens. Je vous remettrai d'abord
„ entre les mains douze Comédies au
„ moins, qui ſont toutes entieres de
„ ma façon. Pour le prix, vous étes

„ des gens ſi raiſonnables, que je me
„ flatte que nous en conviendrons fa-
„ cilement. Faites moi l'honneur,
„ Monſieur, de me préſenter à votre
„ Compagnie, & de lui demander ſon
„ ſentiment ſur ma propoſition.

Le Comédien, à qui Jayme portoit la parole, ne reſſembloit pas aux gens de ſa Profeſſion, qui d'abord qu'un Poëte inconnu ſe préſente à eux, le mépriſent & ne daignent pas l'écouter; comme ſi Dieu qui a donné l'eſprit à ceux qui ſont en credit, avoit borné ſur eux ſes faveurs. Notre Comédien étoit d'une humeur fort enjouée, & lorsque ſes occupations lui en donnoient le tems, il profitoit avec plaiſir de pareilles occaſions pour ſe divertir. Comme il vit bien le jugement qu'il devoit faire du Poëte, dont l'habit & les diſcours déſignoient aſſez le caractere, il le remercia au nom de toute la Troupe de l'honneur qu'il vouloit bien lui faire. Enſuite ſe tournant vers ſes Compagnons, connoiſſez, Meſſieurs, leur dit-il, le Bachelier Dominique Joancho, noble & excellent Poëte de Biſcaye, qui travaille admirablement pour le Théatre, & qui offre d'exercer ſa veine pour le

notre. Il a pour le moins douze Piéces achevées, qui ſont des chefs-d'oeuvre de l'Art, & qu'il veut bien vous communiquer.

Les autres Comédiens jugerent par la harangue de leur Camarade, & par la figure du Poëte, que c'étoit quelque extravagant tout propre à leur donner un Scene divertiſſante. Ils remercierent tous enſemble le perſonnage, qu'ils ſaluerent fort civilement; & le Poëte rendit à chacun ſon ſalut & ſon compliment d'une maniere grotesque & ridicule. Alors le Chef pria le Poëte d'attendre que la repetition fût achevée, l'aſſurant qu'ils n'avoient qu'à repaſſer quelques Scenes, ſur leſquelles les Acteurs avoient beſoin d'affermir leur memoire; & qu'enſuite on écouteroit volontiers la lecture des Piéces qu'il vouloit bien communiquer. Le Bachelier y conſentit; il prit un ſiége & écoûta avec beaucoup d'attention. Après que la Piéce fut achevée, on apporta des chandeles, & les Comédiens ſe rangerent autour du Poëte, & le prierent de vouloir lire les Titres des douze Comédies qu'il leur offroit. Alors cet Auteur, qui jouoit plaiſamment ſon perſon-

ſonnage, après avoir demandé ſilence, tira un cahier de ſa poche, & en fit gravement la lecture.

Memoire des rares & excellentes Comédies, que le Bachelier Dominique Joancho, Poëte Biſcayen, a compoſées pendant la preſente année. Les Titres ſont ceux qui s'enſuivent.

1. L'INFANTE ECERVELLE'E.
2. LE LUCIFER D'YEPES.
3. LA GANDAYE.
4. LA CREATION DU MONDE.
5. L'ARCHE DE NOE'.
6. LES ECROUELLES DE FRANCE.
7. DES AMANDES POUR CEUX QUI N'ONT POINT DE DENTS.
8. L'ETE' SANS PLUYE.
9. LE DESCHIRE' POUR ETRE TROP VETU.
10. LE PELERINAGE DE St. JAQUES.
11. LE BON LARRON SUR LA CROIX.
12. LA SEIGNEURESSE DE BISCAYE.

„ Voilà, Meſſieurs, dit le prétendu „ Bachelier, les douze Comédies que „ j'ai achevées. Je ſouhaitterois qu'on „ commençât par la derniere, par ce „ que

„ que l'avanture eſt de mon Païs. C'eſt
„ une des meilleures Piéces qu'on ait
„ jamais vû ; l'intrigue en eſt mer-
„ veilleuſe, & il ſuffit de vous dire ;
„ que j'ai employé bien du tems & de la
„ peine à la compoſer, & que je me
„ ſuis rongé plus de vingt fois les on-
„ gles en y travaillant

Les Comédiens eurent beaucoup de peine à s'empêcher de rire, en entendant les Titres extravagans des Piéces du Poëte, & ils ſouhaittoient d'avoir plus de tems pour ſe divertir aux dépens du perſonnage. Leur Chef le remerciant au nom de la Troupe, je me rejouis fort, Monſieur, lui dit-il, d'avoir l'honneur de vous connoître par vous-même ; car j'avoue à ma confuſion, que juſqu'à préſent je n'avois point ouï parler de votre illuſtre nom. Il eſt juſte que vous vous faſſiez connoître à la Cour d'Eſpagne ; un homme d'un mérite auſſi extraordinaire y réuſſira ſans peine. Je prens la liberté de vous demander, au nom de tous mes Compagnons, celle de vos Piéces dont vous étes le plus ſatisfait, quoique nous ſoyons bien perſuadez que tout ce que vous faites eſt excellent, & que votre répu-

réputation eſt auſſi grande que vous le dites. Il faut qu'à l'exemple des nouveaux Poëtes, vous nous donniez pour rien la premiere Piéce que nous repréſenterons; vous ſavez que c'eſt une coûtume reçue & approuvée. Pour les autres, nous les payerons d'une maniere proportionnée à leur mérite, & nous conviendrons du prix. Il y a apparence que nous en ferons proviſion pour toute une année, quand même nous devrions emprunter de l'argent à gros interêt. Il eſt tard & l'heure du ſouper approche; tous mes Compagnons ſe rendront dans ma chambre, & vous auſſi, Monſieur, s'il vous plait. Là vous nous ferez connoître les rares talens, que le Ciel vous a donnez pour la Comédie, en commençant par la Piéce que vous aimerez le plus.

„ La Seigneureſſe de Biſcaye, répon-
„ dit le Poëte, ſera, avec votre per-
„ miſſion, la premiere que je lirai; car
„ j'eſpere qu'elle ſuffira pour me mettre
„ en réputation de bon Auteur, & pour
„ me faire admirer de toute la Cour.

J'ai pris garde, dit le Comédien, au Titre de *Seigneureſſe* que vous lui donnez,

nez, ne ſeroit il pas mieux de l'intituler, la *Dame de Biſcaye?* il me ſemble que ce terme eſt plus uſité.

„ Votre remarque eſt bonne, dit le „ Poëte, mais j'ai eu mes raiſons: car „ le Roi prend ſimplement le Titre de „ Seigneur de Biſcaye, ſans ſe faire ap„ peller ni Prince, ni Duc, ni Comte, „ ni Marquis. Ainſi je ne devois pas „ dire Dame, mais Seigneureſſe, parce „ que ce mot rime avec Princeſſe, „ Ducheſſe, Comteſſe, Maîtreſſe &c. „ J'employe ce terme d'autant plus vo„ lontiers, qu'il eſt nouveau; & „ vous ſavez mieux que moi, que dans „ le tems où nous ſommes, on aime „ la nouveauté. Les Païſans même „ veulent ſe mettre à la mode, & mé„ priſent tout ce qui eſt commun.

Toute la Compagnie auroit ri de bon cœur des extravagances de l'Auteur, ſi le Chef n'eût encore affecté un grand ſérieux. J'ai de plus remarqué, dit-il, que vous intitulés une de vos Comédies, *l'Arche de Noé.* Je ne ſai comment vous pourrez, Monſieur, accommoder cette Piéce à notre Théatre, & je ne vois pas quels en ſeront les Acteurs; car

car il y en a fort peu qui puiſſent parler dans un tel ſujet.

„ Si vous ſaviez quel eſt mon deſſein, „ répond le ruſé Poëte, vous ne parle- „ riez pas de la ſorte; vous en admire- „ riez l'invention, qui eſt tout-à-fait „ nouvelle. Je puis dire, ſans vanité, „ que l'invention eſt mon fort & que „ perſonne n'y réuſſit mieux que moi. „ Je prens pour mes Acteurs dans cet- „ te Comédie tous les Animaux, qui „ ont la faculté de parler, comme Per- „ roquets, Pies, Jays, Sançonnets & „ autres; ce qui n'a point encore été „ vû ſur le Théatre, & qu'on admire- „ ra pour ſa nouveauté. " Là deſſus les Comédiens ne pouvant plus ſe retenir, firent un grand éclat de rire; & le Poëte faiſant ſemblant d'en être offenſé, leur demanda gravement de quoi ils rioient.

Le Comédien, qui portoit la parole pour tous les autres, lui répondit: Voyez, Monſieur, quel plaiſir cette merveilleuſe invention cauſera au Peuple, puiſque nous en rions d'avance, dans l'eſperance que nous en retirerons beaucoup d'argent. " Il ne faut pas que „ vous en doutiez, dit l'Auteur. Mais

„ laiſ-

„ laiſſons-là les Titres des autres Piéces
„ que j'ai compoſées, & parlons ſeu-
„ lement de celle que j'ai deſſein de
„ faire répreſenter la premiere. Dans
„ la ſuite je vous ſatisferai à loiſir ſur
„ toutes les queſtions, que vous aurez
„ à me faire, & je vous promets que
„ vous ſerez contens de la maniere
„ dont j'expliquerai toutes mes Comé-
„ dies. " Eh bien, dit le Comédien, renvoyons la Conference à ce ſoir chez moi, après que nous aurons ſoupé; nous vous attendrons avec impatience. Le Poëte leur promit de ſe trouver au rendez-vous à l'heure marquée, & prit congé d'eux.

Jayme après un ſi beau commencement alla rendre compte à ſes Camarades de ce qu'il avoit négocié avec les Comédiens; & leur dit qu'ils devoient ſe trouver tous enſemble avec lui, dans la maiſon du Chef de la Troupe qui avoit l'argent en dépôt. Il promit de trouver quelque expedient pour faire ſortir les Comédiens de la maiſon, & de les amuſer toute la ſoirée, afin que ſes Confreres euſſent le tems d'enlever l'argent, par le moyen des fauſſes Clefs,

des Crochets & des Roſſignols, dont ils étoient bien pourvus.

Les Comédiens de leur côté ſe préparerent à lui jouer un tour de leur façon, & à le traiter comme ſon extravagance le méritoit. Ils firent compoſer divers artifices, des fuſées & des petards pour lui faire peur, reſolus de le berner enſuite. L'heure étant venue, Jayme alla chez le Comédien qui donnoit à ſouper, pour y lire ſon Ouvrage. Il trouva tous ces Meſſieurs de bonne humeur, & diſpoſez à ſe bien rejouir cette nuit à ſes dépens. Les voyant tous aſſemblez dans une chambre, il leur repréſenta que le lieu étoit trop petit pour une compagnie auſſi nombreuſe, & qu'il ſeroit plus commode d'aller ſur le Théatre, où ils ſeroient plus au large & en liberté. Chacun approuva cet avis, ce qui fit un grand plaiſir au Poëte; parce que la maiſon étant ſeule, ſes Camarades pourroient plus facilement executer leur projet. La femme du Maître du Logis voulut être de la partie; les Valets & les Servantes voulurent auſſi avoir leur part du divertiſſement, & laiſſerent la maiſon vuide après en avoir fermé toutes les por-

portes. On fit asseoir le Poëte auprès d'une table, il tira de sa poche la Comédie proprement reliée, & la Compagnie ayant fait silence, il lut ainsi.

La Seigneuresse de Biscaye,

COMEDIE NOUVELLE

Composée par le Noble Bachelier Dominique Joancho, Poëte Biscayen.

ACTEURS.

Dom Ochoa, *Cavalier.*
Dom Garnica, *Cavalier.*
Gozeneche, *Cuiller à pot, Valet bouffon.*

Attendez un peu, Monsieur, dit le Chef de la Troupe, ne suffit-il pas au Valet d'avoir un nom, sans lui en donner deux?

„ Non, Monsieur, répond le Poëte; „ le premier est son nom de Batême, „ & le second lui est donné à cause du „ rôle qu'il joue; car comme la Cuil- „ ler à pot remue toute la viande de „ la Marmite, de même c'est lui qui „ remue, qui renverse, & qui con-

 „ duit

„ duit toute l'intrigue de la Comédie.
„ Cela n'eſt pas fait ſans raiſon, ſoyez
„ en perſuadé, auſſi bien que les au-
„ tres endroits où vous pourrez peut-
„ être trouver à redire. " J'en ſuis con-
tent, dit le Comédien, pourſuivez. Le
Poëte continua ainſi:

GRACE GELINDE SEIGNEURESSE
DE BISCAYE,

Nom fort propre pour exprimer les graces qui ſont en elle.

GARIBAYA } *Suivantes.*
GAMBOINA }

L'ORDOVY, *Vieux Ecuyer de la Seigneureſſe.*

ARANEL BIA, *Maître d'Hôtel de la Seigneureſſe.*

UNE FORGE *à fer.*

Arretez un peu, Monſieur, lui dit le Comédien; cette Forge à fer doit-elle parler? Non, Monſieur, répond le Poëte; mais elle eſt néceſſaire dans cette Piéce, par ce qu'il eſt ſouvent fait mention d'elle, comme étant le principal revenu de notre Païs, & ſur tout de la Sei-

Seigneureſſe. Fort bien, repliqua l'autre; mais puis qu'elle ne doit pas parler, ne la mettez pas au nombre des Acteurs. Cela ſera aiſé à corriger, dit le Bachelier.

ITEM.

Treize Vaiſſeaux de la Seigneureſſe.

Treize, dit le Comédien, ne pourroit-on pas les reduire à un plus petit nombre? Non, Monſieur, répond l'Auteur, parce qu'ils repréſentent treize Familles de Biſcaye les plus illuſtres. Chacun, au nom de toute ſa maiſon, a ſa voix aux Etats pour conſentir au mariage de la Seigneureſſe; & s'il en manquoit un ſeul, ce ſeroit faire peu de cas & mépriſer une famille diſtinguée. Je ſuis fidelle & exact en tout ce qui regarde l'Hiſtoire de Biſcaye, & je ne voudrois pas oublier un iota de tout ce qu'elle dit. Mais nous ne ſaurions, replique le Comédien, repréſenter tout cela; car nous n'avons pas aſſez d'Acteurs dans notre Troupe. Prenez en à gages, dit le Poëte; pour une Piéce de cette conſéquence, il ne faut rien épargner. Y a-t-il encore d'autres Acteurs, dit le Comédien? Ouï, ſans doute, dit le Poëte.

PLUS SEPT PUCELLES,
qui danſent un Ballet à l'entrée de la Seigneureſſe en Biſcaye.

Il faut avouer, dit le Comédien, que votre Piéce eſt remplie de particularitez bien extraordinaires; & où voulez-vous que je cherche ſept Pucelles, ſurtout dans une Ville où la Cour fait ſa reſidence? Mónſieur, répond l'Auteur, il n'y a point de profit ſans dépenſe. Il eſt vrai qu'on ne viſitera pas ces Pucelles, pour ſavoir ſi effectivement elles le ſont; cependant il ſeroit important pour le ſuccez de la Piéce, qu'elles fuſſent véritablement & réellement Pucelles. On pourroit, ce me ſemble, y ſuppléer en les faiſant peindre en perſpective, & avec des reſſorts on les feroit remuer pour danſer le Balet; mais je ſoûtiens que pour bien faire, il faudroit avoir de véritables Pucelles. Avec cet expedient, dit le Comédien, vous nous conſolez un peu. On pourroit bien trouver dans la Troupe le nombre de ſept filles, en ſe ſervant de celles qui ne montent point ſur le Théatre; mais je ne voudrois pas répondre, qu'il y en eût une ſeule telle que vous les de-

mandez. Voyons maintenant, je vous prie, quel eſt le debut de votre Piéce.

Dans la premiere Scene, dit le Poëte, je fais paroître *Dom Ochoa* premier Amoureux, & *Gozeneche*, Cuiller à pot, ſon Valet bouffon, en habit de Campagne ; chacun aïant ſon Capuchon & ſon Paraſol. Mais, dit le Comédien, qu'eſt-il beſoin de Paraſols, s'ils ont des Capuchons ? Vous connoiſſez mal, répond le Poëte, le Climat du Païs de Biſcaye. En été, Monſieur, il y a des deluges d'eau ſi furieux, que le Ciel ſemble s'ouvrir en deux pour inonder toute la terre. Un moment après le Soleil eſt ſi chaud & ſi violent, qu'il fait bouillir la cervelle dans la tête. Je vous en croi, dit l'autre, je ne replique plus, achevez s'il vous plait.

Le Bachelier commença à lire ſes vers d'une maniere ſi ridicule & avec des contorſions ſi extravagantes, que lorſqu'il en eut recité environ cent, la Compagnie perdit patience. La Piéce contenoit cinq mains de papier écrit d'un caractere fort menu ; & les Comédiens fatiguez de ce qu'ils avoient déjà entendu, rompirent le ſilence & troublerent cette impertinente lecture.

Le prétendu Poëte ne demandoit pas mieux. Il donna un ſi grand coup de poing ſur la table, qu'il faillit à tout renverſer, & il ſe mit à crier à pleine tête, *tacete, tacete.* Mais les Auditeurs n'entendans point le Latin, le bruit devint plus grand, les chandeles furent éteintes, & on commença à regaler le Poëte comme il le méritoit. Les Comédiens firent jouer leurs petards & leurs fuſées avec de longs ſacs pleins de ſable en forme de Couleuvre, qui ſe jetterent de touts côtez ſur l'Auteur. Tout étoit en confuſion ſur le Théatre, les flammes ſortoient de toutes parts, & on mit le feu au Manuſcrit pour divertir l'aſſemblée. Le Bachelier feignit d'être au déſeſpoir de cette perte, & de l'affront qu'on lui faiſoit, & comme il vit qu'on ſe diſpoſoit à le berner, il ſe mit dans une étrange furie, ſe débaraſſa des mains de ceux qui vouloient le ſaiſir, & gagna heureuſement la porte.

Pendant que cette Scene ſe paſſoit ſur le Théatre, les Compagnons de Jayme mettoient le tems à profit aux dépens des Comédiens. La maiſon fut ouverte, les coffres viſitez, & l'argent tranſporté chez Jayme. La ſomme fut

diſtri-

distribuée, & Rufine, à qui on étoit redevable du ſtratagême, en eut ſa part comme les autres.

Le Lendemain, le Comédien qui avoit été volé, voulant aller faire ſes emplettes pour les habits de la Troupe, fut étrangement ſurpris de trouver ſon coffre ouvert & ſans argent. Il demanda à ſa femme s'il étoit venu quelqu'un dans la maiſon & il ne peut tirer d'elle aucun éclairciſſement. Il avertit auſſitôt la Juſtice & fait faire de grandes perquiſitions; on cherche dans toute la Ville, on viſite toutes les maiſons du quartier, mais tout eſt inutile. Le pauvre Comédien tout confus va conter ce malheur à ſon Protecteur; mais ce Seigneur irrité le traite de fourbe & d'impoſteur, & le reduit au déſeſpoir. Le Comédien croyant avec raiſon que le Poëte lui a joué ce mauvais tour, le fait chercher de tous côtez ſans pouvoir le découvrir. Cependant le Seigneur ayant été informé, que le Comédien avoit été véritablement volé, & qu'il étoit dangereuſement malade d'affliction, eut la generoſité de le conſoler en lui envoyant autant d'argent qu'il en avoit perdu. Ce préſent rejouit le malade

lade & le guérit, & les Sergens continuerent leurs recherches pour découvrir le Poëte & ſes Complices.

Jayme étant informé des mouvemens qu'ils ſe donnoient, en avertit ſa femme Rufine, qui fut d'avis de quitter Madrid, ayant aſſez d'argent pour vivre ailleurs, & y faire quelque négoce plus honnête. Les Compagnons de Jayme avoient déja gagné le large, & il crut devoir ſuivre le conſeil de ſa femme. Ils ſortirent de Madrid à petit bruit, & ſe refugierent à Sarragoce Capitale de l'Arragon. Ils y louerent une maiſon, & ouvrirent une boutique d'étoffes de Soye. Ils s'occuperent pendant quelque tems à ce négoce, & y firent des profits conſiderables. Nous les laiſſerons dans cette Ville, & nous dirons dans la ſuite comment ils en ſortirent. Le reſte de cette Hiſtoire nous fournira des avantures encor plus divertiſſantes que celles qu'on vient de lire, & on y verra les tours adroits que Rufine joua en compagnie de Jayme ſon mari.

Fin du Livre quatrième & du Tome ſecond.

NL.

A. CASTILLO

DOÑA EUFIN

GE 319